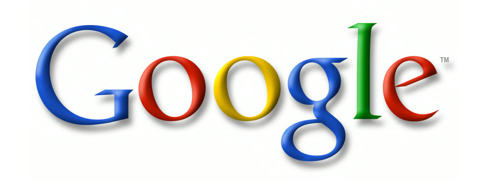
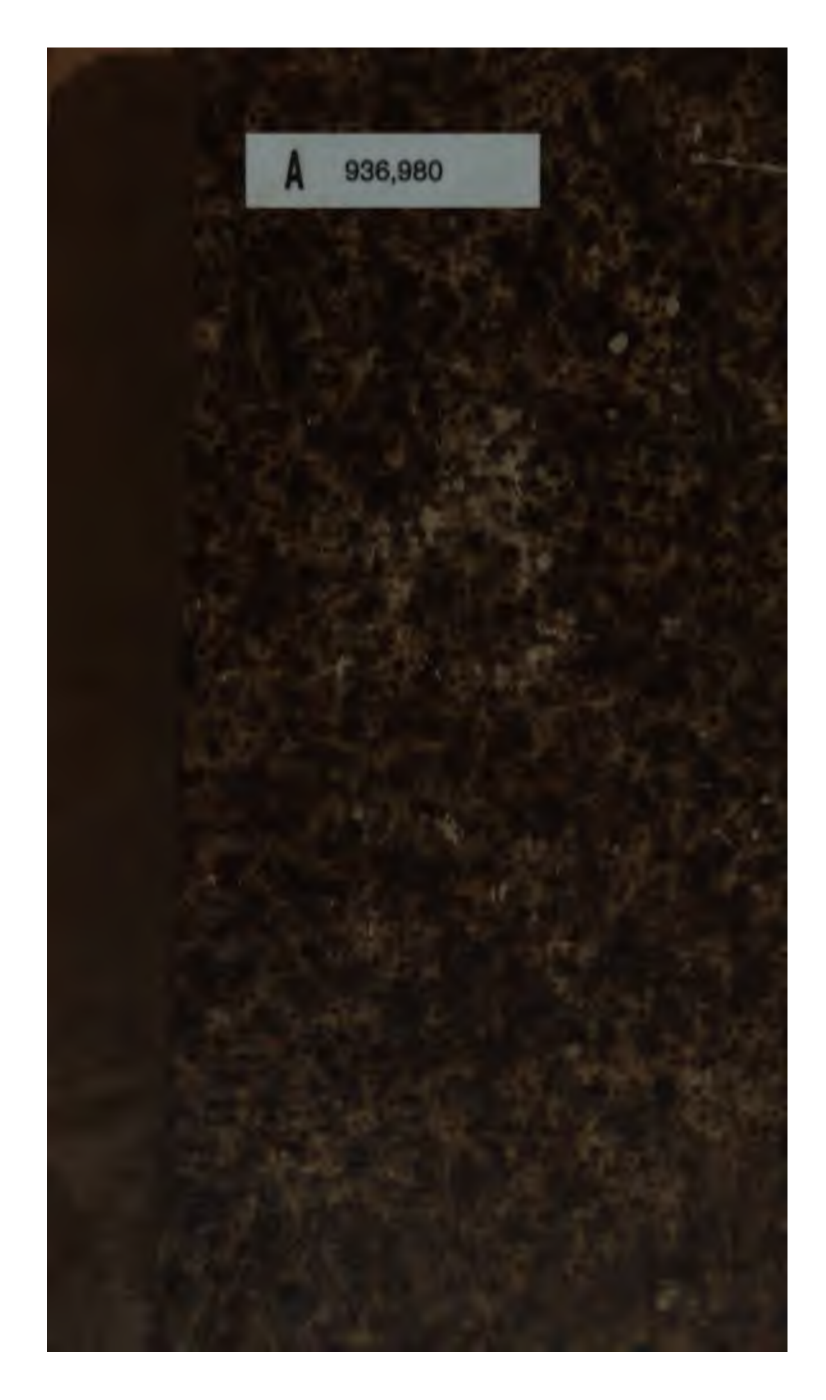
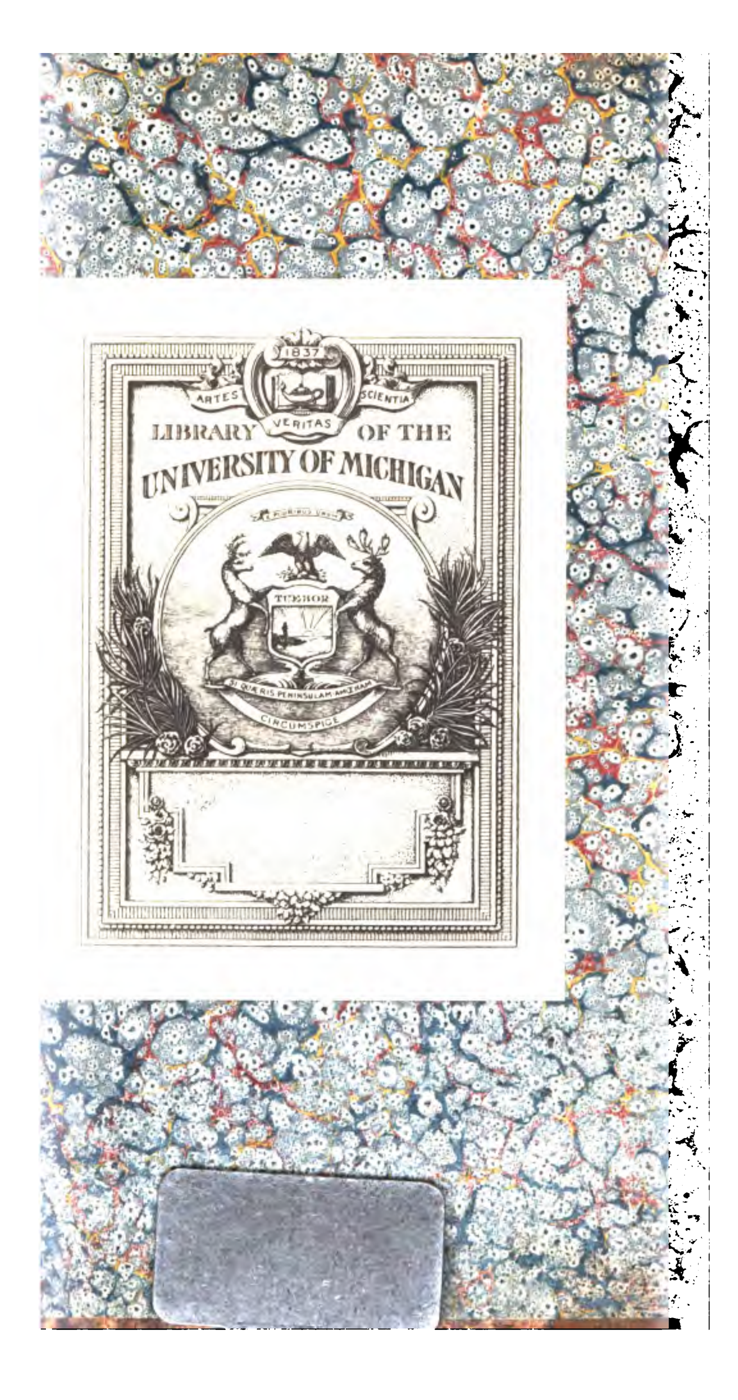



A 936,980



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



艺

CONTES D'ÉTÉ

PARIS — TYP. SIMON RAÇON ET Ce, RUE D'ERFURTH, 1.

CHAMPFLEURY, pseud.

Fleury, Jules

CONTES D'ÉTÉ

SOUFFRANCES DU PROFESSEUR DELTEIL

LES TRIOS DES CHENIZELLES — LES RAGOTINS

PARIS

VICTOR LECOU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

10 — RUE DU BOULOI — 10

MDCCCLIII

LES SOUFFRANCES

DE

M. LE PROFESSEUR DELTEIL

I

Vue de Laon au daguerréotype. — De l'enseignement primaire supérieur. — Réformes singulières apportées par la révolution de Juillet dans l'Université. — L'oreille du petit Bineau plonge un établissement dans la détresse.

Laon est une petite ville de six mille âmes qu'un rien agite. Le moindre événement, les comédiens qui viennent y passer un mois, un cirque, des marionnettes occupent démesurément les esprits de ce maigre chef-lieu, qui doit à sa position élevée sur la montagne l'honneur de primer les autres villes beaucoup plus importantes du même département. Bâtie sur le plateau d'une montagne très-élevée, la ville défie un siége redoutable, mais malheureuse-

ment elle défie les voitures d'arriver dans son sein. D'où l'absence forcée de population qui ne saurait trouver à vivre dans la ville.

Les principales têtes sont des employés du gouvernement, qui, sans les avantages attachés à leurs places par un département très-important, préféreraient vivre dans un pays sauvage plutôt que d'habiter une ville aussi restreinte dans ses plaisirs.

Enlevez de Laon le préfet, le receveur des contributions, le receveur général, trois notaires, cinq avoués, six avocats, le curé, cinq ou six nobles qu'on rencontre rarement, et vous trouverez une population de petits marchands, cinquante employés à douze cents francs, cent bourgeois à deux mille francs de rente, enfin une population tranquille dans ses habitudes, sobre dans ses plaisirs, ne pratiquant ni vices ni vertus.

A dix heures les cafés sont fermés, et celui qu'on rencontrerait dans les rues passé cette heure risque fort d'être signalé comme homme de mauvaises mœurs. L'étranger qui passe par Laon et qui s'y arrête se sent pris d'un violent ennui après qu'il a traversé, en moins d'un quart d'heure, dans toute sa longueur, la grande rue qui coupe la ville en deux. On recommande naturellement aux curieux « d'aller sur les promenades. » Mais une heure est bientôt passée à parcourir la double rangée de tilleuls qui servent à cacher les vieilles murailles de la ville.

Le pays est beau, la campagne riche, la vue étendue; ce ne sont que vertes prairies, blonds champs de blés et jardinages bien entretenus; cependant on se sent comme exilé sur cette montagne, on s'y croit enfermé. Il n'est pas permis, en été, de descendre la montagne sans penser à la terrible fatigue de la remontée. Un homme d'intelli-

gence, à moins d'une force puissante, s'y éteindrait en moins de deux ans, à cause du manque de frottement, à cause du manque de passion, à cause des duels inévitables d'une telle vie, qui ne peut être défendue qu'avec une épingle pour arme.

Cependant, en 1830, Laon parut sortir de ses habitudes bourgeoises, et le réveil lui vint d'une maison morne jusque-là et qui portait sur sa façade le mot *Collegium* en gros caractères noirs. Il arriva dans la ville un homme, la figure rouge et grêlée, le sourire sur les lèvres, plein de saluts et de sans-façons, qui traversa les rues d'un air satisfait qui semblait dire : la ville est à moi.

M. Tassin, nommé principal du collége communal en vertu d'un arrêté du ministre, fut plaint par les rentiers, dont l'unique occupation est d'aller sur les promenades, et qui ne trouvaient pas grande distraction à rencontrer les dimanches et les jeudis, les quatorze élèves formant tout le personnel du collége. Les quatorze élèves se divisaient en douze externes et deux pensionnaires.

Malgré sa bonne volonté, le précédent principal aurait pu supprimer toute espèce de nourriture à ses deux uniques pensionnaires, qu'il n'en serait pas moins parti de la ville criblé de dettes. Les habitudes de la Restauration avaient décidé les moindres bourgeois de la ville à envoyer leurs fils au séminaire ; et la jeunesse de Laon, qui aujourd'hui a acheté des études de notaire, d'avoué, qui cultive des terres comme fermiers dans les environs, qui est commerçant, employé ou qui n'est rien, passait alors par les mains des prêtres du petit séminaire de Notre-Dame-de-Liesse.

Les douze externes et les deux pensionnaires du collége communal appartenaient à des parents avancés, les libé-

raux, admirateurs du général Foy. Les fortes têtes du pays qui recevaient le *Journal de l'Aisne*, alors petite feuille d'annonces, et qui lurent aux *Nouvelles locales* la nomination de M. Tassin comme principal du collége, se dirent que le nouvel arrivé ne serait pas de huit jours dans le pays qu'il perdrait le parfait contentement qu'il avait montré en traversant les rues.

Cependant les maçons, les peintres et les manouvriers de la ville étaient mandés au collége pour faire des terrassements, des murs, des constructions nouvelles; et Laon s'émut d'une telle audace, car les bâtiments, qui proviennent d'un ancien couvent, étaient dix fois trop grands pour les quatorze élèves. M. Tassin ne tint pas longtemps les provinciaux dans l'inquiétude, il fit courir des prospectus de deux petites pages, cependant grosses d'événements.

Par ce prospectus, qui indiquait les prix nouveaux, le principal annonçait des leçons de musique, des leçons d'armes, des leçons de langues étrangères. Les questions d'hygiène ne sont pas ce qui inquiète le plus les parents. — Mon fils sera-t-il bien nourri? demande-t-on dans le cabinet du maître de pension; et on n'a pas d'exemple que jamais celui-ci ait répondu négativement. Les parents se contentent de l'affirmation.

Mais ce qui frappa le plus fut un décret rendu par M. Tassin, relativement à l'uniforme des élèves. Les pensionnaires devaient porter constamment l'uniforme, en classe et en promenade; petite tenue dans la semaine, grande tenue les jours de sortie. Les externes étaient également forcés d'endosser l'uniforme les jours de promenade.

Ce fut un coup d'État dans la ville de Laon : les uns blâmaient et les autres approuvaient; les vieillards ne se rappelaient pas avoir, même dans leurs souvenirs de la Ré-



publique, entendu parler de soumettre au régime militaire des enfants de huit ans, car les études latines pouvaient commencer à l'âge de huit ans. Si un rare élève d'une école militaire amenait la curiosité dans la ville quand, revêtu de son uniforme, il se promenait dans les rues à l'époque des vacances, on se doute de la révolution que causa le prospectus de M. Tassin.

Au bout de trois mois, le principal sortit à la tête de quinze pensionnaires en frac bleu, à collets et parements bleu de ciel ; la cloche à incendie de la cathédrale ne provoque pas plus de remue-ménage la nuit que le tambour de la garde nationale à la tête de ces jeunes gens, les menant bravement au bas de la montagne.

M. Tassin était rayonnant; le contentement était tapi dans tous les trous de petite vérole de sa figure; ce n'était pas un principal, c'était un militaire ; il avait en lui quelque chose de l'orgueil énorme du tambour-major et du général qui a remporté une grande victoire. Il se tenait droit dans son habit noir et sa cravate blanche et marchait au pas avec l'assurance d'un caporal qui aurait pris les habits d'un avoué. Les quinze pensionnaires semblaient représenter un fort bataillon à l'imagination du principal. Il sortit du collége en passant par une promenade qui s'appelle la Plaine, faisant exprès un détour dans l'intention de traverser la ville entière.

Les polissons qui baguenaudent sur les remparts marchèrent immédiatement à la suite du tambour; l'effet ne fut pas immédiat, car la rue du Cloître, composée de bourgeois riches, cache sa curiosité avec astuce. Cependant certains rideaux tirés par un petit coin aux fenêtres du rez-de-chaussée montrèrent à M. Tassin qu'il était remarqué; et pour ce public mystérieux, le principal dé-

ploya son activité, marchant tantôt en avant du tambour, tantôt sur les flancs de son régiment, de là passant à l'arrière-garde en faisant sonner le pas avec rectitude sur les pavés, pour le bien faire comprendre à ses élèves.

A la place du Marché-aux-Herbes, tous les boutiquiers sortirent étonnés, souriant, se regardant dans le plus profond étonnement. La meilleure pratique n'eût pas réussi à se faire servir une once de café pendant le passage des collégiens sur la place. Des rues transversales s'élançaient nombre de personnes que le bruit du tambour chassait de leur travail; la rue Châtelaine, assez étroite, fut bientôt remplie de curieux qui se séparaient en trois classes bien distinctes : ceux qui stationnaient sur les pas de portes, ceux qui suivaient le collége et ceux qui couraient en avant annoncer la grande nouvelle à leurs parents et à leurs amis. Aussi la place du Bourg était-elle échelonnée de curieux bien avant qu'on entendît le bruit du tambour, et l'admiration fut unanime pendant le long trajet de la rue Saint-Jean, qui conduit à la porte de Semilly.

Cette exhibition, si simple en apparence, eut un succès que l'auteur lui-même n'avait osé espérer; au bout de quinze jours, vingt-cinq parents d'externes se décidèrent à mettre leurs fils en uniforme, quoique la dépense fût énorme. Il n'était plus permis, comme avant, de décrocher de l'armoire les vieux pantalons et les vieilles redingotes pour en faire des habits neufs aux enfants; cependant on vit de modestes employés à huit cents francs se montrer les plus enragés auprès des tailleurs de la ville pour les presser de confectionner l'habillement militaire de leurs enfants.

Il est vrai que sous cette dépense exagérée les bourgeois trouvaient encore leur compte d'économie. Les habits de

grande toilette n'existaient plus pour leurs fils; que ce fût grande fête ou vacances, qu'il y eût soirée ou dîner de famille, le collégien ne quittait plus son habit de drap bleu à collet bleu de ciel. La casquette d'uniforme interdisait toute relation avec le chapeau, meuble particulier, le seul peut-être qu'il est difficile de transmettre à un fils chéri.

La fameuse promenade militaire envoya le son du tambour à deux lieues à la ronde, dans les alentours peuplés de riches fermes. Le nombre des fermiers qui envoyèrent leurs fils chez M. Tassin fut assez grand pour qu'à la fin de l'année le principal pût additionner combien lui avait rapporté trente-sept pensionnaires. La prodigieuse habileté du principal passa en proverbe chez les bourgeois de Laon, qui ne se rendaient pas compte du mouvement nouveau que venait de donner à l'instruction la révolution de Juillet. Avec dix fois plus d'habileté, M. Tassin n'eût pas ramassé dix pensionnaires sous la Restauration.

A quelques pas du collége, près de la Manutention, se trouve l'école primaire de M. Tanton, qui perdit beaucoup à cette concurrence. Jusqu'alors on laissait les garçons apprendre le français, l'orthographe, l'écriture, les quatre règles jusqu'à l'âge de quinze ans, époque à laquelle ils sortaient, soit pour prendre un état, soit pour entrer dans les administrations; ceux qu'on destinait à apprendre le latin n'entraient guère au petit séminaire qu'à l'âge de douze ans. Mais le fameux prospectus, mais l'uniforme, surtout le tambour, ruinèrent M. Tanton dans l'esprit de ses concitoyens. Sa manière d'enseigner prit la proportion de crimes violents. La fameuse latte dont il se servait pour corriger les enfants paresseux fut opposée au tambour qui menait si bien les élèves au pas. Chacun vou-

lut faire apprendre le latin à son fils, ouvriers et bourgeois. D'ailleurs le conseil municipal avait créé douze demi-bourses d'externes qui permettaient aux employés les moins fortunés d'envoyer leurs fils au collége.

Comment M. Tanton pouvait-il lutter avec M. Tassin? M. Tanton n'avait en sa faveur qu'une belle main, au figuré seulement. Il écrivait l'anglaise comme pas un; sans doute son écriture était moulée; mais il n'avait ni la belle prestance de M. Tassin, ni les bonnes manières, ni l'air caressant, ni l'orgueil de soi-même.

Au physique, M. Tanton était un gros homme, la mine brutale et renfrognée, précédé d'un ventre énorme, habillé d'une grande houppelande noire qui n'avait pas plus de rapport avec la brosse que les cheveux du maître avec le peigne. Des manches de la houppelande sortaient deux mains singulières pour les admirateurs de la calligraphie : les mains de M. Tanton étaient deux moignons, deux mains mal venues et imparfaites d'où seulement le pouce était sorti; pourtant, quand la plume était saisie par le pouce, elle obéissait plus à ce seul maître qu'à cinq dictateurs; elle se lançait dans mille traits capricieux, elle exécutait des pleins et des déliés parfaits, prodiges d'étonnement. M. Tanton avait de la difficulté à saisir les objets, mais quand il les tenait, il les tenait bien, témoin l'oreille du petit Bineau, qui faillit un moment quitter son propriétaire.

L'oreille du petit Bineau joua un mauvais tour à M. Tanton, trop partisan des anciennes doctrines d'enseignement. Le petit Bineau, fils de M. Bineau, chef de bureau à la préfecture, exagéra nécessairement les traitements dont il avait été victime; châtié pour avoir été surpris pissant dans les quinquets, le petit Bineau ne voulut pas avouer



son crime; il fut reçu comme un martyr par madame Bineau, qui quitta son pot au feu pour l'aller dire à son mari; le chef de bureau laissa sa correspondance et se rendit chez M. Tanton,

Le maître d'écriture était d'une humeur exécrable, agacé par des roulements de tambour qui duraient depuis deux heures sur les remparts, derrière sa maison; de plus, il avait surpris deux de ses anciens élèves plongés dans la plus profonde étude de la caisse sous la direction du tambour de la garde nationale, attaché au collége. M. Tassin avait débauché ces deux élèves de la pension Tanton en leur donnant une bourse entière et un uniforme, à la condition qu'ils marcheraient désormais en tête de ses pensionnaires en qualité de tambours.

— Qui vous a permis de mutiler ainsi Louis? s'écria M. Bineau en apercevant le maître de pension.

— Eh! monsieur, savez-vous ce qu'il a fait? demanda M. Tanton.

— Il n'a rien fait qui puisse mériter un pareil traitement, mon pauvre enfant, si doux, si bon.

— On ne peut même pas répéter ce qu'il a fait dans les quinquets, et un enfant capable d'inventer de pareils tours doit être corrigé sévèrement.

— Vous n'en avez pas le droit, dit M. Bineau; si vous voyiez sa mère toute en larmes, vous rougiriez de votre brutalité.

— Les mères n'ont rien à voir dans les écoles, dit M. Tanton; j'en ai connu qui pleuraient avec leurs garçons pour quelques petits coups de palette que je leur avais donnés sur les ongles; les enfants allaient se plaindre de moi, elles croyaient leurs mensonges. Et celles qui étaient les plus acharnées contre moi en me ramenant les enfants

les fouettaient devant moi quand je leur avais dit la vérité.

— On n'enseigne pas avec des coups, dit M. Bineau; Louis ne sait rien, qu'est-ce que vous lui avez appris?

— Je crois bien, dit le professeur d'écriture, qu'il ne sait rien; il passe son temps à mettre mon école sens dessus dessous, jamais on n'a vu un enragé pareil.

— Oh! s'écria M. Bineau, la douceur même que mon petit Louis!

— Il faut qu'il soit diablement hypocrite chez vous, dit M. Tanton.

— Peut-on juger aussi mal un enfant!... parce que vous l'abrutissez par vos coups quand il fallait le prendre par la douceur.

— Je voudrais vous voir le surprendre dans votre salon faisant dans votre lampe ce qu'il faisait dans mes quinquets.

— Allons donc, M. Tanton, cela est impossible, Louis est trop bien élevé pour commettre de pareilles sottises. Il tient de sa mère, et vous pensez si elle lui a appris de pareilles choses; moi-même, dans mes folies de jeune homme, j'aurais rougi d'une semblable lâcheté... Qu'un mauvais garnement, et il n'en manque pas dans votre pension, se livre à de tels actes, je le comprends, les enfants de gens sans éducation ne respectent rien; mais mon fils! c'est m'insulter moi-même que de supposer même qu'il se soit rendu coupable de ce dont vous l'accusez. Vous dites qu'il n'apprend rien, et je peux vous citer des preuves du contraire; je le vois à la maison prendre ses leçons de musique. Il comprend tout; son professeur en est émerveillé, il me le disait hier encore : il est capable d'entrer au Conservatoire. Jamais son professeur ne lui a donné le plus petit coup d'archet: d'ailleurs madame Bineau ne le souffrirait pas, mais

il n'y a pas besoin de lui dire un mot plus haut que l'autre.

— D'après ce que je vois, dit M. Tanton, ce n'est pas le même Louis qui vient à la maison; celui que je connais est un diable, un enragé, qui ferait damner la sainte Vierge; savez-vous, monsieur, ce qu'il a fait, il y a huit jours, en compagnie de son ami Canivet, un de ses inséparables? Ils ont pris en grippe mon fils Charles, qui est doux comme un mouton; je ne sais pas ce qu'ils ont contre lui, toujours est-il qu'ils lui font souffrir le martyre. Dans toutes leurs parties ils le prennent pour le bœuf, ils le battent, ils le maltraitent. La semaine passée, mon fils Charles va pour se coucher dans son lit, qui est auprès de la cuisine. Plus de lit, monsieur Bineau! ni matelas, ni traversin, ni oreiller, ni couvertures, ni paillasse, ni lit de sangle. J'entends crier : « Maman, mon lit! je ne trouve plus mon lit! » C'était mon fils, qui se désolait à raison de la disparition de son lit : cela se comprend, les enfants aiment à dormir. Une pareille chose tenait du prodige; madame Tanton croyait à de la sorcellerie; moi, plus raisonnablement, à des voleurs. Cependant il était impossible que quelqu'un eût fait sortir de la maison un lit garni sans être aperçu de quelqu'un. J'entre au réfectoire, où mes pensionnaires soupaient. « Messieurs, leur dis-je, le lit de Charles a disparu subitement. » Mes élèves se mirent tous à rire. Cette joie me donna l'idée qu'un complot existait parmi mes élèves, et que les coupables étaient nombreux. « Je vous avertis, leur dis-je, que celui qui aura encore une fois l'insolence de rire quand je parle me conjuguera cinq cents fois le verbe *j'aime à rire*. » Ils redevinrent tranquilles, et je leur demandai si une figure étrangère n'avait pas été aperçue, soit dans les bâtiments, soit dans les cours. Ils ré-

pondirent qu'ils n'avaient rien vu. Je leur donnai une heure après le souper pour retrouver le lit, qui ne pouvait être perdu ; monsieur Bineau, le lit était au grenier, et c'était votre fils, aidé de Canivet, qui l'y avait porté.

— C'est trop fort, dit le chef de bureau, et vous me croyez capable d'ajouter foi à cela?... D'abord Louis est délicat, son ami Canivet également ; jamais ils n'auraient pu porter des matelas et tout le reste au grenier.

— C'est bien ce qui m'étonne, dit M. Tanton ; ces deux êtres-là, Louis et Canivet, ne sont pas plus solides qu'une allumette ; mais, quand ils sont dans leurs farces, ils transporteraient des montagnes. On n'en voit pas souvent de pareils, Dieu merci.

— Je me demande, dit M. Bineau, comment la découverte du lit dans le grenier a pu faire accuser mon fils et son petit camarade Canivet.

— Ah ! voilà, j'ai mis le lendemain toute la pension aux arrêts jusqu'à ce que le coupable fût découvert, et les innocents ont bien vite dénoncé les deux coupables.

— Mon fils est si bon, dit M. Bineau, qu'il aura voulu tout prendre sur sa tête.

— Voilà bien les pères ! la cuisinière s'est rappelée l'avoir vu fureter toute la journée dans la cuisine : il faisait ses combinaisons. Je n'ai pas voulu vous en parler d'abord pour vous tracasser inutilement ; mais aujourd'hui, après l'aventure du quinquet, il est impossible de laisser passer un attentat sans punition, car c'est un attentat.

— Soyez tranquille, monsieur Tanton, cela n'arrivera plus désormais.

— A la bonne heure, dit le maître d'écriture, vous avez parlé fermement à Louis?

— Je ne lui ai rien dit, mais soyez certain que de pa-

reils faits ne se renouvelleront plus dans votre école. Mon parti est pris, mon fils entrera demain au collége.

— Au collége! s'écria M. Tanton.

— Au collége, c'est irrévocable.

— Eh bien! dit M. Tantou, tant que M. Tassin ne m'enlèvera que des sujets comme M. Louis, je ne m'en plaindrai pas.

— Vous avez donc des élèves bien intelligents dont vous puissiez vous honorer? dit M. Bineau piqué.

— Certainement, dit M. Tanton, j'ai des enfants de pauvres gens du faubourg qui valent mieux que certains fils de famille.

— Gardez donc avec soin vos faubouriens, monsieur Tanton, car je vous jure que les bonnes familles de Laon ne laisseront pas longtemps leurs fils étudier l'écriture.

— Méprisez la calligraphie, dit M. Tanton! et cependant vous n'avez pas un de vos employés de bureaux qui n'ait passé par mes mains. Et, puisque vous me forcez à tout dire, je plains les parents de M. Louis. Il a l'intelligence du mal et il le raisonne; quand vous le croyez sage, pas du tout, il combine quelque nouveau tour. Vous vous souviendrez, peut-être quand il ne sera plus temps, de ce que je vous dis aujourd'hui.

Cet entretien, qui blessa profondément M. Bineau, coûta près de sept externes à M. Tanton. M. Canivet, le juge d'instruction, prit le parti du chef de bureau et envoya son fils au collége, afin de ne pas le séparer du petit Bineau; le sous-chef du bureau de M. Bineau et un expéditionnaire crurent prudent d'imiter la conduite de leur supérieur. Pendant les deux mois qui séparaient des vacances, M. Bineau travailla de ses pieds et de ses mains contre l'école Tanton. Il le présentait faisant valoir les gens du

peuple au préjudice des bourgeois et favorisant les faubouriens, ce qui, disait-il, était une preuve de la basse extraction de M. Tanton.

De son côté, M. Tassin ne se laissait pas endormir par le succès : chaque jour voyait une amélioration dans le collége. Les deux boursiers, fils de manouvriers, après avoir suivi pendant un mois l'école des tambours, acquirent une prodigieuse exécution sur la peau d'âne ; ils battaient le pas redoublé comme des tambours de vétérans et remplissaient les rues de leurs accents.

Au mois de septembre, pendant les vacances, les quelques musiciens amateurs de la ville reçurent la visite d'un homme déjà âgé, grand et bien bâti, les yeux couverts d'épais sourcils gris, coiffé d'un chapeau bas à larges ailes, ayant de la rondeur dans les manières, l'air brusque et bon à la fois, la tournure d'un artiste fatigué de la vie de Paris, après y avoir vieilli. M. Ducrocq se présentait aux amateurs comme ancien chef d'orchestre du Cirque, mandé au collége pour y donner des leçons de musique et trop heureux de servir d'aide à ses confrères, s'ils voulaient bien l'admettre dans leurs réunions musicales.

M. Ducrocq arrivait à point ; la dernière société philharmonique de Laon venait de tomber et était allée rejoindre ses sœurs décédées. Car on n'eut jamais d'exemple dans la ville, d'une société de musiciens durant plus d'une année. La petite quantité d'instrumentistes, leur immense amour-propre, leur déplorable faiblesse, en faisaient des êtres ridicules, le premier moment d'ardeur passé. Personne ne pouvait gouverner ces tristes musiciens, qui auraient pu prendre des leçons au Caveau des aveugles.

Le maître de musique le plus sérieux de la ville était un artiste paresseux, fréquenteur de cafés, et oubliant, dans

les charmes d'une partie de billard, ses élèves qui l'attendaient en vain ; un autre, le professeur du petit Bineau, était cité par sa grande douceur envers les élèves, ses manières polies, et applaudissant à chaque note fausse qu'ils faisaient ; le troisième maître de musique touchait à sa décadence : il ne faisait que dormir ; par une faculté inexplicable, le père Pollet tenait une partie d'alto dans les quintettes d'amateurs et jouait machinalement, quoiqu'il fût plongé dans une demi-sommeil.

M. Ducrocq, avec sa haute taille, ses épais sourcils, une certaine tournure militaire qu'il avait gardée de son séjour au régiment comme chef trompette, parut aux amateurs de la ville un Jupiter qui allait enfin gouverner comme il convenait des musiciens ingouvernables. Sa mine réussit par le mélange de bonhomie et d'autorité qui se faisait voir dans ses rares paroles, et le bénéfice de cette trouvaille revint à l'habile principal du collége.

Aussitôt la rentrée des élèves, on institua une sonnerie mélangée de trompettes de cavalerie et de trompettes à clef, qui étaient alors une nouveauté. Le petit Bineau entra dans la fanfare en qualité de corniste ; les élèves musiciens y mettaient une ardeur sans pareille ; et quand la sonnerie fut renforcée d'un trombone, d'un ophycléide joué par un professeur du collége, la musique de la garde nationale n'eut plus qu'à se voiler la face de honte.

En deux mois, avec deux bambins, n'ayant pour toute ressource que des instruments de cuivre, M. Ducrocq avait réussi à surpasser en bruit la grosse caisse, les cymbales, les chapeaux chinois et la caisse roulante de la musique des gardes nationaux. Cela fut remarqué à une revue officielle pour laquelle M. Tassin avait obtenu que ses collégiens paraderaient à la suite de la garde civique. Les col-

légiens firent des évolutions avec autant d'ensemble que la fameuse compagnie de voltigeurs commandée par le capitaine Maillefer. Il faut dire que l'uniforme du collége ne laissait aucune place dans les rangs à ces malheureux qu'on a appelés les bisets.

Entre autres innovations dues à l'esprit inventif de M. Tassin, les bourgeois de la ville furent renversés par l'apparition de grands chapeaux à cornes qui servaient de coiffure aux collégiens, depuis les grands jusqu'aux petits, depuis les élèves de philosophie jusqu'aux élèves de huitième. Les chapeaux à cornes, exécutés dans le plus grand mystère par le chapelier Vinson, obtinrent les honneurs de la revue.

Le commandant de la garde nationale et le préfet complimentèrent M. Tassin sur l'excellente tenue de ses élèves; et le principal, dans l'ivresse de sa joie, ne crut pas se rabaisser en se posant en tambour-major. Car il marchait devant ses tambours, n'ayant pas de plumet, mais peut-être plus fier encore: il marquait la mesure de ses bras, et faisait les mille momeries qui semblaient jusqu'alors ne pouvoir être exécutées que par la grande canne à glands et à grosse tête d'argent.

Le résultat de cette parade fut que M. Tassin obtint l'autorisation de se servir de vieux mousquets qui se rouillaient dans les caves de la mairie et d'en armer une vingtaine des élèves les plus grands. Le service militaire tint alors une grande place dans le système universitaire de M. Tassin : c'étaient à tout moment des exercices au mousquet, commandés par un vétéran ; c'étaient de nouveaux tambours qu'on dressait; c'étaient des répétitions de fanfares particulières et générales. Le collége, qui est situé aux environs de la citadelle depuis longtemps abandon-



née, put faire croire à une ville de guerre remplie de troupes.

II

Essai sur la nourriture la plus favorable à la santé des vers à soie. — Question à poser à l'Académie des Sciences : ***Les séminaires, colléges, pensions, sont-ils utiles à la fabrication de la soie et ne causent-ils pas de dommages aux manufactures spéciales?***

Le petit Bineau, n'ayant rién appris chez M. Tanton, fut obligé de passer par la classe de huitième, qui est comme une continuation des études françaises et un débrouillement des premiers éléments de latinité. Il eut pour camarades de classe son intime ami Canivet, Théodore Lagache, son cousin, Larmuzeaux, fils d'un fermier des environs, Dodin, le fils naturel d'une couturière de Laon, Robert et Cucquigny. A eux sept, sans s'être jamais entendus, ils formèrent un groupe dans lequel chacun des sept péchés capitaux était représenté. Dodin était spécialement chargé de s'introduire chez les pâtissiers de la ville et d'enlever des gâteaux formidables, pendant que le pâtissier était occupé à répondre à des collégiens qui marchandaient diverses choses à la fois. Il découvrait les meilleurs enclos, les jardinages les plus éloignés, les champs les mieux fournis, les pommiers les plus sucrés; après quoi la bande, sous sa direction, s'abattait sur un endroit, et laissait des traces de son passage aussi terribles que si une bande de Cosaques y eût séjourné.

Pommes, poires, noix, œufs, œillettes, artichauts,

prunes, enfin tous les fruits du pays étaient étalés sur un mouchoir dans des grottes de la montagne, et fournissaient à la bande un repas qui leur semblait approuvé du ciel, car aucun ne se plaignit jamais d'indigestions.

Jean Larmuzeaux, né à Sissonne, semblait avoir été créé pour divertir ses compagnons. Triste, pâle, grand nez, petits yeux, on était toujours pris d'envie de le saisir par ses deux larges oreilles, blanches et plates comme une feuille de papier. C'étaient deux oreilles qu'on avait oublié d'ourler, et bien certainement, s'il eût vécu, un employé n'aurait pas manqué d'inscrire sur son passe-port ces oreilles aux signes particuliers.

Cucquigny devint le peintre de fresques du collége. Il regardait un mur blanc comme une toile qu'on venait de lui préparer, et, saisissant un charbon ou un crayon, il couvrait le mur de ses improvisations naïves. Canivet était un constructeur et ne pouvait se séparer de Bineau le destructeur.

Théodore Lagache avait le génie de la serrurerie, des fausses clefs, uniquement dans l'intention de sonder les mystères des pupitres du collége; il était industriel et industrieux. Le collége de Laon lui dut l'introduction des vers à soie; cependant rien ne témoigne aujourd'hui qu'il fut l'importateur d'animaux si utiles.

Lui et Bineau se lancèrent dans l'élevage des vers à soie avec acharnement. Quand Lagache apporta à son cousin une feuille de papier sur laquelle de petits œufs étaient attachés, Bineau ne fit pas grande attention à ce cadeau.

— Surtout garde-les bien, dit Lagache, qui avait le génie commercial.

Effectivement, à la belle saison, Bineau fut tout surpris, en ouvrant par hasard la boîte qui renfermait ces œufs, de





voir que les vers commençaient à passer la tête au dehors de leur enveloppe.

— Ne manque pas de demander à ta mère des feuilles de chou extrêmement tendres, dit Lagache, qui était demi-pensionnaire et qui ne pouvait sortir du collége avec la facilité de son cousin; tu prendras les feuilles près du cœur, nous serons bien heureux si ça ne donne pas la colique aux vers à soie. Il nous faudrait du mûrier; je n'en connais que deux dans la ville, il y en a un impossible; mais l'autre est dans le jardin du père Robertant.

— Nous aurons la permission par Robert, dit Bineau, quoi qu'on dise que son père soit fièrement avare.

Cette conversation se passant pendant la classe, il était difficile de traiter directement la question d'alimentation des vers à soie; Lagache écrivit sur un petit morceau de papier : « Les mûriers sont-ils en fleur? » Il le roula longtemps dans ses doigts, en fit une boule, au moyen d'un petit tube en plume qu'il portait toujours comme arme agressive, et il envoya le billet sur le nez de Robert, qui paraissait fort occupé à étudier sa leçon. Robert releva la tête et chercha d'un œil irrité l'ennemi qui venait de l'attaquer; mais un signe imperceptible de Bineau l'avertit que le projectile n'annonçait aucune hostilité. Il chercha des yeux la boule qui, après l'avoir atteint, était allée rouler sous la chaire du maître d'études.

— Monsieur, dit-il, auriez-vous la bonté de me tailler une plume?

— Est-ce que vous n'êtes pas assez grand pour tailler votre plume vous-même? dit le maître d'études impatienté d'avoir été dérangé dans la lecture d'un roman.

— Monsieur, c'est que j'ai oublié mon canif.

— Alors, prenez le mien, et rapportez-le.

— Monsieur, je vous le rends à l'instant.

Robert ne savait trop comment faire pour se baisser et atteindre la boule, qui pouvait avoir roulé assez loin sous la chaire. Il hésita un moment et resta près de la chaire, fort occupé en apparence à tailler sa plume. Quand il eut fini, il rendit le canif et se précipita hardiment sous la chaire.

— Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Robert? demanda le maître d'études.

— Monsieur, dit celui-ci en reparaissant la figure rouge, je ramasse la graisse de la plume neuve pour la manger, on dit que ça donne de la mémoire.

— Allez à votre place, imbécile.

Avec la rapidité du système télégraphique, la correspondance suivante s'établit par le moyen des petits tubes de plumes et des boulettes de papier entre Robert, Lagache et Bineau. Robert répondait à la question : les mûriers sont-ils en fleurs? par ces mots:

— A peine si les feuilles commencent.

Bineau écrivit :

— Peut-on avoir des feuilles?

— Papa ne veut pas, répondit Robert.

— Tu peux bien en prendre? disait Lagache.

— Non, répondait Robert, on ne me laisse jamais seul dans le jardin.

— Bah! dit Bineau à son ami Lagache, ça ne fait rien, puisque j'apporterai des feuilles de chou.

— Est-ce que tu t'y connais? les feuilles de chou sont bonnes tout au plus pendant huit jours; mais les vers à soie ne peuvent pas se passer de mûrier, ils ne vivraient pas.

Pendant la récréation, la bande s'entendit sur la grave

question des vers à soie; Lagache en avait beaucoup trop pour pouvoir les élever dans son pupitre; il fut convenu que chacun des camarades leur donnerait asile pendant un certain temps, et qu'une place bien cachée leur serait réservée dans les pupitres; on devait montrer une grande prudence pendant la jeunesse des vers à soie, ne pas trop s'inquiéter des mystères de la nature qui allait les faire grossir tous les jours, les nourrir avec soin et propreté, changer souvent leur nourriture, veiller à sa fraîcheur, et, malgré tout, ne pas ouvrir trop souvent le couvercle de son pupitre, car le mystère de l'éducation serait bien vite expliqué au maître d'études, qui procéderait immédiatement à une confiscation et à un massacre général. Canivet, pour plus de prudence, donna le bon avis que chacun fît deux cachettes de vers à soie dans son pupitre; en cas de surprise, le maître ne se douterait pas de deux retraites, il ne détruirait donc que la première.

Une huitaine se passa ainsi, Bineau, fatiguant sa mère de demandes de feuilles de chou; après quoi Lagache le prit à part :

— Robert est un lâche, dit-il, de ne pas vouloir nous donner de mûrier.

— C'est vrai, dit Bineau.

— Il en faut demain, il n'y a pas à dire; le mal que nous nous sommes donné est inutile si tu ne trouves pas de mûrier.

— J'y ai bien pensé avec Canivet, dit le petit Bineau, mais c'est impossible. Le grand mûrier du père Duplaquet est contre le mur de son jardin; quelques branches dépassent et donnent sur la rue. Nous avons envoyé des pierres dedans pendant au moins une heure : il n'en est pas tombé une feuille; c'est trop haut.

— On m'a dit, reprit Lagache, que les séminaristes en ont dans leur cour.

— Ah! ah! s'écria Bineau; mais on n'entre pas comme ça dans le séminaire.

— Les vers à soie des séminaristes doivent déjà être bien gros, dit Lagache en soupirant: on ne leur refuse rien. tandis que les nôtres sont nourris aux choux.

— Je pensais à escalader le mur du séminaire, dit Bineau, mais il n'y faut pas penser; c'est égal, je m'en irai par les remparts ce soir avec Canivet et Robert, et nous verrons.

— Robert vous gênera, c'est un capon.

— Laisse-moi faire, j'ai mon idée.

Après la fermeture du collége, Bineau dit à Robert:

— Si nous jouions à la balle dans le dos en nous en allant par les promenades?

— Je veux bien, dit Robert.

La partie ne durait pas depuis cinq minutes, que Canivet, qui était d'intelligence avec Bineau, se plaignit vivement de ce que la balle était trop molle.

— Je viens de la recevoir, c'est comme une plume. As-tu ta balle, Robert?

— Oui, dit celui-ci, mais c'est une balle en gomme.

— Et puis après?

— Dame! elle coûte cher; si vous me la perdiez...

— Est-ce qu'on perd jamais des balles? dit Canivet.

— Des remparts elle peut sauter sur la promenade et rouler en bas de la montagne... Une balle de douze sous. dit Robert en la tirant de sa poche pour en montrer la valeur.

Bineau fit un temps de course.

— A moi, dit-il.

— Non, non, dit Robert en remettant la balle dans sa poche, papa ne m'en rendrait pas d'autre si je la perdais.

— Je t'en-réponds, dit Canivet ; tu sais que j'en ai une au collége le double de grosseur de la tienne, et qui rebondit jusqu'au toit.

— Si tu as le malheur de perdre ma balle, dit Robert, tu me donnes la tienne?

Canivet s'arrêta, fit une croix sur le pavé avec son soulier.

— J'ai fait une croix; allons, oup! s'écria-t-il.

Robert, qui avait le fond du caractère méchant, et bien certain de la dureté de sa balle, la lança de toutes ses forces dans le dos de Canivet, qui n'était pas à plus de cinq pas.

— Ah! tu m'as pris en traître, s'écria celui-ci en feignant une grande colère, tu vas me le payer; tiens, voilà pour ta balle!

Et il la lança par-dessus le mur du séminaire.

— Bien fait! dit Bineau.

Robert, d'abord stupéfait, fondit en larmes quand Canivet lui eut dit qu'il ne lui rendrait pas de balle à la place.

— Tu es encore bien heureux, mauvais sujet, que je ne te batte pas, après une traîtrise pareille.

— Sois sûr que je le dirai à papa, disait Robert en sanglotant contre le mur du rempart, car il ne marchait plus depuis l'accident arrivé, et il suivait dans l'air la courbe qu'avait décrite la balle de gomme.

— Et moi, dit Canivet, je montrerai ce que tu m'as fait dans le dos; je suis sûr que la place sera noire pendant huit jours.

Le petit Bineau se posa en conciliateur.

— Allons, ne pleure pas, dit-il, elle n'est pas perdue; Canivet a eu raison de te faire peur un petit peu. Nous allons demander la permission d'aller la chercher dans la cour du séminaire.

Cette espérance fit rentrer en dedans les larmes de Robert. Et tous les trois rétrogradèrent de chemin.

— Tu es trop bon, disait Canivet, de tant te gêner pour un Robertant.

— Ne m'appelle pas comme ça, dit Robert, je le dirai à M. Tassin.

— M. Tassin se moque bien d'un Robertant, reprit Canivet.

— Bon; demain, tu verras.

Le sobriquet de Robertant était en effet une cruelle injure, trop populaire dans la ville pour qu'elle ne fût pas connue des collégiens. M. Robert père passait pour l'homme le plus avare du département; on citait de lui des traits inouïs, entre autres celui qui le poussa à se faire faire une donation par une vieille parente, au préjudice des autres héritiers. Les malins de Laon racontaient qu'au lit de mort de la vieille dame, M. Robert, toutes les fois que sa parente commençait les paroles : « Je donne à M. ..., » il ajoutait Robert.

— Ah! oui, Robert, reprenait la vieille dame, qui n'avait plus guère connaissance.

Alors M. Robert disait : « Robert... tant... » Et il inscrivait en regard la somme. On sut le fait plus tard, et l'on imagina de rapprocher le nom du mot, d'où le surnom de Robertant, qui resta jusqu'à la mort de l'avare, et dont il fit cadeau à son fils.

— Alors, reprit Canivet, puisque tu veux nous dénoncer



au principal, nous n'irons pas chercher ta balle ; viens, Bineau ; laissons-le tout seul.

— Je ne dirai rien, fit Robert, si vous me rendez ma balle.

— Pendant qu'il va chercher la balle dans la cour, dit Bineau à Canivet, tâche de casser une branche de mûrier, et, pour qu'on ne nous voie pas sortir avec, tu la jetteras sur les remparts, par-dessus le mur.

Mais le complot fut déjoué par le portier du séminaire, qui, non-seulement ne permit pas aux collégiens de pénétrer dans la cour, mais encore déclara qu'il ne rendrait la balle que contre deux sous. C'était la loi que subissaient également les séminaristes qui, dans l'ardeur de leur jeu, envoyaient souvent leurs balles par-dessus les murs, et avaient chargé le portier de donner deux sous à chaque galopin qui les rapportaient.

Bineau ne recevait deux sous que deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, et les dépensait avec prodigalité à la ferme dans les sorties ; il ne crut pas devoir grever sa dette en les rendant à Robert. Canivet jouissait d'un revenu égal et déployait les mêmes largesses. Le malheureux Robert fut donc privé de la fameuse balle de gomme pour avoir refusé du mûrier à ses camarades ; mais il leur garda une profonde rancune.

Théodore Lagache se montra fort mécontent de l'entreprise manquée.

— Les vers à soie ne viennent pas, dit-il, ils sont tristes ; le chou ne leur vaut rien.

Pendant cette journée, Bineau se tint très-sage à la classe ; il réfléchissait et cherchait des moyens d'arriver à la précieuse conquête des feuilles de mûrier. Sur le midi, il s'en alla seul par les promenades, et s'arrêta longue-

ment devant le grand mur du séminaire. Il l'étudiait comme un architecte, et semblait atterré par la hauteur et par les tessons de verre qui empêchaient l'escalade aux plus audacieux.

Il ne resta pas cinq minutes à déjeuner, et repartit immédiatement sur les remparts, où de grandes méditations l'appelaient. Il était une heure : c'est l'époque du déjeuner de tous les écoliers, des apprentis ; et une douzaine de gamins fort industrieux se tenaient devant le mur du séminaire, disposés à gagner la prime payée par le portier.

A peine Bineau fut-il arrivé près du groupe, qu'une balle, lancée maladroitement par un séminariste, vint tomber justement sur le rempart. Il se fit un combat merveilleux à coups de poing, à coups de pied entre les galopins, qui se poussaient et se renversaient pour gagner les deux sous promis. Le combat n'était pas terminé, que Bineau entendit avec surprise une voix sortant du mur, qui criait : « Trois sous tout de suite. » Alors il remarqua qu'un petit moellon avait été enlevé, comme par enchantement, du mur, et que par ce judas très-étroit les élèves du séminaire pouvaient communiquer directement avec les ramasseurs de balles. Le marché fut conclu immédiatement : les trois sous furent échangés contre la balle. et le moellon reprit sa place, entouré de ses confrères.

Les séminaristes avaient un double avantage à traiter immédiatement avec l'ennemi : leur partie n'était pas interrompue, et ils gagnaient à ce marché, car le portier exigeait, de son côté, une prime égale à celle qu'il payait aux gamins de la ville. La moindre balle perdue revenait ainsi à quatre ou cinq sous par le canal du portier, tandis que. moyennant trois sous (à moins d'une balle de haute va-

leur), le propriétaire rentrait immédiatement dans sa propriété.

Bineau s'en revint fort content de n'avoir pas perdu son temps en vaines contemplations. Il conta à Lagache ce qu'il avait vu.

— Quel malheur ! dit-il, que je ne sois pas assez maigre pour passer par le trou du mur, comme je t'en rapporterais, du mûrier !

— Tu aurais le courage de pénétrer le soir dans la cour du séminaire ? dit Lagache.

— Certainement, dit Bineau, et je te réponds de Canivet, car il nous faudrait être deux pour le moins.

— Il n'y a qu'à agrandir le trou, dit Lagache.

— Mais il faut des outils.

— Ce soir, tu en auras. Je ne te recommande qu'une chose, c'est de couper dans le bois, pendant la promenade, deux forts bâtons qui puissent servir de levier ; moi, j'aurai des outils.

La conversation aurait pu durer longtemps. mais les deux amis entendirent un roulement de tambour qui annonçait aux élèves de se préparer pour le défilé.

— Oh ! là, dit Bineau, je suis en retard, je n'ai pas mon cor.

Il courut vers la salle des instruments décrocher le cor, et, en moins de cinq minutes, il arriva tout enharnaché, avec ses tons de rechange autour du cou, auprès de M. Ducrocq, qui soufflait de toutes ses forces dans sa petite clarinette et qui en tirait des sons aigus pour le prévenir.

— Le voilà ! voilà Bineau ! dirent les musiciens, enchantés de revoir leur confrère en musique, car Bineau était un des plus solides instrumentistes de la fanfare. Une

fois couvert du grand chapeau à cornes, son cor sous le bras, sa giberne de musicien au côté, le petit Bineau devenait un être sérieux et positif, ne connaissant plus les farces. M. Ducrocq le citait comme modèle aux musiciens, et ne le traitait pas avec la dureté qu'il apportait dans les leçons d'instruments des autres collégiens.

— Qu'est-ce que vous faisiez donc, petit drôle? demanda M. Tassin, qui pinça amicalement l'oreille de Bineau aussitôt qu'il l'aperçut.

— Monsieur, je ne trouvais pas mon embouchure.

— Alors, il n'y a rien à dire... Monsieur Ducrocq, sommes-nous prêts?

— Tout à vous, monsieur Tassin.

— En marche alors.

Le bois du Sauvoir, où se rendait deux fois la semaine le collége, est situé à une demi-lieue de Laon. On y arrive en moins de vingt-cinq minutes par une descente qui donne sur la promenade, en face le lavoir. Ce chemin, dit *de la Sablière*, est creusé entre deux montagnes et plein de sinuosités capricieuses; c'est un grand zig-zag sauvage, rempli de grottes, et que les bourgeois de la ville n'ont pas encore converti en jardins.

On peut en abréger encore le parcours en descendant audacieusement une grande montagne de sable qui forme presque un angle droit avec le sol; mais c'est un chemin de chèvre, chéri des enfants, et que M. Tassin avait défendu, non à cause du danger, mais parce qu'il ne permettait pas à son bataillon de traverser la ville. Il préférait descendre par la porte Luceau et étaler ses compagnies de collégiens dans la grande montagne de Vaux, faire résonner ses tambours par les échos de la montagne, et faire admirer les évolutions militaires de ses élèves par les ren-

tiers qui se promènent sous les tilleuls. Le chemin était allongé d'un quart de lieue, mais l'effet était produit. Le but de la promenade était le bois du Sauvoir, appartenant à la ville, que les collégiens ne traitaient pas avec grand respect, y introduisant des constructions de fantaisie qui faisaient le plus grand tort aux arbres, en détruisant sans respect tous les nids des environs.

A une portée du bois se trouve la ferme du Sauvoir, où, moyennant un sou, chacun buvait, avec l'avidité de la jeunesse, des flots de lait nouvellement trait. Tous apportaient un morceau de pain dans la poche; et les heureux rentiers, qui touchaient deux fois la semaine la somme de dix sous, se régalaient à la ferme, tandis que ceux qui n'avaient aucun revenu trouvaient abondamment dans la maraude de quoi satisfaire leurs appétits insatiables.

Lagache profita du commandement : « Rompez les rangs! » pour se sauver à toutes jambes dans la campagne, ne tenant compte ni des prés ensemencés ni des champs, sautant par-dessus les fossés, et ne quittant pas des yeux la vieille cathédrale qui s'élance, avec son clocher pointu, dans les nuages. En moins d'un quart d'heure il était à Laon, et pénétrait dans le collége en escaladant un petit mur qui donne sur les remparts. Connaissant les habitudes de la maison, il ne craignait pas d'être surpris. Il entra dans la salle d'études et courut à son pupitre.

Dans le pupitre était un matériel de clefs tel, qu'on se serait cru dans une boutique de serrurier. Lagache prit les clefs et marcha hardiment au pupitre du plus riche pensionnaire. Il le secoua pour se rendre compte de ce qui pouvait y être inclus : le pupitre rendit un son de ferraille.

Un éclair de joie passa sur la figure de Lagache ; malheureusement, après avoir essayé toutes les clefs, il se trouva dans l'impuissance d'ouvrir le cadenas. Il essaya de le tourner dans les pitons, le cadenas résistait; il essaya de le faire sauter à coups de talon, mais son pied attrapait le bois du pupitre et faisait retentir les hautes voûtes de la salle. Lagache tressaillit tout à coup, car il venait d'entendre des pas dans l'escalier. D'un coup d'œil il chercha un moyen de fuite et s'aperçut qu'elle était impossible.

Se jugeant perdu, Lagache essaya d'un dernier moyen. Il souleva la chaire, dont l'entrée était très-étroite, et la laissa retomber sur lui, pris comme dans une ratière. Ce coup désespéré le sauva.

Le portier, qui balayait à l'étage supérieur, avait entendu du bruit au-dessous, et venait s'inquiéter de ce qui se passait. Il regarda dans la salle, n'y trouva aucun désordre, et ne se douta pas un instant que quelqu'un pût se cacher sous la chaire, tant l'espace était étroit, le meuble lourd, l'entreprise insensée. Cependant il jugea prudent de fermer la porte à double tour. Lagache se trouvait enfermé doublement, sous la chaire et dans la salle.

Dans cette triste situation, il réfléchit qu'il aurait mieux valu pour lui rester au bois, à jouer aux barres, à boire du lait, à grimper aux arbres, et le remords le prit un peu tardivement de sa tentative d'effraction. Il commença à maudire les vers à soie qui l'avaient conduit à se faire coffrer d'une façon si serrée. A peine pouvait-il remuer ; sa tête touchait la terre. La peur d'être pris en flagrant délit lui avait pour ainsi dire rapetissé les membres ; il se trouvait blotti en boule sous la chaire sans pouvoir en sortir. A force d'essayer le jeu de chacun de ses membres,



il parvint à glisser au dehors sa jambe gauche, et il la faisait remuer pour lui rendre de l'activité, car elle était engourdie. Son pied rencontra un obstacle léger qui remuait au gré de sa jambe; il usa tellement d'adresse qu'il ramena l'obstacle sous la chaire : c'était un *Gradus ad Parnassum*.

L'obstacle devint bientôt un allié. Lagache, après avoir repris courage, porta toutes ses forces dans son dos, et réussit à soulever un peu la chaire. Ayant trouvé à côté de lui une brique, il cala un des pieds du meuble avec le morceau de brique et jouit d'un peu plus d'espace, mais si peu, qu'il fallait être dans sa position pour en comprendre la valeur. Un nouvel effort des reins lui permit de placer un second morceau de brique sous un autre pied de la chaire.

Le plus difficile n'était pas de sortir de la chaire, mais d'en sortir sans la renverser. Après de nouveaux efforts, Lagache introduisit le *Gradus ad Parnassum* sous un des côtés de la chaire, et avec une ruse de lutteur dégageant sa tête des étreintes de son adversaire, le prisonnier put se promener dans la salle d'études sans avoir éveillé l'attention. Ne voulant pas perdre le fruit de son emprisonnement, il retourna au pupitre dont l'ouverture le tentait, et cette fois il s'y prit plus habilement. Il tailla le bois du pupitre avec son canif, et fit tant, qu'il déchaussa le piton de fer dans lequel le cadenas était accroché.

L'effraction était visible, mais il ne s'en inquiétait pas, car le bénéfice de l'ouverture du pupitre lui montra un marteau, un ciseau de fer et divers instruments qui certifiaient que leur propriétaire se livrait à des travaux de menuiserie.

Avec le ciseau, Lagache dévissa facilement les vis de la

serrure que le portier avait refermée, et, muni de son précieux butin, le voleur sortit aussi aisément du collége qu'il en était entré. Il mit encore moins de temps à rejoindre les collégiens qu'à s'en éloigner, car il descendit la montagne en sautant à travers les obstacles aussi brutalement qu'un rocher qui serait tombé du haut de la cathédrale. Il arriva juste à temps au moment où l'on faisait l'appel.

— Tiens, dit-il à Bineau, voilà de quoi percer le mur du séminaire, et nous n'y manquerons pas ce soir.

A huit heures, le crépuscule étant venu, Lagache et Bineau commencèrent à déchausser les pierres environnant le petit guichet qui servait aux transactions des balles, pendant que Canivet et Cucquigny faisaient le guet de chaque côté du rempart.

— C'est plus dur que je ne le croyais, dit Lagache à Bineau, essaye donc de faire jouer ton bâton dans le trou.

Mais le levier cassa sans ébranler les pierres. Les deux faiseurs de guet vinrent relever les travailleurs, qui se fatiguaient sans arriver à aucun résultat.

— Jamais nous n'y arriverons, dirent-ils, après avoir cassé deux canifs et un couteau contre les pierres; il faudrait une pioche.

— On y arriverait sans pioche, dit Bineau, mais cela demande de la patience.

— Peut-être huit jours de travail, dit Cucquigny. Et puis, il est tard, et on me grondera chez mon oncle si je ne rentre pas.

— Alors, va-t'en, lui dit Lagache, nous n'avons plus besoin de toi, c'est impossible.

— Nous ne sommes guère malins, dit le petit Bineau; voilà une heure que nous nous acharnons contre ce mur...

D'ailleurs, qui sait ce qui peut nous arriver de l'autre côté? on m'a dit que le portier lâchait les chiens la nuit; je ne tiens pas à être mordu; il n'y a rien à faire ici.

— Comment! tu abandonnes l'affaire? dit Lagache, pense donc un peu aux vers à soie qui se meurent!

— Je pense, dit Bineau, qu'à dix pas d'ici il y a le jardin du père Robertant, dans lequel il y a un mûrier, et que nous sommes fous de ne pas y avoir songé plus tôt.

— C'est pourtant vrai.

— Et le fossé? dit Canivet.

— Qu'est-ce que nous fait le fossé? n'importe qui se mettra dedans et fera la courte échelle à l'autre.

— Allons, dit Bineau, au jardin de Robertant.

L'escalade n'était pas sans danger; le mur était encore assez élevé au-dessus du fossé; mais il formait une certaine pente, faisant partie des anciennes fortifications de la citadelle; le temps en avait chassé le mortier par endroit et il y avait des repaires naturels pour le pied. La nuit servait à cacher le danger; et tel qui n'eût pas osé y grimper le jour, y aurait tenté le soir l'escalade sans crainte.

Bineau, quoique mince et petit, n'avait aucune hardiesse dans les exercices gymnastiques; il ne déployait ses jambes que dans la fuite, mais il était incapable de grimper après un arbre. Au contraire, Lagache, plus élancé, aurait fait un pompier distingué; d'ailleurs il travaillait pour lui, et il n'hésitait pas à exécuter les plans dont Bineau avait l'idée. Aidé de Canivet et de ses épaules, il disparut bientôt dans les ombres de la nuit, et l'on ne connut le résultat de son entreprise que par le bruit que firent en tombant deux énormes branches de mûrier.

— Oh! là, là, dit Bineau, c'est trop gros, on va le savoir.

— Bah ! dit Canivet.

— Certainement, Robert nous dénoncera.

— Il ne sait pas que c'est nous.

— Nous avons eu tort de lui parler de mûrier aussi longtemps.

— Tiens, dit Bineau, est-ce que nous sommes les seuls à élever des vers à soie ?

Bientôt Lagache reparut sain et sauf, et le dépouillement des branches se fit en un clin d'œil ; chacun fit sa provision de feuilles de mûrier, et reçut l'instruction de Lagache de se munir d'un pot rempli de sable frais, afin de conserver les feuilles dans un état convenable de verdeur.

III

Le cuisinier Dodin. — Ses inventions. — Tantoniens et Tassinistes. — Le commerce toujours voleur. — L'Université fonde *un prix* pour l'élevage des vers à soie.

L'élevage des vers à soie continua avec un plein succès, excepté pour Dodin, qui n'avait pas obéi aux instructions de Lagache ; à tout moment il ouvrait son pupitre et passait des minutes en contemplation dans l'intérieur, soutenant le couvercle sur sa tête. Dodin avait la manie de la cuisine ; il aimait les nourritures recherchées, et passait une partie des classes à méditer des combinaisons culinaires qu'il exécutait aux heures d'études.



Le fond de son pupitre était disposé avec un grand art pour la cuisine. On y voyait des provisions de pommes, de poires et de sucre, une petite bouteille de fleur d'o-



ranger, des petits couteaux, des petites assiettes et des petites cuillères. Rien n'avait pu décider Dodin à interrompre ses opérations gastronomiques pour soigner les vers à soie, et il crut accomplir le plus grand sacrifice en retranchant un tiers de sa cuisine et en la mettant au service de ses amis.

Le foyer de la cuisine de Dodin était composé de trois briques supportant un petit lampion qu'on allumait les jours de grand festin. Le lampion servait à faire bouillir les diverses combinaisons contenues dans un petit vase de fer-blanc; vers trois heures de l'après-midi la cuisine était faite, Dodin sortait avec précaution la nourriture du bassin, la divisait en dix portions égales, et poussait la galanterie jusqu'à l'envoyer à ses amis sur les petits plats d'étain provenant du ménage d'une poupée.

Quoique exiguës, ces gourmandises dénotaient l'esprit inventeur de Dodin, et la boutique du fameux pâtissier suisse nouvellement établi à Laon n'eût pu offrir de gâteau luttant avec ces merveilles fortement sucrées. Le jour où la cuisine fût découverte, Dodin avait imaginé un mélange de poires coupées par morceaux, entremêlées de chapelures de pain grillé, de grains d'anis vert, et, comme complément de haut goût, il se proposait de parfaire ce plat exquis par un léger arrosement de fleur d'oranger et un saupoudrement de sucre. Mais une combinaison aussi compliquée lui mit trop souvent la tête dans le pupitre; d'un autre côté, l'ouverture fréquente du couvercle permettait aux odeurs de se répandre dans la salle.

— Messieurs, avait dit le maître d'études, on a encore fumé de l'anis ici; si cela vous arrive encore et que vous ne me dénonciez pas le fumeur, je vous mets tous en retenue.

A cette apostrophe, Dodin frémit, quoiqu'il ne fût pas

coupable d'avoir fumé de l'anis, passion qui n'était réservée qu'aux plus grands, aux élèves de cinquième. Atterré, il resta tranquille pendant un quart d'heure, collant son oreille contre le pupitre pour tâcher de s'assurer si la marmite ne bouillait pas trop vite, car il craignait que le jus ne débordât et ne se répandît comme une écluse dans le pupitre, gâtant les papiers, les copies et noyant les vers à soie.

Le maître d'études avait la manie de lire des romans, il dévorait régulièrement quatre volumes par jours, et Dodin, le voyant absorbé dans sa lecture, fut assez imprudent pour ouvrir son pupitre. Il le referma brusquement, mais une violente odeur d'anis en sortit tout à coup.

— Messieurs, quelqu'un fume ici, s'écria le maître d'études qui ferma son volume brusquement.

Les élèves qui n'étaient pas les amis de Dodin le regardaient d'une façon malicieuse, c'est une façon jésuitique de dénoncer un camarade sans en avoir l'air. Dodin était embarrassé. Le maître d'études, averti par ces regards, descendit de sa chaire et étudia la mine de divers élèves qu'il soupçonnait; mais, comme il arrivait dans les environs de Dodin, un petit panache de fumée sortit du pupitre par le trou de l'encrier et mit le maître d'études sur la trace. Il arriva comme une bombe sur le pupitre, l'ouvrit et le referma immédiatement en poussant un cri. Le maître d'études crut être asphyxié. Une odeur terrible de lampion, de vieille graisse, d'anis, sortait du foyer chauffé outre mesure.

— A la porte, Dodin! s'écria le maître d'études, qui eut le courage d'éteindre le feu en soufflant sur le lampion, pendant que tous les élèves, même les plus amis de Dodin, riaient de sa mésaventure.

— Mais, monsieur..... disait Dodin d'une voix suppliante.

— A la porte tout de suite, vous dis-je!

Dodin sortit, craignant que l'instruction faite dans son pupitre n'ajoutât encore aux colères du maître d'études; effectivement, celui-ci, en trouvant la batterie de cuisine, la bouillie, les vers à soie, le pot à mûrier, les jeta avec rage par la fenêtre, en ayant soin de les briser auparavant. Dans le premier moment, les élèves avaient ri, mais ils redevinrent sérieux, en craignant qu'une saisie aussi inattendue ne poussât le maître d'études à une perquisition générale.

Le plus tremblant fut Larmuseaux, qui entretenait une grenouille dans son pupitre et qui aurait donné dix ans de sa vie plutôt que de la voir mettre à mort. Bineau, ayant obtenu la permission de sortir un instant, chercha longtemps Dodin et finit par le trouver dans la petite cour, tapi derrière un tas de fagots. Dodin se cachait ainsi parce qu'il craignait de rencontrer le principal. Être mis à la porte pendant l'étude est une immense punition, qui était encore accrue par M. Tassin quand il trouvait l'exclus errant comme une âme en peine aux environs de sa classe.

Les maîtres d'études devaient soumettre au principal un bulletin de punitions quand elles étaient rigoureuses; mais, heureusement pour les élèves de la classe de huitième, le maître d'études faisant les fonctions de professeur, la tête pleine de ses lectures romanesques, oubliait souvent de consigner les faits par écrit; si l'élève n'était pas rencontré par le principal Tassin, il pouvait espérer échapper à sa rigueur.

— C'est bien de ta faute, dit Bineau à son ami, avec tes gourmandises!

— Tu es gentil, dit Dodin, voilà que tu prends le parti du maître d'études.

— Certainement, tu n'avais pas besoin de faire de la cuisine, vois un peu combien tu as manqué nous compromettre; si l'odeur ne t'avait pas trahi, le maître d'études fouillait dans tous nos pupitres et empoignait les vers à soie.

— Bah! dit Dodin, c'est fini, n'y pensons plus. As-tu le temps de me faire une partie de six balles?

— Pas trop, dit Bineau, mais un coup est bientôt joué.

La partie de six balles consiste en six billes que le joueur tient dans le creux de la main droite et dont il est nécessaire d'envoyer deux, quatre ou six dans un trou en terre qu'on appelle le pot; en cas de nombre impair, le joueur perd, et il gagne nécessairement dans le cas contraire. La partie était en train lorsque M. Tassin se précipita comme un éclair sur l'enjeu et envoya un violent soufflet à Dodin, qui n'était pas dans ses bonnes grâces. Dodin tomba la face contre terre et contrefit le mort, situation qui lui permettait de chercher une excuse à sa conduite. Bineau s'était enfui à toutes jambes pendant cet incident.

— Qu'est-ce que vous faites là, pendant la classe, drôle?

Dodin ne répondit pas.

— Attends, dit le principal, je vais te relever par les oreilles.

Cette menace fit que Dodin changea immédiatement de position.

— Monsieur, on m'a mis à la porte.

— Ah! tu te fais mettre à la porte de ta classe, et tu joues aux billes; attends, je m'en vais voir ton professeur;

En disant cela, il prit Dodin par l'oreille, et le conduisit jusqu'à la classe de huitième.

— Voici M. Dodin que j'ai trouvé en train de jouer aux billes, dit le principal au maître d'études.

— Monsieur le principal, dit le professeur, j'ai surpris M. Dodin en train de faire la cuisine dans son pupitre, il avait allumé un gros lampion qui infectait.

— Malheureux, s'écria le principal, tu veux donc mettre le feu à mon établissement !

— Indépendamment de cela, dit le professeur, M. Dodin élevait des vers à soie ; enfin, son pupitre contient tout ce qu'il est possible d'imaginer, excepté des livres d'études.

— Ah ! je suis content de savoir que vous élevez des vers à soie, s'écria le principal ; c'est donc vous, malheureux, qui escaladez le jardin de M. Robert, qui est venu se plaindre ce matin? on a cassé ses arbres, écrasé ses fleurs, marché dans ses plates-bandes ; je me refusais à croire à tant d'audace, même avant d'avoir fait une enquête... Vous allez retourner votre habit, Dodin.

— Mais, monsieur, ce n'est pas moi ! s'écria avec un réel accent d'innocence l'accusé.

— Retournez votre habit tout de suite, monsieur, ou je vous renvoie à votre mère.

Dodin, qui craignait plus sa mère que le principal, retourna les manches de sa redingote, à la plus grande joie de toute la classe. Fils naturel d'une couturière de la ville, Dodin offrait, en retournant ses manches, des échantillons de robes de toutes les couleurs ; par économie, la doublure du dos, des basques et des manches était composée de différents morceaux d'étoffes de couleurs vives.

Dodin avait l'air d'un carnaval, et n'aurait peut-être pas autant pleuré si la doublure de sa redingote eût été

d'une même étoffe de couleur sombre. La bande était accablée et ne quittait pas des yeux Dodin, craignant d'être dénoncée par lui. Robert lui-même semblait embarrassé.

— Vous resterez pendant toute la récréation auprès du puits avec votre habit retourné, dit le principal, et vous n'irez pas déjeuner, je vous le défends. M. Bineau, que j'ai surpris en train de jouer avec vous, rapportera votre déjeuner pour sa punition.

Bineau respira plus librement, heureux d'échapper aussi facilement à la mauvaise humeur de M. Tassin.

Après la classe, il se tint un concile entre les principaux éleveurs de vers à soie, qui jugèrent prudent d'abandonner désormais l'escalade du jardin de M. Robert.

— Je parie, dit Bineau, que Robert nous a dénoncés à son père.

— Parbleu, c'est un rapporteur.

— Il le payera, le cafard !

Mais, quoique le petit Robert fût convaincu de jésuitisme, il fut convenu qu'on le laisserait tranquille en apparence. Bineau se chargea de trouver un châtiment pour le coupable. Il y avait alors une grande rivalité entre la pension de M. Tanton et le collége de M. Tassin, et il arrivait souvent des combats entre les bandes d'externes des établissements rivaux quand ils se rencontraient sur la promenade avant l'heure de la classe. Bineau surtout avait gardé une grande rancune à son ancien maître d'écriture. L'expédition du mûrier terminée, il ne songea plus qu'à tourmenter ceux qu'il appelait les *tantoniens*, en opposition au sobriquet de *tassinistes*, dont avaient été décorés les collégiens.

Depuis quelques jours, il avait imaginé de s'intro-

duire dans la cour de M. Tanton et de se pendre après la cloche qui sert de signal au déjeuner, au dîner et au souper des élèves. La cloche faisait un bruit effroyable depuis que M. Tanton, pour lutter avec le tambour du collége, avait jugé à propos d'en augmenter le volume et le timbre. L'entreprise réussit à merveille la première fois; la classe d'écriture tout entière poussa des cris de joie en entendant la cloche devancer d'une heure la sortie. Quoi que fît M. Tanton, malgré les coups de poing réitérés sur la table, les pupitres se fermaient à grand bruit, pendant que la cloche sonnait à toute volée.

Bineau eut le temps de se sauver sans être vu; d'ailleurs, il connaissait tous les coins et recoins de la pension, et il n'eût pas été embarrassé de se cacher et de défier toute espèce de perquisitions. Canivet, Lagache, Robert et Dodin l'attendaient à la porte et le félicitèrent de son succès.

Le lendemain, Bineau recommença sa sonnerie avec courage, ainsi que les jours suivants. C'étaient des joies sans fin entre les quatre amis, qui s'en retournaient le cœur content de leur expédition.

— Demain, dit Bineau à Robert, ne manque pas d'apporter de la ficelle, je te montrerai quelque chose de plus drôle. Avec la ficelle je veux carillonner au moins une demi-heure sans danger.

Robert déficela un beau paquet de plumes neuves et se montra généreux cette fois.

— Ce n'est pas tout, dit Bineau, nous allons entrer avec précaution dans la cour des tantoniens; moi, je monterai au premier; tu attacheras solidement ta ficelle à la chaîne de la cloche, tu attacheras une pierre au bout de la ficelle, tu me jetteras la ficelle, et ensuite tu t'en iras.

— Mais si on me voyait? dit Robert.

— Allons donc, il n'y a pas de danger; d'ailleurs, c'est moi qui me charge de faire aller la cloche.

Robert se laissa entraîner et s'introduisit, non sans frémir, dans la cour du maître de pension. Il suivit les instructions de Bineau et attachait la ficelle à la chaîne, lorsqu'il reçut dans le dos un coup de balai énorme qui faillit le renverser, et il se sentit pincer les oreilles par les deux moignons de M. Tanton, qui faisait le guet depuis deux jours, ne se rendant pas compte comment l'audacieux sonneur lui échappait toujours.

— Mauvais sujet, s'écriait M. Tanton, vous resterez ici jusqu'à ce qu'on vous réclame.

Cette menace n'aurait pas porté un coup violent à Robert, qu'il eût été terrifié par un éclat de rire qu'il reconnut pour appartenir à son ami Bineau. Celui-ci avait profité d'un plan de fuite bien organisé pour disparaître par un petit toit donnant sur une ruelle de la ville.

M. Tanton amena son prisonnier dans sa classe et lui fit subir un interrogatoire devant tous les élèves. Robert dénonça Bineau comme l'auteur du complot, et compromit ses camarades qui l'attendaient à la porte; mais, malgré ses larmes et son système de justification, le maître d'écriture abandonna les autres accusés, qu'il n'avait pas vus, pour faire porter tout le crime sur la tête du prisonnier.

Ayant écrit une façon de procès-verbal des événements, M. Tanton chargea son maître d'études de le recopier et d'en porter un au commissaire de police et un au père du petit Robert. A huit heures et demie du soir, M. Robert reçut le message suivant, qui était écrit en ronde admirable :

« Monsieur, depuis huit jours la cloche de mon établissement se faisait entendre régulièrement, et contre ses habitudes, à sept heures du soir. Cette cloche apportait le trouble dans mes classes d'écriture, d'orthographe et de calcul. Je résolus de découvrir le malfaiteur. A cet effet, je me cachai derrière la grande porte de mon pensionnat; mais le perturbateur, jouissant d'une très-grande agilité, échappait constamment à mes poursuites. C'est seulement aujourd'hui 8 mars que je me suis emparé du coupable au moment où il préparait de la ficelle dans un but que j'ignore. Il se nomme Grégoire Robert, âgé de onze ans, fils de M. Robert, de Laon, rentier. Je l'ai interrogé publiquement devant mes élèves pour leur donner une leçon, et afin qu'on ne m'accuse pas de mettre dans mon rapport des faits qui tendraient à prouver que le coup part de plus haut. Peut-être M. Robert fils est-il l'instrument et non la main. Mais je laisse aux magistrats le soin de découvrir si une rivalité d'établissement ne monte pas la tête des jeunes gens du collége.

« M. Robert fils a toujours protesté de son innocence, quoique je l'aie surpris en flagrant délit, cherchant à augmenter la longueur de la chaîne de ma cloche en y joignant un bout de ficelle rose. Il a nommé des complices dont l'un, dit-il, serait entré dans mon établissement et aurait dressé le plan de l'affaire; les autres attendaient le résultat à la porte. Mais je ne peux entrer dans une instruction aussi compliquée, qui demanderait le concours affectueux de M. le principal du collége, lequel s'est déjà refusé à s'entremettre avec moi pour empêcher des combats entre mes élèves et les siens.

« J'ai l'honneur de vous donner avis, monsieur, qu'un double de ce rapport a été transcrit, l'un adressé au père

du coupable, le magistrat naturel en ces matières, et l'autre à M. le maire de la ville de Laon, afin que cet honorable administrateur juge par lui-même du tort et des exactions qu'une main cachée semble se permettre vis-à-vis d'un de ses administrés, qui ose se dire son concitoyen dévoué, TANTON. »

— Robert a dû recevoir une fameuse danse! dit Bineau à ses amis quand il les eut retrouvés sur les remparts.

— Tant mieux, dit Lagache, un rapporteur ne peut pas être assez puni. Mais regarde donc ton pantalon, Bineau.

Alors seulement Bineau s'aperçut du désastre qu'avait apporté dans ses habits la fuite sur les toits : les trois endroits sensibles des vêtements, que le temps limait tous les jours sournoisement, n'avaient pu résister aux tuiles du toit : c'étaient le fond du pantalon, les genoux et les manches de l'habit qui avaient éclaté.

— Qu'est-ce que je m'en vais dire chez nous? s'écria Bineau, rendu à son sang-froid par cette découverte.

— A ta place, j'irais me coucher tout droit, dit Canivet, on a jusqu'au lendemain pour réfléchir.

— Tant pis, dit Bineau, on les raccommodera ; je dirai que je suis tombé du haut d'un arbre.

En recevant l'acte d'accusation du maître de pension, M. Robert crut avoir mal lu, quoique l'écriture fût moulée. Il n'osait croire à la culpabilité de son fils, et il courut immédiatement chez M. Tanton, et le traita même assez mal pour avoir osé emprisonner un enfant sur lequel il n'avait aucun droit. Le petit Robert pleurait et protestait de son innocence ; le père soutenait son fils. M. Tanton, indigné, déclara qu'il en appellerait aux tribunaux ; mais le maître de pension se jouait à plus fort que lui.

En sa qualité de bourgeois rangé et économe de l'ar-

gent, M. Robert avait obtenu un quart de bourse pour son garçon, et son intérêt était de soutenir le collége, et naturellement le principal du collége contre tous. Cousin du maire de Laon, alors fort influent dans les délibérations du conseil municipal, M. Robert ne manqua pas d'y aller le soir même, avant que celui-ci n'eût eu le temps de prendre un parti sur le rapport du maître de pension. Justement il y avait une petite réunion ce soir-là chez le maire.

— C'est indigne! s'écria M. Robert... Mon cousin, vous avez sans doute reçu un procès-verbal de M. Tanton... Pardon, mon cousin, comment vous portez-vous?

— Ceci ne me regarde pas, s'écria le maire, et M. Tanton semble me prendre pour un commissaire de police.

— Mon fils est innocent, croyez-le bien, mon cousin.

— Je n'en doute pas un instant.

— C'est le petit Bineau, c'est son ami Canivet, c'est surtout ce mauvais drôle de Lagache qui ont fait le coup.

— Qu'importe? dit le maire.

— Pardonnez-moi, mon cousin, je ne voudrais pas vous voir une mauvaise opinion d'un enfant plein de bonnes qualités, et que je cherche à préserver du contact des vauriens.

— Votre garçon est charmant, monsieur Robert, dit le maire d'un ton dédaigneux qui indiquait qu'il désirait terminer cette conversation.

Cette affaire en resta là, Bineau et ses amis heureux d'avoir pu se venger du délateur. Malgré des préoccupations de toutes sortes, l'éducation des vers à soie se fit convenablement. Les éleveurs purent soumettre à l'admiration des pensionnaires des animaux d'une belle santé, accomplissant leur repas avec beaucoup d'appétit.

Lagache commença son commerce et offrit ses vers à soie à un sou la douzaine. Ce prix peu élevé était une amorce dangereuse pour les ignorants dans l'art d'élever les vers à soie. La bande ne s'engageait pas à fournir de nourriture, et comme les externes seuls pouvaient se procurer du mûrier, il arriva que les pensionnaires virent leurs vers à soie mourir de faim. Lagache se récria contre la maladresse de ses acheteurs, et arriva à son but, qui consistait à faire une nouvelle vente et à établir de nouveaux prix. Le prix des vers à soie fut donc fixé à deux sous la douzaine, car, pendant cet intervalle, ils avaient engraissé. Cette vente amena une réconciliation momentanée entre Lagache et Robert.

— Combien coûtait la fameuse balle qu'on t'a perdue? dit Lagache.

— Dix sous, dit tristement Robert.

— Veux-tu ravoir tes dix sous?

— Oui, dit Robert d'un air plus confiant.

— Et dix sous avec! s'écria Lagache, en tout vingt sous... Je vais te donner vingt sous.

— Oh! dit Robert; oh! s'écria-t-il d'une voix qui annonçait combien il tenait des goûts de son père.

— Ça ne te fait pas pleurer, à ce que je vois.

— Où sont-ils, tes vingt sous? dit Robert plein de défiance; tu ne les as jamais eus.

Lagache fouilla dans sa poche, en retira un mouchoir ayant des nœuds à chaque extrémité; il délia le premier nœud, en tira une pièce de dix sous; le second nœud contenait une autre pièce de la même valeur; il en était de même des deux autres nœuds.

— Oh! s'écria Robert en voyant étalées sur le pavé les quatre pièces de dix sous qui lui faisaient cligner les yeux.

— Me crois-tu capable de te donner vingt sous? dit Lagache.

— Oui! oui... dit Robert qui pouvait à peine parler.

— Bêta, dit Lagache, il y a longtemps que tu les aurais si tu ne nous avais pas dénoncés.

— Pas vrai, dit Robert.

— Ne mens pas, je le sais; d'ailleurs, c'est fini, nous nous moquons de toi et de ton père; nous avons autant de mûriers que nous en voulons sans pouvoir être pris.

C'était la réflexion que se faisait le petit Robert depuis quelques jours, qui se demandait : « Comment font-ils? » sans parvenir à résoudre la question.

— Pour avoir tes vingt sous, dit Lagache, il faut que tu m'apportes, pendant quinze jours, autant de mûrier que je t'en demanderai; ce n'est pas pour moi, c'est pour les pensionnaires, tu leur vendras un demi-cent de feuilles à la fois, ça te va-t-il?

— Et si papa le savait!

— Alors tu n'auras pas tes vingt sous, puisque tu es si lâche.

— Oui, je le ferai, dit Robert.

— Je t'avertis que tu ne livreras du mûrier qu'autant que je te le dirai; il faut que les vers à soie des pensionnaires soient toujours en retard sur les miens.

— Je ferai comme tu voudras.

— Ce n'est pas moi seulement qui te fais faire cette entreprise, dit Lagache, je te parle pour Bineau, Dodin et Canivet, qui sont associés avec moi.

En moins de huit jours, le commerce de Lagache prospéra à tel point, que le collége fut rempli de vers à soie; d'ailleurs Lagache ne se contentait pas d'une première livraison, il lui fallait vendre sans cesse. Et il employait di-

verses ruses; tantôt, sous le prétexte de donner des conseils à un éleveur, il allait causer avec lui si longtemps sous le couvercle de son pupitre, que le maître d'études arrivait et faisait un massacre général de ces vers à soie dont la race ne s'éteignait jamais; tantôt Lagache, à l'aide de ses fausses clefs, pillait lui-même la marchandise qu'il avait vendue; ou bien il secouait tellement le pupitre que l'encre et les livres tombaient sur le dos des délicats vers à soie et les envoyaient dans l'autre monde.

Robert se réconcilia entièrement avec ses camarades lorsque son industrie lui rapporta les vingt sous tant désirés; mais il fit une violente grimace quand il s'agit de rapporter à la caisse les sommes excédantes produites par la vente du mûrier. Les vers à soie modèles étaient dans le pupitre de Lagache, qui montrait avec orgueil des animaux presque aussi gros que son petit doigt: aussi ces beaux produits étaient-ils cotés à cinq sous la paire; et il se passait rarement un jour sans que la société n'en vendît une paire; car il était impossible aux premiers acheteurs, ceux qui avaient acheté des œufs, de les voir arriver à cette prodigieuse croissance.

Là était l'industrie de Lagache, qui avait compté que la mauvaise nourriture, le manque de soins, la curiosité du maître d'études, et au besoin la rapine et la dévastation, empêcheraient quiconque n'était pas affilié à la société de voir ses vers à soie réussir.

Le commerce ne s'arrêta pas là, quoiqu'il y eut un moment de repos quand le ver devint chrysalide; alors il n'était ni beau, ni aimable, ni actif; mais Canivet, qui avait le génie de la mécanique, confectionna un petit tour pour dévider la soie et ne put suffire aux nombreuses demandes qui lui arrivaient de toutes les classes. Depuis la classe de

huitième jusqu'à la classe de cinquième, les pupitres furent convertis en filatures, et les fabricants de Lyon mêmes eussent été surpris de l'immense activité que déployaient ces jeunes ouvriers. Larmuzeaux fut la dernière victime des éleveurs de vers à soie ; Bineau lui vendit deux livres de petits crottins secs, lui persuadant qu'après les avoir pilés dans un mortier, on obtenait une poudre avec laquelle se fabriquait la plus jolie couleur verte qui se pût voir.

L'année 1830 se passa de la sorte, pleine de belles promesses pour l'avenir du collége, la fortune de M. Tassin et l'éducation des collégiens. Bineau eut un prix de musique, mais Lagache fut victime du favoritisme, car le principal, qui avait créé des prix de toutes sortes, oublia de fonder un prix pour l'élevage des vers à soie.

IV

Entrée de M. le professeur Delteil. — Influence terrible d'un jeu de mots. — Dodin continue sa cuisine.

Près de la porte de Vaux se trouve une boutique qui est décorée de l'enseigne : A L'INSTAR DE PARIS, *mesdemoiselles Carillon, marchandes de modes*. La devanture est divisée en deux montres qui ne justifient que maigrement l'enseigne.

Une des montres est occupée par une poupée de carton en buste qui regarde tranquillement les passants avec ses grands yeux bleus clairs et dont les cheveux sont cachés par une calotte de peau jaunâtre destinée à protéger les pointes des aiguilles. A côté de la poupée curieuse, quatre

champignons en bois blanc, désolés de leur inutilité, semblent se resserrer en groupe afin de paraître plus nombreux et de lutter avec un champignon courageux qui porte sur son front un bonnet de femme, d'une forme coquette.

Un grand carton blanc montre divers rouleaux de rubans plutôt voyants que simples, généralement à fleurs ou à couleurs changeantes. Des pelotes de fil, des écheveaux de soie, des guirlandes de cordonnet, complètent l'étalage.

L'autre montre est occupée par des paquets de cordes à violon, une flûte en verre, et diverses romances dont la lithographie jaunie atteste une trop longue exhibition.

Ce magasin, tenu par les demoiselles Carillon, est plus connu à Laon sous le nom de « boutique des trois cents hommes. »

Peut-être n'existe-t-il nulle part un jeu de mots aussi simple et dont les suites furent plus terribles. Pour en faire connaître la portée, il est important d'expliquer que le magasin de la veuve Carillon rapportait, sous Louis XVIII, d'assez beaux bénéfices, qui passèrent en frais d'éducation de ses filles, en générosités, en vie trop facile.

Madame veuve Carillon envoya ses filles dans une maison religieuse de Soissons, leur fit donner des leçons de piano et de chant, et les rappela vers 1827 auprès d'elle. Puis la veuve s'éteignit tranquillement, en laissant pour tout héritage sa maison et son commerce de modes. Madame Carillon ne s'était pas doutée un instant que les foires de village allaient être tuées par les magasins qui s'établissaient dans les bourgs, que les commerces de bourgs seraient anéantis par les marchands des petites villes, que les chefs-lieux menaceraient d'une rude concurrence les



petites villes, et qu'à son tour Paris ne ferait qu'une bouchée des chefs-lieux.

Les constructions de chemins vicinaux, de routes départementales, les immenses travaux que la voirie a exécutés depuis cinquante ans et la mise à exécution des grandes lignes de chemins de fer seraient revenus à l'esprit du plus faible apprenti économiste en regardant l'unique bonnet et les cordes à violons qui représentaient le magasin de modes des demoiselles Carillon.

Les filles de la marchande de modes arrivèrent successivement à l'âge fatal de vingt-huit, vingt-neuf et trente et un ans, sans se marier.

Un jour, on trouva sur les volets de la boutique de mesdemoiselles Carillon, ces mots, écrits en gros caractères, à la craie :

MAGASIN DES TROIS SANS HOMMES.

Le lendemain, on aurait bombardé Laon et ses habitants, que le mot serait resté. Il est d'une plaisanterie énorme qui fait sa force. Les esprits les plus fins ne sauraient lutter contre des moyens comiques qui ont la brutalité d'un soufflet de servante.

L'auteur de ce calembour cruel garda l'anonyme, non pas qu'il eût honte de sa création, mais il n'en avait pas conscience. Il ne se doutait pas de la portée de l'invention. Peut-être le mot fut-il écrit le matin par un galopin qui obéissait à un secret esprit malicieux et qui ne se souvint pas de son inscription cinq minutes après.

Le T. F. qu'on gravait jadis avec un fer rouge sur l'épaule des forçats était moins terrible que ce dénûment de maris dont les trois sœurs furent marquées. Le mot fit dix lieues de tour : on le connut à Soissons, à Saint-Quen-

tin et à Reims. Et ce ne fut pas un de ces mots spirituels et brillants qui durent un jour, un mois et un an. Plus les demoiselles Carillon prenaient de l'âge, plus la blessure s'envenimait, car la réalité se joignait à la plaisanterie ; et ces deux ennemis puissants n'eurent pas grand'peine à triompher du courage des marchandes de modes.

L'aînée, Sophie, fit une maladie dont elle cacha l'origine. Elle avait assez d'intelligence pour voir la profondeur de cette malignité ; à la suite de sa maladie, elle eut tous les matins, à la même heure, un renversement de facultés, un épuisement complet, des spasmes, enfin, ce que la médecine a rangé dans l'immense famille des attaques de nerfs. C'était l'heure à laquelle elle vit pour la première fois les fatals mots écrits à la craie sur les volets de la boutique.

Les trois sœurs aperçurent en même temps l'inscription ; mademoiselle Carillon l'aînée ayant rapporté le volet dans la boutique en le regardant anéantie, Caroline Carillon, qui était la seconde, vint au secours de son aînée, tandis que la troisième, Berthe, qui était encore une enfant de quinze ans, pleine de vivacité et de gentillesse, regardait cette scène et n'y voyait qu'un de ces malaises communs à beaucoup de femmes.

Seules les deux aînées s'entendirent, mais elles ne reparlèrent jamais de l'événement, en apparence si léger, qui venait de troubler leur vie. Entre vingt-quatre et vingt-six ans, Sophie et Caroline ne se montrèrent que rarement dans Laon ; elles avaient leur boutique à tenir qui ne les occupait pas beaucoup, mais elles obtinrent des travaux de broderies pour la maison des dames Religieuses de Reims.



Ce faible bénéfice leur permit de vivre et de ne pas per-

dre trop de temps derrière les rideaux de mousseline qui étaient la seule richesse de leur magasin ; car elles brodaient comme des fées, et s'étaient permis le luxe innocent de se dérober aux yeux des curieux derrière de splendides rideaux qu'une duchesse aurait enviés pour en faire d'élégants mouchoirs.

Les demoiselles Carillon, qu'on ne rencontrait rarement dans les rues, qu'à moins d'une course forcée, avaient d'ailleurs une qualité qui devient vice chez beaucoup de femmes. Elles étaient très-grandes, surtout les deux aînées, non point jolies ni belles, mais des traits assez réguliers, le nez un peu allongé et cependant d'un beau dessin, les cheveux noirs comme l'aile d'un corbeau.

Une petite femme a tous les avantages en pareille condition ; elle rentre dans la communauté des femmes, elle n'est pas trop remarquée, elle disparaît, elle s'habille avec rien, le premier petit châle venu. Mais aux grandes, il faut des toilettes en harmonie avec « ce port de reine, » comme on disait à Laon. Les demoiselles Carillon étaient une exception ; on ne pouvait s'empêcher de les comparer aux petites portes près desquelles elles passaient. Peut-être leur fière tournure éloigna-t-elle plus d'un mari.

Les marchandes de modes se résignèrent à une vie presque cloîtrée ; elles sortaient quelquefois le soir, dans des toilettes d'une simplicité monacale.

Berthe, la troisième, ne suivit pas tout à fait le même genre de vie ; elle différait essentiellement de ses sœurs par la couleur, la taille et les goûts. Petite, pétulante, malicieuse, elle était également frappée de réprobation provinciale par ses cheveux d'un roux ardent qui semblaient avoir été brûlés par le soleil.

Autant sont rares ces belles espèces de chevelures, autant ont été niaises et violentes les dénigrations bourgeoises, qui ne comprennent pas la splendeur de ces reflets, fils du soleil. Aussi Sophie Carillon engagea-t-elle Berthe à se servir tous les matins d'un peigne de plomb, afin d'assourdir les chauds reflets de sa chevelure dorée. Le peigne de plomb est un remède innocent qui n'a jamais changé une blonde en brune. Berthe Carillon continua à porter ses cheveux sans en connaître la beauté et sans en recueillir de triomphes.

La maladie de l'aînée des marchandes de modes leur procura un commencement de société dans la personne du docteur Triballet, qui essaya, sans y parvenir, de guérir ces maladies de nerfs. M. Triballet, qu'on appelait pompeusement docteur, était un ancien aide-major de l'armée, retiré à Laon, son pays, après avoir recueilli un bel héritage.

Il avait à lui seul l'embonpoint de trois médecins, car il portait trois mentons; mais, il n'allait guère plus haut que le comptoir des demoiselles Carillon. Le docteur était un gros nain sanguin dont on pouvait craindre l'apoplexie à chaque pas. Il marchait difficilement la bouche ouverte pour mieux souffler. Il aurait pu jouer Éole dans un ballet mythologique, et l'on entendait de vingt pas sa respiration d'ogre.

Sa figure, d'un rouge vif, était coupée par un simple accident, des petits yeux bleus, des cheveux gris bouclés et des favoris blancs. Ces favoris semblaient deux boules de neige dans un plat de fraises.

Malgré son souffle bruyant et la menace d'un coup de sang, toujours pendue sur sa tête, la physionomie de M. Triballet n'en était pas moins joyeuse à regarder, ainsi

que celle de tous ces hommes à grosse santé, où le sang déborde sous la peau et se manifeste par des petits canaux violets qui serpentent à travers la figure.

Le docteur ne comprit rien à la maladie de mademoiselle Sophie Carillon ; il avait été habitué au régiment à soigner des hommes qu'il guérissait avec des remèdes de chevaux. Rentré dans la vie civile, il se trouva en présence de nombreux cas névralgiques ; il eut même assez de bonne volonté et de conscience pour acheter un livre spécial qui traitait de ces maladies ; mais il n'en devint pas plus savant, les nerfs fournissant plus de *variorum* que des épreuves d'une eau-forte de Rembrandt.

M. Triballet, après avoir essayé des bains, de l'éther, de l'eau de fleur d'oranger et conseillé à la malade de boire de l'eau ferrugineuse que donne une des fontaines de Bruyères, un petit village des environs, se contenta d'assister tous les matins à l'accès de mademoiselle Carillon. Il la plaignait en lui donnant des paroles de consolation pour remèdes, ne voyant pas d'ailleurs d'aggravation dans les attaques.

— Allons, mademoiselle, allons, un peu de courage, disait-il aux premiers symptômes.

Mais la maladie était plus forte que les paroles de M. Triballet, qui, pendant un quart d'heure frappait dans les mains de la marchande de modes et l'aurait guérie par son souffle, si un ouragan était bon en pareilles matières.

— Ah ! s'écriait-il après l'accès, elle revient... il y a du mieux... bon, nous voilà remise, pauvre demoiselle Sophie, ce n'est rien... Vous ne souffrez plus, n'est-ce pas ?... Désirez-vous quelque chose ?

Depuis huit ans, le docteur ne manqua pas un seul matin à ce qu'il appelait sa visite, ne changea pas un mot à

ses paroles, et ne trouva rien de neuf à employer comme médicament. Il conseilla l'exercice dans les montagnes. Il faut dire, pour l'honneur des connaissances médicales de M. Triballet, qu'il ne soupçonna jamais la cause de la maladie. Ainsi que tous les habitants de Laon, il savait la fameuse appellation des *Trois sans hommes*, mais il crut que le mot n'était jamais arrivé à l'oreille des marchandes de modes. L'eût-il su, qu'il serait demeuré aussi impuissant dans les moyens de guérison.

Mais il y avait tant de bonne volonté chez le docteur, un tel chagrin se faisait voir dans ses gros yeux bleus, que mademoiselle Carillon l'aînée ne lui sut aucun mauvais gré de son impuissance médicale. D'ailleurs il venait à double titre, à titre de médecin le matin et à titre d'ami l'après-midi.

M. Triballet ne se regardait plus comme médecin : forcé d'étudier la chirurgie militaire, il avait obéi à son père, avait fait son temps comme il aurait été employé dans un bureau ; il revint à Laon pour prendre sa retraite et vivre tranquille.

Sa journée était réglée comme par un hologer ; la maladie seule pouvait le faire changer forcément d'habitudes. Il ne connaissait ni le bien, ni le mal, ni le remords. Il donnait à la caisse municipale une somme annuelle pour les besoins des indigents de la commune, et rudoyait fortement les mendiants qui se hasardaient à sonner à sa porte.

Un matin, M. Triballet ne vint pas à son heure accoutumée. Quand il arriva, les attaques de nerfs de mademoiselle Carillon avaient cessé ; cependant le docteur parut à la boutique une heure après :

— Eh bien ! dit-il en rencontrant Berthe qui balayait le pas de la porte, comment l'affaire s'est-elle passée ?... Non,

ne me dites rien, je veux voir moi-même... Pourquoi n'étais-je pas là... quel accident!

Mais la crise habituelle de la marchande de modes n'avait nullement augmenté de l'absence du docteur, qui se croyait indispensable en cette occasion.

— Ma chère demoiselle, pardonnez-moi, disait-il en roulant ses gros yeux bleus qui étaient remplis de supplications.

— Mais, monsieur Triballet, vous êtes tout pardonné d'avance...

— Si vous connaissiez les raisons qui m'ont empêché...

— Chacun a ses affaires; et vous plus qu'un autre, docteur...

— Non, non, mademoiselle Sophie, je suis coupable, laissez-moi vous demander mon pardon.

— Ah! que vous êtes singulier, docteur! cependant vous semblez y tenir tellement, que je veux bien vous écouter.

— Humph! fit le docteur, dont l'énorme soupir ne peut se traduire que par cette onomatopée... Croyez-vous que vous m'avez tourmenté toute cette nuit?

— Moi? demanda mademoiselle Carillon.

— Vous-même, dit le docteur en soufflant comme s'il avait voulu faire envoler un souvenir désagréable. Vous me reprochiez votre maladie...

— Oh! jamais, croyez-le bien, docteur.

— Je sais bien, continua M. Triballet, c'était un rêve... Je ne crois pas aux rêves, et il me semble que les personnes qui y croient traduisent en sens contraire ce qui leur est apparu la nuit...

— Précisément, dit mademoiselle Carillon. Vous avez

rêvé que je vous reprochais ma maladie, cela veut dire combien je suis reconnaissante de vos bons soins.

— Humph ! fit le docteur avec un gros soupir de satisfaction, c'est bien vrai !

— Oui, bien vrai, deux fois vrai, une fois dans votre rêve en l'interprétant à rebours, une autre fois plus vraie en réalité, car je vous renouvelle mille remercîments de votre dévouement si amical.

Après une longue conversation qui roulait presque tous les matins sur le même motif, le docteur retourna déjeuner chez lui, plein de contentement. Nulle part il ne trouvait une femme aussi prévenante, autant disposée à se rendre agréable. L'aînée des demoiselles Carillon, quand elle était assise dans son comptoir, occupée à ses travaux de broderies, lui semblait plus agréable qu'une femme du monde sur son divan. Elle causait simplement, montrait une intelligence qui semblait grandir par le contraste de la petite boutique où elle se trouvait ; elle savait mettre sa conversation à la portée de M. Triballet, qui n'avait pas un grand fonds de causerie, ayant passé sa vie avec des officiers, dans les cafés de garnison, ce qui n'avait pas développé chez lui les usages du monde.

L'automne de 1831 marqua chez les demoiselles Carillon par l'arrivée d'un nouveau locataire, événement considérable dans une existence monotone. La voiture de Reims qui s'arrête à l'hôtel du Griffon laissa sortir de la rotonde un petit homme maigre, jaune, et dont la figure était sillonnée de rides creuses comme des coups de sabre. Un sac de nuit, un paquet de livres, formaient tout le bagage du voyageur, qui parut tout à fait effrayé de se sentir au milieu d'une ville où il ne connaissait personne. Il jeta machinalement les yeux en l'air et aperçut un écri-

teau qui annonçait diverses chambres de garçon à louer.

L'aspect extérieur de la maison, quoiqu'elle fût nouvellement recrépie à la chaux, n'annonçait pas un luxe immense. Sous la chaux on voyait se tordre en *x* des pièces de bois, dates certaines d'une construction ancienne. L'étalage des marchandes de modes correspondait à la simplicité presque pauvre de la maison; par hasard Caroline Carillon était sur le pas de la boutique, s'inquiétant machinalement de l'arrivée de la diligence. Elle était habillée d'une robe de percale grise et d'un tablier de soie noire; ses cheveux seulement pouvaient attirer l'attention par leur masse considérable qui, bien loin de chercher à produire de l'effet, semblait modeste sous le peigne. Elle souriait à la petite fille du cordier qui demeure en face d'elle et qui jouait à sa fenêtre, et son sourire montrait un cœur aussi pur que ses dents.

Le voyageur, quoique d'une allure timide, se dirigea vers elle, la salua poliment et lui demanda si l'on pouvait voir les chambres de garçon à louer. Caroline Carillon le fit entrer dans la boutique, prit le sac de nuit et invita le voyageur à s'asseoir, pendant qu'elle appelait Berthe, qui était au premier étage.

— Monsieur va rester à Laon... quelque temps?... Il ne connaît sans doute pas la ville?... Il est étranger?...

Telles furent les diverses questions qui servirent à mademoiselle Carillon de début de conversation; mais le voyageur répondait vaguement à ces questions; on eût dit qu'il se sentait intimidé par la présence de deux femmes.

— Monsieur, dit l'aînée, Sophie, je n'ai guère à vous offrir que des chambres à vingt francs par mois.

— Cela me suffit, répondit l'étranger.

— Du reste, vous aurez bon air et une jolie vue sur la montagne de Vaux, qui est très-animée.

— Très-bien, madame. Suis-je bien loin du collége?

— Vous êtes ici au milieu de la ville, monsieur; en dix minutes et même moins vous pouvez être au collége. Vous jouirez de deux entrées, l'une par le corridor près de la boutique qui vous mène à votre chambre au second étage, et l'autre entrée qui est de plain-pied avec la place de l'Hôtel-de-Ville. Du reste, Berthe va vous faire voir; au printemps, cela est commode, parce qu'on peut traverser les promenades; en hiver il vaut mieux traverser la ville.

— Je loue, dit l'étranger.

— Mais, monsieur, vous n'avez pas vu la chambre, elle pourrait ne pas vous convenir.

— Je loue.

— A quel nom faudra-t-il inscrire monsieur sur le registre?

— Delteil, régent de septième au collége.

— Ah! monsieur est professeur, dit Caroline; nous avons un collége qui fait parler de lui maintenant, les élèves sont bien tenus, tous en uniforme; ils ont des tambours.

— Des tambours! s'écria M. Delteil.

— Et une musique donc!

— Une musique! reprit le professeur...

— Très-jolie, tout Laon se met sur la porte pour l'entendre.

M. Delteil poussa un soupir et répéta machinalement: « Une musique, des tambours, » comme s'il avait été frappé par une nouvelle importante.

— Vous serez ici tout à fait à votre aise, dit Sophie Carillon; sur la place il y a une table d'hôte au principal hôtel de

la ville, à la Hure; là descendent les étrangers riches et les commis voyageurs.

— Non, dit brusquement M. Delteil.

— Il y a la Bannière, dit Sophie Carillon, mais je ne connais pas bien le genre de personnes qui y mangent, je conseillerai plutôt à monsieur d'aller en face, au Griffon; ce sont d'honnêtes gens, leur cuisine est bonne; les bourgeois de la ville y vont même commander des plats extraordinaires et l'on y est servi avec propreté.

— Je suis très-fatigué de la route, dit M. Delteil, je me coucherais bien volontiers si la chambre était prête.

En ce moment Berthe descendait les escaliers.

— Conduis monsieur, dit Caroline, à la chambre jaune; tout est en ordre, n'est-ce pas?

— Oui, ma sœur.

Elle voulut prendre les paquets de M. Delteil, mais celui-ci ne voulut pas y consentir. A peine le professeur fut-il seul dans sa chambre, qu'il ouvrit son sac de nuit et en tira un petit pain d'un sou et un papier soigneusement enveloppé, contenant un morceau de chocolat. Il prit également un livre grec, l'étala sur sa table et se mit à manger avec le plus grand appétit pendant qu'il lisait; mais, quoique le repas ne fût pas long, M. Delteil l'interrompit à trois reprises pour consulter un paquet énorme de vieux papiers jaunis, sortes de notes écrites en grec qu'il mettait en désordre pour y faire des recherches. Le repas terminé, il poussa un soupir de béatitude tel qu'on l'aurait entendu d'un gourmet mangeur de truffes, et il se mit à disposer sur la cheminée, sur la commode, dans les tiroirs, le peu d'objets contenus dans son maigre sac de nuit.

C'étaient deux chemises, du fil, des aiguilles, des plumes, du papier, une petite bouteille d'encre et mille pa-

piers écrits d'un côté qu'il rangea précieusement, comme contenant sans doute d'importants travaux.

— Nous avons un locataire, dit le soir d'un air de joie Sophie Carillon à M. Triballet.

— Ah ! ah ! répondit le médecin, qui semblait comprendre l'importance de cette nouvelle.

— Un jeune homme? demanda M. Triballet en s'emparant des ciseaux qui étaient sur le comptoir.

— Pas précisément, docteur ; c'est un nouveau professeur du collége.

— Je vous en félicite, mademoiselle Sophie, voilà un bon locataire.

— Certainement, il ne fera pas de bruit, dit-elle. Il n'a pas l'air très-communicatif et il me fait l'effet d'un savant... Pardon, docteur, si je vous prends mes ciseaux.

Le docteur Triballet avait la manie de s'emparer perpétuellement de chaque paire de ciseaux qu'il voyait ; quoique portant des cheveux gris très-longs qu'il rangeait derrière ses oreilles, on ne le vit jamais entrer chez un perruquier ; mais il ne pouvait pas causer cinq minutes avec quelqu'un, surtout quand il était assis, sans couper un peu de ses cheveux ; aussi cette opération répétée tous les quarts d'heure le dispensait-elle d'avoir recours à l'art du coiffeur.

— Eh bien! dit Sophie à sa sœur Berthe, comment M. Delteil trouve-t-il sa chambre?

— Je lui ai ouvert la porte, il est entré, m'a saluée et ne m'a rien dit.

— Ce pauvre homme avait l'air fatigué, du reste, et n'était guère disposé à entamer de conversation, dit Caroline Carillon.

— J'ai un projet, monsieur Triballet, dit l'aînée des sœurs, et j'aurai bien besoin de vos conseils.

— Je serai trop heureux... dit le médecin en s'emparant des ciseaux qui étaient sur le comptoir et en s'en servant de la main gauche pour couper ses cheveux.

— Je vous ai parlé souvent de mon neveu qui demeure à Vervins; le voilà bientôt âgé de dix ans, ne serait-il pas temps de le faire entrer au collége?

— Monsieur Triballet, mes ciseaux, s'il vous plaît, demanda Berthe Carillon.

— Voilà, mademoiselle; ne m'avez-vous pas dit que votre neveu était orphelin?

— Hélas! ce cher enfant n'a plus ni père ni mère, et je me repens souvent de ne l'avoir pas élevé à la maison; mais il est chez une brave femme, sa nourrice, qui ne veut pas s'en séparer, tant il est gentil; mon projet est de lui faire donner de l'instruction. Si vous saviez comme il est bon et beau! Il comprend tout presque sans apprendre; il s'est mis à lire tout seul; il m'écrit une fois par semaine, et il n'a jamais été en pension.

M. Triballet s'empara sournoisement d'une paire de petits ciseaux que Berthe avait éloignée à dessein, et se mit à tailler une mèche de cheveux près de l'oreille.

— Ah! dit-il, le collége! Le latin, le grec, cela s'apprend au collége, certainement...

— Qu'en pensez-vous, monsieur Triballet?

— De mon temps, dit-il, on n'apprenait pas tout ça et on ne s'en trouvait pas plus mal.

— Alors, monsieur Triballet, vous êtes contre l'éducation?

— Du tout, ma chère demoiselle, je suis de votre avis; mais je crains la fatigue pour les enfants.

— Pensez-vous, monsieur Triballet, que d'aussi longues

études peuvent fatiguer? je ne mettrai pas mon cher neveu au collége.

— Je n'ai pas dit cela précisément.

— Est-ce que vous avez entendu dire que des enfants soient tombés malades au collége par trop d'application?

— Non, je ne crois pas; tenez, je ne peux rien vous dire là-dessus, je ne me connais pas en latin.

— L'arrivée de ce professeur à la maison m'a remis ces idées en tête, dit Sophie Carillon; il m'a l'air d'un homme bien doux, demain je lui en parlerai.

— Et vous ferez bien, dit M. Triballet, c'est son affaire; moi, je n'y entends rien... Quand on aura tué votre neveu de latin, vous m'appellerez, et ce sera mon tour.

— Tuer! dit Sophie, mais je ne veux pas, j'aime mieux qu'il n'apprenne rien, qu'il coure les champs à sa fantaisie.

— Monsieur Triballet, dit Berthe, vous êtes insupportable, rendez-moi mes ciseaux.

Le docteur chercha les ciseaux et ne les trouva pas.

— Je parie qu'ils sont encore dans vos cheveux! dit Berthe.

M. Triballet avait encore la manie, lorsqu'il tombait sur des petits ciseaux, de les loger derrière son oreille, comme les employés font d'une plume. Sa chevelure nombreuse les retenait, et il rentrait chez lui sans penser à ce singulier ornement. Le lendemain matin, sa bonne, qui trouvait une paire de ciseaux étrangère sur la lable de nuit, lui faisait des reproches.

— Où avez-vous pris ces ciseaux, monsieur le docteur?

M. Triballet ne se le rappelait jamais. Alors la servante lui faisait dire les maisons où il avait passé la soirée, et elle courait de porte en porte, demandant si une paire de ciseaux n'était pas égarée depuis la veille.

— Je finirai par vous faire perdre cette habitude, dit Berthe.

— Allons donc, ma sœur! dit Sophie Carillon d'un ton de reproche.

— Mesdemoiselles, dit le docteur, allons-nous faire un petit tour?

— Avec plaisir, monsieur Triballet, dit Sophie Carillon qui depuis cinq ans ne manquait pas d'aller une demi-heure sur la promenade en compagnie de sa sœur Berthe et du docteur.

Pendant cette petite promenade, Caroline gardait le magasin; en face de la boutique des marchandes de modes est une ancienne porte attenant à l'hôtel du Griffon et qui sert de passage public; de là on longe les remparts et l'on arrive à la promenade Saint-Just sans avoir besoin de traverser la ville. Sophie Carillon aimait cette promenade parce qu'on y rencontre moins de monde qu'ailleurs; la proximité du cimetière, qui donne sur la promenade, en éloigne les bourgeois de la ville; à peine de temps en temps aperçoit-on vers le soir un clerc de notaire ou un employé qui reconduit une jeune couturière au sortir de sa besogne.

Sans être mélancolique à l'excès, Sophie Carillon aimait la tranquillité de cette promenade déserte; et, comme M. Triballet ne soignait pas de malades, il pouvait passer auprès du cimetière sans remords. Il donnait le bras à l'aînée des marchandes de modes, et Berthe courait devant, s'amusant comme une enfant et poussant la malice jusqu'à regarder sous le nez des amoureux qui se croyaient bien enveloppés par la nuit.

A l'aide de Berthe, les demoiselles Carillon savaient tout ce qui se passait d'intéressant dans la jeunesse de la

ville. Ne fréquentant personne, elles trouvaient ainsi une faible distraction à la monotonie de leur vie. Comme toutes les femmes, elles s'intéressaient extrêmement à l'état des cœurs: et Berthe, avec sa vue perçante, ne pouvait laisser passer un couple mystérieux sans y attacher un nom. Cela procurait la causerie scandaleuse de la soirée et ne faisait aucun mal, cette conversation se passant entre trois sœurs et ne sortant jamais de la boutique de modes. En joignant à ces amourettes les nouvelles de mariages qu'apportait M. Triballet, il était facile de se rendre compte de Laon amoureux et matrimonial.

Berthe eut la bonne fortune de rencontrer sur la promenade trois paires d'amoureux, ce qui produisit une fort longue dissertation à la veillée. M. Triballet, aussitôt après la promenade, allait faire son tour dans quelques maisons de connaissance, et les trois sœurs étaient libres de se livrer à tous leurs petits propos.

Quand les trois sœurs eurent assez discuté sur les amourettes de la ville, l'aînée annonça qu'elle partirait le lendemain pour Vervins, suivant son habitude de chaque semaine, mais qu'elle ramènerait son neveu; pendant son absence d'un jour, Berthe, en passant dans le corridor, vit M. Delteil qui avait ouvert sa porte et qui mettait sa toilette en ordre.

Il était en manches de chemise, et son large habit noir enlevé ne servait plus à cacher la chétiveté de son petit buste; il avait le bras droit fourré dans la tige d'une vieille botte et s'efforçait de lui donner un peu de brillant à l'aide d'une brosse dont les crins avaient dû servir à deux générations. Ses cheveux gris étaient emmêlés comme à plaisir et tombaient sur ses yeux; quoiqu'il eût un teint jaune, et que sa peau semblât un cuir rempli

d'accidents, Berthe s'aperçut que le professeur rougissait d'avoir été surpris dans d'aussi basses fonctions. Il fit deux pas pour rentrer dans sa chambre, espérant peut-être que la jeune fille ne l'avait pas vu.

— Mais, monsieur, dit Berthe, il ne faut pas vous donner une pareille peine ; et si vous aviez laissé vos bottes à la porte, vous les auriez trouvées nettoyées de grand matin.

— Merci, mademoiselle, vous êtes bien bonne, dit M. Delteil, cette besogne m'occupe et ne me déplaît pas.

Et il rentra chez lui pour continuer sa toilette ; avec la même brosse qui avait servi aux bottes, il fit mine d'enlever la poussière de son habit ; mais la poussière dédaignait d'entrer dans cette étoffe luisante qui avait été du drap dans le principe et qui était devenue du lasting dans sa vieillesse. L'habit reluisait réellement plus que les bottes ; on pouvait, de près, suivre le merveilleux travail de la trame ; seulement, les coudes avaient blanchi avec les années.

M. Delteil prit sur la cheminée une petite bouteille d'encre, mit son pouce à la place du bouchon et passa délicatement une légère couche de noir à l'endroit des coudes. Étant entré dans ses grandes bottes solides, qui semblaient provenir d'un fournisseur de chaussures de cavalerie, il alla vers sa table, où était pendu un petit linge blanc, et il le tâta du doigt ; mais le linge était mouillé ; en y réfléchissant, M. Delteil déploya sur son lit la cravate blanche qu'il portait à son arrivée et la ploya dans un sens contraire, ayant soin de dissimuler les lignes jaunâtres qu'une longue route avait dessinées sur la blancheur du calicot.

Il se regarda longtemps dans un petit morceau de glace

qui faisait partie de son bagage, et il s'aperçut que sa barbe avait poussé démesurément. Alors il déploya un fragment de journal qui contenait un rasoir, une savonnette, un petit pot de pommade ébréché et un morceau de savon. Le rasoir était réellement un prodige, tant une main prudente avait veillé à sa conservation. Il offrait autant de rattachés qu'un plat précieux et unique dont un amateur enthousiaste aurait désiré l'éternité; mais ces rattaches en fil de fer, en fer-blanc, étaient exécutées avec une telle naïveté, qu'un propriétaire seul pouvait les avoir exécutées. La lame, étroite comme un trou de souris, avait été usée par la meule, mais elle avait dû user également plus d'une meule.

Quand M. Delteil eut préparé tous les objets nécessaires à l'importante opération de la barbe, il trempa sa savonnette dans quelques raclures de savon qu'il avait taillées avec beaucoup de modération; mais la savonnette était tellement dégarnie de crins, qu'elle ressemblait à des moustaches de chat. Cependant le rasoir était une fine lame; car il n'était pas facile de chasser les poils qui se logeaient dans les rides, dans les fossés, dans les ravins de cette figure dont la peau dure offrait quelque ressemblance avec le chagrin des reliures.

Enfin la toilette fut faite, au grand contentement du professeur, qui avait un grand mépris de ces misérables détails de la vie. Il se regarda des pieds à la tête avec le secret contentement d'un homme élégant, et il sortit relevant la tête un peu plus haut que d'habitude.

La porte de derrière de la maison que sous-louaient les demoiselles Carillon donne derrière l'hôtel de ville; on arrive sur la place par une grande voûte qui sert de communication aux habitants de la ville pour se transporter

plus vite sur les remparts. M. Delteil entendit de grands éclats de voix sous cette voûte, et il s'approcha pour demander son chemin, car il se rendait au collége.

Une douzaine de petits garçons étaient occupés à jouer aux billes, les uns habillés de blouses, quelques autres en uniforme. Le silence se fit quand ils aperçurent une figure inconnue apparaître sous la voûte, et la présence de M. Delteil, en habit noir et en cravate blanche, leur sembla si étrange, qu'ils poussèrent un cri formidable.

Le professeur fut tout d'abord étourdi, ne se rendant pas compte si le cri était poussé en son honneur et la signification qu'il en devait tirer; il assura, par un geste qui lui était fréquent, ses grandes lunettes d'acier sur son nez et fit quelques pas vers les galopins; mais un second cri, poussé par toute la bande, le cloua à sa place, et il resta interdit, ne sachant s'il devait rétrograder par les remparts ou franchir le terrible passage de la voûte.

Cependant il fallait prendre un parti; à peu près assuré de distinguer des élèves du collége dans le groupe, il marcha droit à eux; mais les galopins crurent à une vengeance que l'insulté voulait tirer d'eux, et ils prirent la fuite comme une volée de pigeons, en remplissant la place de l'Hôtel-de-Ville de cris goguenards et en montrant du doigt le professeur.

M. Delteil baissa la tête sans se rendre compte du scandale que sa présence occasionnait, et il marcha jusqu'au collége en faisant des réflexions sur l'esprit singulier des enfants de Laon. Quoique le système des rues soit peu compliqué, le professeur trouva moyen de faire trois fois le chemin du collége, et il eut le malheur, en dernier ressort, de s'adresser à M. Tanton, qui était assis devant sa pension, pour lui demander l'adresse de M. Tassin.

Le maître d'écriture, qui devina un attaché du collége, se montra fort malhonnête et confirma M. Delteil dans l'idée qu'il habitait un pays peu civilisé. Sa visite au principal ne changea pas ses opinions. M. Tassin, enivré par la fortune, traita le professeur en subalterne ; la tenue de M. Delteil, son air timide, blessaient le principal, qui aimait les professeurs à représentation. Et, dans une réunion, dans un groupe de régents, dans des cérémonies publiques, M. Delteil n'était pas homme à représenter. Son extérieur montrait encore plus la misère que la pauvreté.

— Donniez-vous des répétitions au collége d'Angoulême? demanda M. Tassin à M. Delteil.

— Non, monsieur le principal.

— Je tâcherai de vous en trouver cette année.

— Monsieur le principal, je vous remercie beaucoup, je n'ai pas le temps.

— Qu'est-ce que vous faites donc? demanda d'un air blessé M. Tassin.

— Monsieur le principal, je travaille depuis quatorze ans à un grand dictionnaire grec.

— C'est bien, monsieur, dit M. Tassin en saluant le professeur, pour lui indiquer que l'entretien était terminé.

Par ces simples mots, M. Delteil venait de se créer un ennemi formidable dans la personne de son supérieur. La question des répétitions est une des plus importantes dans la vie des professeurs, qui trouvent seulement ainsi une augmentation à leurs appointements, si faibles dans les basses classes. Un professeur vivrait difficilement avec huit cents francs; mais, s'il se crée cinq ou six cents francs de supplément par des répétitions payées généralement de quinze à vingt-cinq francs, suivant leur importance, il lui

est facile de mener une existence facile dans une petite ville.

M. Tassin avait organisé en grand ce système de répétitions, faisant croire aux parents que de là dépendait surtout une bonne éducation universitaire ; ce n'était pas l'intérêt des élèves qui l'y poussait, ni l'intérêt des professeurs, qui y trouvaient une compensation à de modiques appointements; mais le principal avait soin de se réserver un quart sur ces répétitions par suite de conventions secrètes avec les professeurs, et il n'admettait pas qu'on pût refuser le supplément de traitement dont une partie lui revenait. Que lui importait la rédaction de ce dictionnaire grec auquel M. Delteil passait tout son temps depuis quatorze ans?

Le pauvre professeur s'en retourna chagrin, sans soupçonner ces maquignonnages en matière d'éducation ; et il se prit à regretter d'avoir quitté le collége d'Angoulême, où il vivait obscurément, sans être contrarié de quiconque. Le lendemain il fut tout surpris d'entendre dans le corridor la voix claire de Berthe qui lui demandait la permission d'entrer; il quitta brusquement ses travaux, serra dans un coin les traces de son déjeuner et de sa toilette, et ouvrit la porte.

— Monsieur, dit Berthe, ma sœur Sophie désirerait vous parler.

— Eh bien! mademoiselle, je vais descendre.

— Ne vous donnez pas la peine, dit Berthe, elle va monter, si cela ne vous dérange pas.

M. Delteil n'aimait pas qu'on entrât dans son intérieur ; s'il l'eût osé, il n'eût pas laissé faire son lit, plutôt que de permettre à quelqu'un de connaître sa vie ; car la pauvreté laisse partout sa trace : une mie de pain égarée donne l'idée du repas d'un homme ; car il craignait par dessus

tout qu'on ne s'occupât de lui, qu'on ne trouvât à redire à sa vie misérable, qu'on ne le plaignît; cependant il avait été frappé, en descendant de diligence, de l'air heureux de Berthe, et la physionomie de ses sœurs n'avait pas changé la bonne opinion qu'il avait de la maison. Malgré tout, il descendit un peu contrarié en suivant Berthe, ne connaissant pas encore assez les marchandes de modes pour se fier aux apparences.

— Mon Dieu! monsieur, je vous demande pardon, dit Sophie en faisant entrer M. Delteil dans l'arrière-boutique, qui servait à la fois de salle à manger et de salon; je voulais vous présenter mon petit neveu.

— Oh! qu'il est joli! s'écria avec enthousiasme le vieux savant.

Par cette exclamation, M. Delteil se rappelait son enfance, son heureux temps d'ignorance, ces petits bonheurs si grands qui ne finissent jamais, ces grands chagrins si courts, ces amours de soleil et de verdure. Lui qui avait aujourd'hui de rares cheveux gris, il eut autrefois cette longue chevelure blonde, dont les anneaux dorés flottaient sur ses épaules; l'étude, le chagrin et les veilles avaient changé son teint rose et blond en un vieux cuir couturé de rides; le travail avait creusé ses joues si rondes autrefois; les lectures de nuit jetèrent un voile sur ses yeux, qui finirent par ne plus supporter la lumière qu'à travers ces larges lunettes de fer poli; la moindre variation de l'atmosphère chagrinait ses frêles membres, qui jadis pliaient comme le roseau.

Au lieu de ces habits de jolies couleurs, il enfermait maintenant son corps chétif dans la couleur de la science, noire et désolée.

— Qu'il a l'air bon! s'écria de nouveau le professeur.

— N'est-ce pas, monsieur? demanda Sophie, tout orgueilleuse de ces compliments en embrassant son neveu.

— Et comment s'appelle-t-il?

— Charles-Marie. Va, lui dit-elle, embrasser M. Delteil.

L'enfant alla d'un seul bond tomber dans les bras du vieux professeur, qui semblait témoigner une joie de père.

— Est-ce que tu veux devenir un savant? demanda M. Delteil.

— Oui, monsieur.

— Quel âge a-t-il? dit le professeur.

— Dix ans déjà, dit Charles-Marie.

— Allons, nous en ferons quelque chose, dit le professeur. Que sait-il?

— Lire et écrire, dit Sophie, voilà tout; seulement, il met l'orthographe naturellement, sans avoir appris. Il paraît qu'il lisait beaucoup.

— Ah! ah! dit M. Delteil, il aime à lire, c'est un enfant charmant.

— M. le curé de Vervins en était très-content, dit Sophie; il a dévoré la moitié de sa bibliothèque depuis deux ans qu'il sait lire; je l'aurais bien laissé encore un an à commencer son latin, mais je n'y tenais plus, j'aime tant mon petit Charles-Marie, que j'ai voulu l'avoir à la maison. Monsieur, dit-elle, j'ai encore un service à vous demander: c'est une fête que l'arrivée de mon neveu, je n'ose vous prier d'accepter de partager notre modeste dîner.

— Oh! mademoiselle, dit M. Delteil, c'est moi qui suis honteux de votre invitation... je n'ai pas l'habitude.

— Monsieur, vous nous feriez bien plaisir. Nous serons entre nous, ce n'est pas un dîner de cérémonie, je vous avertis.

— Mon Dieu, mademoiselle, c'est que...

— Allons, monsieur, dites oui, je vous en prie.

Quand M. Delteil se vit à peu près contraint d'accepter:

— Eh bien! dit-il, mademoiselle, il le faut, sous peine de passer pour un malhonnête; mais vous ne vous réjouirez guère de ma présence; un dîner n'est guère la place d'un homme qui a du grec plein la tête... enfin, si vous y tenez, je vous remercie.

— Merci oui, alors? dit Sophie.

— Eh bien! oui, répondit M. Delteil.

— Berthe, dit Sophie, va donc prier mademoiselle Dodin de laisser venir dîner à la maison son fils; tu lui diras que Charles-Marie est arrivé et qu'ils s'amuseront ensemble.

Berthe emmena son neveu par la main, et la gentillesse de l'enfant le fit remarquer des boutiquiers de la ville. Ils arrivèrent ainsi à la demeure de mademoiselle Dodin, qui, en qualité de couturière, avait quelques relations avec les marchandes de modes. Quand Berthe entra avec Charles-Marie, le petit Dodin était assis sur un haut tabouret près du fourneau, et il suivait avec un intérêt marqué la fumée qui sortait d'une casserole de cuivre. Il pinçait la bouche, et les ailes de son nez s'ouvraient frémissantes pour mieux accaparer une odeur de lard grillé qui remplissait l'appartement.

En apprenant qu'il était invité à dîner, Dodin ne se sentit pas de joie, et il serait parti immédiatement s'il n'eût pas attendu la réussite de petits morceaux de lard frémissant dans le beurre, qu'on appelle des *lardons*.

— Il est gourmand comme pas un, dit mademoiselle Dodin avec un sourire doux qui montrait combien elle était faible pour son fils.

Cependant les *lardons* étant mangés, Dodin pensa à courir avec son nouveau compagnon, et il l'emmena jouer

sur la promenade la plus voisine du magasin des sœurs Carillon.

Le dîner se passa convenablement; M. Delteil mangeait peu et se montrait aussi embarrassé de dîner chez les marchandes de modes que s'il eût été assis à table entre deux princesses. Si les trois sœurs n'eussent veillé constamment à lui couper du pain, à lui servir à boire, il serait resté sur sa chaise sans mot dire. Dodin demandait des explications à chaque plat et fournissait des explications telles qu'un bon chef de cuisine eût pu les recueillir.

— Y aura-t-il de la charlotte? demanda tout d'un coup Dodin.

— Non, dit Sophie en riant.

— Oh! comme maman les fait bien! s'écria Dodin en passant sa langue sur ses lèvres.

— Je ne sais pas faire la charlotte, dit Sophie.

Alors Dodin se recueillit, prit un air grave et dit:

— Pelez et épluchez vingt pommes de reinette que vous coupez par morceaux, mettez-les dans une casserole où vous avez fait fondre un morceau de beurre et ajoutez du sucre et de la cannelle; faites feu dessus et dessous. En ne les remuant pas, elles ne s'attacheront pas; quand elles seront fondues, passez-les en purée et faites un peu réduire sur le feu sans laisser attacher.

— Mais tu nous récites la *Cuisinière bourgeoise*, dit Berthe.

— Attendez un peu, dit Dodin, taillez des croûtons de pain en cœur, dont vous garnissez le fond d'un moule sans qu'il y ait de jour entre, la pointe des cœurs au centre; garnissez aussi de croûtons le tour.

— Est-ce un élève du collége? demanda M. Delteil à voix basse à Sophie.

— Oui, monsieur, dit-elle, il va entrer en septième.

M. Delteil poussa un profond soupir pendant que Dodin continuait :

— Tous ces croûtons se trempent dans du beurre fondu. Placez votre marmelade dedans par lits et ajoutez entre chaque lit un lit de marmelade d'abricots.

Ici, Dodin s'arrêta.

— Enfin, c'est fini, dit Sophie. Cela t'amuse, dit-elle à Charles-Marie, qui riait de cette singulière mémoire.

Pour Dodin, il était inquiet, répétant à voix basse et à diverses reprises :

— Un lit de marmelade d'abricots...

Il ne s'inquiétait pas de ce qui se passait autour de lui.

— Ah ! s'écria-t-il en poussant un cri de joie, je ne me rappelais plus : recouvrez la marmelade d'un couvercle de tranches de pain très-minces, et faites cuire avec feu dessus et dessous ; vingt minutes suffisent pour prendre couleur ; renversez sur le plat et servez chaud.

Ayant fini, il regarda l'assemblée comme pour quêter des applaudissements ; M. Delteil, de désespoir, levait les yeux et les mains au ciel ; Dodin se méprit sur l'état des esprits ; il crut qu'il n'avait pas déployé assez de mémoire.

— Pour la charlotte russe aux pommes, dit-il, on dispose des biscuits de la même façon que pour la charlotte russe ; on fait cuire des pommes au beurre...

— Assez, mon ami, assez, dit Caroline Carillon, qui n'apportait pas au repas l'air content de ses sœurs.

— Maman m'écoute toute la journée cependant, dit Dodin ; c'est peut-être parce que je vous parle de dessert, je sais aussi toutes les façons d'accommoder les œufs.

— Non, mon petit ami, nous savons faire cuire les œufs, dit Caroline.



— A la rentrée des classes, dit Dodin, j'apprendrai par cœur les potages.

M. Delteil sauta sur sa chaise.

— Et puis, après, le bœuf, continua Dodin ; maman dit qu'il faut suivre par ordre le livre de cuisine, que ça exerce mieux la mémoire.

— Je ne vous conseillerai pas, disait M. Delteil à Sophie, de laisser trop fréquenter Charles-Marie par ce petit (et il hésita quelque temps)... par ce petit... marmiton.

— Il n'est pas méchant, dit Sophie, mais sa mère le gâte.

— Au moins, dit Berthe, qui s'amusait de Dodin, sais-tu faire des crêpes?

— Je crois bien, dit Dodin, de trois manières. Voulez-vous que je vous récite la façon de faire les crêpes anglaises?

— Non, dit Berthe.

— Et les crêpes polonaises? s'écria Dodin.

— Aimes-tu les crêpes? demanda Berthe à Charles-Marie.

— Oui, dit-il.

— Eh bien! nous en ferons tout à l'heure, dit Berthe.

En ce moment, on entendit la sonnette de la porte de la boutique.

— Voilà le docteur, dit Sophie Carillon. Ah! mon cher docteur, arrivez vite, nous allons faire des crêpes.

— C'est bien lourd, dit le médecin en promenant ses gros yeux sur l'assemblée.

— Mon cher docteur, dit Sophie, j'aurais bien voulu vous avoir, mais je savais que c'était votre jour de dîner chez mademoiselle votre sœur. J'ai l'honneur, continua-t-elle, de vous présenter M. Delteil, professeur au collége.

Les deux hommes se saluèrent, tous deux un peu gênés.

— Maintenant, voici Charles-Marie, mon neveu... Eh bien! vous ne l'embrassez pas?

M. Triballet frotta ses grosses joues rouges contre celles du petit garçon.

— Que dit-on de neuf? demanda Sophie au docteur.

— La moitié de dix-huit, répondit-il avec un énorme rire qu'il ne manquait jamais d'attacher à cette plaisanterie provinciale.

M. Delteil releva la tête, effrayé de cette réponse désordonnée dont il ne comprenait pas le sens. L'aîné des demoiselles Carillon essaya seule de rire du mot du docteur.

— Je vais faire arracher mes vignes, dit le docteur.

— Ah! pourquoi?

— Parce que la vigne ne rapporte rien sur la montagne; l'entretien, les frais de transport, me coûtent les yeux de la tête; il faut que j'attende deux ans pour avoir un petit vin à peu près passable, et mon jardinier m'a conseillé d'y planter des asperges.

En entendant parler d'asperges, le petit Dodin dressa les oreilles.

— Est-ce que tu sais les accommoder? lui demanda Berthe, qui avait pris plaisir à troubler le discours du docteur.

— Non, dit Dodin, les asperges sont à l'article légumes, et je ne l'ai pas encore appris.

Sophie Carillon se leva de table, car elle voyait M. Delteil gêné, ne pouvant se mêler à la conversation; et, quand le docteur parlait de ses vignes, de ses jardinages et de ses prés, il était difficile d'arrêter ses paroles d'agriculture.

— Faisons-nous des crêpes? demanda Berthe.

— Oui! s'écria Dodin.

— Monsieur va donc apprendre le latin au petit neveu? disait M. Triballet à M. Delteil, ça doit être bien pénible.

— Quand les enfants sont doux... répondit le professeur.

— Je n'aurais jamais pu, dit le docteur; ces diables de noms... même la boutique d'un pharmacien me trouble la tête, avec leurs mots en *us*, en *um*. Ce n'est pas parler, ça. Au régiment, jamais je n'ai donné à mes soldats de toutes ces drogues-là. Il faut être bien sot pour croire qu'on guérit avec du latin. Si j'avais un fils, j'aimerais mieux qu'il ne sache rien que de s'emplir le cerveau de ces mots inutiles.

— Mais, monsieur, disait M. Delteil, la botanique cependant a latinisé beaucoup d'herbes et de plantes.

— Bah! la botanique; je m'en vais dans un bois, je connais les plantes, je les cueille, je les rapporte, je les fais bouillir, j'en fais une bonne infusion, je la donne à mes malades s'ils en ont besoin. Est-ce que ça rend l'infusion meilleure de mettre *barbaro* sur la bouteille?

— Je croyais, dit timidement M. Delteil, qu'il n'y avait pas moyen d'étudier la botanique sans connaître un peu de latin.

— Bah! bah! c'est comme vos ouvriers d'aujourd'hui, vos petits bourgeois, vos marchands, dit M. Triballet, qui s'échauffait par la discussion, les voici qui mettent leurs fils au collége. Je vous demande un peu à quoi ça les avance; si j'ai besoin qu'un avocat me parle latin, ou mon notaire, ou mon menuisier; il leur faut aussi du grec... C'est les pédants qui...

— Allons, monsieur Triballet, dit Sophie en le prenant par le bras pour délivrer M. Delteil, ne vous fâchez pas; tenez, vous avez le sang à la tête.

— Ah! je lui ai bien dit son affaire au professeur!

— J'espère, dit Sophie, que vous ne lui avez rien dit de désagréable.

— Je ne l'aime pas, votre petit homme habillé de noir. Est-il maigre et jaune! C'est le latin qui l'a mis dans cet état.

— Voyons, monsieur Triballet, ne soyez pas injuste. vous êtes bon ordinairement.

— C'est vrai; vous allez rendre ainsi votre neveu.

— Vraiment! dit Sophie.

— Je vous le dis, faites-lui apprendre une bonne profession.

— Charles-Marie aime à s'instruire; il passe son temps à lire.

— Alors, s'il aime ça, c'est différent; il faut le laisser faire.

M. Delteil, terrifié par l'attaque du médecin Triballet, s'était réfugié dans un coin de la salle à manger, où il fut rejoint par Charles-Marie, qui sauta sur ses genoux et caressa le vieux professeur comme s'il eût voulu lui faire oublier ce petit désagrément. Pendant ce temps, Caroline Carillon desservait la table, et Berthe, suivie de Dodin, était allée chercher les diverses matières qui entrent dans la composition des crêpes.

— Je vous en prie, disait Sophie, soyez aimable avec M. Delteil, c'est un brave homme.

— Bah! vous donnez vos qualités à tout le monde; vous ne le connaissez pas, il arrive d'hier, et vous vous jetez à sa tête.

— On voit bien sur sa figure combien il est bon.

— Un étranger! s'écria M. Triballet.

— Eh bien! je l'aime ainsi.

— Alors, je m'en vais, dit le docteur.

— Comment! s'écria Sophie, vous nous quittez!...

— Ma canne, mon chapeau; où est ma canne? disait M. Triballet en furetant dans les coins de la salle à manger.

— Ah! monsieur Triballet, c'est mal.

— Qu'est-ce que tu as? dit Caroline, qui vit sa sœur toute chagrine.

Pendant ce temps, M. Triballet avait retrouvé sa canne. Il salua l'assemblée d'un signe de tête, et sortit.

— Comme vous avez l'air drôle! dit Caroline en courant après le docteur dans la boutique.

— C'est vrai, dit-il en grommelant.

— Qu'avez-vous? êtes-vous indisposé?

— Non, dit le docteur; votre sœur... Bah!

Et il sortit, laissant Caroline inquiète et ne comprenant pas un mot à ces querelles.

— Voilà de quoi faire les crêpes, dit Berthe, qui rentrait, suivie de Dodin, qu'elle avait habillé en cuisinier. Où va donc M. Triballet? demanda-t-elle à Sophie qui était assise, l'air réfléchi.

— Il est parti, dit Caroline.

— Déjà! dit Berthe; il n'a donc pas voulu attendre les crêpes!...

Et elle se mit à délayer sa farine avec des œufs.

— Une cuillerée d'eau-de-vie, une bonne pincée de sel, une cuillerée d'huile et deux de fleur d'oranger, moitié eau et lait pour l'éclaicir et lui donner la consistance d'une bouillie, débita gravement Dodin.

— Très-bien, dit Berthe, j'obéis à vos ordres, monsieur le cuisinier.

— Cette pâte, continua Dodin, doit être préparée trois ou quatre heures à l'avance.

— C'est trop long, dit Berthe, nous ne mangerions pas de crêpes aujourd'hui.

— Allumez un feu clair de menu bois, dit Dodin.

— Puisque tu es si fort, dit Berthe, tu es condamné à tenir la queue de la poêle.

La soirée se passa joyeuse, égayée par les maladresses de Dodin, qui, accoutumé à faire de la cuisine dans un pupitre, perdait la tête avec une grande poêle en main. Il fut déclaré mauvais praticien et cuisinier de mémoire. A onze heures du soir, M. Delteil, étonné d'avoir oublié de travailler à son grec, remonta précipitamment chez lui se coucher, trouvant ses hôtesses fort aimables, mais craignant de se laisser entraîner à des plaisirs de table que la science repousse.

V

Histoire singulière d'un crocodile. — M. Bineau père en devient journaliste.

Le lendemain se fit la rentrée des classes. M. Tassin tint un discours à ses pensionnaires, puis à ses externes, puis aux professeurs, puis aux musiciens. Son emphase importante avait doublé pendant les vacances; le succès l'enivrait, et il créa un tambour-major. Ce fut Larmuzeaux qui s'éprit de cette nouvelle dignité. Après avoir élevé des vers à soie et des pigeons, Larmuzeaux eut l'ambition de marcher en tête du collége, tout galonné d'or. Sa figure

pâle, maigre et blafarde, disparut sous les poils d'un énorme colback.

Peut-être était-ce une coquetterie pour dissimuler ses grandes oreilles plates, qui s'étalaient outrageusement sur le chapeau à cornes. Mais Larmuzeaux fut un tambour-major mélancolique. Au lieu de porter la tête haute, il la tenait baissée, ayant l'air de chercher un trésor avec sa canne à glands.

Les débuts de Larmuzeaux ne furent pas heureux. Le petit Bineau profita d'une absence momentanée de M. Tassin pour dessiner sur le bel habit doré du tambour-major une grosse souris blanche à la craie. Larmuzeaux traversa ainsi la ville, suivi d'une troupe de galopins qui se moquaient de lui en l'accompagnant avec des morceaux d'assiettes cassées dont ils jouaient avec l'agilité des danseuses espagnoles.

Cependant Bineau avait été nommé caporal de musique, et il commençait à ternir l'éclat de ses galons d'argent par une action déplacée. Mais, en dehors de la musique, Bineau ne respectait rien. A peine tolérait-il les penchants industriels de Lagache, l'art culinaire de Dodin, l'intelligence de son ami Canivet et les dessins de Cucquigny.

M. Delteil eut tous ces jeunes gens sous sa direction; c'étaient les têtes fortes de la classe, les autres étaient de lourds paysans rougeauds qui arrivaient au même but par le travail et la paresse. Sortis du collége, ils devaient retourner faire de l'agriculture et succéder à leurs pères, fermiers.

M. Delteil, ayant fait ranger ses élèves sur une seule ligne, les passa en revue de près et prit leurs noms. La première huitaine fut consacrée à se reconnaître et à s'étudier. Les élèves tâtaient le professeur, plutôt que le professeur ne tâtait ses élèves.

C'est à la rentrée des classes que chaque professeur s'arme pour le long combat qui dure un an; il étudie les masses et les individualités; il cherche à se rendre compte si l'élément bon est supérieur à l'élément mauvais; il réserve toute son attention pour les minorités qui peuvent devenir des majorités dangereuses. L'indiscipline se gagne comme la fièvre et couve comme le feu.

Certains professeurs ont des méthodes de despotisme et de brutalité, dont ils font parade au début et qu'ils adoucissent peu à peu quand ils sont certains d'être maîtres du terrain; mais dix années d'enseignement n'avaient pas formé M. Delteil, qui était le même à son arrivée au collége de Laon que quand il entra dans l'Université. Il connaissait ses élèves à la longue, parce que des rapports fréquents le faisaient se rencontrer avec eux; mais il ne les devinait pas, et il n'apportait ni méthode ni tactique dans sa carrière. Son dictionnaire avait tellement rempli les cases de son cerveau, qu'il était incapable de s'occuper d'autre chose.

Les enfants de dix ans étaient toujours supérieurs à M. Delteil, et s'il avait passé des années tranquilles, c'est qu'il eut des natures douces et faciles. La première chose qui frappa les élèves fut la myopie du professeur. Cucquigny, qui était le grand dessinateur de la bande, dessina de grandes lunettes de papier blanc qu'il se posait sur le nez en récitant sa leçon. On essaya jusqu'où s'arrêtait la courte vue du professeur, par un moyen bien simple.

Au bout de huit jours, M. Delteil connut à peu près ses élèves; il les reconnaissait plutôt à la couleur de leurs habits qu'à leur figure; car, suivant l'habitude des gens myopes, il ôtait ses lunettes pour écrire. La grande tactique des écoliers est de demander à sortir pendant la classe,

sous le prétexte de satisfaire à différents besoins; la règle est de n'en laisser sortir qu'un à la fois, afin que deux camarades ne se rencontrent pas pour jouer dans les cours.

Le premier qui demanda à sortir fut Larmuzeaux; il obtint la permission, et Bineau se leva deux minutes après en faisant claquer ses doigts l'un contre l'autre pour attirer l'attention.

— Monsieur... dit-il.

— Il y a quelqu'un dehors, dit M. Delteil.

Mais le petit Bineau était aussi rusé que les gueux de la cour des Miracles : il savait se tordre, faire mille grimaces et mille contorsions provoquées par une feinte colique.

— Monsieur, je n'y tiens plus, s'écriait-il.

— Bineau est malade, dit Lagache, pour venir au secours de son ami. Pouah! il sent mauvais...

— Alors, sortez, et ne soyez pas long.

— Tout de suite, monsieur.

Aussitôt sorti, Bineau se mit à la recherche de Larmuzeaux.

— Donne-moi ta redingote, dit-il, tu mettras ma veste.

Larmuzeaux, qui avait une grande redingote à la propriétaire, ne parut pas satisfait de la troquer contre la petite veste de Bineau; d'ailleurs le tambour-major mélancolique ne comprenait jamais rien aux farces des externes.

— N'as-tu pas peur que je mange ta redingote? dit Bineau, c'est pour attraper M. Delteil.

— Je veux bien, dit Larmuzeaux, mais ta veste sera trop petite.

— C'est justement ce qu'il faut.

Le tambour-major était d'un tiers plus grand que son camarade; il entra avec peine dans la petite veste de Bineau et parut avoir grandi du double. Au contraire, Bineau, enterré dans la longue houppelande marron, qui lui tombait jusqu'aux pieds, semblait un nain contrefait.

— Nous verrons bien si M. Delteil me prend pour toi, dit Bineau, qui rentra ainsi fagoté dans la classe, au milieu des rires de tous les élèves.

M. Delteil demanda ingénument la cause de cette hilarité, qui redoubla quand Larmuzeaux apparut avec sa petite veste verte, dont les manches lui allaient aux coudes.

— Eh bien! messieurs, dit M. Delteil, qui ne s'apercevait pas que la joie des élèves redoublait d'autant plus qu'ils venaient de saisir la portée du troc d'habits, car Bineau s'était assis à la place de Larmuzeaux et Larmuzeaux à la place de Bineau.

— Je vous rappelerai à l'ordre, messieurs, dit M. Delteil.

Mais le rire avait gagné les élèves, et rien ne pouvait l'éteindre.

Le professeur eut la conscience que la sortie des deux élèves entrait pour une bonne part dans ce tumulte.

— Monsieur Larmuzeaux, dit-il, venez me parler.

Le vrai Larmuzeaux, qui n'avait pas le sentiment de la farce, se leva, mais il fut devancé par le petit Bineau, qui, enterré dans la longue redingote à la propriétaire, se dressa sur la pointe des pieds et crut fermement que M. Delteil serait dupe de son déguisement.

Le professeur, qui avait vu deux Larmuzeaux se lever à son appel, pensa qu'il se passait un fait extraordinaire. Il mit ses lunettes au moment où Bineau se tenait au milieu de la classe.

— Mais qu'est-ce que c'est que cela? dit M. Delteil, qui fut troublé par la vue de cette redingote marron qu'il savait appartenir au tambour-major. Monsieur Bineau, venez me parler.

Le petit Bineau se tourna vers Larmuzeaux, et, continuant son rôle :

— Allons, Bineau! dit-il.

Avec les manches et la taille courte de la veste verte, Larmuzeaux était encore plus grotesque que son camarade. Le mélancolique tambour-major ne se sentit pas la force de continuer la plaisanterie. Il ne vint qu'à regret se placer avec Bineau près de la chaire.

— Il me semble, messieurs, dit le professeur, qu'un fait extraordinaire se passe ici.

— Bineau m'a pris ma redingote, s'écria Larmuzeaux, honteux des rires qu'il excitait.

— Non, monsieur, dit Bineau; c'est lui qui a pris ma veste..

— Comment, messieurs! vous vous permettez de tels désordres! s'écria M. Delteil.

— Rends-moi ma veste, disait Bineau à son complice.

Mais Larmuzeaux, qui était entré avec beaucoup de difficulté dans la veste, paraissait ne plus pouvoir en sortir.

— Monsieur, dit Bineau, Larmuzeaux ne veut pas me rendre ma veste.

— Monsieur Larmuzeaux, rendez la veste tout de suite, dit M. Delteil.

— Monsieur, il va arracher ma veste! s'écria Bineau, qui voyait, par les mouvements brusques de Larmuzeaux, compromettre la vie de ses manches. J'ai mis sa redingote parce que je n'avais pas autre chose, disait Bineau au professeur; mais je la rends, vous voyez.

— Monsieur Larmuzeaux, dit M. Delteil, rendez la veste immédiatement et sans la déchirer.

Enfin le malheureux tambour-majour sortit des habits de son camarade.

— Pour avoir pris la veste de M. Bineau, M. Larmuzeaux me copiera cinq cents vers, dit M. Delteil.

— Et lui? s'écria Larmuzeaux, qui après avoir été victime de la trahison de Bineau, ne pouvait supporter d'être condamné seul.

— On ne doit pas répliquer, monsieur; cela peut aggraver la peine, dit M. Delteil.

Il se passait rarement un jour sans que M. Delteil ne fût victime des plaisanteries de ses élèves. Cucquigny, qui avait la facilité spirituelle d'un caricaturiste, après avoir essayé plus de mille contours d'après le professeur, arriva à un profil satisfaisant et facile à exécuter. Les murs du collége furent couverts de Delteils.

M. Tassin un jour s'arrêta devant un de ces dessins naïfs qui s'étalait audacieusement en gros traits charbonnés sur le mur blanc de la cour. Il en rit en le montrant à un professeur. La bande sut que le principal avait ri, et les Delteils coururent la ville et même la campagne; car Cucquigny, en une séance, se chargeait de faire des élèves et dévoilait le procédé facile pour arriver à la caricature du professeur de septième.

On en arriva aux portraits coloriés. M. Delteil en reçut par la poste pendant huit jours, après quoi il pria les demoiselles Carillon de refuser toutes les lettres à son adresse; et un matin, en entrant en classe, il ramassa nombre de Delteils coloriés qui encombraient le plancher. Les grands pieds, les lunettes et le teint cuir-de-Russie du professeur étaient accusés avec beaucoup de malice.

— Je ne sais pas, messieurs, lequel d'entre vous se plaît à répandre ces images, dit le professeur, mais soyez certains que je m'en plaindrai à M. le principal.

En effet, après la classe, M. Delteil monta chez M. Tassin et lui présenta une vingtaine d'épreuves de son portrait.

— Quel est le coupable? demanda le principal.

— Je ne sais pas, dit M. Delteil.

— Alors, monsieur, cela ne me regarde pas; je ne peux pas faire la police de chaque classe. Mon devoir est de réprimer un désordre général, mais non pas de veiller à ce qui se passe chez mes professeurs. C'est à eux que revient cette tâche. Je ne connais pas les élèves de septième; vous devez les connaître, vous, qui vivez avec eux.

— Sans doute, je les connais, dit M. Delteil, mais...

— Il est présumable, dit M. Tassin, que si vos élèves se permettent des farces semblables, c'est que vous leur en avez donné le droit.

— Oh! monsieur.

— Certainement; les élèves ne sont que ce que les fait le professeur.

Il y avait alors au collége de Laon un professeur de mathématiques, nommé Goudrillas, qui était entré la même année que M. Delteil. C'était un homme du midi de la France, gasconnant, sale dans ses habits, et mangeant perpétuellement des bâtons de sucre d'orge pendant la classe, motifs qui devaient le rendre ridicule aux yeux des élèves; mais M. Goudrillas semblait une tempête par la brusquerie de ses mouvements, sa barbe négligée et ses cheveux rejetés en grandes touffes noires derrière la tête.

Quand, après avoir retroussé ses manches, il s'approchait du tableau noir en le couvrant de chiffres à la craie et qu'il démontrait un problème, on n'eût pas entendu

voler une mouche dans la classe. Ayant trouvé à son arrivée les élèves d'une faiblesse extrême en arithmétique, il déclara qu'il ferait mettre à la porte du collége ceux qui oseraient se présenter sans devoir. Enfin il sema la terreur dans l'esprit de ses élèves.

Heureusement Canivet avait le génie des mathématiques; il ne travaillait pas plus que ses amis, et cependant il était toujours le premier en classe. Pour épargner des punitions à ses amis, il rédigeait de faux problèmes et les distribuait à Dodin, à Bineau et à Lagache. Les travaux se faisaient généralement entre midi et une heure et demie, sur un des arbres de la Plaine, qui est une promenade aux environs du collége.

En revenant de déjeuner, les quatre amis se donnaient rendez-vous sur l'arbre, y grimpaient avec plumes, papier et encre, s'accrochaient aux grosses branches et écrivaient sous la dictée de Canivet. C'était là que se tramaient les complots contre le professeur Delteil, qui se promenait quelquefois sous les ormes, sans se douter qu'au-dessus de sa tête on s'occupait autant de lui. Ses élèves ne tenaient pas compte de sa bonté, et les bulletins qu'il leur donnait tous les samedis auraient dû les désarmer. Dodin qui, hormis les questions de cuisine, était d'une incapacité reconnue, s'en retournait généralement chez sa mère avec un bulletin ainsi conçu :

Thème.	*doucement.*
Version.	*doucement.*
Mémoire	*doucement.*
Conduite	*doucement.*
Langue française. .	*doucement.*

Bineau, qui était l'âme damnée du collége et qui aurait

fait damner un saint, voyait tous ses défauts se changer en *légèreté*. M. Delteil n'était embarrassé que pour donner des places aux compositions de ses élèves, qui n'en faisaient pas.

Il était rare que Lagache, Larmuzeaux, Cucquigny, Bineau et Dodin prissent la peine d'apprendre une leçon par cœur. Ils se plaignaient tous les cinq de manquer de mémoire, et le professeur les croyait, à ce point qu'il ne manqua jamais d'ajouter à la colonne observation de ses bulletins du samedi : « Manque absolu de mémoire. »

M. Delteil eût pu ajouter avec plus de vérité : « Manque absolu de livres. » Dodin avait vendu ses dictionnaires au poids à un épicier de la ville, et ceux de Bineau avaient été volés, malgré les vers macaroniques et le terrible châtiment indiqué sur la première page du livre. Les livres de Larmuzeaux portaient en tête :

Ce livre est à moi
Comme Paris est au roi.

Mais, de même que plus d'un roi perdit Paris, Larmuzeaux fut privé de ses livres. Ceux de Dodin étaient ornés d'une petite vignette représentant un homme accroché à une potence, avec cette légende :

Aspice Pierrot pendu
Qui hunc librum n'a pas rendu ;
Si Pierrot reddidisset,
Pierrot pendu non fuisset.

Quelques-uns imaginèrent de décorer les couvertures de leurs livres de dessins ingénieux à l'encre, tels que losanges, cercles, ovales et autres figures obtenues avec le

compas ; mais une main mystérieuse arrachait les couvertures de tous les livres du collége. Les élèves crurent arriver à une conservation positive en signant leur nom au milieu de la page 50 ; toutes les pages 50 furent déchirées. Enfin, chaque moyen nouveau employé pour la conservation des livres se tournait en moyen de destruction.

Jamais on n'acheta autant de livres classiques que cette année ; les parents se plaignirent et déterminèrent M. Tassin à faire une enquête inutile, car le coupable resta inconnu. Le principal, qui avait une remise du libraire de la ville, ne voyait pas sans une secrète joie ces mutilations.

Au milieu de tous ces désordres qu'il ignorait, Charles-Marie passait pour le meilleur élève de huitième, où il avait l'honneur d'être nommé le premier presque à chaque samedi. Sophie Carillon était heureuse de ses petits succès ; elle le disait à M. Delteil quand elle le rencontrait, ce qui était rare, car le professeur profitait de ses intervalles de classe pour travailler sans relâche à son grand dictionnaire. Il dit un jour à la marchande de modes qu'il verrait le professeur de huitième, afin de lui demander si Charles-Marie n'était pas en état de monter d'une classe, même au milieu de l'année ; et, quelques jours après, il annonça que le professeur de huitième en ferait la proposition au principal du collége ; cependant, qu'il serait peut-être bon que Sophie allât rendre visite à M. Tassin.

— Eh bien ! docteur, dit l'aînée des sœurs à M. Triballet, notre gentil neveu va sans doute entrer en septième ; il est trop avancé pour les autres élèves de sa classe.

Le docteur avait cessé ses attaques contre le latin depuis la ridicule sortie qu'il s'était permise au dîner contre M. Delteil. Sa colère lui avait trop coûté ; il resta deux jours sans reparaître, craignant d'être mal reçu, et il

fallut que Sophie l'envoyât chercher, feignant un redoublement dans ses attaques de nerfs.

— Ce sera donc un savant! dit-il. Après tout, c'est une partie comme une autre.

— Que je serai donc heureuse quand il sera reçu bachelier!

— Il faut lui faire étudier la médecine, dit M. Triballet; je lui donnerai mes malades.

— Mais vous n'en avez pas, dit Berthe.

— J'en aurais par-dessus la tête, si je voulais, et je m'y remettrais volontiers pendant quelques années pour Charles-Marie.

— Comme vous êtes bon, docteur! s'écria Sophie.

— Oh! bon... dit Berthe, il y a des jours.

— Allons, Berthe, tu sais que nous avons fait la paix avec le docteur.

— Je ne peux pas lui pardonner, dit Berthe, d'avoir fait aussi peu d'honneur à mes crêpes.

— Mais, dit M. Triballet pour changer d'entretien, je ne vois pas mademoiselle Caroline.

— Elle est rentrée chez elle, dit Berthe.

— Il me semble qu'on ne la voit plus aussi souvent.

— C'est vrai, dit Sophie, elle est triste maintenant, elle ne parle pas, elle s'enferme, et il me semble qu'elle a quelquefois les yeux rougis.

— Diable! dit le docteur; est-ce qu'elle deviendrait malade?

— Vous devriez bien lui parler ce soir, dit Sophie; nous irions nous promener avec Berthe à Saint-Just, et, pour avoir l'air plus naturel, vous feriez semblant de venir nous chercher.

— Oh! oui, dit le docteur; je saurai certainement ce qui la rend ainsi.

Mais le docteur s'était un peu trop avancé; quand il se trouva seul avec Caroline et qu'il lui eut demandé des nouvelles de sa santé, la conversation tomba tellement bas, qu'il était difficile de la ramasser. Caroline Carillon était arrivée jusqu'à l'âge de vingt-huit ans, conservant la gaieté d'une enfant; active, aimant ses sœurs, elle ne reculait pas devant les nuits à passer pour se livrer aux travaux de broderies qui servaient de base à la boutique; son seul temps de récréation se passait à une sorte d'épinette dont elle s'accompagnait en chantant. Puis tout d'un coup l'ennui la prit; sa figure pâlit, elle ne parla plus à ses sœurs, et à peine leur disait-elle bonjour. Quand Sophie se plaignait de son changement de conduite, elle fondait en larmes et montait en courant à sa chambre. Le docteur Triballet était incapable de sonder cette douleur morale.

— C'est surtout quand vient la nuit, lui dit-elle, que mon cœur se serre et que j'ai l'esprit plein de tristesse.

— Ah! dit M. Triballet, il faudrait vous distraire, ma chère enfant.

Caroline sourit péniblement.

— On dirait, dit-elle, que je couve un grand malheur.

— Allons donc, mais il ne faut pas avoir de ces idées-là. Pourquoi n'allez-vous pas vous promener avec vos sœurs?

— Je sens, dit-elle, que je les attristerais encore plus; elles ne peuvent rien pour moi, et je m'en veux de me conduire ainsi à leur égard; mais c'est plus fort que moi.

— Allons, ce n'est rien, mademoiselle Caroline, dit le docteur, cela passera.

— Je ne le crois pas, dit-elle.

— Depuis quand êtes vous ainsi?

— Depuis l'arrivée de M. Delteil à la maison.

— Comment! s'écrie le docteur, en essayant d'ouvrir de grands yeux, le professeur; c'est singulier.

En parlant ainsi, M. Triballet regarda Caroline, pour voir si elle ne se moquait pas de lui; mais sa figure ne changea pas, et elle ne s'aperçut pas que le docteur la regardait avec une quasi-épouvante.

M. Triballet était pressé de porter cette nouvelle à Sophie; il profita de l'arrivée de Charles-Marie, qui revenait du collége, pour courir sur la promenade Saint-Just, de toute la vitesse que lui permettait son gros ventre. Quand il rencontra les deux sœurs, il soufflait de façon à déraciner un arbre. Il poussa tant de oh! et de ah! que Sophie était partagée entre une envie de rire immodérée et la crainte d'apprendre une nouvelle fâcheuse.

— Le feu est à la maison! s'écria-t-il.

— Chez nous? s'écria Berthe.

— Ce M. Delteil... Seigneur...

— Quoi? dit Sophie.

— Vous nous faites mourir.

— Je l'avais bien dit! s'écria M. Triballet.

— Qu'a-t-il fait?

— Il a ensorcelé votre sœur.

Les morts du cimetière Saint-Just durent entendre, au fond de leur cercueil, les éclats de rire des deux sœurs à cette nouvelle.

— Riez, riez tant qu'il vous plaira, dit M. Triballet un peu humilié, lui qui avait compté sur l'effet que produirait sa révélation. Elle me l'a bien dit.

— Caroline?

— Elle-même.

— Mon bon docteur, dit Sophie Carillon, décidément M. Delteil vous tournera la tête.

— Elle est déjà tournée, dit Berthe.

— C'est trop fort, disait M. Triballet, de ne pas me croire.

— Enfin, qu'est-il arrivé entre vous et Caroline?

— Elle prétend qu'elle ne souffre pas, mais qu'elle est dans un état singulier depuis l'arrivée de M. Delteil dans votre maison.

— Et puis? demanda Berthe.

— Eh bien! dit le docteur, cela ne vous suffit pas?

— Je voulais connaître la fin, dit Berthe.

— Il n'y a pas de fin, dit M. Triballet, j'ai été tellement effrayé, que je me suis sauvé là-dessus.

— Vous êtes bon, docteur, et je vous remercie, dit Sophie, mais vous vous êtes alarmé à tort. Quoique Caroline ne m'ait rien dit, je comprends ce qu'elle vous a avoué, c'est-à-dire que sa mélancolie remonte à l'époque de l'entrée de M. Delteil chez nous.

— Positivement, dit le docteur.

— Mais elle ne vous a pas dit que M. Delteil en fût la cause.

— C'est vrai, dit M. Triballet en voyant s'écrouler en quelques mots l'échafaudage qu'il avait bâti en route.

— Voyons, docteur, reprit Sophie, vous avez donc supposé quelque passion profonde qui animait Caroline?

— Non, dit M. Triballet.

— Alors que pensiez-vous?

— Humph! dit le pauvre docteur à bout de raisonnement.

— Ah! si M. Delteil vous avait entendu?

— Eh bien! dit le docteur.

— Avouez que vous lui auriez fait perdre la tête; il a été bien dévoué pour nous; il nous conseille d'envoyer Charles-Marie au collége, seulement comme externe libre,

c'est-à-dire qu'il suivra seulement les classes, et qu'il fera ses devoirs chez nous.

— Dans quel but? demanda M. Triballet.

— M. Delteil prétend que sa classe est composée de mauvais sujets, et qu'il n'est pas bon que mon neveu les fréquente trop; d'un autre côté, comme Charles-Marie n'est pas aussi avancé que les forts de la classe, M. Delteil lui donnera quelques répétitions.

— Une fois, dit le docteur, que vous avez décidé de faire de votre neveu un savant, tout est bien.

Les deux sœurs trouvèrent en rentrant Charles-Marie qui étudiait sa leçon pour le lendemain. Il apportait à l'étude une ardeur telle, que Sophie fut obligée de le priver de chandelle, car il eût passé une partie des nuits à lire. Dans les promenades de collége il s'écartait de ses camarades, s'enfonçait dans le bois, et il fut surpris plus d'une fois lisant des livres que M. Delteil empruntait à la bibliothèque de la ville. Aussi était-il regardé d'un mauvais œil par la bande de Bineau, qui avait compté sur lui comme auxiliaire; mais Charles-Marie, par sa nature rêveuse et contemplative, était incapable de s'associer aux folies de ses camarades.

Dodin lui proposa un jour de s'emparer de la grenouille de Larmuzeaux; et Charles-Marie crut qu'il s'agissait de la rendre à la liberté, il la plaignait d'être renfermée dans un pupitre; mais, quand Dodin lui eut expliqué qu'il s'agissait de faire frire la grenouille, il s'éloigna brusquement de son camarade et cessa d'avoir avec lui des rapports amicaux.

Son meilleur compagnon fut un tambour, qui était méprisé des collégiens parce qu'il devait son éducation gratuite à ses baguettes. Il s'appelait Pelletier, et était le fils

d'un pauvre maçon de Laon; mais on ne le connaissait dans le collége que sous le surnom méprisant de *Tapin*. Charles-Marie se lia de grande amitié avec le Tapin, poussé par la même sympathie puissante et inconnue qui fit que M. Delteil, en arrivant dans la ville, alla se loger chez les trois sœurs. Le fils de Pelletier le maçon, qui avait étudié d'abord chez les frères, communiqua à Charles-Marie sa passion favorite, qui était de collectionner des coquillages fossiles.

La montagne de Laon est composée de couches de terrain formé par endroits de nombreux coquillages blancs et friables, qui s'enchevêtrent les uns dans les autres, et que le moindre toucher réduit en poussière. Cependant Pelletier avait découvert des parties de la montagne où ces coquilles présentaient plus de solidité; étant entré un jour par hasard à la bibliothèque de la ville, il aperçut dans une vitrine, entre un vieux singe empaillé et une dizaine de médailles romaines, quelques échantillons de ces fossiles dont un amateur avait fait cadeau à la ville.

Il demanda des explications sur ces coquilles, dont il ne comprenait pas la valeur à cause de leur grande abondance dans la montagne, et il apprit combien il était difficile de se les procurer entières; alors il se voua tout à fait à la recherche des précieux fossiles dans le but d'augmenter la collection de la Bibliothèque; mais comme le temps de Pelletier était borné à cause de ses fonctions de tambour, qui lui laissaient moins de liberté qu'à un autre élève, après avoir dressé Charles-Marie à la recherche de ces fossiles, tous deux parvinrent bientôt à créer une petite collection, dont ils ne se rendaient pas compte dans le principe, mais qui les mena plus tard à l'étude des sciences naturelles.

La bibliothèque publique de Laon est située dans la préfecture; l'entrée est une petite porte basse et mesquine qui donne sur un jardin, et que les employés peuvent apercevoir de leurs bureaux. Bineau le père, qui était chef de bureau, remarqua l'assiduité à la bibliothèque de Charles-Marie et de son ami Pelletier. Cela le surprit d'abord à cause de leur âge, ensuite parce que cet établissement était entièrement désert; le bibliothécaire était un prêtre appartenant à une des nombreuses congrégations dissoutes après la Révolution, qui allait dire tous les jours sa messe à onze heures, et qui venait ensuite au milieu des nombreux volumes laissés par les bénédictins, attendant des lecteurs qui n'arrivaient pas.

Une fois dans son fauteuil de cuir, placé sous le grand crocodile empaillé suspendu au plafond, le bibliothécaire ne bougeait pas et semblait un vieux volume relié assis. L'absence complète de visiteurs, le silence de la grande salle, la poussière, les grands in-folio qui ne variaient pas de place, avaient fait du vieux prêtre une sorte de machine sans parole, se levant comme un ressort à quatre heures du soir, et ramené, par le même ressort, le lendemain à midi sonnant.

— Qu'est-ce que viennent donc faire ici ces deux petits collégiens? demanda le chef de bureau au concierge de la préfecture.

— Je ne sais pas trop, monsieur, ils arrivent avec des coquillages plein leurs poches et ils les déposent dans l'armoire vitrée.

« Pourquoi faire? » se dit M. Bineau, qui eut bientôt la clef de ce mystère, car, à une séance du conseil municipal dont il faisait partie, il fut chargé de répondre à une lettre du bibliothécaire qui priait les administrateurs de Laon de

disposer d'une faible somme sur le budget de la ville pour enrichir la bibliothèque de quelques livres, au nombre desquels se trouvaient trois ouvrages ayant rapport à l'histoire des fossiles. M. Bineau dit à son fils :

— Pourquoi ne vas-tu pas à la bibliothèque t'amuser les jours de congé ?

Le petit Bineau crut que son père voulait rire.

— Ce n'est pas drôle, dit-il.

— Au contraire, dit le chef de bureau, tes camarades y vont bien.

— Qui ça ? demanda Bineau.

— Le neveu de mademoiselle Carillon.

— Charles-Marie ? dit Bineau fils.

— Oui, avec un autre que je ne connais pas ; ils s'occupent, ils apportent des coquillages. Voilà des enfants qui se rendent utiles à la ville. Est-ce que tu ne pourrais pas apporter des coquilles ?

— Moi ! s'écria avec un souverain mépris le petit Bineau.

— Pourquoi pas ? dit le père.

— C'est comme ça, dit madame Bineau, qu'on se fait une position petit à petit.

— Certainement, dit le chef de bureau, si tu voulais, un jour ou l'autre, je te ferais nommer bibliothécaire... Il faut penser à l'avenir.

— Ça m'ennuie, les livres, dit le petit Bineau.

— C'est bientôt dit : « Je n'aime pas les livres ! » Qu'est-ce que tu veux faire par la suite ?

— Tout cela est bien de votre faute, monsieur Bineau, dit la mère, avec cette musique que vous lui avez fourrée dans la tête, il ne pense qu'à la musique ; voilà un bel état, musicien !...

— Il faut aller demain à la bibliothèque, dit le chef de

bureau ; regarde ce qui s'y passe, demande des renseignements, aie l'air de t'en occuper. Iras-tu? je te donnerai quelque chose...

— J'irai, dit Bineau, qui ne songea plus qu'à y emmener ses amis.

— Il y a des objets fort curieux à cette bibliothèque, dit le chef de bureau : des manuscrits, des animaux préparés, une collection de médailles, des peintures, tout cela est fort intéressant ; tu demanderas des livres à figures. Je voudrais avoir le temps, moi ; il est si facile de s'instruire dans ces endroits-là... on a tout sous la main... Regarde les portraits des grands hommes de Laon, les peintures du fameux Plumet, que j'ai connu et qu'on appelait alors le petit Plumet, des chefs-d'œuvre à la gouache ; elle est excessivement riche, notre bibliothèque : au moins vingt mille volumes... Un amateur nous a offert encore dernièrement, au conseil municipal, une bonne somme du crocodile empaillé ; nous n'avons pas voulu. Ces objets-là font bon effet dans les établissements publics... Tu peux demander les *Fables* de la Fontaine, avec une gravure à chaque page ; c'est un livre hors de prix... le livre de l'*Expédition d'Égypte*, donné par M. de Talleyrand à la ville ; tu verras encore la prison de la Bastille, sculptée dans une pierre de la Bastille même, et la cathédrale de Laon, un travail de vingt ans au moins, c'est prodigieux, exécuté avec des cartes à jouer ; tu auras de quoi regarder, et tu ne verras pas tout en une fois.

Bineau n'eut pas de peine à emmener le lendemain son ami Lagache à la bibliothèque ; la curiosité les tenait en ce qui regardait les occupations de Charles-Marie ; ils arrivèrent juste au moment où M. Delteil venait de prier le bibliothécaire de faire des recherches avec lui dans une

pièce voisine. Les deux amis se trouvèrent seuls dans la bibliothèque, et leur premier regard fut pour le fameux crocodile empaillé suspendu au plafond, qui montrait ses dents à une autruche déplumée, placée sur un rayon en face de lui. Non loin du crocodile était une échelle portative; Lagache y monta pour toucher le crocodile et il le fit remuer.

— Regarde donc, dit-il à Bineau, si quelqu'un ne vient pas.

— Non, dit Bineau.

— Alors, prends l'autre échelle, nous allons nous amuser avec le crocodile.

L'échelle étant dressée vis-à-vis de l'autre, Lagache donna un coup de poing au crocodile et l'envoya près de Bineau, qui le renvoya à son ami; les deux collégiens trouvaient un grand plaisir à faire servir à leurs jeux un animal redoutable, aux dents terribles; mais Bineau ayant donné un coup à faux sur le crocodile, la corde qui le tenait au plafond et qui était moisie cassa tout d'un coup, et le crocodile tomba sur un buste en plâtre de Louis XVIII. Bineau faillit dégringoler de son échelle.

— Oh! là, là! s'écria-t-il.

Lagache était déjà descendu, calculant les moyens de réparer le désastre. Le nez de Louis XVIII était cassé et le ventre du crocodile laissait passer les intestins factices dont l'avait garni l'empailleur.

Lagache tourna le buste de Louis XVIII contre le mur et en fit un prince mal élevé, car d'ordinaire, placé vis-à-vis de la porte d'entrée, il semblait accueillir les visiteurs par un sourire aimable.

— Et le crocodile, s'écria Bineau, qu'allons-nous en faire?

— Il faut le cacher.

— Il est abîmé, dit Bineau, qui pensait à la valeur immense de l'animal dont son père lui avait parlé la veille. Sais-tu que ça coûte cher?

— Si je pouvais le raccrocher? disait Lagache.

— Et son ventre qui est ouvert. Oh! il a une dent cassée.

— Une de plus ou de moins, dit Lagache... Nous a-t-on vus entrer?

— Je ne crois pas, dit Bineau; il n'est que temps de nous en aller.

— Nous ne pouvons pas laisser le crocodile là; on sait bien qu'il n'est pas d'âge à marcher.

En ce moment, on entendit des pas dans l'escalier.

— Sauvons-nous, dit Lagache.

— Par ici, dit Bineau, qui, pour avoir joué souvent dans la préfecture, connaissait dans la bibliothèque un corridor particulier.

Lagache le suivit en traînant après lui le crocodile. Ils arrivèrent ainsi vers une fenêtre qui donne sur la promenade; Lagache entendit des cris d'enfants qui se disputaient.

— C'est des tantoniens, dit-il, voilà pour eux. Oup!

Et il lança sans hésiter le crocodile par la fenêtre. On entendit un immense cri de frayeur, et les deux amis s'enfuirent.

Pendant ce temps, M. Delteil revenait avec le bibliothécaire, qui avait fini par découvrir un petit volume grec fort précieux; ils trouvèrent dans la salle Charles-Marie, qui apportait quelques coquilles rares qu'il avait trouvées dans la montagne.

— Nous aurons bientôt, lui dit le bibliothécaire, nos

volumes d'histoire naturelle, et je t'apprendrai les noms et les familles de tous ces fossiles.

M. Delteil pressait Charles-Marie de terminer le rangement de sa collection pour s'en retourner avec lui par les remparts, lorsqu'on entendit au loin une légère rumeur qui s'augmentait de minute en minute.

— Il me semble que j'entends du bruit, dit le bibliothécaire, qui vivait ordinairement dans le silence le plus profond, la préfecture étant située à l'écart de la ville. Le bruit augmenta formé de nombreuses voix. Le bibliothécaire ouvrit une fenêtre.

— Je vois, dit-il, beaucoup de monde au bout de la rue de la Préfecture. Ce n'est pourtant pas l'époque du tirage au sort.

Malgré ses grandes lunettes, M. Delteil ne distinguait rien. Charles-Marie regarda et dit qu'on rapportait un corps sur une planche.

— C'est un malheur! s'écria M. Delteil.

— Peut-être un ouvrier qui se sera laissé tomber d'un toit.

La rue de la Préfecture n'était pas assez large pour contenir les curieux que le commissaire de police avait peine à contenir.

— C'est une bête! s'écria Charles-Marie.

Peu après, il dit:

— C'est le crocodile.

Le bibliothécaire tressaillit, se retourna, jeta les yeux au plafond.

— Notre crocodile! s'écria-t-il en tombant sur une chaise, toutes les idées confondues.

— Comment, dit M. Delteil, le crocodile du plafond!

Et il regardait le bibliothécaire pour lui demander des

explications. Mais, à ce moment, une foule immense franchissait en tumulte la grille de la préfecture; les employés sortaient de leurs bureaux, craignant une émeute; le portier essayait de fermer la grande grille; M. Bineau apparut le premier, une plume derrière l'oreille, et faillit sangloter en reconnaissant sur une planche le corps du malheureux crocodile, dont la tête était portée par le tambour de ville.

Tous faisaient des commentaires; les petits garçons de la pension Tanton racontaient à qui voulait les entendre que l'énorme bête, sautant du haut des remparts, avait failli les écraser. Arrivé à la porte de la bibliothèque, le commissaire de police fit faire un roulement par son tambour :

— Messieurs et concitoyens, dit-il, je vous prie de ne pas chercher à monter dans la bibliothèque, où une foule nombreuse pourrait amener des désordres déjà assez grands; j'ai envoyé prévenir M. le juge d'instruction. Seuls devront monter les quatre témoins qui ont été victimes en même temps, les porteurs de l'animal, M. Bineau, chef de bureau, remplaçant M. le préfet malheureusement en tournée pour le moment. Il faut qu'un crime aussi grand s'éclaircisse, et je vous promets que le coupable sera puni selon la rigueur des lois.

Ayant ainsi parlé, le commissaire de police laissa la foule dans le plus grand émoi et se grossissant à chaque minute.

— Monsieur le bibliothécaire, dit M. Bineau, reconnaissez-vous ce crocodile pour celui qui était accroché précédemment au plafond?

Mais la chute avait fait de l'animal empaillé quelque chose de repoussant; et la vétusté des drogues mises tout

d'un coup en lumière, donnait une odeur insupportable.

— Monsieur le commissaire, dit M. Bineau, je vois dans cet acte un crime et une vengeance ; il y a un an, un propriétaire des environs fit offrir au conseil municipal de lui céder ce crocodile, alors en parfait état de conservation. Jaloux des richesses de la cité, mes confrères et moi avons refusé de nous défaire d'un monument d'histoire naturelle : ne serait-il pas convenable de faire comparaître cet amateur, qui a pu, irrité de notre refus, vouloir la perte du crocodile ?

— Comment se nomme-t-il ? demanda le commissaire.

— M. Tétart, propriétaire à Vorges.

— Il est mort... dit le commissaire. Permettez-moi, monsieur Bineau, de procéder à une enquête plus régulière ?

Alors, le bibliothécaire, interrogé, répondit qu'à midi précis le crocodile était accroché au plafond ; qu'à deux heures il était sorti avec M. Delteil pour lui donner un livre ; et qu'en rentrant ils avaient trouvé Charles-Marie en train de ranger des coquilles fossiles.

— Ainsi, monsieur, dit le commissaire, vous êtes certain que le crocodile a été décroché pendant votre absence momentanée ?

— Oui, dit le bibliothécaire.

Charles-Marie déclara être entré dans la bibliothèque, avoir trouvé la porte ouverte, et ne s'être pas aperçu de la disparition du crocodile ; malheureusement il déclarait être arrivé entre deux heures et demie et trois heures moins un quart, heure à laquelle les quatre élèves de la pension Tanton disaient avoir reçu l'horrible monstre sur le dos. Tous les assistants fixaient Charles-Marie, qui ne soupçonnait pas encore l'étendue de l'accusation ; M. Del-

teil était plus ému que s'il avait commis le crime, car, depuis qu'il connaissait l'enfant, il n'avait pas surpris en lui de tels écarts de conduite. Le portier de la préfecture déclara qu'il n'avait vu personne entrer, excepté M. Delteil, et, plus tard, Charles-Marie.

— Qui vous a poussé, jeune homme, à une action aussi déplorable? s'écria M. Bineau indigné.

Charles-Marie crut d'abord que le chef de bureau s'adressait à un autre.

— Moi! dit-il avec un accent d'indignation.

— Oui, vous, reprit le commissaire de police.

— Il n'est pas coupable, messieurs, disait M. Delteil.

— Cependant, monsieur le professeur, personne que lui n'est entré dans la bibliothèque.

— Il ne peut pas être coupable, s'écria M. Delteil.

— Tous les jours, dit un des élèves de M. Tanton, les collégiens inventent quelque chose de nouveau contre nous.

— Vous entendez, monsieur le professeur, dit le commissaire de police.

— Non, monsieur, Charles-Marie ne doit pas être coupable.

Le doute avait fini par se glisser dans l'esprit du professeur de septième, qui étudiait les yeux de son élève pour y surprendre quelque égarement, car un moment de folie passagère pouvait seul faire comprendre un tel acte. D'un autre côté, n'était-il pas possible que les exemples des farces qui se commettaient au collége eussent monté l'imagination de Charles-Marie, au point de vouloir lui faire surpasser d'un coup les hauts faits de ses condisciples?

— Il nous faut aller à la mairie, dit le commissaire de police.

— Comment, s'écria M. Delteil, vous allez emmener Charles-Marie! Que vont dire les demoiselles Carillon?

— Prévenez-les, monsieur, dit le commissaire; moi, j'obéis à mon devoir. Allons, messieurs, partons.

Charles-Marie suivit le commissaire sans donner signe d'émotion.

— Criminel audacieux! s'écriait M. Bineau.

Le cortége rencontra au bas de la porte la foule, qui augmentait toujours, et qui était aussi avide de connaître l'auteur du crime que si l'on eût enlevé la cathédrale de Laon. Il reste dans le pays quelques traces de traditions populaires presque effacées aujourd'hui, et la chute du crocodile avait rappelé dans quelques esprits la légende de l'os qui pend. C'était un os immense de baleine suspendu sous le portail de la cathédrale. Qui avait accroché cet os de baleine? Les légendes n'en disaient rien et laissaient le surnaturel se donner carrière. Un jour, l'os qui pend disparut et resta dans la mémoire des Laonnois comme une de leurs merveilles. Les vieillards, qui racontaient cette tradition dans la foule, n'hésitaient pas à ranger la chute du crocodile dans la famille du surnaturel, lorsque la sortie du commissaire de police, tenant Charles-Marie par la main, fit pousser un énorme cri de surprise.

— C'est lui! c'est lui! disaient à tout le monde, en le montrant du doigt, les élèves de la pension Tanton.

— Je m'en vais prévenir mademoiselle Sophie, se dit M. Delteil, qui quitta le cortége le plus vite possible.

Charles-Marie, abandonné de son unique défenseur, ne perdit pas contenance. Il entendait les réflexions de la foule :



— Est-il possible!

— Un si beau blond!

— Qui a l'air si doux!

— A son âge!

— Dire qu'il a décroché le crocodile!

— Il voulait écraser des enfants!

— Il finira mal!

— Voilà donc à quoi sert l'éducation!

— Si j'étais son père!...

— Il faut avoir la tête à l'envers!

— Qu'est-ce qui dirait ça, en le voyant?

— C'est Sainte-n'y-touche!

— Le crocodile est entièrement perdu.

Quelques-uns mêlaient son nom à celui de Papavoine.

— Il veut le remplacer, disait-on.

Malgré ces accusations, Charles-Marie était calme. Il marchait sans baisser la tête comme un coupable, et cependant sans porter la tête trop haut. On arriva ainsi à la mairie, où le commissaire fut introduit dans le cabinet du secrétaire de la mairie, pendant que le coupable attendait dans le secrétariat.

— Eh! monsieur, dit le secrétaire quand il eut entendu le rapport du commissaire, que diable faites-vous là? Pour une simple farce, un mauvais crocodile empaillé, vous me rassemblez toute la ville sur la place! C'est tout au plus un délit de justice de paix, et vous en faites une affaire criminelle!

— Mais, monsieur le secrétaire, M. Bineau a dit...

— M. Bineau n'a rien à voir dans cette affaire. Parce qu'un vieux fou a offert d'acheter ce crocodile à la ville, ils se sont imaginé qu'il avait des trésors dans le ventre.

Il est crevé, tant mieux. C'est rendre une administration ridicule que de l'entretenir de pareilles affaires. Faites une mercuriale au petit garçon et renvoyez-le chez ses parents. Je ne veux plus entendre parler de pareilles sottises.

Le commissaire de police, qui croyait avoir fait preuve de zèle et qui était plus fier de son arrestation que s'il eût découvert une conspiration, s'en alla confus.

— Vous ferez sortir le petit garçon par la porte de derrière, afin que cela n'excite pas de rumeur sur la place.

Après un long et sévère discours du commissaire de police, qui y mit toute l'amertume d'une entreprise manquée, Charles-Marie s'en allait par les remparts pour rentrer chez sa tante lorsqu'il rencontra Berthe tout en larmes qui prenait le chemin de la mairie.

— Méchant, dit-elle en l'embrassant, nous as-tu fait assez de chagrins!

Alors seulement Charles-Marie pleura en voyant couler les larmes de Berthe.

— Sophie a eu une attaque de nerfs violente; courons vite, elle te croit en prison.

Dans la boutique, M. Triballet parlait à voix haute, et M. Delteil était affaissé sur une chaise.

— C'est de votre faute, monsieur, disait le gros docteur; on doit mettre plus de précautions pour annoncer un malheur... Vous saviez bien que mademoiselle Sophie était très-impressionnable; vous pouviez lui porter un coup mortel.

L'arrivée de Charles-Marie vint mettre un terme à cette discussion.

— Le voilà! cria Berthe en le portant dans ses bras

vers le lieu où Sophie était étendue, gardée par sa sœur.

— Comment! dit Sophie, vous êtes capable de pareilles choses!...

— Non, mon amie, dit Charles-Marie.

— Ce n'est pas toi, n'est-ce pas? dit-elle en le tenant embrassé.

— Je le disais bien à ces messieurs, dit M. Delteil.

Le soir, la ville de Laon fut remplie de groupes qui blâmaient sourdement la conduite du secrétaire de la mairie. M. Tanton se montra le plus indigné, car sa vengeance s'échappait. Il avait espéré qu'un procès en cour d'assises dévoilerait les farces des élèves du collége, et déjà il avait préparé une longue série de griefs contre M. Tassin, lorsqu'il apprit que Charles-Marie était relâché, ce qui annonçait assez que l'affaire n'aurait pas de suite. M. Tanton avait l'habitude, tous les soirs, d'aller jouer la poule à un billard borgne de la rue de la Herse.

A cause de ses moignons, il s'était fait fabriquer une queue de billard en forme de houlette, et il la maniait même avec adresse; mais, ce jour-là, il manqua la plus belle bille, car il parlait en jouant, et la colère d'une aussi belle affaire avortée lui enlevait ses moyens.

— Comment, disait-il, il sera permis à un élève de M. Tassin de violer et de dissiper les trésors d'un dépôt public sans que justice se fasse! Si j'avais seulement touché la queue du crocodile, je serais en prison à l'heure qu'il est. Mais on permet tout à ces messieurs du collége... Vous verrez qu'ils finiront par mettre le feu à la ville... et cela parce qu'ils ont un tambour-major.

En revenant de conduire ses élèves au bois, M. Tassin eut vent de l'affaire, et son premier soin fut de courir chez le commissaire de police afin de l'assoupir. Il comprenait

le scandale qu'avait occasionné cette aventure et le fâcheux contre-coup qui devait retomber sur lui.

Le lendemain, après l'heure des classes, il assembla tous les élèves, prononça un discours par lequel il menaçait de sa sévérité les moindres infractions à la discipline. Il appela Charles-Marie, et, après un roulement de tambour, décida son expulsion pour quinze jours. M. Delteil, à qui on avait volé les plumes et l'encre pendant la classe, et qui se promettait d'en parler au principal, fut tellement atterré par ce châtiment, qu'il regardait comme injuste, qu'il oublia ses propres intérêts pour consoler Charles-Marie en revenant avec lui par les remparts.

Ce ne fut pas sans mille détours qu'il apprit cette nouvelle aux marchandes de modes. Sophie voulait, dans son indignation, aller trouver le principal ; mais le vieux professeur la retint.

— Mon neveu est déshonoré, disait-elle.

— Laissez éteindre le bruit, dit M. Delteil ; dans huit jours il n'en sera plus question. Charles-Marie n'est pas coupable, mais vous ne persuaderez jamais M. le principal de son innocence.

Cependant l'*Observateur de Laon* parut le dimanche avec un article foudroyant qui partait de la plume de M. Bineau, heureux de faire pièce au secrétaire de la mairie. Toute la ville lut cet article imprimé en tête du journal :

« Jeudi dernier, notre riche bibliothèque a été le théâtre d'un grand désastre pour l'art. Le rare animal qui avait été offert à la ville par la générosité de M. Duval, à son lit de mort, est entièrement perdu pour la science, qui regrettera longtemps un aussi riche échantillon du fruit des recherches de nos savants intrépides dans les déserts.

Pendant l'absence du savant bibliothécaire, une main coupable a coupé le fil qui retenait l'animal vorace au plafond. Tout donne à penser que, dans sa chute, il est tombé sur le buste d'un Bourbon et l'a mutilé, fait qui démontre l'inutilité d'exposer aux yeux du public le représentant d'une branche qui ne règne plus en France. Cependant, les amateurs regretteront la perte du buste, dû à un ciseau exercé.

« Quoique l'instruction n'ait pas été menée avec tout le soin qu'exigeait une aussi grave affaire, on a retrouvé près du buste quelques écailles de l'enfant du désert. Des enfants étaient occupés à jouer sur la promenade. O surprise! le féroce ovipare, lancé par une main sûre, s'élance de la fenêtre de notre bibliothèque, qu'il n'aurait jamais dû quitter, et va tomber à une ligne des enfants. Un peu plus, et nous aurions de nouveaux malheurs à raconter. La ville s'émeut aux cris de frayeur de ces enfants; les habitants de notre cité crient vengeance; le corps mutilé de l'habitant de la mer Rouge est rapporté, suivi d'une foule nombreuse et attristée qui comprend la valeur d'une perte irréparable.

« Le Muséum d'histoire naturelle de Paris ne pouvait montrer à ses visiteurs un plus bel échantillon de l'habitué des bords du Gange, et le conseil municipal, qui s'occupe avec tant de soin des intérêts de la cité, s'était cru obligé, malgré des offres considérables qui auraient pu éteindre une partie du passif de la ville, de conserver soigneusement celui qu'il faut bien nommer, malgré ses appétits cruels, le crocodile.

« Après un commencement d'instruction, le coupable a été découvert : *lux facta est*. C'était un enfant qui ne soupçonnait pas la portée de son crime. »

Dans l'enthousiasme de leur expédition, Bineau et Lagache ne surent pas tenir leur langue; la bande des éleveurs de vers à soie connut bientôt qu'ils étaient les auteurs de l'attentat de la bibliothèque. Lagache avait conservé, comme preuve de sa victoire, une des dents du crocodile pour la joindre aux richesses de son musée de rapine. Cela fit réfléchir Robert, qui, tout en faisant partie de l'association, était souvent la victime de ses amis.

Robert, n'étudiant pas, était toujours le dernier en composition. Il l'était, *ex æquo*, avec Dodin, avec Bineau et tous ceux qui ne daignaient pas concourir aux compositions données par M. Delteil; mais madame Robert ne se payait pas de ses raisons, et lisait chaque samedi le bulletin de collége, tenant celui-ci d'une main, et de l'autre des verges. Robert voyait arriver le samedi soir avec terreur, car le samedi soir lui amenait régulièrement sa rente de fouet. Ses amis le surent et se moquèrent cruellement de Robert, qui, à l'âge de douze ans, était encore fouetté.

Malgré ce cruel châtiment, malgré les railleries, malgré la honte et la douleur, Robert ne travaillait pas davantage; son esprit était trop préocccupé d'un problème qui consistait à obtenir une bonne place dans les compositions sans étudier. La nature l'avait fait sournois et méchant; il prêta les mains à la nature et se fit volontairement *rapporteur*, ce qui est, dans les colléges, une fonction égale à celle du mouchard dans la société.

L'affaire du crocodile lui parut si importante, qu'il n'hésita pas à aller trouver le principal. Il lui dénonça le vrai coupable et entra dans les plus petits détails.

— Mais les preuves? dit M. Tassin.

— Monsieur, dit Robert, je ne sais pas ce que j'ai fait à

M. Delteil, je suis toujours le dernier en classe, et maman me bat tous les samedis.

— Je ne vous parle pas de cela, je vous demande des preuves, car vous venez me dénoncer vos amis.

— Monsieur, si vous vouliez dire un mot à M. Delteil, il me donnerait de meilleures notes, et maman ne me battrait plus.

— Savez-vous, monsieur Robert, dit le principal, que j'ai grande envie de faire appeler Bineau et Lagache dans mon cabinet, et que je les ferai expliquer devant vous.

— Monsieur, dit Robert, j'ai des preuves.

— Allons donc, il faut parler.

— Mais, monsieur, auriez-vous la bonté de dire à M. Delteil qu'il ne m'en veuille pas tant; qu'il me mette l'avant-dernier, mais pas le dernier.

— Vous êtes fort pour votre âge, monsieur Robert. Je vous comprends; vous voulez me vendre vos preuves : donnant, donnant. Je parlerai de vous à M. Delteil.

— Ah ! monsieur Tassin, vous êtes trop bon. Les preuves sont dans le pupitre de Bineau. C'est lui, aidé de Lagache, qui a décroché le crocodile, qui, en tombant, s'est cassé une dent. Lagache a conservé la dent, et je l'ai vue tout à l'heure encore.

— C'est bien, monsieur; retournez à votre étude, et travaillez : vous êtes un paresseux. Ce que vous avez fait est bien ; mais le but que vous mettiez à votre dénonciation n'est pas honorable. Cependant, quand vous apprendrez quelque chose contre les intérêts du collége, contre moi, contre mes professeurs, venez me trouver, et je vous donnerai, si la confidence en vaut la peine, dix immunités.

M. Tassin entra brusquement dans la classe de M. Del-

teil, et se livra à une perquisition générale dans les pupitres; ce qui amena la saisie de la grenouille de Larmuzeaux, des ustensiles de cuisine de Dodin, de la boîte à couleurs de Cucquigny, de la fameuse dent de crocodile et d'une multitude d'objets faisant partie du musée de Bineau et de Lagache. Les quatre élèves furent mis en retenue, et se tinrent pour heureux d'en être quittes à si bon marché; mais le principal fit retomber sa colère sur la tête de M. Delteil.

— Comment, monsieur, lui dit-il, vous permettez à vos élèves d'entretenir des animaux vivants, de faire la cuisine, de jouer à la loterie!

Le principal avait saisi également une espèce de roulette.

— Est-ce ainsi, monsieur, que vous tenez vos élèves? Ils font donc ce qu'ils veulent pendant la classe? Et au bout de l'année, quand viendront MM. les inspecteurs, notre classe paraîtra d'une faiblesse telle, que le blâme retombera sur ma tête. Pourquoi? Parce que vous vous occupez de matières étrangères à la classe.

M. Delteil voulut parler, mais M. Tassin, d'une voix haute, continua :

— Faites-y bien attention, monsieur; je vous surveillerai principalement, vous et vos élèves, moins coupables que vous. Tout ce qui s'est fait de mal ici depuis le commencement de l'année, vous en êtes complice; et, bien certainement, pour me décharger et montrer que la haute surveillance ne fait pas défaut aux classes les plus basses, je serai obligé d'en faire un rapport spécial à M. le recteur.

M. Delteil resta atterré après la sortie du principal. Il n'osait plus regarder ses élèves, dans la crainte de les trouver souriant de la verte mercuriale qu'il avait subie.

Pour cacher son embarras, il rangea ses feuillets de papier avec lenteur, décidé à ne plus travailler, pendant les classes, à son dictionnaire. En cinq minutes, sa faiblesse fit place à la résolution.

— C'est vous, monsieur, dit-il à Cucquigny, qui coloriez si bien des caricatures; puisque vous avez du goût pour le dessin, vous me dessinerez la carte de France avec les noms.

Avant la fin de la classe, il avait donné plus de pensums que dans tout le courant de l'année. Contre son habitude, il était sorti de sa chaire, marchant de long en large dans sa classe, faisant sonner sur les carreaux ses vieilles bottes fortes.

M. Tassin, aussitôt qu'il fut en possession de la fameuse dent de crocodile, fit prier M. Bineau père de passer au collége.

— J'ai su, monsieur, dit le principal, l'intérêt que vous aviez pris à découvrir le coupable dans l'affaire de la bibliothèque, et je vous félicite de votre zèle, quoique vous n'ayez pas réussi.

— Ce n'est pas de ma faute, dit M. Bineau; si M. le commissaire de police m'avait laissé faire, croyez que le neveu des demoiselles Carillon aurait reçu une leçon sévère de la justice.

— On m'a dit également, monsieur Bineau, que vous étiez l'auteur de l'article de l'*Observateur*, article aussi bien écrit que bien pensé.

M. Bineau s'inclina.

— Après avoir rendu hommage à la plume brillante qui a résumé dans quelques lignes éloquentes une indignation que nous partageons tous, permettez-moi, monsieur Bineau, d'en blâmer la pensée.

M. Bineau fit une grimace d'auteur dont la pièce est refusée à l'unanimité.

— Vous n'aviez pas réfléchi à la portée de cet article, monsieur Bineau, autrement vous ne l'eussiez pas écrit; moins que tout autre vous deviez l'écrire.

— Je ne comprends pas, monsieur, dit M. Bineau d'un ton sec.

— Reconnaissez-vous ceci? dit le principal en tirant la dent de crocodile d'un tiroir.

— C'est une dent, dit M. Bineau, peut-être de l'animal!

— J'ai poursuivi l'instruction beaucoup plus loin que vous, monsieur Bineau, et j'ai la douleur de vous annoncer que le neveu des demoiselles Carillon est innocent, et que M. Louis Bineau, votre fils, est le coupable.

— C'est impossible! dit le chef de bureau.

— Il avait pour complice le fils de madame Lagache.

— Qu'est-ce que vous m'apprenez là, monsieur Tassin?

— Eh bien, monsieur Bineau, écririez-vous encore aujourd'hui votre article? Vous comprenez bien que je trouve votre indignation toute naturelle; moi, qui n'ai pas l'honneur d'être né dans vos murs, elle a trouvé place dans mon cœur; mais le temps des Brutus est passé, je ne condamnerais pas mon fils, et je ne voudrais pas la ruine d'un établissement qui a déjà rendu des services à l'instruction. Les ennemis du collége sont nombreux dans Laon, monsieur Bineau, ils attendent en silence le moment de le renverser; sans le vouloir, vous leur avez donné raison; votre article à la main, ils vont se prévaloir d'un malheur auquel je suis étranger. Ils diront: « Ce n'est pas nous qui accusons le principal du collége, c'est un père qui envoie son fils au collége, c'est un homme

honorable qui n'a pas su maîtriser sa légitime indignation. » Et on les croira, car vous leur avez fourni des armes.

— Que faire? s'écria M. Bineau.

— Très-peu de chose : dans le prochain numéro, atténuez la portée de l'événement, et je vous promets de laisser l'accusation retomber sur la tête du neveu des demoiselles Carillon.

— Ah! monsieur Tassin, quel service vous me rendez là!

— C'est bien peu de chose, monsieur Bineau.

— Que pourrais-je faire pour vous être agréable?

— Je connaissais votre esprit, monsieur Bineau, mais j'ignorais que vous cachiez une plume aussi exercée.

— Vous êtes trop bon, monsieur Tassin.

— Est-ce qu'un jour ou l'autre, monsieur Bineau, il ne serait pas d'un intérêt local de démontrer, dans un article de l'*Observateur de Laon*, la haute portée des études de mon collége?

— Certainement, monsieur Tassin, et avec beaucoup de plaisir.

M. Bineau, dans le numéro suivant du journal, inséra une nouvelle ainsi conçue, qui avait pour titre : ENCORE LE CROCODILE! « M. le maire de la ville vient d'écrire à M. le maire de Soissons pour lui demander des renseignements positifs sur la valeur d'un naturaliste extrêmement habile qui est né dans cette ville. L'art n'a pas encore dit son dernier mot. Peut-être, à force de soins, parviendra-t-on à relier les tronçons du crocodile, fils du Nil, qui peuvent présenter encore quelque intérêt à la science et à la vue de nos concitoyens. »

VI

Ce qu'on fait dans les classes l'hiver. — M Delteil ose soutenir que l'Université pourrait faire quelques réformes. — Ce qu'il en arrive.

L'hiver arriva bientôt, et se fit sentir à M. Delteil plus vivement qu'à un autre. Il n'osa plus passer par les promenades, car, plus d'une fois, il reçut une décharge formidable de boules de neige sans se rendre compte de ses ennemis mystérieux. Il regardait en l'air, de côté, par devant et par derrière, et ne se doutait pas que Bineau et ses amis faisaient servir les meurtrières des remparts à les cacher. Il en eut le pressentiment et non la conviction; et ces ennemis qu'il ne pouvait combattre augmentaient sa timidité naturelle. Il se décida alors à traverser la ville pour aller au collége; mais un jour, en ouvrant la porte qui mène derrière la mairie, il fut saisi d'étonnement.

La porte était murée par une combinaison de neiges tassées qui formaient un mur de glace. Il descendit chez les marchandes de modes et dit le fait; mais les demoiselles Carillon ne pouvant donner de renseignements sur ce qui arrivait, Berthe sortit et prit les remparts pour aller examiner comment avait pu se produire un amas de neige si considérable. Elle revint, effrayée de la science d'architecture qu'avaient déployée les constructeurs inconnus de cette muraille de glace.

C'était une barricade composée de piquets fichés en terre, de lattes, de débris de bois, reliés par la neige, qui

prenait depuis le bas de la porte jusqu'en haut. Un voyageur y eût reconnu l'industrie des Lapons. Mais ce travail avait dû demander plus d'une heure et plus d'une main. Sophie Carillon dit bien que c'était un mauvais tour; et M. Delteil n'osa faire connaître sur quels garnements il portait ses soupçons.

A peine la classe était-elle commencée, que des parfums domestiques venaient caresser l'odorat du professeur. Un jour, c'étaient des pommes de terre; un autre, des pommes cuites. Dodin avait communiqué ses goûts de cuisine à toute la classe, qui employait le four du poêle à la cuisson de ces aliments. Craignant l'arrivée du principal, qui n'aurait pas toléré de telles odeurs, M. Delteil eut le courage d'envoyer chercher le portier, de confisquer les pommes cuites et de les lui faire emporter.

Paterculus (ainsi le nommaient les élèves) s'empara avec joie de la fournée qui faisait une concurrence à son commerce de pommes et de sucre d'orge; mais M. Delteil fut victime de son audace. Dès le lendemain, il n'y eut plus moyen de faire du feu. Quand le professeur entrait dans sa classe, le poêle allait et chantait dans sa maison de fonte; dix minutes après, il devenait triste, morne, et la fumée se répandait noire, épaisse, aussi méchante que l'échalote pour les yeux. M. Delteil fit ouvrir les fenêtres, puis la porte; des tourbillons noirs et menaçants s'élançaient en nuages épais par la fenêtre, mais n'empêchaient pas d'autres tourbillons de sortir du poêle.

Les élèves se plaignaient du froid, s'enfonçaient leurs casquettes sur les yeux et fourraient leurs mains dans leurs poches en regardant les capricieux fantômes qui sortaient du poêle, toujours suivis d'autres fantômes nuageux. La classe se passa ainsi. M. Delteil rentra chez lui

avec le nez violet et les yeux rouges. La fumée dura deux jours; le professeur de septième regardait les girouettes et consultait le vent, se disant qu'il était bien possible que sur une montagne la rapidité du courant d'air pût amener quelques désordres dans les cheminées.

L'industrie des pommes de terre se rétablit, et la fumée disparut. Paterculus, d'après les ordres du professeur, vint de nouveau procéder à une saisie; mais la fumée recommença avec tant d'acharnement et le froid était tellement vif, que Bineau eut l'audace de proposer à M. Delteil de battre la semelle ensemble.

— Est-il possible! s'écria M. Delteil, stupéfait d'autant d'audace.

Pendant que le professeur, abîmé dans des réflexions amères, cherchait une punition à infliger à Bineau, une partie de semelles s'était engagée dans la classe, chacun prenant son vis-à-vis comme pour la danse. Le tran tran des pieds résonnant sur les pavés fit lever la tête au professeur.

— Messieurs! s'écria-t-il.

Mais la partie était engagé entre quatre, et le bruit de leur exercice couvrait la voix de M. Delteil.

Deux nouveaux élèves prirent part à la partie de semelles et formèrent un coup d'œil curieux de douze jambes s'entre-croisant avec une rare habileté. Chaque coup de semelle retentissait comme un coup de marteau dans la tête de M. Delteil, qui eut l'idée de séparer les joueurs. Il descendit de sa chaire, comptant que son approche ramènerait l'ordre; mais le rhythme de la semelle est comme le tambour qui bat la charge à un assaut : la crainte avait fui du cœur des élèves, et il était aussi dangereux de pénétrer dans leur cercle que dans un bataillon

carré. Non-seulement les jambes, mais les bras se remuaient et revenaient frapper la poitrine comme pour y ramener la chaleur.

Bineau surtout apportait une extrême ardeur dans son jeu ; il avait pour vis-à-vis le timide Larmuzeaux et lui donnait des coups de pied à le renverser. Lagache et Cucquigny se livraient à la difficulté dans l'art de la semelle : ils cherchaient à tirer des étincelles des petits fers qu'un cordonnier prudent attache aux talons des souliers des collégiens pour en prolonger la durée.

— Messieurs; je me retire! s'écria M. Delteil, désespérant de se faire entendre au milieu d'un tel vacarme.

La partie de semelle continuant, il rangea ses papiers, ses plumes et son encre dans la poche de côté de sa houppelande et sortit de la classe, laissant ses élèves sans direction. Mais à peine eut-il fermé la porte qu'il se sentit embarrassé de ce qu'il venait de faire. Était-il convenable d'abandonner ainsi sa classe? Ne devait-il pas tenir tête à l'émeute? Fallait-il aller trouver le principal, qui le recevrait peut-être très-mal? M. Tassin ne rejetterait-il pas les torts sur la tête du professeur? Telles étaient les raisons qui agitaient l'esprit de M. Delteil pendant qu'il se promenait à grands pas devant la porte de la classe, sans oser y rentrer.

Heureusement le tapage avait cessé presque aussitôt la sortie du professeur. Les élèves étaient plus embarrassés que M. Delteil de leur coup d'État. Après maintes hésitations, le professeur rentra, la tête basse, car il craignait les regards effrontés des mutins.

La fumée avait complétement disparu pendant sa courte absence, et M. Delteil se dit qu'elle était le produit d'un complot.

— Messieurs, dit-il, je veux bien rentrer parmi vous, mais c'est la dernière fois. Ne comptez plus, à l'avenir, que je me laisserai intimider par votre tapage, je resterai en chaire, dussiez-vous y mettre le feu. J'aurais pu aller trouver M. le principal pour le prier de ramener l'ordre et de châtier les coupables, j'ai préféré vous faire rougir de votre conduite. Il y a dans la classe quelques mauvais garnements qui entraînent les autres; je les connais à fond aujourd'hui, et je m'arrangerai pour qu'à l'avenir ils ne puissent corrompre les bons. Leur conduite a été indigne; ils se fient sur ma bonté. Eh bien! puisque la modération ne fait rien, qu'ils craignent ma colère! Il ne sera pas dit que la classe de septième sera la plus mauvaise de tout le collége; il ne sera pas dit que cinq individus empêcheront les autres de travailler. Demain jeudi, M. Bineau restera l'après-midi en prison. Je regrette d'en venir à de telles extrémités; mais M. Bineau est un foyer de discorde; c'est lui qui remue tout ce qu'il y a de mauvais dans de jeunes esprits égarés.

— Ce n'est pas ma faute, dit Bineau, si le poêle a fumé.

— Malheureux! s'écria M. Delteil, au lieu de vous repentir et d'avouer votre crime, vous osez unir le mensonge à la perfidie!

— Pourquoi le poêle fumait-il? demanda Bineau.

— Et pourquoi ne fume-t-il plus? dit le professeur.

— Je n'en sais rien, dit Bineau; mais je ne peux pas souffrir le froid, et il m'a bien fallu me réchauffer.

— Vous avez osé me proposer de battre la semelle, effronté! à moi, à un homme de mon âge; cela est bon pour des polissons de votre espèce.

— Monsieur, maman me recommande de ne pas m'enrhumer.

— Taisez-vous, monsieur, je souhaite que la prison vous fasse rentrer en vous et vous rende meilleur. Dieu sait l'avenir que vous vous réservez en vous jetant à corps perdu dans une indiscipline calculée ! Encore, si vous laissiez la classe tranquille, votre conduite m'inquiéterait peu ; mais j'ai des élèves qui aiment le travail, qui ne se laissent pas corrompre par le spectacle de votre conduite déréglée. Voyez Charles-Marie, messieurs ; il n'a pas levé les yeux pendant vos tristes agitations ; il a continué à étudier, sachant bien que le travail est le meilleur préservatif contre l'entraînement aux plaisirs. Charles-Marie recevra cinquante bons points pour sa tenue pendant vos violences, et tous ceux qui se sont laissé entraîner par M. Bineau recevront chacun cent mauvais points.

Après avoir montré plus de courage que d'habitude, M. Delteil sortit, résolu désormais à ne plus faire de concessions et à sévir immédiatement contre les tapageurs. Le lendemain, qui était le jeudi, il envoya chercher le portier Paterculus, et, en sa présence, il fit enfermer Bineau dans le cachot des condamnés, après avoir prévenu, par un billet, le principal de cette punition. Le cachot était un endroit noir, sous l'escalier du premier étage, et qui donnait dans la classe même de sixième. Le jour n'y entrait que par un étroit judas percé dans la porte.

— Vous aurez soin, dit M. Delteil au portier, de n'ouvrir à M. Bineau qu'à huit heures du soir, quand les élèves reviendront de la promenade. A quatre heures, vous apporterez à dîner à M. Bineau.

Paterculus ouvrit l'énorme cadenas qui fermait la porte, fit sonner la porte de fer qui retenait le prisonnier, et joua la comédie du farouche geôlier pendant que Bineau fondait en larmes. Les élèves regardaient en silence l'exécu-

tion d'une condamnation si rigoureuse; Lagache ne quittait pas de vue le cadenas, comme s'il eût voulu en garder l'empreinte dans sa mémoire. M. Delteil, ayant pensé qu'un pareil spectacle était destiné à semer l'effroi parmi la bande des agitateurs, fit sortir tous les élèves et ferma la porte de la classe à double tour.

Vers les deux heures de l'après-midi, étant occupé à travailler dans sa chambre, le professeur se leva machinalement et ouvrit sa fenêtre, car il venait d'entendre la musique du collége qui passait, comme d'habitude, devant le magasin des demoiselles Carillon. M. Delteil n'avait pas une grande passion pour la musique, et il ne se serait pas dérangé pour si peu; mais un pressentiment lui fit regarder le défilé des collégiens.

A la tête, se tenait le mélancolique Larmuzeaux, plein de regrets d'avoir accepté les importantes fonctions de tambour-major, mal en harmonie avec son caractère; derrière lui venaient les tambours. Le maître de musique, M. Ducrocq, se faisait remarquer par sa haute taille, son chapeau plat à larges bords et sa petite clarinette; mais M. Delteil frissonna comme s'il eût aperçu un revenant en voyant au dernier rang des musiciens le petit Bineau, le bras fourré dans le pavillon de son grand cor et marchant avec l'audace d'un vieux troupier; pour le moment, il était occupé à marcher sur les talons d'un trompette à clefs qui n'allait pas au pas, et par cette manœuvre il couvrait de boue le bas du pantalon de son voisin.

M. Delteil crut qu'il se trompait. Il essuya le verre de ses lunettes; mais l'erreur était impossible. Bineau se distinguait du reste des musiciens par ses galons de caporal, insigne honorifique qui avait été décerné seulement au cor. La vue de Bineau, sorti miraculeusement de prison,

empêcha M. Delteil de travailler au moins d

Le professeur se demandait quel était l'être cieux pour avoir ouvert la porte de la prison, dait là-dessus en d'interminables conjectures, à commencer le lendemain une instruction son entrée en classe ; mais le lendemain il av prison et la fuite de la prison. Cette idée n que quand le professeur aperçut Bineau se p tément au milieu de la classe.

— Monsieur, dit celui-ci, M. Tassin m'a hier en liberté. M. Tassin a besoin de moi ; il que jamais on me condamne à la prison.

Bineau avait tellement appuyé sur les mot *pas*, que M. Delteil vit clairement qu'il n'éta une situation à lutter contre le principal. Il r chagrins en dedans, se replia dans sa chaire élèves se livrer à leurs dispositions naturell son contentement dans l'éducation de Charles- pendant cinq semaines, mérita cinq fois d'obt mière place en composition. Cependant il ne remarquer un sourd murmure parmi les collé il prononçait le samedi à haute voix l'ordre d nom de Charles-Marie surtout provoquait les

Un jour, M. Delteil fut mandé dans le cabi cipal ; il s'y rendit avec un vague sentiment d et, à mesure qu'il montait une marche, il aur descendre deux, craignant d'apprendre u M. Tassin était enveloppé dans une large robe et coiffé d'une calotte de velours noir brodée ment de fils d'or. Assis dans un fauteuil de cu bureau, il se tenait roide comme un ministre dience à un solliciteur.

— Monsieur, dit-il d'un ton de voix malveillant, vous donnez à mon collége un bien mauvais exemple ; aucune classe ne ressemble à la vôtre, et je vous dirai que cela ne peut pas durer plus longtemps.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit M. Delteil, pour contenir mes élèves...

— Ne m'interrompez pas, monsieur, ce que j'ai à vous reprocher est grave, tellement grave, qu'il est heureux que l'Université n'offre pas souvent de pareils exemples. Vous voulez rejeter vos fautes sur la mauvaise conduite de vos élèves, et c'est vous le premier qui les autorisez à agir comme ils le font. Un professeur qui n'agit pas avec intégrité ne doit attendre aucun respect de ses élèves : il y a, dans ces jeunes esprits, un sentiment du juste qui les fait se révolter contre un maître qui n'accomplit pas ses devoirs. D'où part l'exemple? D'en haut ou d'en bas? Du professeur ou de ses élèves? Eh bien, monsieur, vous avez donné le mauvais exemple, vos élèves vous ont suivi dans cette voie déplorable.

— Mais, monsieur le principal...

— Tout à l'heure, monsieur, vous vous défendrez, quoique les faits parlent assez haut pour que votre justification soit impossible. Il n'y a qu'une voix, monsieur, contre le favoritisme que vous montrez envers un de vos élèves ; tous les autres lui sont sacrifiés...

— On vous trompe, monsieur le principal.

— Oui, on pourrait me tromper si ce bruit m'était revenu par un de vos confrères : je croirais peut-être à la jalousie ; mais c'est dans la ville qu'on se plaint le plus haut. On en parlait dernièrement dans le monde ; au bal de la mairie, une personne considérable, dont je respecte les avis et dont j'honore le caractère, m'a prévenu de

veiller à un fait aussi grave, qui peut m'enlever la faveur des habitants de Laon. Voilà, monsieur, comment les meilleurs établissements tombent sans que l'œil du chef puisse apercevoir les symptômes qui en annoncent la ruine. Vous avez compromis mon collége par des actes de favoritisme, je le répète ; enfin, vous, mon subordonné, vous vous êtes conduit comme un ennemi ; M. Tanton, le maître de pension, n'eût pas fait pis.

— Je ne sais vraiment que répondre à cela, monsieur le principal.

— Je le crois bien, vous êtes embarrassé, et tout à l'heure vous me coupiez la parole.

— Je ne peux pas me défendre contre votre accusation, car je ne sais quel favoritisme j'ai pu employer.

— Et M. Charles-Marie ?

— Charles-Marie ! s'écria M. Delteil, que lui reproche-t-on ?

— On ne lui reproche rien dans cette affaire ; mais on se demande pourquoi vous l'avez fait sortir de la classe de huitième ?

— Monsieur le principal, vous savez aussi bien que moi qu'il était trop fort pour les autres élèves, son professeur en est d'accord, et vous-même avez autorisé cette permutation.

— Oui, monsieur, je me suis laissé prendre à vos piéges sans me douter de l'importance que vous y attachiez.

M. Delteil poussa un soupir et leva les yeux au ciel.

— A vous voir, dit M. Tassin, on ne se douterait pas de la ruse de vos combinaisons ; mais il ne s'agit pas de se poser en martyr, vous avez feint d'ignorer la cause de mon indignation, et je veux vous la faire connaître jusqu'au bout. Pourquoi teniez-vous autant à avoir M. Charles-Marie

dans votre classe, si ce n'est pour le favoriser aux dépens de ses camarades? Il n'y a qu'une voix là-dessus dans mon collége, je vous en avertis. M. Charles-Marie est trop souvent le premier pour qu'il en soit autrement. Un élève qui arrive en huitième sans savoir un mot de latin, qui saute dans une classe supérieure presque aussitôt, et qui obtient les premières places en thème, en version, en mémoire, en sagesse, cela ne s'est jamais vu et mérite d'être contrôlé.

— Charles-Marie a des dispositions particulières.

— Bah! c'est la grande raison de ceux qui n'en ont pas d'autres; vous voulez me faire passer le neveu des demoiselles Carillon pour un prodige, un enfant sublime, un Pic de la Mirandole peut-être; comment se fait-il que, sorti de vos mains, M. Charles-Marie ne sache plus rien, que vis-à-vis d'autres professeurs il reste muet, et que M. Goudrillas le montre dans ses notes comme un enfant borné? Si vous répondez à cela, j'avoue mes torts.

— Monsieur le principal, comme beaucoup d'enfants, Charles-Marie a peur de l'aridité des chiffres; l'arithmétique est moins voyante pour certaines natures; des chiffres les effrayent, troublent leur tête, et le moindre problème leur paraît un casse-tête, une surprise.

— Vous n'êtes pas maladroit dans vos explications, monsieur le professeur, et le régent de mathématiques serait de votre avis si M. Charles-Marie n'était pas la seule exception de sa classe. Il ne cherche même pas à résoudre un problème; il arrive dans la classe de M. Goudrillas sans copie, tandis que tous ses camarades, même ceux que vous traitez de paresseux, font leurs devoirs. Certainement tous ne sont pas de la même force, mais tous montrent de la bonne volonté; votre protégé, au contraire, semble un

zéro; si M. Goudrillas lui fait une question, il reste imbécile. Vous avouez donc que le grand génie que vous avez découvert pèche par le côté des mathématiques.

— Oui, monsieur le principal; moi-même, de ma vie, je n'ai pu, malgré des efforts puissants, me rompre aux combinaisons chiffrées.

— Et c'est votre condamnation que vous prononcez là, monsieur le professeur de septième; si vous ne savez pas l'arithmétique, je ne vous en blâme pas, je n'ai pas d'examen à vous faire passer; mais, si vous saviez l'arithmétique, il est certain que M. Charles-Marie apporterait à son professeur des compositions admirables; M. Delteil, professeur de septième, résoudrait les problèmes de son élève, et son élève serait nommé le premier comme pour les thèmes et les versions.

— Comment! monsieur le principal, m'accuseriez-vous de faire les devoirs de Charles-Marie?

— Telle est l'opinion générale, monsieur le professeur. Entre nous, avouez que vous y mettez peu de pudeur; vous logez chez les tantes de votre élève, des personnes assez mal vues dans le monde...

— Oh! monsieur...

— Pardonnez-moi, monsieur le professeur, je suis depuis plus longtemps que vous dans la ville; et moi, régent de septième, je ne me serais pas logé chez des femmes qu'on n'a pas surnommées sans raison les trois-sans-hommes.

— Quelle indignité! s'écria M. Delteil.

— Vous ne le saviez pas, monsieur le professeur; je suis content de vous édifier sur le compte de vos hôtesses. La vie d'un professeur doit être grave et réservée; peut-être eût-il été plus convenable de fréquenter une maison

d'un meilleur renom; enfin vous êtes libre de vos actions, et vous avez été vous établir chez des marchandes de modes qui ne vivent guère, dit-on, de leurs travaux d'aiguilles. Leur neveu était en huitième, vous l'avez fait passer en septième; il était externe, vous l'avez voulu externe libre, afin de ne pas le perdre un instant de vue. Vous arrivez avec lui en classe, vous sortez de classe avec lui; convenez que ces soupçons pouvaient facilement s'accrocher après vous; tant que votre élève est avec vous, c'est un aigle; qu'il passe dans d'autres mains, c'est un oison. Croyez-vous que la malignité n'ait pas presque raison de vous attribuer une bonne part dans les compositions du jeune Charles-Marie?

— Monsieur le principal, dit M. Delteil, je n'ai qu'un mot à répondre : j'ai trouvé un enfant rempli de bonne volonté et d'intelligence; je lui ai donné des conseils, des leçons même...

— Ah! s'écria M. Tassin. Et voilà l'homme qui ne voulait pas donner de répétitions à ses élèves, qui me parlait à moi-même, car vous ne renierez sans doute pas vos propres paroles, d'un immense travail qui ne lui laissait pas une minute de loisir depuis quinze ans!

— Et je le répète encore, monsieur le principal.

— Cependant, qu'est-ce autre chose que des répétitions ce que vous appelez conseils et leçons? Avez-vous le droit de donner des répétitions à un seul de vos élèves, qui devient privilégié et surpasse forcément ses camarades?

— Je n'ai pas voulu que Charles-Marie surpassât ses camarades; je l'ai trouvé plus faible qu'eux au début, je l'ai mis de niveau avec les élèves les plus avancés de ma classe : son intelligence a fait le reste.

— Vous savez vous retourner à merveille, monsieur le

professeur; mais votre conduite n'est pas loyale. D'ailleurs, à quel titre avez-vous accordé au neveu de mesdemoiselles Carillon, marchandes de modes, ce que vous avez refusé à moi, principal du collége? Si je vous ai parlé de répétitions, c'était dans votre intérêt, c'était pour augmenter vos émoluments, c'était pour renforcer les études, qui sont médiocres dans les basses classes.

— Un mot encore, monsieur le principal, dit M. Delteil; je comprends les répétitions, et je vous remercie de l'intérêt que vous semblez me porter; mais, puisque vous parlez de favoritisme, ne croyez-vous pas que les répétitions aident justement le favoritisme, puisque les parents pauvres ne peuvent jouir des avantages des parents riches? J'ai deux élèves ignorants dans ma classe : ils ont besoin tous les deux de répétitions; mais l'un est incapable de payer ces répétitions, tandis que les parents de l'autre peuvent s'imposer des sacrifices. Les chances ne sont donc plus égales.

— Cessez, monsieur, vos maximes détestables! s'écria M. Tassin dans un accès d'indignation, je suis trop bon d'écouter depuis une heure vos sophismes. L'Université, dans sa haute sagesse, a permis des répétitions, et vous osez vous poser en adversaire d'hommes qui n'ont pas résolu cette question à la légère. Vous parlez en ennemi de l'Université, monsieur le professeur.

— Oh! monsieur, s'écria M. Delteil.

— Bien certainement les jésuites ne tiendraient pas un autre langage!

M. Delteil voulut répliquer.

— Assez, monsieur, sur ce sujet! quoique vous vouliez en faire à votre tête et lutter contre l'Université, nous verrons qui l'emportera.

M. Delteil s'en revint à la suite de cette conversation, la tête perdue. Il lui sembla que son cerveau se brouillait et se remplissait de fumée; il avait le sang à la tête. Il prit le chemin des remparts, croyant à un malaise passager; il espérait que le grand air lui apporterait un peu de fraîcheur au front. En un moment, Charles-Marie, M. Tassin, les demoiselles Carillon, ses élèves, l'Université, les jésuites, s'étaient changés en une ronde qui tournoyait dans sa tête. Il marchait avec peine et ne distinguait plus les objets de la campagne, qui lui paraissait enveloppée dans un brouillard épais.

Arrivé près du lavoir, qui se trouve en bas de la promenade de la Plaine, le bruit de l'eau qui tombait dans de grands bassins de pierre le rappela un moment à la réalité. Il eut l'instinct de descendre dans le lavoir, de prendre de l'eau dans le creux de sa main et de s'en baigner le front, mais il retomba assis sans mouvement sur un banc de pierre.

— Voilà un vieux monsieur qui a l'air de se trouver mal, dit une des laveuses, qui avait remarqué la marche trébuchante du professeur.

A force d'eau et de compresses mouillées, les lessiveuses tirèrent M. Delteil de son évanouissement; mais il était plus pâle que le linge blanc. Heureusement, l'une d'elles, qui blanchissait les demoiselles Carillon, le reconnut, et, avec l'aide d'une autre femme, parvint à ramener le professeur chez lui.

M. Delteil, tout le long du chemin, tenait des discours sans suite qui se ressentaient de sa conversation avec le principal. Il avait le délire et une forte fièvre. Sophie Carillon, effrayée, envoya chercher M. Triballet.

— Pourquoi, dit-elle à Charles-Marie, n'es-tu pas revenu du collége avec M. Delteil?

— M. Tassin l'a fait demander; mais, après l'avoir attendu un quart d'heure, j'ai cru qu'il était occupé pour longtemps.

— Qu'est-ce qui a pu le prendre? s'écriait Sophie en mettant toute la maison en révolution pour donner au malade un lit supérieur en matelas, en couvertures, à celui qu'il occupait d'habitude.

M. Triballet fit une grimace en se voyant chargé de la guérison du professeur.

— Cela a l'air fort grave, dit-il; c'est une espèce de fièvre chaude, de transport au cerveau... très-dangereux.... Il faut d'abord voir à le saigner... Il n'est pas fort, votre savant; il n'a que la peau sur les os. Je ne sais vraiment pas trop comment nous ferons pour le tirer de là.

— Voyons, monsieur Triballet, dit Sophie, faut-il appeler un autre médecin?

— Vous voulez m'humilier, je le vois, mademoiselle Sophie.

— Du tout, il faut sauver ce pauvre M. Delteil; et il me semble que, si vous ne prenez pas vite un parti, la maladie s'augmentera de plus en plus.

Alors M. Triballet sortit en toute hâte chercher sa trousse chez lui. Sophie, penchée sur le malade, étudiait les symptômes de souffrance qui passaient sur sa figure; tout à coup elle tressaillit; le professeur avait balbutié le mot de trois-sans-hommes.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle en tombant sur une chaise, lui aussi!

Par moment, Sophie se figurait que ce terrible surnom était sorti de la mémoire des habitants de Laon, et qu'elle et ses sœurs, désormais, pouvaient vivre tranquilles sans être exposées à entendre cette insulte; mais la moindre

chose lui remettait en mémoire le jour fatal où elle découvrit ces mots écrits à la craie sur les volets de la boutique, et le coup qu'elle ressentit à l'instant fut d'autant plus violent qu'elle s'y attendait moins.

M. Delteil continuait à murmurer des paroles incompréhensibles; Sophie crut que son oreille l'avait trompée, et qu'elle était victime de ses propres pensées. Comment le professeur de septième, qui ne fréquentait personne, qui ne sortait pas de chez lui, pouvait-il avoir connu cette appellation?

Au milieu des mots sans suite que le délire enfantait dans la tête de M. Delteil, Sophie remarqua avec surprise le nom de Charles-Marie; mais elle attribua ce souvenir à l'affection que le professeur portait à son élève. Elle allait et venait dans la chambre avec inquiétude, comme une personne qui cherche sans espoir un moyen de guérison, lorsque, pour la seconde fois, M. Delteil prononça distinctement :

— Les trois-sans-hommes.

Il n'y avait plus moyen de se tromper; Sophie fléchit sur ses jambes, un voile passa sur ses yeux, et elle crut qu'elle allait tomber. Si la pensée de la maladie grave du professeur n'avait combattu la sensitivité de Sophie, elle eût été en proie à une violente crise; elle tomba sur un fauteuil, ses mains se crispèrent, et elle eut le courage de lutter et de vaincre sa faiblesse. Les pensées les plus tristes s'emparèrent de Sophie. Peut-être était-ce ce surnom qui avait porté ce coup à M. Delteil! Comment l'avait-il appris?

A force de raisonnement, Sophie en vint à penser que le professeur avait pu l'entendre répéter au collége. Mais alors l'amertume devenait plus vive encore dans le cœur de la marchande de modes; si ce mot était connu au col-

lége, Charles-Marie devait l'avoir entendu. La mélancolie de l'enfant ne pouvait-elle pas être attribuée à une injure qui le frappait, lui, le neveu des trois-sans-hommes! On avait dû le surnommer de la sorte. Les enfants sont si cruels dans leurs plaisanteries ! Tous deux faibles, le professeur et l'élève supportaient sans doute la raillerie froide dont les trois sœurs étaient atteintes depuis si longtemps par un ennemi invisible.

Une autre pensée poignante traversait l'esprit de l'aînée des marchandes de modes; les malades sujets au délire n'affectent pas grande variation dans leurs idées ; ce mot qui avait frappé l'imagination de M. Delteil allait revenir à chaque instant, de plus en plus accusé; tout le monde le connaîtrait, M. Triballet, Berthe et Charles-Marie, car un espoir restait encore à Sophie, c'était que son neveu ne l'eût jamais entendu. Sophie pensait combien il était difficile d'empêcher personne qu'elle de parvenir auprès du lit du malade.

— Docteur, dit-elle à M. Triballet quand il revint, je vous prie, dites bien à mes sœurs qu'elles pourraient nuire à la guérison de M. Delteil en venant dans sa chambre, que le moindre bruit lui cause de l'irritation.

— Il faudra pourtant quelqu'un pour le soigner, dit M. Triballet.

— Et moi, dit Sophie, ne suis-je pas là ?

— Mais la nuit ?

— Je passerai la nuit.

— Allons, voilà des folies, vous avez déjà une trop belle santé, n'est-ce pas, pour l'exposer à de grandes fatigues? Ce n'est pas une nuit à passer, c'est dix nuits.

— Eh bien ! je les passerai.

— Quel dévouement pour un bonhomme qui ne vous

en saura jamais de gré, car je doute qu'il en revienne.

— Est-il possible! s'écria Sophie.

— C'est une latte, cet homme-là ; il n'a pas de sang, qu'est-ce que vous voulez ?

— Parlez plus bas, docteur : s'il vous entendait!

— N'ayez pas peur, il n'entendra pas de huit jours; il a la tête occupée à bien autre chose. Mais enfin pourquoi ne voulez-vous pas que vos sœurs prennent un moment votre place?

— Parce que... dit Sophie en s'interrompant tout à coup.

— Parce que quoi? demanda M. Triballet.

— Rien, dit Sophie.

— C'est de l'entêtement, mademoiselle, et vous me cachez quelque chose, dit le docteur, qui avait pris des ciseaux dans sa trousse, et qui se rognait les cheveux suivant son habitude.

— Je tiens à garder moi-même M. Delteil, il sera mieux soigné... Caroline est triste et indolente; elle resterait au chevet du lit en oubliant qu'elle veille un malade. Berthe est trop vive et a besoin d'activité, elle remuerait dans la chambre.

— Qu'est-ce que dit donc le savant? dit M. Triballet en abandonnant ses ciseaux et sa chevelure.

Sophie se précipita entre le médecin et le lit du malade.

— N'écoutez pas, dit-elle en frissonnant, car M. Delteil venait de prononcer le nouveau mot qui entrait comme un poignard dans le cœur de Sophie.

Puis, après un moment de silence :

— C'est singulier, dit le docteur, ce qui se passe ici. N'écoutez pas? répéta-t-il en roulant ses gros yeux du malade à Sophie. Il y a donc un mystère?

Sophie ne répondit pas.

— Écoutez, mademoiselle Sophie, dit le docteur avec un profond soupir, vous n'êtes pas franche avec moi, vous me cachez quelque chose que j'ai le droit de savoir.

— Oh ! le droit... dit Sophie impatientée ; tenez, vous m'agacez...

— Oui, j'ai le droit de tout savoir comme médecin ; comment voulez-vous que je guérisse votre savant si sa maladie tient à un secret dont vous avez le fil?

— Docteur, dit Sophie, vous êtes bon et vous avez raison ; quoique vous n'ayez jamais manifesté de sympathie pour ce pauvre M. Delteil, promettez-moi de le guérir.

— Je ne peux vous promettre que le possible.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, est-ce donc impossible?

— Ce n'est pas impossible non plus ; la maladie n'est pas encore dans son ensemble, je ne sais de quel côté elle tournera ; tout ce que je peux vous promettre, c'est de me mettre de toutes mes forces à la combattre ; puis-je mieux dire?

— Docteur, donnez-moi la main, vous êtes un brave homme ; je vais vous dire ce que je cherchais à vous cacher depuis si longtemps. Vous rappelez-vous du jour où me prit ma première attaque?

— Certainement, mon enfant ; j'y suis habitué, aujourd'hui ; mais les premières fois m'ont été pénibles.

— J'ai manqué de confiance avec vous, docteur ; j'aurais dû vous dire que ces attaques venaient de ce qu'un matin, en ouvrant la boutique, Caroline trouva sur les volets ces mots écrits en grosses lettres : *Magasin des trois-sans-hommes*. Est-ce assez lâche d'avoir insulté de la sorte trois sœurs qui vivent honnêtement de leur travail et qui n'ont jamais fait de tort à personne?

— Ah ! vous le saviez, dit M. Triballet, je le savais aussi.

— Et vous ne m'en avez jamais parlé.

— Pourquoi faire? dit le docteur, renouveler des chagrins irremédiables, puisque je vous ai toujours entendue dire que vous ne vouliez pas vous marier.

— Oh ! non, dit Sophie tristement.

— Mais je ne savais pas que vos attaques venaient de là.

— De là ou d'ailleurs, dit Sophie, qu'importe? Le mal n'en est pas moins le mal. On ne le guérit pas, mais avec du courage on le supporte.

— Bonne mademoiselle! s'écria M. Triballet; mais je ne vois pas le rapport entre cela et la maladie de M. Delteil.

— C'est pourtant simple : dans son délire, M. Delteil répète ce qu'on avait écrit sur les volets de la boutique.

— Ah bah ! dit le docteur, il l'aura entendu circuler dans la ville.

— Cela se dit donc beaucoup? dit Sophie avec tristesse.

— Non, moins, très-peu même ; dans les commencements, je ne dis pas. Il y a tant de gens qui n'ont rien à faire et qui s'occupent d'un mot ; mais celui-là est passé, je ne l'entends plus aussi souvent, je ne l'entends plus du tout. Et vous vous affligez de ce que le professeur le connaît?

— Pas précisément, dit Sophie ; mais cela a dû frapper vivement l'esprit de M. Delteil, puisqu'il le répète dans son délire.

— Il ne faut pas croire aux délires plus qu'aux rêves et aux cauchemars ; les malades reviennent aux choses les plus indifférentes, on ne sait pas pourquoi. Ils parlent de choses auxquelles ils n'ont jamais songé.

— Vous êtes sûr, monsieur Triballet?

— Certainement.

— Voilà pourquoi je ne veux pas que mes sœurs entrent dans cette chambre... Berthe ne sait rien, il vaut mieux qu'elle l'ignore; quant à Caroline, qui sait si sa mélancolie ne vient pas de ce triste souvenir?

— A votre place, dit M. Triballet, je sais bien ce que je ferais; la guérison du professeur serait plus certaine, il serait mieux soigné, mieux traité.

— Dites, docteur, que faut-il faire?

— Je l'enverrais à l'hôpital.

— Oh! docteur! s'écria Sophie d'un ton de reproche.

— Allons, le mot vous fait peur, vous êtes comme tout le monde; cependant, si j'étais malade, j'aimerais mieux aller à l'hôpital que de languir chez moi.

— Mieux soigné? répétait Sophie; vous ne me connaissez guère, docteur. Je veux faire pour M. Delteil ce que ferait sa mère. Voyons, est-il convenable à un professeur du collége d'aller à l'hôpital?

— Il y a passé de plus grands seigneurs que lui, et qui ne s'en trouvaient pas plus mal.

— N'importe, docteur, ne me dites plus ce vilain mot. Je ne vous demande que cela: êtes-vous bien décidé à soigner mon pauvre malade?

— Comme je vous soignerais, mademoiselle.

— Ah! je vous remercie et vous en aurai une éternelle reconnaissance.



VII

Un baryton de province. — Le dictionnaire grec de M. Delteil. — Caroline aime.

L'habitude des jeunes gens de Laon est de se promener dans l'hiver, entre cinq et six heures du soir, sur la place du Bourg ; la promenade n'est pas longue, elle se termine au puits Saint-Julien, qui est la fin de la rue Saint-Jean ; mais elle a son importance. Les couturières sortent pendant leur goûter, les employés quittent leurs bureaux, les élèves leurs études ; c'est un va-et-vient assez remarquable pour une ville dont les autres rues sont désertes.

L'espace situé entre la place du Bourg et le puits Saint-Julien représenterait assez le mouvement du Palais-Royal à cinq heures, si un grain de sable donnait la mesure d'un rocher. Là sont les boutiques les plus somptueuses de Laon ; on y voit des magasins de bonneterie, un libraire, un tailleur de confection, un marchand de fer, un pharmacien, deux marchandes de modes, un sellier et deux épiciers. Peu de maisons bourgeoises se mêlent à ce commerce, excepté toutefois celle des dames Marcillet, qui est restée avec sa large façade et son toit élevé couronnant trois étages qui paraissent plus élevés que la cathédrale dans une ville qui bâtit des maisons d'ordinaire très-basses.

Dans les maisons de commerce il y a des demoiselles de boutique, et c'est ce qui explique peut-être pourquoi les jeunes gens ont choisi ce parcours de la ville pour s'y promener par bandes de trois ou quatre. Si les apprenties

couturières se montrent deux fois par jour dans l'intention d'être remarquées des clercs d'avoués, à leur tour les clercs d'avoués ne sont pas fâchés de parader dans leur jeunesse devant les demoiselles de boutique.

La rue de Vaux, où demeurent les demoiselles Carillon, ne jouit pas d'un tel mouvement; cependant l'hôtel du Griffon, situé en face, amène à sa table d'hôte quelques voyageurs, et, par exception des jeunes gens de la ville. Caroline Carillon remarqua entre autres un jeune homme qui prenait ses repas au Griffon, et qui, plus d'une fois, lança un coup d'œil prolongé dans la boutique des marchandes de modes. Ce regard fut la cause de la mélancolie de Caroline, qui chercha à connaître le nom de l'inconnu.

M. Jannois, commis de la poste, devint, à son arrivée, l'homme à la mode de Laon. Il passait pour un chanteur admirable, d'après des bruits de salons. Les dames Marcillet, dont la plus jeune est mariée à l'avocat Marcillet, firent sa réputation, car le commis de la poste fut invité à leurs soirées, grâce à sa toilette exquise. Il donnait le ton aux jeunes gens de Laon par ses habits, qu'on croyait d'une coupe parisienne, mais qui venaient de Soissons, où M. Jannois avait passé six mois en qualité d'inspecteur des postes.

Nulle part on ne vit la couleur de son argent, qui était employé en objets de toilette apparents, tels que chemises, jabots, manchettes, gants, odeurs et parfumeries de toute espèce. Les créanciers de M. Jannois expliquèrent honnêtement ses manques de payements par des qualités artistiques qui prenaient un grand éclat dans le monde de province où vivait le commis de la poste.

M. Jannois, avec sa voix de baryton, une barbe noire peignée avec un grand soin, le teint olivâtre, la figure allongée, des manières de salons parisiens, offrait un de ces

types que les femmes adorent chez les premiers rôles de l'Ambigu. Il tournait un compliment de soirée avec des airs d'*Antony*, qui est tout à fait inconnu aux jeunes bourgeois.

On ne s'expliquait pas la maigre place de commis de la poste avec cette apparence de distinction; la vérité est que M. Jannois, élevé à Paris pour le Conservatoire de musique, avait rêvé un moment la vie fastueuse des chanteurs d'opéras; mais il fut désillusionné cruellement par un professeur sérieux, qui lui fit comprendre qu'une voix agréable, une certaine méthode, ne mènent à rien.

Les chanteurs parisiens qui sont applaudis tous les soirs ont déjà usé deux poitrines avant d'arriver à la réputation qui fait que le public ne les admire qu'à leur décadence. C'est l'histoire des femmes entretenues, qui n'arrivent à une célébrité chèrement payée qu'à l'âge de trente ans. Comme les chanteurs, elles ont passé douze ans à lutter, à dépenser leur jeunesse, qu'elles exploitent plus tard et qu'elles conservent sous le masque de l'adresse.

Le professeur du Conservatoire, qui ne voyait pas dans son élève assez de force pour lutter dix ans, lui fit comprendre clairement la triste vie qu'il se préparait.

— Vous riez, lui dit-il, de Ponchard, qui chevrote des romances dans les salons, mais Ponchard s'est fait une réputation quand il chantait. Aujourd'hui il se fait des rentes avec une ancienne renommée dont Paris conservera le souvenir jusqu'à sa mort. Autant vous aurez de peine à vous faire un nom dans les arts, autant vos ennemis useront leurs dents à vous l'enlever. On ne perd pas plus sa réputation qu'on ne la vole. Soyez certain que chaque homme qui a un nom à Paris, à part de rares exceptions, l'a gagné par des travaux inouïs; et contre ces travaux



viendront échouer malignités, critiques violentes, diffamations. Vous, monsieur Jannois, vous n'avez pas assez de voix pour arriver; au bout d'un an de théâtre (et votre réputation ne serait pas faite en douze mois), vous seriez plus ridicule à trente-cinq ans que Ponchard à soixante.

L'élève n'eut pas assez d'intelligence pour comprendre la vérité de ces conseils sévères; il sortit du Conservatoire et essaya, pendant deux ans, de chanter dans des concerts montés par des médiocrités semblables à lui; il obtint quelques succès, dus à une toilette irréprochable au dehors, mesquine au fond; mais il ne gagnait pas sa vie, et dépensait des trésors de ruses pour ne pas dépenser d'argent.

Quand vint la misère, cette terrible misère parisienne que connaissent également les faux et les vrais artistes, et les commis de monts-de-piété, Jannois songea à sortir de sa position. Jusque-là, il avait vécu maritalement avec une chanteuse de concert, qui fournissait aux besoins du ménage; mais un jour, revenue des manières distinguées de son amant, elle partit à l'improviste, engagée au théâtre de la Haye.

Jannois se crut sauvé en acceptant une place de surnuméraire dans les postes. Il passa ainsi dix ans en province pour arriver à gagner quinze cents francs. Il laissa dans chaque ville des souvenirs à ses créanciers et aux musiciens; les uns, furieux d'avoir été trompés et se vengeant sur le dixième que la loi accorde pour les dettes; les amateurs et les dames, parlant avec enthousiasme du beau talent qui était désormais perdu pour le pays.

M. Jannois, que ses manières et sa voix faisaient accueillir par l'aristocratie en province, et qui trouvait dans certaines villes son couvert mis deux fois par semaine dans

les maisons nobles, fit la grimace en se trouvant isolé sur la montagne de Laon, qu'il appelait dédaigneusement un trou.

Quoique bien reçu dans la maison de l'avocat, grâce à sa voix et à son costume, il en sortait plein de colère contre les petits verbiages, les menus scandales, la vie rétrécie des dames Marcillet. Sans être un grand artiste, il avait assez fréquenté de musiciens pour se rendre compte de la valeur des tapotements de madame Marcillet la jeune sur un mauvais piano. L'ennui le prit jusqu'au jour, où il s'aperçut que Caroline Carillon l'observait à travers les rideaux de la boutique.

A partir de ce moment, il resta seul, sous le prétexte de fumer un cigare, après le dîner des pensionnaires, dans la salle à manger de l'hôtel du Griffon; et la connaissance se fit de telle sorte, qu'un jour M. Jannois entra dans la boutique des demoiselles Carillon comme un ancien ami. C'était le soir, à l'heure ou Sophie et Berthe étaient allées faire un tour sur la promenade Saint-Just; Caroline rougit extrêmement, et répondit tout de travers à M. Jannois, qui lui demandait une romance.

Le fait de vendre de la musique était si miraculeux, que les sœurs non-seulement ne se tenaient pas au courant des nouveautés musicales, mais avaient résolu de vendre leur fonds de musique. Caroline apporta un assez volumineux paquet de romances jaunies, qui pouvaient avoir dix ans de date; mais ce n'était pas là l'inquiétude de M. Jannois. Tout en faisant semblant de feuilleter le paquet, il tournait les plus jolis compliments à Caroline, avec un accent parisien si séduisant, qu'elle croyait entendre des variations jouées par un instrumentiste habile.

Le commis de la poste se plaignit vivement de sa triste

situation à Laon, de la solitude dans laquelle il vivait, le tout entremêlé de flatteries adroites pour Caroline ; et sa mine et ses yeux annonçaient une telle mélancolie, que la jolie marchande se laissa prendre à ces façons désespérées, qu'il était alors de mode de porter. M. Jannois demanda et obtint la permission de venir quelquefois causer après son dîner ; il sut intéresser Caroline à des souffrances factices qu'elle partageait réellement, pendant que Sophie et M. Triballet se demandaient la cause de ses chagrins. Caroline comprenait qu'elle faisait mal en recevant un jeune homme pendant l'absence de ses sœurs ; bien des fois elle voulut l'avouer à Sophie, mais elle était retenue par des craintes vagues, des reproches de son aînée.

La maladie de M. Delteil accéléra cette liaison ; les deux sœurs n'allaient plus promener. Sophie ne quittait pas la maison : elle passait la journée dans la chambre du malade ; mais Berthe restait dans la boutique, et empêchait Caroline de recevoir M. Jannois. Le premier jour, elle lui fit signe de ne pas entrer lui rendre visite ; mais, comme pendant deux soirs le commis de la poste se promena de long en large devant la boutique, elle craignit que Berthe ne remarquât le manége ; elle-même se sentait atteinte d'une mélancolie profonde de voir briser ses douces conversations du soir ; elle n'hésita plus, et écrivit un mot à M. Jannois, par lequel elle le priait de ne plus la compromettre, qu'elle lui en donnerait les raisons le même soir, qu'il n'avait qu'à l'attendre, à la tombée de la nuit, derrière l'hôtel du Griffon. Ce ne fut pas sans de longues hésitations que Caroline donna ce rendez-vous ; mais, après des combats sans nombre, elle était résolue à prier M. Jannois de ne plus chercher à la revoir.

Ayant prétexté une acquisition à faire dans le voisinage,

elle laissa Berthe garder la boutique, et s'élança toute tremblante sous la voûte de l'hôtel du Griffon, qui mène aux remparts. Elle reconnut le commis de la poste à la lueur de son cigare.

—Monsieur, dit-elle, oubliez-moi, nous ne pouvons plus nous revoir.

Mais M. Jannois avait pris ses mains et les serrait sans répondre.

— Laissez-moi, monsieur, on peut nous rencontrer.

Caroline était tremblante, en proie à une vive émotion; le commis de la poste, qui avait appris dans la vie parisienne à brusquer le commencement d'une liaison, lui jeta la moitié de son manteau sur les épaules, en lui disant que c'était pour la garantir du froid, et aussi pour ne pas être reconnue. Grâce au manteau, M. Jannois put prendre familièrement la taille de la marchande de modes, qui se laissait aller sans mot dire, effrayée du progrès que cinq minutes avaient fait faire à sa liaison.

— Je ne peux pas aller plus loin, disait Caroline, que diraient mes sœurs?

Alors, M. Jannois se mit à parler de son amour, qui durait depuis si longtemps en secret; et comme il avait l'habitude du monde et des phrases galantes, sa conversation ne tarissait pas; quelquefois il penchait la tête sur le manteau, et il était bien difficile à Caroline de fuir la rencontre des lèvres du jeune homme, qui, par la position heureuse de son bras droit, pouvait d'ailleurs empêcher toute espèce de résistance. Les conversations amoureuses semblent doubler le mouvement des horloges; Caroline tressaillit tout à coup en entendant les heures graves de la cathédrale sonner lentement et longuement.

— Mon Dieu! dit-elle, on dirait minuit.

— Il n'y a pas une heure que nous sommes ensemble, mon amie.

— Vous me trompez, monsieur, le temps passe vite ; il faut que je rentre. Ah ! pourquoi suis-je venue ?

Un baiser du jeune homme servit de réponse à cette question.

— Finissez, monsieur, je vous en prie ; c'est bien la dernière fois que je viens...

M. Jannois prouva qu'il voulait profiter de cette dernière fois, et étouffa sous son manteau les plaintes de Caroline.

— Faites comme si vous ne m'aviez jamais connue, dit-elle en arrivant près de l'impasse de l'hôtel du Griffon.

— Demain soir, disait M. Jannois, je vous attendrai à la même heure, ma chère Caroline.

— Cela ne se peut pas... oubliez-moi, monsieur ; je suis déjà trop malheureuse.

— Demain, dit le jeune homme, j'irai vous prendre chez vous.

— Oh ! non, vous ne le ferez pas, n'est-ce pas ?... je viendrai plutôt.

— Bien sûr ?

— Oui, à la même heure.

Le jeune homme demanda des gages. La marchande de modes en donna autant qu'elle s'en laissa prendre.

Caroline rentra chez elle en détournant la tête, car elle avait la figure en feu, et elle craignait que Berthe ne remarquât sa rougeur.

— Que tu as été longue ! lui dit celle-ci.

Caroline s'excusa en répondant qu'elle avait entendu parler d'un grand incendie dans un village de la vallée, et qu'elle avait, ainsi que beaucoup de curieux, cherché à s'en assurer en regardant des remparts. Et, pour éviter

d'autres questions, elle se mit à fredonner en remuant divers objets dans la boutique. Sans y mettre de malice. Berthe s'écria :

— Tu es bien gaie, ce soir; est-ce d'avoir vu l'incendie?

Caroline fut embarrassée un instant.

— Tu es sotte, ma sœur; je ne me réjouirais pas de savoir qu'une ferme brûle; mais l'air m'a fait du bien, cela me remue le sang.

— Je le crois bien, dit Berthe, il ne fait pas chaud, l'air est vif.

— J'aime ce temps-là, dit Caroline.

— Comme tu es singulière! tu ne voulais pas te promener avec nous pendant l'automne, tu restais enfermée à la maison; maintenant qu'il neige, qu'il gèle, tu trouves le temps à ton gré.

— Vous aimez la chaleur, dit Caroline un peu sèchement, j'ai bien le droit d'aimer le froid.

Cette petite querelle irritait Caroline, qui rougissait d'ajouter un mensonge au bout de chaque parole, lorsqu'elle fut terminée par l'arrivée de M. Triballet, qui descendait l'escalier, après avoir passé la soirée avec Sophie Carillon auprès du lit du malade.

— Eh bien? lui demanda Berthe.

— Toujours la fièvre et toujours un peu de délire, mais nous touchons au bout, je l'espère... Mesdemoiselles, je me sauve; je vous demande pardon, je suis en retard, on m'attend chez madame Marcillet la jeune.

Le docteur sortit précipitamment; d'ailleurs, il ne pouvait causer qu'avec Sophie, qui semblait lui mâcher la conversation, tandis qu'il était tout à fait gêné avec les deux cadettes.

Le lendemain, Charles-Marie revint tout en pleurs du collége. A la suite de la maladie de son professeur, il était resté deux jours sans aller en classe; pendant ce temps, un maître d'études suppléant avait dicté un thème pour servir de composition. Charles-Marie, n'ayant pas la dictée, ne put composer, et fut classé le dernier sur la liste, au grand contentement de ses camarades. M. Tassin étant entré par hasard dans la classe de septième, jeta un regard sur le tableau des places qui était accroché à la chaire du professeur, et dit avec un sourire :

— Ah! M. Charles-Marie est le dernier!... c'est étonnant, lui qui est toujours le premier. On voit bien que M. Delteil n'est pas là.

Les élèves, encouragés par le principal, se mirent à rire bruyamment. Charles-Marie, humilié, dit ce qui était arrivé : qu'il n'avait pas pu faire un thème dont il n'avait pas la dictée.

— Tout cela est bien imaginé, dit M. Tassin; mais vous vous êtes absenté exprès le jour de la dictée, afin de donner un motif raisonnable... Qu'aviez-vous à faire auprès de M. Delteil? Êtes-vous, par hasard, son médecin ou son pharmacien?

Les élèves rirent de plus belle. Charles-Marie dit que sa tante l'avait retenu deux jours à la maison.

— Ah! mon petit ami, dit dédaigneusement le principal, vous avez perdu un maître qui vous était bien dévoué, et qui vous aurait rendu bien savant... Dites-moi, est-ce que vos devoirs vous coûtaient beaucoup de travail?

Charles-Marie n'osait plus lever les yeux, se sentant entouré de regards ennemis; les larmes lui montaient dans les yeux; il faisait de vifs efforts pour les empêcher de couler.

— Allons, dit M. Tassin, quand M. Delteil sera guéri, vous serez plus heureux dans vos compositions, n'est-ce pas? vous serez encore le premier.

De grosses larmes coulaient une à une sur le papier de l'écolier honteux.

— Il ne faut pas pleurer pour si peu... Tenez, monsieur Charles-Marie, si vous voulez que je croie que vous faites vos devoirs vous-même ou sans l'aide de votre professeur, dites-moi combien font neuf fois neuf?

C'était une façon grossière de montrer aux élèves de septième l'ignorance de l'enfant, car Charles-Marie était atterré par la forme des chiffres : il ne répondit pas. A sa droite, une voix lui soufflait soixante-trois; à sa gauche, trente-sept. C'est la tactique ordinaire des écoliers pour mettre un camarade dans l'embarras, tout en ayant l'air de venir à son secours.

— Et huit fois huit? demanda M. Tassin.

Les élèves continuèrent à lancer des chiffres faux à voix basse. Le principal descendit ainsi tous les degrés de la table de Pythagore, jusqu'à ce qu'il fût arrivé à cette question dérisoire :

— Combien font un et un?

Mais Charles-Marie, ne pouvant plus supporter cette humiliation, fondit en larmes.

— Allons, mon petit ami, dit M. Tassin, si vous voulez obtenir cette année le prix d'arithmétique, vous avez beaucoup à travailler; M. Delteil aura bien du mal à vous instruire.

Sophie fut vivement touchée de la désolation de Charles-Marie, qui ne pleurait jamais. Elle lui fit mille questions, lui demanda s'il avait été battu ; mais l'enfant ne répondit pas. Sophie, ayant lu son bulletin imprimé, crut que son



amour-propre avait été froissé d'être le dernier dans la composition de thème. Charles-Marie refusa d'aller au collége pendant l'absence de M. Delteil; la marchande de modes se dit que sans doute le nouveau professeur était brutal. Elle eût bien été s'en expliquer avec M. Tassin, mais la maladie de M. Delteil réclamait encore ses soins.

Cependant, peu à peu le délire s'en alla avec la fièvre, et un matin le vieux professeur fut tout étonné de voir l'aînée des trois sœurs pâle et assoupie dans un vieux fauteuil près de lui. M. Delteil se crut le jouet d'un songe; il essaya de se lever, mais il retomba sur son lit, et ses mouvements réveillèrent Sophie.

— Ah! s'écria-t-elle oubliant ses fatigues, vous voilà donc mieux.

— Est-ce que j'ai été malade?

— Quinze jours, monsieur, sans connaissance.

— Quinze jours! dit M. Delteil; et mon dictionnaire!

— Quel dictionnaire? demanda Sophie.

— Je suis bien en retard, dit-il... Faites-moi voir mes papiers, ma chère demoiselle.

Sophie alla vers le bureau sur lequel étaient entassées des notes.

— Est-ce ça? dit-elle.

— Oui, oui, s'écria le professeur avec un accent de joie.

Sophie prit les notes avec précaution, et les porta sur le lit du malade; en même temps elle tirait les rideaux de la fenêtre, et le soleil se précipita dans la chambre.

— Ah! quel beau soleil, dit M. Delteil, et qu'il fait bon de vivre!

Et il remuait tous ses vieux papiers, lisait avec attendrissement des définitions de mots grecs, et caressait les

feuillets comme des amis qu'on n'a pas vus depuis longtemps.

— Pardonnez-moi, mademoiselle Sophie, dit le professeur, je vous oublie ; vous me trouvez bien ingrat, n'est-ce pas?... Voulez-vous me permettre de vous serrer la main ?

Alors seulement il s'aperçut de son amaigrissement, en comparant sa main avec la main de la marchande de modes. Sophie comprit sa pensée.

— Dans huit jours, dit-elle, il n'y paraîtra plus ; d'abord, je veux que vous mangiez aujourd'hui ; comme vous devez avoir faim !... Cependant, il ne faut pas faire de folies : je le demanderai à M. Triballet... Je vous ferai du bouillon de poulet bien léger : il faut que vous guérissiez tout de suite.

Le pauvre professeur ne savait plus que répondre, tant il était reconnaissant des bontés de la marchande de modes. Depuis trente ans qu'il vivait seul, il n'était pas habitué à ces soins, à ces délicatesses qui n'existent que dans la vie de famille. Logeant dans des garnis médiocres depuis qu'il était dans l'instruction, trop timide pour entrer en connaissance avec ceux qui lui louaient, le professeur avait fini par croire que la vie était son grand dictionnaire. Ses notes manuscrites étaient ses enfants ; hors de là, il ne soupçonnait rien dans le monde. Sa taciturnité, son maigre équipement, n'intéressaient personne en sa faveur ; ses supérieurs ne faisaient pas attention à lui, ses confrères en rougissaient, et les enfants, ses inférieurs, le tournaient en ridicule.

M. Delteil avait bien compris le triste rôle qu'il jouait dans la société ; mais il ne s'en était pas affecté ; ou, si quelque pensée de ce genre avait un moment passé par sa

tête, le travail l'en avait chassée immédiatement. Il dut à sa convalescence de connaître l'amitié ; la sœur de charité qui panse les plaies d'un soldat blessé, l'homme du peuple qui se dévoue pour sauver un malheureux qui se noie, le prêtre portant des paroles d'espérance au mourant, furent dépassés par la marchande de modes, que M. Delteil crut un ange égaré sur la terre. Alors seulement il comprit ce qu'est la femme, car jusqu'alors il ne s'en était pas douté.

A quarante-cinq ans, le professeur découvrit une nouvelle vie où l'air était plus pur, le ciel plus beau, les arbres plus verts, les hommes meilleurs. Il attribua ce paradis à l'influence de Sophie, sans se douter que la convalescence portait ses fruits. Un matin, en se réveillant, M. Delteil se surprit à fredonner une petite chanson vieillotte qu'il tenait probablement de sa nourrice ; il sauta résolûment à bas du lit pour la première fois depuis sa maladie, et il courut à son miroir cassé pour être certain que c'était bien de sa bouche que sortaient ces *tradéridéra* qui l'étonnaient.

Il ouvrit la fenêtre ; le temps était sec, la gelée avait blanchi les chemins ; la montagne de Vaux, dans ses détours, mène au faubourg, où des maisons couvertes en ardoises brillantes et en briques annoncent la richesse des cultivateurs. Au pied de la montagne, la Grange-Lévêque, avec son architecture de briques, lui rappela la légende fantastique d'un évêque lancé du haut de la citadelle dans un tonneau garni de clous à l'intérieur.

En d'autres circonstances, M. Delteil eût peut être comparé sa situation à celle du prétendu martyr ; mais il oubliait ses souffrances passées en se promenant de l'œil dans la longue montagne de Chambry, avec sa bordure de

peupliers, qui ne s'arrête qu'à l'horizon. Sophie surprit le professeur dans une espèce d'extase.

— Comment ! dit-elle, vous voilà levé, monsieur Delteil ! mais c'est bien imprudent, et sans avoir mangé... vous allez prendre froid.

— Je me sens bien, dit le professeur.

— N'importe, dit Sophie en se défaisant d'un petit châle de laine peinte qu'elle portait, il faut vous mettre cela au cou.

Malgré ses excuses, M. Delteil se laissa emmaillotter comme un enfant.

— Je me suis levée, dit la marchande de modes, avec l'idée que vous étiez guéri, et j'ai fait, dès ce matin, du bouillon que Berthe va vous monter tout à l'heure.

— Comment pourrai-je reconnaître votre dévouement, mademoiselle? disait M. Delteil.

— N'est-ce pas bien naturel? si vous ne voulez pas que je me fâche, n'en parlons plus... Comme vous devez avoir froid avec votre petit habit!... Attendez, dit-elle, j'ai en bas une vieille robe de chambre qu'un de nos locataires a laissée en partant; elle n'est pas belle, mais elle vaudra encore mieux que l'habit.

En un clin d'œil, Sophie, accompagnée de Berthe, apporta du bois, le bouillon et la robe de chambre; M. Delteil se croyait dans un royaume féerique, et il eût donné dix ans de sa vie pour baiser le bas de la robe de la marchande de modes. Quand il se trouva assis près d'un feu clair et petillant, entortillé dans sa robe de chambre, appuyé sur un coussin que Sophie avait ajouté au fauteuil, sa petite table devant lui, M. Delteil pensa qu'il rêvait.

— Mademoiselle? disait-il.

— Monsieur, avez-vous besoin de quelque chose?

— Je voulais seulement vous entendre parler.

Le vieux professeur se sentait la tête vide d'idées et de souvenirs; son cerveau lui paraissait plus jeune et tout disposé à saisir des impressions nouvelles.

— J'enverrai aujourd'hui de vos nouvelles au collége.

— Ah! oui, le collége, dit M. Delteil, qui se souvint à ce moment qu'il était professeur. Et notre petit Charles-Marie?

— Il reste ici depuis votre maladie; mais cela ne l'empêche pas d'étudier, au contraire. Il lit toujours les livres que vous avez bien voulu emprunter pour lui à la bibliothèque.

En ce moment, le crocodile, M. Tassin, les trois-sans-hommes, revinrent à l'esprit de M. Delteil, dont les rides se creusèrent.

— Eh bien! qu'avez-vous? dit Sophie.

— Ah! mademoiselle, pourquoi faut-il que je vous quitte après tant de bontés?

— Me quitter? s'écria la marchande de modes.

— Oui, mademoiselle, quitter Laon, le collége; je vais sans doute être appelé ailleurs.

— Est-ce possible! ce n'est pas décidé encore?

M. Delteil poussa un long soupir.

— Non, non, cela ne se peut pas, dit Sophie; d'ailleurs vous n'êtes pas rétabli; vous vous croyez solide sur vos jambes, vous en avez encore au moins pour quinze jours sans sortir. Et puis je ne veux pas que vous vous en alliez.

— Vous ne le voulez pas? dit M. Delteil en regardant Sophie, qui semblait attristée de cette nouvelle et qui lui faisait de sa bouche une prière de rester. Cela ne dépend pas tout à fait de moi.

— Voyons, dit Sophie, est-ce que vous ne vous trouvez pas bien chez nous?

— Oh! mademoiselle, peut-on dire?...

— D'abord, Charles-Marie a besoin de vous; je suis sûr qu'il ne voudrait pas continuer ses classes si vous n'étiez pas avec lui.

— Mais, mademoiselle, l'année prochaine il entrera en sixième, et il faudra bien nous séparer.

— C'est égal, vous le verrez à la maison, vous lui donnerez des conseils... il vous aime tant! Pourquoi ne monteriez-vous pas en grade aussi? je ne m'y connais pas, mais vous me faites l'effet d'être le plus savant du collége, même plus savant que M. Tassin.

— Je n'ai jamais sollicité de monter d'une classe, dit M. Delteil, et l'on m'a un peu oublié.

— Je m'en doutais, dit Sophie; mais ce n'est pas bien, il ne faut plus rester à l'écart comme vous le faites, il faut se remuer, demander; en demandant, vous monteriez d'une classe, et Charles-Marie serait encore avec vous.

— Je n'ai jamais songé à tout cela, dit M. Delteil, et vous avez peut-être raison; c'est cela, j'écris au recteur, je donne mes titres...

Sophie continua à tenir compagnie au vieux professeur pendant le reste de la journée, et à former pour lui des rêves d'un avenir doré; elle ne descendit qu'à la tombée de la nuit à la boutique.

— Où donc est Caroline? demanda-t-elle.

— Elle est sortie, dit Berthe.

— Où va-t-elle?

— Je n'en sais rien.

Alors Sophie se rappela que plusieurs fois déjà, depuis

la maladie de M. Delteil, elle avait remarqué l'absence de sa sœur.

— Est-ce qu'elle sort souvent? demanda-t-elle.

— Tous les jours, à peu près.

— C'est singulier, pensa Sophie.

Et elle ne fit plus d'autres questions; mais, le lendemain, elle resta plus tard que de coutume dans la chambre de M. Delteil, et, à la lueur du réverbère, elle aperçut sa sœur qui se glissait sous la voûte de l'hôtel du Griffon. D'abord, elle n'y prit pas garde; elle pensa que sa sœur allait promener ses rêveries au grand air de la nuit; mais elle eut défiance de son premier sentiment, et, le lendemain, elle resta à table plus tard que de coutume, non sans s'apercevoir combien Caroline paraissait gênée de sa présence; chacun de ses mouvements marquait une impatience mal contenue. Elle se levait, passait de la salle à manger à la boutique, et revenait inquiète.

— Caroline, dit Sophie, tu serais bien aimable d'aller voir un peu chez la blanchisseuse pourquoi elle ne rapporte pas le linge.

— Oui, ma sœur, dit Caroline, dont la figure prit immédiatement l'expression du contentement.

— Depuis que M. Delteil est malade, vous ne vous occupez de rien, dit Sophie; je ne sais pas vraiment comment la maison irait si je ne m'en mêlais pas.

Caroline n'avait pas attendu la fin du discours; elle avait mis son chapeau sans songer à se mirer dans la glace. L'aînée des marchandes de modes ne parut pas faire attention à cette précipitation; elle laissa sortir sa sœur et alla dans la boutique, laissant Berthe occupée à ranger la table. Caroline n'avait pas fait dix pas dans la rue, qu'elle revenait le long des maisons en essayant de se perdre

dans l'ombre; elle prit, suivant son habitude, le chemin des remparts.

Sophie, à qui ce manége n'avait pas échappé, ouvrit la porte de la boutique sans bruit, et suivit la même direction; mais deux minutes avaient suffi à Caroline pour distancer sa sœur, et Sophie crut remarquer, à l'autre bout des remparts, une ombre noire, épaisse, qui ne pouvait pas donner d'indices certains.

Au dîner qui suivit ces observations, Sophie ne quitta pas l'appartement, et Caroline, qui ne disait pas un mot, se plaignit d'un mal de tête violent qu'elle allait tâcher d'oublier dans le sommeil. Mademoiselle Carillon avait vaincu les résistances du professeur, et le décida à prendre ses repas avec elle au moins pendant une quinzaine; la marchande de modes avait deviné les tristes dîners de M. Delteil; elle comprit les immenses privations que s'imposait le professeur; mais elle eut la délicatesse de ne pas lui montrer qu'elle connaissait son secret.

— Vous mangez au restaurant, lui dit-elle; mais, dans le meilleur, la cuisine ne vaut rien pour un malade. Ce sont toujours des cuisines échauffantes; vous avez besoin de la nourriture de famille quelque temps... deux mois. Certainement, cela n'est pas amusant, de la soupe, du bœuf, un plat de légumes; mais, quand vous en aurez assez, vous le direz, et je vous laisserai retourner à votre restaurant.

M. Delteil admirait cette profusion, lui qui se nourrissait de pain et de chocolat; il aurait voulu s'écrier : « C'est une cuisine de prince que vous m'offrez! » Et il était retenu, non pas par amour-propre, mais par le sentiment qui le poussait à cacher sa triste vie. S'il avait dit : « Je ne dépense que douze sous par jour pour ma nourriture, »



il comprenait d'avance la réponse : « Pourquoi vous nourrissez-vous si mal? » Alors, dans combien de détails ne fallait-il pas entrer? Raconter sa vie, ses espérances, ses travaux, le comprendrait-on? Ne passerait-il pas pour fou, s'il disait qu'il ne dépensait exactement que son loyer et ses douze sous de nourriture, sacrifiant le reste de ses appointements à l'impression, à un seul exemplaire, de son fameux dictionnaire? Une femme pouvait-elle comprendre l'intérêt de cet immense travail, quand au début de sa vie, à l'âge de vingt ans, ses amis avaient blâmé ce beau projet. L'imprimeur lui-même n'avait-il pas ri du professeur qui lui proposait d'imprimer un seul exemplaire du dictionnaire? C'étaient toutes sortes de détails matériels dont peu de gens peuvent avoir la clef. M. Delteil avait une abominable écriture; ses manuscrits étaient biffés, rebiffés, raturés, grattés, chargés, et auraient fait fuir les plus érudits savants; le grec semblait écrit par les pattes d'une puce en délire.

Ayant conscience de son peu de talent calligraphique, M. Delteil, qui nourrissait l'idée d'élever un grand monument scientifique, ne crut mieux faire que de donner à nettoyer ses manuscrits à l'imprimerie. Au moins il avait une copie à peu près nette de ses travaux; mais les frais de composition sont énormes, l'impression d'un livre en langue étrangère est coûteuse, et la copie imprimée d'un manuscrit coûtait presque autant qu'un livre tiré à un certain nombre. C'était là le tonneau des Danaïdes dans lequel M. Delteil jetait tous les mois la majeure partie de ses maigres appointements.

Aussi le vieux savant s'était-il résolu de ne jamais parler à personne de la tâche difficile qu'il s'était imposée; et il vivait de la sorte depuis trente ans, mettant quelque-

fois une semaine à l'interprétation d'un mot. Sa maladie lui ouvrit un autre monde, et Sophie Carillon fut la découverte de ce nouveau monde. En reprenant sa mémoire petit à petit, le professeur se souvint de la façon méprisante dont M. Tassin avait parlé des marchandes de modes.

M. Delteil devint tout d'un coup observateur, et trouv sur la figure de Sophie des traces de l'empoisonnement du cœur, maladie dont sont atteintes toutes les belles âmes des petites villes. C'étaient sans doute des nuances bien faibles, plus faciles à saisir dans l'ensemble que dans les détails de la physionomie.

Un front plissé par moments, un regard perdu dans les lointains, un sourire délicat et triste, la tête penchée sans s'en apercevoir, telle était l'aînée des demoiselles Carillon, à qui les amertumes de la vie donnèrent une beauté particulière, possible seulement dans le milieu parisien. Car les habitants de Laon ne la trouvèrent jamais belle; ils en parlaient dédaigneusement, et il était fréquent d'entendre un bourgeois, dont l'égoïsme avait enlaidi la face, se moquer de mademoiselle Carillon, qui portait toutes ses qualités morales sur la figure.

Les observations de M. Delteil eurent lieu pendant sa convalescence; une fréquentation assidue, les soins de mère, dont était prodigue la marchande de modes envers le savant, firent plus en quinze jours que sa vue depuis un an; car, plongé dans ses recherches étymologiques, M. Delteil passait auprès d'un individu sans se rendre compte s'il était masculin ou féminin; tout au plus voyait-il l'individu. Il connut également M. Triballet, dont la conduite l'inquiétait, étant partagé entre la reconnaissance qu'il lui devait pour l'avoir soigné et la mauvaise mine



que le médecin ne cherchait pas à cacher en sa présence.

M. Triballet reprit, vis-à-vis du convalescent, la malveillance qu'il avait cachée pendant sa maladie. Il semblait jaloux des mille complaisances que Sophie avait pour le professeur, et il lui dit même un jour :

— Je voudrais bien être malade à mon tour.

La marchande de modes se moqua de son médecin, quoiqu'elle eût moins que jamais l'esprit tourné à la gaieté.

La rue du Chat communique par un bout aux remparts qui aboutissent au passage situé sous l'hôtel du Griffon. Voulant se rendre compte des promenades de sa sœur, et n'arrivant jamais à la rejoindre à cause de l'obscurité, et parce qu'elle ne pouvait la surveiller ouvertement, Sophie prit le parti, aussitôt que Caroline sortit, de se rendre dans la rue du Chat. Elle aperçut alors que ce qu'elle avait pris pour une ombre immense n'était autre qu'un jeune homme cachant une femme sous son manteau.

Elle revint à la maison plus peinée que le jour où elle trouva le terrible calembour sur ses volets, et elle passa huit mortelles nuits sans dormir, se demandant quelle conduite elle devait tenir. Elle était l'aînée, mais elle n'avait jamais eu d'empire sur sa sœur, qui était âgée seulement d'un an moins qu'elle; un moment elle espéra que Caroline viendrait lui faire des confidences; mais, comme il n'en fut rien, Sophie Carillon lui dit un matin qu'elles étaient seules dans le magasin :

— Tu me caches quelque chose, ma sœur.

— Non, je t'assure...

— On t'a rencontrée hier soir sur les remparts.

— Moi? s'écria Caroline.

— Oui, enveloppée dans le manteau d'un jeune homme.

Caroline baissa la tête.

— Et il y a près d'un mois que tu ne manques pas chaque soir de te rendre à ce rendez-vous.

— Il paraît, dit Caroline, qu'on espionne ma conduite.

— Non, ma sœur, le hasard seul m'a fait connaître ton secret; tu es libre de tes actions, tu peux faire ce qu'il te plaît, mais j'attendais plus de confiance de ta part. Tu aimes un jeune homme, tu te promènes avec lui, je n'y vois pas de mal; mais, comme tu te caches de moi et de ta sœur, je tremble pour toi.

— Ne peut-on pas se promener avec quelqu'un sans l'aimer?

— Oh! mon amie, dit l'aînée des sœurs, si je t'ai contrariée en parlant ainsi, il vaut mieux que je me taise, car tes réponses ne sont pas franches.

— Eh bien! oui, j'aime! s'écria Caroline; j'aime parce que je suis aimée.

— Alors tu peux recevoir sans crainte ce jeune homme à la maison; je n'ai jamais songé à contrarier tes affections. Je t'ai souvent vue triste, et, si tu t'étais ouverte à moi, peut-être aurais-je pu dissiper ton chagrin.

— Je ne peux pas recevoir ce jeune homme ici, dit Caroline; si je devais l'épouser immédiatement, cela serait naturel, mais...

— Ah! Caroline, tu es sur une pente bien dangereuse!

— Tu ne me laisses pas parler; les parents de monsieur... de ce jeune homme, reprit-elle, veulent lui voir une position assurée avant de consentir à son mariage.

— Il y a dix ans, dit Sophie, j'étais dans une maison de commerce à Reims; une de mes camarades s'éprit d'un jeune homme qui était le principal commis de la maison. Ils s'aimaient tous les deux, comme on s'aime quand on

n'a rien et qu'on est jeune. L'amant devait reprendre le magasin, et se marier avec la demoiselle de boutique: tous deux faisaient des rêves dorés et entrevoyaient un avenir heureux. Mon amie devint enceinte; son amant reprit la boutique, et, pendant que sa maîtresse faisait ses couches, il se mariait.

— Parce qu'un homme trompe une femme, dit Caroline, cela ne prouve pas que tous les hommes sont de même.

— Cette histoire ne te frappe pas, dit Sophie; mais, si je te disais que la jeune fille c'était moi...

Elle s'arrêta, car elle fondait en larmes; Caroline était émue, et saisit les mains de Sophie.

— Ah! ma sœur!

— Comprends-tu, dit-elle, ma honte et mon chagrin? avoir un fils, et ne pas oser le reconnaître... le cacher même à mes sœurs... Mon pauvre Charles-Marie sans père!

— Adolphe n'est pas ainsi, dit Caroline; si tu le connaissais, tu verrais quel beau caractère; il ne ressemble pas aux autres hommes.

— Celui que j'aimais ne ressemblait pas non plus aux autres hommes, dit Sophie; plus tard seulement je l'ai connu...

— Je veux que tu le voies, ma sœur; il est artiste, et si tu savais combien il souffre de sa position, qu'il a été forcé d'accepter à cause de ses parents.

— Que fait-il?

— Il est à la poste, dit Caroline; mais il ne peut souffrir cette existence de bureau qui lui pèse... Cela se voit bien sur sa figure. Il est triste à mourir, et, sans moi, peut-être aurait-il fait un acte de désespoir.

— Eh bien! dit Sophie, je veux le voir; moi qui ne

suis pas sous le charme, je te dirai sincèrement l'impression qu'il me fera. Quand me l'amèneras-tu?

— Je voulais te faire une surprise, dit Caroline; Adolphe doit chanter prochainement, dans un grand concert, à la salle de spectacle. J'avais décidé que nous irions ensemble, et je t'aurais fait parler sur lui... mais maintenant que tu sais tout, j'ai peur que la prévention ne s'en mêle... Cependant j'aime mieux que tu l'entendes chanter avant de causer avec lui, car sa mélancolie habituelle ne te préviendrait peut-être pas en sa faveur, au lieu qu'en plein théâtre, quand tout le monde l'applaudira, tu verras si je me suis trompée dans mon choix.

— Je ferai comme tu voudras, dit Sophie; je veux que tu sois plus heureuse que moi, et c'est dans ce but que j'ai forcé ton secret.

— Tu es bonne, ma sœur; si tu savais combien je suis soulagée de t'avoir tout dit; au moins, je peux parler de lui maintenant. Je ne serai plus en dessous, je vivais en dedans, cherchant à me rappeler son image. Il est brun, avec de belles moustaches, et il a un air distingué, comme je ne l'ai vu à personne. Il s'habille si bien aussi! si tu l'avais rencontré dans les rues, tu l'aurais remarqué certainement. Figure-toi qu'il a abandonné le monde pour moi; il allait chez madame Marcillet la jeune, mais il la trouve si prétentieuse et si coquette, qu'il n'y remet plus les pieds depuis qu'il me connaît. Et il est bon en même temps! il a fallu un homme pareil pour que j'aie pu l'écouter; même il m'a suffi de le regarder, ma vie a été décidée. Quand je regarde les autres jeunes gens de la ville qu'on cite comme les mieux élevés et les plus distingués, ils me semblent si mesquins à côté de lui! S'il avait voulu faire un riche mariage à Soissons, il ne tenait qu'à lui; der-

nièrement une dame veuve, jeune encore, qui s'est prise de passion pour lui, quand il était dans cette ville, est venue loger à l'hôtel de la Hure, qui donne en face de la poste; toute la journée, elle la passait à la fenêtre, pour le voir dans son bureau. Eh bien! il laisse cette dame faire ses folies, parce qu'il m'aime et qu'il ne veut que moi.

— Comme tu l'aimes! dit Sophie en soupirant.

— Oui, ma sœur, je l'aime, et il le mérite.

— Je le crois, dit Sophie; mais ne parlons de rien à Berthe; tu as bien fait de ne pas l'introduire ici : que Berthe ne sache rien. Si elle peut échapper à ces terribles affections, elle n'en sera que plus heureuse.

— Oh! maintenant, dit Caroline, je peux devenir malheureuse, je me consolerai avec mon bonheur passé.

— On le croit, dit Sophie, quand on n'a rien à craindre; mais les souvenirs sont d'autant plus cuisants que l'affection a été profonde.

VIII

Grande symphonie imitative. — Malheurs de Larmuzeaux. — La bourgeoise antipoétique.

M. Tassin, qui ne rêvait que surprises pour les habitants de Laon, se leva un matin avec l'idée de mettre à exécution une grande promenade militaire, dont le but principal était de faire parader ses élèves. Ayant jeté les yeux sur une carte, il fixa la petite ville de Concy-le-Château comme le terme de son expédition; il en informa les élèves par une proclamation, qui les avertissait de se tenir prêts

le jeudi suivant, à six heures du matin, en grande tenue. Des fourgons seraient préparés pour contenir les vivres, pour reposer les plus jeunes des collégiens qui ne pourraient supporter les fatigues de l'expédition.

Un avis fut inséré dans le journal par les soins de M. Bineau, qui annonçait qu'il rendrait compte de cette solennité. Le jeudi matin, à cinq heures, le principal du collége obtint de la mairie la permission de faire battre le rappel par ses tambours dans la ville. Cette mise en scène fit que la moitié des paisibles habitants de Laon furent sur pied, comme pour aller voir un curieux défilé de troupes.

On ne rencontrait, dans les rues, que des bourgeois porteurs de gros paniers bourrés de cervelas, de saucissons, de pâtés, de jambons, de pigeons rôtis et de viandes froides, qui auraient pu nourrir une petite armée en campagne. Les mères des collégiens s'étaient levées pour assister leurs fils au départ; il y eut des larmes échangées entre les parents, heureux et attristés à la fois : fiers de voir leurs enfants marchant gaiement à une expédition de trois lieues, tristes de s'en séparer pendant toute une journée. Les collégiens, enfouis sous leurs grands chapeaux à cornes, affectaient des airs martiaux, et ne songeaient qu'au plaisir d'échapper à une classe et à la joie de voir un nouveau pays.

M. Tassin, pour mettre un terme à ces diverses émotions, fit un signe à M. Ducrocq, et la fanfare éclata joyeusement dans les rues de Laon, pendant que les collégiens marquaient fortement le pas sur les pavés, pour se donner le plaisir de réveiller les habitants encore endormis. On eût dit qu'un long voyage allait séparer les fils de leurs parents, qui ne les quittaient pas, leur adressant des exhortations sans fin, jusqu'à ce que le détachement fût arrivé



aux portes de la ville. De longs chariots suivaient lentement, et le bruit de leurs roues pouvait faire croire au départ d'un train d'artillerie.

Divers villages furent réveillés à l'improviste; et plus d'un paysan ouvrit ses fenêtres et montra une figure terrifiée, croyant à une nouvelle invasion des alliés. M. Tassin avait bien recommandé à M. Ducrocq, à l'entrée de chaque village, de ne pas manquer de faire jouer un certain pas redoublé, qui était accompagné par les tambours battant la charge ; et cette marche, d'un rhythme redoutable, produisit partout son effet, à l'exception cependant du village d'Anizy, où l'expédition arriva à huit heures du matin.

Les paysans étaient rassemblés sur la grande place, et croyaient à une nouvelle révolution, lorsque par la vieille porte du village apparut le tambour-major Larmuzeaux, faisant aller sa canne dans une évolution voulue par le pas de charge.

— Bonté du ciel ! s'écrie une vieille paysanne, c'est le *fieu* de madame Larmuzeaux !

— Ma foi, oui, dit un autre.

— Est-ce possible ?

— Eh ! Larmuzeaux !

— Cousin Larmuzeaux !

Mais le tambour-major baissait la tête, et souhaitait de disparaître dans son énorme bonnet à poils. Il était né dans le village d'Anizy, et la réflexion sur son accoutrement ne lui était venue qu'en passant la grande porte. Les paysans continuaient à discuter entre eux et à l'interpeller hautement pour s'en faire reconnaître, malgré que M. Tassin voulût rétablir l'ordre.

— Sacré cousin Larmuzeaux ! s'écriait-on, est-il riche !

— Il ne veut pas nous reconnaître.

— Il faut aller prévenir la cousine.

Le malheureux tambour-major songeait à jeter son bonnet à poils, et ses grosses épaulettes, et son haut plumet, lorsqu'une femme forte et solide courut se jeter à son cou.

— Comment! c'est toi, Thomas!

— Oui, maman, dit Larmuzeaux.

Comme le tambour-major s'était arrêté forcément, les tambours l'imitèrent, et le bataillon, oubliant toute discipline, rompit les rangs.

— Eh! cadet, dit la paysanne, sais-tu que tu n'es pas beau comme ça? Pourquoi donc que tu mets des panaches? est-ce pour faire peur aux *mogneaux* dans les champs?

Larmuzeaux, qui avait obéi à un moment de fantaisie en commandant à son tailleur un équipement complet de tambour-major, n'avait pas jugé à propos d'en instruire sa mère.

— Tu ne me réponds pas! Dieu! que tu as l'air bête!

Les paysans, blessés de n'avoir pas été reconnus par le *cousin*, poussèrent de formidables éclats de rire insultants.

— Madame! s'écria M. Tassin, espérant la ramener aux convenances.

— Ah! c'est vous le maître! dit la paysanne; c'est de votre invention, ce costume-là... excusez! Vous voulez donc que mon *fieu* arrache des dents à la foire?

— Je vous en prie, madame, disait le principal.

— J'en ai vu un pareil au dernier marché de Reims, sur la grand'place : c'était son pendant... Veux-tu bien vite m'ôter cet harnachement-là; tu ne vois donc pas que tout le monde se moque de toi?

En effet, les paysans, les collégiens, réunis en cercle.

riaient du pauvre tambour-major, qui, ne pouvant supporter les reproches de sa mère et les huées de la foule, se mit à fondre en larmes.

— Je crois que je ferais mieux de te garder chez moi, ma parole, dit la paysanne. A-t-on jamais vu! mais c'est un masque! Allons, ôte-moi ce chapeau-là.

— Mettez votre bonnet de police, dit le principal à son tambour-major, qui tira de dessous son habit un bonnet à glands d'or servant de plastron.

— A la bonne heure, te voilà mieux: c'est égal, monsieur, puisque vous êtes le maître, dit-elle en s'adressant directement à M. Tassin, je ne comprends pas que vous vous amusiez à dépenser de l'or sur toutes les coutures de Thomas.

— Il l'a voulu, madame : je ne force personne.

— C'est de toi, ces idées-là? tu avais sans doute perdu la tête, mon garçon. Dieu! si ton père vivait encore, il ne voudrait pas te reconnaître. Enfin, monsieur, dit-elle à M. Tassin, vous ne me ferez pas croire que Thomas tout seul ait des idées pareilles; si vous ne lui aviez pas donné cet habit-là, il ne l'aurait pas mis.

— Ma brave dame, monsieur votre fils a commandé cet habillement à son tailleur.

— Comment! c'est toi, Thomas? Et tu payes aussi ces broderies d'or et d'argent?

M. Tassin s'était retourné pour échapper aux regards furieux de la paysanne.

— Je t'en donnerai, moi, des broderies d'or! je me tue de travail à faire marcher la ferme, tout ça pour galonner monsieur dans le dos comme un domestique. Oh! monsieur, dit-elle au principal, vous pouvez bien être sûr que je ne paye pas la note du tailleur; je vous rends vos bro-

deries tout de suite, donnez-les à un autre ; faites-en des choux, des raves, ça ne me regarde pas; mais qu'on me torde le cou si je les paye !

— Madame, ce n'est pas le moment de discuter de pareilles matières...

— Monsieur, je sais ce que je dis... vous êtes fou d'habiller mon garçon en singe de foire pour vous faire remarquer... Nous autres gens de la campagne, nous voyons clair. Pourquoi Thomas n'est-il pas habillé comme les autres, quoiqu'ils aient l'air d'un tas de paillasses avec leurs chapeaux à cornes?... C'était bon sous la République.

— Madame, quand vous avez mis votre fils sous ma direction, vous n'ignoriez pas que le règlement imposait un uniforme aux pensionnaires.

— Bon, je passe sur le chapeau à cornes; où est-il, le sien ? Quand j'ai lu votre papier, y avait-il dessus qu'il aurait des plumets, des panaches?

— Madame, M. votre fils l'a fait de son propre mouvement.

— Attends, Thomas, je vais te parler tout à l'heure... Pour commencer, il n'ira pas plus loin, je le garde.

— Madame, je ne peux que souscrire à vos désirs.

— Maintenant vous pouvez vous en aller, dit-elle au principal ; je vous rendrai Thomas ce soir, et si je n'avais point payé sa pension pour l'année, vous êtes bien certain que je le garderais à la ferme.

— Comme il vous plaira, madame.

— Laisse-moi tous ces *arias*, dit la fermière en débarrassant son fils de la canne à pomme d'argent et du bonnet à poils ; que le maître en fasse ce qu'il voudra. En route, belle troupe, dit-elle en tirant Larmuzeaux par la main du côté de la ferme.

— Allons, en rang, messieurs ! s'écria le principal d'un ton plein de colère qui ramena immédiatement la discipline; mais l'expédition se ressentit de cet échec. La traversée du village d'Anizy ne fut pas saluée par les fanfares de la musique de cuivre, le principal essayant de se venger en privant les paysans de musique. Quelques petits collégiens qui buissonnaient portèrent la peine de la privation du tambour-major et reçurent des soufflets du principal pour n'avoir pas obéi à la discipline. M. Tassin fut soucieux pendant une lieue; le plus bel ornement manquait désormais à la tête du collége, et l'entrée à Coucy allait s'en ressentir. S'il eût osé, le principal se serait coiffé, pour ce jour-là seulement, du grand bonnet à poils, et aurait décrit des arabesques martiales avec la grosse canne; mais il sentait que cela n'était pas convenable. Il avait peine à supporter l'humiliation que lui avait fait subir la fermière vis-à-vis des paysans, des collégiens et des professeurs; cependant il reprit son assurance en entrant dans la petite ville de Coucy, célèbre par ses ruines.

A une portée de la ville, on aperçoit une immense tour qui se détache isolée sur l'horizon, et qui n'a de remarquable que son volume et une fissure qui a commencé du haut de la tour et qui va en diminuant jusqu'au bas. Les ruines de Coucy sont plus riches de souvenirs historiques que de réalités : le temps n'a même [illegible]donné son coup de pinceau sur la tour encore aussi [illegible] qu'une construction nouvelle; mais, dans ces dé[illegible]osants, l'historien peut retrouver la grandeur des châtelains orgueilleux qui avaient pour devise :

Je ne suis roi ne prince aussi,
Je suis le seigneur de Coucy.

Dodin profita des ruines pour aller se cacher dans un coin comme un chat malade ; il était pâle et pouvait à peine se tenir, car, pour tromper la longueur de la route, il avait mangé tout ce que contenait son panier, et il se sentait pris d'une indigestion formidable.

Les collégiens s'étaient dispersés de tous côtés et ne songeaient guère aux sires de Coucy. Les uns poussaient des pierres déjà branlantes et agrandissaient les brèches faites par le temps, les autres gravaient leurs noms avec un couteau sur le mur ; quelques-uns, sous la direction d'un maître d'étude, étaient allés chercher des provisions dans la ville pour les pensionnaires. Quand le tambour battit pour l'heure du repas, on eût pu croire à un camp dans une ville prise d'assaut.

Le fait le plus important de cette expédition fut l'article écrit par M. Bineau, qui arriva à l'état d'archéologue flamboyant et extatique. Sa plume ne traçait plus des mots, mais des symboles; il évoquait les ombres des sires de Coucy, dont il connaissait l'histoire par un petit imprimé qui se vend dans les foires, et qui contient la complainte de Gabrielle de Vergy mangeant le cœur de son amant.

Le mélange de pensées bourgeoises, d'esprit de bureau et de frénésie archéologique produisit un article dont les avocats de province se rendent coupables au moins une fois dans leur vie. L'article se terminait de la sorte : « Honneur à [illegible]rincipal ! honneur à M. Tassin, qui initie de jeu[illegible]ligences à la connaissance des hauts barons de la féodalité ! Un tel enseignement, combiné avec celui des langues mortes, sème dans des esprits malléables des souvenirs précieux qui forment l'ornement de la mémoire, qui développent le jugement, qui s'adressent aux yeux, et qui font que, dans un âge mûr, l'homme

aime à se reposer sur de tels souvenirs impérissables, disant plus certainement que des livres la force et la puissance de valeureux suzerains, hommes d'une autre époque, d'une autre trempe, fiers par l'épée, sensibles par le cœur, et dont on ne peut regarder les portraits à la bibliothèque de Laon sans se demander si notre race ne s'est pas amoindrie et si ces peintures ne sont pas fabuleuses. »

L'article avait quatre colonnes et quatre phrases ; ce style touffu obtint un grand succès dans le salon de madame Marcillet la jeune, fort occupée alors du prochain concert dont on parlait dans la ville. Un concert représentait, pour madame Marcillet, trois mois de diplomatie qui se passaient généralement ainsi : une députation du conseil municipal venait la prier de chanter un morceau au profit des pauvres ; elle se faisait beaucoup prier, ne savait aucun morceau, se disait brisée par l'émotion que lui donnait le public ; il n'y avait rien de nouveau à Paris, les opéras etaient détestables. Enfin elle acceptait, faisait venir cent fois le pianiste répéter chez elle ; enfin le jour du concert il arrivait qu'elle était indisposée et ne chantait pas.

C'est ainsi qu'elle était parvenue à avoir « la plus belle voix du département. » Mais en ce moment madame Marcillet la jeune était contrariée ; on lui avait parlé d'un concert énorme, tel qu'on n'en avait jamais entendu à Laon. M. Ducrocq, le chef de musique du collége, était à la tête ; déjà on se disait à l'oreille les merveilleux éléments du programme, et la femme de l'avocat était oubliée.

La vérité est que M. Ducrocq, après avoir pris des informations certaines sur le nombre des musiciens de la ville, sur leurs qualités, sur leurs habitudes, avait biffé irrévocablement les noms des amateurs incertains, ayant déjà

suffisamment de besogne à faire marcher ensemble des musiciens maladroits, sans y ajouter des musiciens prétentieux. Avaient été rayés : un serpent de l'église Saint-Martin, qui prétendait que son état l'empêchait de venir au théâtre; un conseiller de préfecture, violoniste, qui ne voulait pas s'asseoir au pupitre d'un maître de danse; un basson qui prétendait que sa poitrine demandait de grands ménagements, et qui ne faisait jamais une note; un cor qui, à l'aide de ses six tons de rechange, de sa boîte, faisait entrer sept personnes dans les endroits où il allait; une flûte qui ne jouait jamais dans les morceaux d'ensemble qu'à la condition d'exécuter deux airs variés.

Enfin, les menaces de M. Ducrocq, répandues dans la ville, firent plus d'effet qu'un ukase de l'empereur de Russie. Si les uns, bien informés, parlaient d'une symphonie énorme sortie du cerveau du chef de musique du collége, les autres citaient avec douleur les noms des amateurs exclus. On répondait à cela que M. Ducrocq disposait d'un nombre considérable de musiciens, qu'il employait comme choristes les élèves de l'école normale, les enfants de chœur, la musique de la garde nationale, les débris de la Société philharmonique et la fanfare du collége.

Au milieu des mille bruits qui circulaient dans la ville sur un concert aussi important, M. Ducrocq travaillait nuit et jour à la grande œuvre due à l'imagination de M. Tassin. Après l'article enthousiaste du chef de bureau de la préfecture, le principal dit à son chef d'orchestre :

— Monsieur Ducrocq, est-ce qu'on ne pourrait pas consacrer par quelque musique le souvenir de cette belle promenade?... Les ruines... un orage dans les ruines... les sires de Coucy; il me semble que cela ferait bien?

— C'est une symphonie, monsieur le principal, que

vous me demandez là ; rien n'est plus difficile, et en outre il me faudrait un poëte rompu à ce genre de travail.

— Un poëte? dit M. Tassin, j'ai votre affaire. Venez ce soir dîner avec moi, et nous causerons plus longuement.

Il y eut à la suite de ces ouvertures un repas dans lequel le chef de musique fit connaissance avec le chef de bureau ; M. Bineau entra avec enthousiasme dans les idées du principal ; grâce à M. Ducrocq, qui avait pu voir à Paris comment se bâtissaient ces sortes de livrets, le chef de bureau composa la symphonie. Il fut convenu que l'expédition militaire collégiale arrivait à Coucy pendant la fête du pays ; les cabarets étaient pleins de paysans qui buvaient et riaient ; sur la place du village un marchand de chansons récitait aux paysans d'alentour la complainte de Gabrielle de Vergy ; des danses se formaient entre les garçons et les filles ; les enfants couraient le pays en jouant du mirliton et de la crécelle ; tout à coup les paysans se disputaient au cabaret, ils se jetaient les bouteilles à la tête. Un orage éclatait dans la campagne et mettait en fuite les garçons et les filles.

Tel fut le beau plan imaginé par M. Tassin, M. Bineau et M. Ducrocq, de six heures à onze heures du soir. Après des discours sans fin, chacun d'eux se coucha la tête en feu, rêvant l'un à sa musique, l'autre à ses vers, et le troisième à l'éclat qu'allait répandre sur le collége une pièce de musique si importante.

A partir de ce moment, M. Bineau devint sujet à des distractions d'auteur, et les affaires de son bureau s'en ressentirent. Les matières à débattre dans les préfectures ne poussent guère à la poésie ; mais le chef de bureau laissa les affaires officielles à son sous-chef, afin de terminer à

temps le grand poëme, fruit de ses insommies. Madame Bineau trouva son mari changé et le lui dit; elle apportait une maigre confiance dans ce beau projet, et elle se plaignit vivement de la manière emportée dont M. Bineau entrait et sortait, de ses soubresauts dans le lit, de ses monologues perpétuels, de ses déclamations rhythmées et de ses petits airs anodins qu'il adaptait pour plus de facilité aux vers qu'il composait. Homme rangé et prudent jusque-là, M. Bineau oubliait maintenant de brosser son chapeau avant de sortir, et il laissa plusieurs fois chez lui le parapluie qu'il n'avait jamais quitté. Il se disait perpétuellement fatigué en se frappant le front, pour montrer quelle tension d'esprit demandait une telle composition.

Les personnes qu'il visitait ordinairement et qui reçurent la confidence de son travail et de ses peines crurent devoir avertir madame Bineau de veiller à ce que son mari s'écoutât un peu plus; autrement il se tuerait. Pour M. Ducrocq, chargé d'un travail considérable, il ne paraissait pas changé dans ses allures, et il recevait froidement les petits billets que lui faisait passer M. Bineau à toute heure du jour; le chef de bureau ne pouvait faire deux vers sans les envoyer au musicien, et lui écrivait :

— Comment trouvez-vous ces vers?

— Bien, répondait verbalement le chef d'orchestre, qui n'avait pas la manie de la correspondance.

Quelquefois, vers les six heures du matin, M. Bineau, les yeux ouverts depuis longtemps, étudiait le sommeil de sa femme, attendant avec impatience qu'elle se réveillât pour lui soumettre ses idées poétiques de la nuit.

— Tu m'ennuies, monsieur Bineau! s'écriait la bourgeoise impatientée de la manie de versification qui s'était emparée de son époux.

— Voilà bien les femmes! disait le chef de bureau; je vais m'en aller chez M. Ducrocq.

— A cette heure, monsieur Bineau?

— Certainement, il attend après mes vers, et je lui en livre tous les jours cinq ou six; mais quelle peine! pourquoi me suis-je chargé de cette besogne?

— Oh! vous avez bien raison, monsieur Bineau; est-ce que cela vous regarde?

— On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est, et le triomphe qui est au bout! M. Tassin me le disait encore ces jours derniers; jamais on n'aura vu une telle œuvre dans les départements... Est-ce que tu ne seras pas heureuse de me voir l'année prochaine cité avec honneur dans l'annuaire? Et Louis est-il parti?

— Il n'est pas encore levé, dit madame Bineau.

— Il va trop tard au collége, j'ai à lui parler, je veux savoir si la musique répète déjà ma symphonie.

— Va l'éveiller si tu veux, monsieur Bineau.

Le chef de bureau monta l'escalier en caleçon, en gilet et en bonnet de coton, et entra dans la chambre du petit Bineau, qui ronflait avec délices.

— Louis! cria le chef de bureau, paresseux, lève-toi.

Le petit Bineau ouvrit des yeux suppliants et les referma presque aussitôt.

— Répète-t-on la musique?

— Quelle musique? dit le petit Bineau en se pelotonnant et en tournant le dos à son père.

— Comment! quelle musique! polisson, je te parle du concert.

Le petit Bineau répondit par un ronflement. Le chef de bureau indigné secoua son fils dans son lit, et releva les

couvertures, afin que le froid du matin saisît plus vite les sens assoupis du dormeur.

— Je me lève, papa, dit le petit Bineau en étendant un bras.

— Eh bien ! ne manque pas de venir me parler avant de partir.

Là-dessus, M. Bineau, après avoir vu son fils sortir du lit, lui recommanda de ne pas être long à sa toilette ; mais aussitôt le chef de bureau fut-il éloigné, que le petit Bineau se replongea avec délices dans son lit et ne tarda pas à ronfler plus fort que jamais. Au bout d'un quart d'heure, on entendit la voix du père qui criait :

— Louis !

Le dormeur répondit :

— Oui, papa, tout de suite.

Et il se rendormit. Vingt minutes après :

— Je ne t'entends pas remuer, Louis, dit le chef de bureau.

Le petit Bineau allongea un bras hors du lit, prit ses souliers et les fit marcher avec acharnement sur le plancher ; puis, après cette fausse marche, il ferma les yeux plus lourds que jamais.

— C'est singulier, dit le chef de bureau à madame Bineau, j'ai entendu Louis marcher, et il ne bouge plus maintenant. Est-ce qu'il serait parti ? Qu'en penses-tu ?

Madame Bineau était endormie et ne répondit pas.

— Ma femme ! s'écria le chef de bureau, tu dors ?

— Oui, dit-elle.

— Réponds-moi au moins ; je n'entends plus Louis.

— Monte à sa chambre.

Le chef de bureau fut terrifié en apercevant la ruse de son fils qui dormait d'un profond sommeil en tenant d'une

main les souliers qui avaient servi à faire croire qu'il marchait.

— C'est ainsi que tu vas au collége! s'écria le père... attends, je m'en vais jeter une carafe d'eau dans ton lit.

Louis, pris en flagrant délit, sauta d'un bond hors de son lit, et se plaignit d'un mal de tête subit.

— Je t'en donnerai des maux de tête! dit M. Bineau... maintenant je ne te quitte plus que tu ne sois habillé.

Tout en grommelant, le petit Bineau déclara qu'on ne répétait pas encore la symphonie.

— Comment! s'ecria le chef de bureau, on ne répèt pas; mais je vais aller chez M. Ducrocq; il me presse, il me dit que je le mets en retard, et c'est lui qui ne va pas.

Toute la journée, M. Bineau ne fit que maugréer contre le musicien; il envoya deux fois son garçon de bureau, qui revint troublé, n'osant répéter à son supérieur les jurements avec lesquels M. Ducrocq l'avait reçu : le garçon de bureau, qui avait dit ne pouvoir rencontrer le chef d'orchestre, faillit se trouver mal quand M. Bineau déclara qu'il irait lui-même et qu'il aurait bien une réponse. A la sortie de son bureau, il se dirigeait vers le collége quand il rencontra M. Ducrocq marchant majestueusement par les rues, avec une boîte à violon à la main et un paquet énorme de musique sous le bras.

— Mais, monsieur Bineau, vous êtes trop pressé... vous me faites perdre la tête avec votre poëme. Est-il fini?

— Oh! je n'ai pas pu travailler d'aujourd'hui.

— Alors, monsieur Bineau, nous n'arriverons jamais.

— Comment, monsieur Ducrocq! je vous ai livré plus de cinquante vers déjà!

— Qu'est-ce que cinquante vers! Il me faut le tout, j'ai

besoin d'étudier le poëme d'un coup, sans quoi je ne ferai rien de bon.

— Ah! monsieur Ducrocq, les vers ne se font pas à la douzaine, croyez-le bien.

— Et la musique? dit le chef d'orchestre. J'ai composé cette nuit le chœur des buveurs et des paysans, je m'en vais de ce pas le faire déchiffrer aux élèves de l'école normale.

— Alors je ne vous quitte pas, monsieur Ducrocq; je vais donc entendre mes vers... ça doit faire très-bien.

— Si j'avais eu l'orage avec la fuite des garçons et des filles, j'aurais terminé, dit le musicien.

— Cela va me donner du courage, dit M. Bineau, je vous demande deux jours, est-ce trop pour un orage?

— C'est convenu, monsieur Bineau, je compte sur l'orage pour après-demain.

Le poëte et le musicien se rendirent à l'école normale, où les attendait le serpent de la cathédrale, qui initiait les futurs maîtres d'école à l'art du plain-chant. Le nombre des élèves qui savaient quelques notes de musique était très-restreint. Aussi la séance fut-elle longue et ennuyeuse pour M. Bineau, qui attendait avec impatience l'audition de ses vers. Pendant que M. Ducrocq faisait solfier sans paroles chaque partie séparée du chœur, le directeur de l'école normale entra, salua M. Bineau et le prit à part.

— J'ai appris, monsieur, dit-il, que vous étiez l'auteur des paroles que mes élèves doivent chanter, et je vous en fais mes sincères compliments; mais, monsieur, je ne saurais assumer sur ma tête l'autorisation de permettre à mes élèves de jouer le rôle de buveurs; cela n'est pas convenable dans l'enseignement; nos jeunes gens sont élevés comme dans un cloître, ils ne sortent pas de l'année; ils

ont plus tard une mission difficile à remplir, celle de porter le flambeau de la civilisation dans nos campagnes. Et, je vous en fais juge, monsieur, est-il prudent de les supposer au cabaret, jouant aux cartes, buvant, se disputant et cassant la vaisselle?

M. Bineau était atterré; il dit que le sujet avait été approuvé par le principal du collége.

— Je le crois sans peine, monsieur, dit le directeur de l'école normale; mais l'enseignement du collége est le contraire de l'enseignement d'une école normale. Ce qui n'est rien là-bas prend des proportions énormes chez nous; du reste, je ne suis pour rien dans cette affaire, car j'ai envoyé vos paroles à la commission d'examen de l'école, qui en décidera; et j'ai cru devoir vous en avertir, monsieur.

M. Bineau commença à entrevoir les difficultés du métier, et le restant de sa soirée fut employé à courir chez les divers membres de la commission d'examen, afin d'empêcher qu'une censure ne vînt couper les ailes de sa poésie. Il rentra chez lui à huit heures du soir, et trouva sa femme dans un grand état d'irritation, car jamais il n'avait manqué à l'heure du dîner, et les plats étaient sur le fourneau, cuits depuis trois heures.

Si l'idée d'une gloire prochaine n'eût soutenu le courage de M. Bineau, il aurait renoncé à écrire le poëme de la grande symphonie; et quand il se souvint qu'il avait promis pour le surlendemain le chœur de l'orage, il devint soucieux, car il lui fallait passer au moins deux nuits pleines d'un travail acharné. Madame Bineau, en se couchant, vit son mari la tête plongée dans les mains et frappant le plancher de son pied, comme s'il avait dû en sortir des vers.

— Tu ne te couches pas encore? lui dit-elle.

— Je ne me coucherai pas du tout.

— Alors, monsieur Bineau, vous voulez vous rendre malade, n'est-ce pas? N'avez-vous pas assez de vos travaux de la préfecture sans passer vos nuits à rimailler? Qu'est-ce que cela vous rapportera, je vous le demande?

— Laissez-moi tranquille, madame, s'écria M. Bineau irrité, vous me faites perdre le fil de mes idées!

Madame Bineau alla se coucher, et elle dormait d'un profond sommeil lorsqu'elle fut réveillée par un bruit singulier. Tout effrayée, elle ouvrit les yeux et reconnut son mari, qui imitait la tempête avec sa bouche.

— Qu'est-ce qui te prend? s'écria-t-elle.

Mais le chef de bureau n'entendait pas, et continuait à faire le tonnerre; puis il répétait : « Fuyons! fuyons! fuyons! » en accompagnant ces paroles d'un sifflement sinistre, et, se levant de la table, les cheveux en désordre, la mine égarée, il courut par la chambre en s'écriant : « Fuyons! » qu'il avait déjà répété plusieurs fois lorsqu'il se sentit saisir par un fantôme blanc. Il poussa un cri de terreur.

— Mais tu ne me reconnais donc pas, monsieur Bineau? dit la femme, qui s'était jetée en bas du lit pour arrêter son mari, qu'elle supposait livré à des accès de folie.

— Eh! madame, que faites-vous là? s'écria le chef de bureau.

— Ah! dit madame Bineau, c'est tous ces griffonnages qui te mettent la tête en feu! je ne veux plus en entendre parler.

Et elle mit le feu aux feuilles de papier écrites, étalées sur le bureau.

— Qu'avez-vous fait, madame? s'écria M. Bineau consterné.

— Tu vas venir te coucher tout de suite, monsieur Bineau; je ne veux plus que tu recommences tes grimaces, entends-tu? Tu m'as fait trembler; ce n'est pas un homme que j'ai vu en me réveillant, c'est un monstre qui aboyait. Tu appelles cela de la poésie, monsieur Bineau; tâche que je t'y reprenne encore la nuit... Mon Dieu! il a encore la figure renversée de s'être mis dans un tel état.

Comme elle tenait son mari par la main, celui-ci fut obligé de se coucher.

— Dis-moi un peu ce qui te passait par la tête, monsieur Bineau, de siffler comme un chien en colère, et de faire des boumm, des proutt, à renverser une maison?

— Madame, vous ne pouvez rien comprendre à cela.

— Je crois bien que je ne peux pas comprendre, et je m'en flatte; à Charenton, les gens n'en font pas d'autres, et on les enferme pour moins.

— C'est l'inspiration.

— Ah! monsieur l'inspiré! tu as donc besoin d'inspirations maintenant; je ne veux plus d'inspirations chez moi, je te préviens; tu garderas tes inspirations pour le dehors; crois-tu que si M. le préfet te voyait dans tes inspirations, il ne te renverrait pas? Tu es beau, va, avec tes inspirations! Monsieur Bineau a des inspirations, maintenant; il joue la tragédie les nuits; bien heureux si les voisins ne l'ont pas entendu... demandez-lui pourquoi, il ne saura que répondre. Tu es honteux, maintenant, tu ne souffles plus mot... Ah! si j'avais pu deviner ton affreux caractère, je t'assure que je me serais donné de garde de t'épouser. Un homme à inspirations! si ça ne fait pas rire! Parle, au moins, dis quelque chose pour ta défense; avoue que tu

n'avais pas ton sang-froid, dis que tu ne le feras plus. Ce n'est rien encore que tes inspirations te prennent à la maison; mais, malheureux, si une pareille chose t'arrivait le jour, en plein midi, dans la rue, que veux-tu qu'on pense de toi?... Que je suis donc malheureuse!... tu me feras mourir de chagrin.

Les larmes de l'épouse irritée produisirent plus d'effet que sa grande colère. M. Bineau, qui faisait semblant de dormir pour ne pas répondre aux questions et aux interrogations de sa femme, se réveilla tout à coup pour mettre un terme aux larmes de madame Bineau; et cette scène conjugale, l'agitation produite par le travail de nuit, firent que les deux époux se souvinrent de leurs premiers jours de noces, et s'endormirent dans une parfaite félicité. Le lendemain une heureuse nouvelle vint faire oublier au chef de bureau les tracas domestiques que lui causait sa poésie. La commission d'examen avait décidé que les élèves de l'école normale pouvaient chanter le chœur des buveurs, sans que leur éducation fût compromise.

M. Bineau ne manqua pas la répétition dans laquelle on devait ajuster pour la première fois les paroles à la mélodie; mais il fut tout à fait désenchanté, car les chanteurs, accompagnés par six élèves serpents de l'école normale, ne laissaient entendre aucune trace de paroles. Les fils des paysans, solides, jeunes et doués de fortes voix, n'avaient pas manqué d'obéir à la recommandation de M. Ducrocq, c'est-à-dire de crier, de hurler comme des ivrognes.

— Mais on n'entendra pas une parole! s'écria le chef de bureau.

— Elles ne sont pas bien nécessaires dans cet endroit. dit M. Ducrocq.

— Je tiens beaucoup à ce qu'on entende les vers qui me donnent tant de mal.

— Monsieur Bineau, il est convenu qu'on imprimera le livret et qu'on le vendra dans la salle, afin que chacun soit bien au courant de la situation.

— C'est égal, dit M. Bineau, ils pourraient prononcer plus distinctement.

— Ce sont des sauvages, dit le chef d'orchestre; pour moi, je ne demanderais pas mieux; mais ils ont la tête plus dure que des bûches : tâchez de leur faire entendre raison.

M. Bineau ne reprit sa tranquillité que lorsque M. Ducrocq l'eut assuré que les enfants de chœur prononceraient plus distinctement.

Les répétitions partielles se succédaient avec rapidité; le chef d'orchestre commençait à croire qu'il eût mieux valu pour lui commander une armée. Partout il rencontrait de mauvais vouloirs : le musicien payé par la ville pour diriger la classe gratuite de chant et la musique de la garde nationale, allait dans la ville, semant des doutes sur la réussite de la symphonie. Madame Marcillet la jeune, dont l'opinion avait poids, parlait du concert avec grand mépris; elle refusait de placer des billets comme d'habitude, disant que le scandale musical qui allait avoir lieu prochainement retomberait sur sa tête. M. Ducrocq, conseillé par M. Tassin, qui ne voulait pas que cette solennité lui attirât des ennemis puissants, courba la tête et fut obligé de prier la bourgeoise de chanter un morceau à son concert. Madame Marcillet la jeune se plaignit d'être prévenue bien tard, fit mille façons, enfin consentit avec une joie mal déguisée à prêter son concours.

Le plus difficile n'était pas d'avoir vaincu les amours-

propres provinciaux; chaque répétition isolée démontrait à M. Ducrocq combien il avait entrepris une tâche presque impossible, car il n'y avait peut-être pas cinq véritables musiciens dans le groupe nombreux d'exécutants devant concourir à la symphonie.

M. Ducrocq commença par se faire un allié de son rival le professeur de musique de la ville, en lui donnant à conduire la première partie du concert. Il lui laissa même la composition du programme de cette première partie, pensant bien que les vieilleries musicales dont ne sortaient jamais les amateurs serviraient à rehausser sa composition. Enfin, après un mois de travaux inouïs, M. Ducrocq avait mis sur pied la symphonie, qui ne comptait pas moins de quatre-vingts exécutants.

C'était une marche de tambours, suivie d'une fanfare de cuivres qui annonçait l'entrée du collége dans la ville de Coucy. M. Jannois, avec sa voix de baryton, jouait le rôle d'un vieil aveugle chantant la complainte des sires de Coucy. Des buveurs, représentés par les élèves de l'école normale, criaient, se battaient et cassaient les vitres d'un cabaret. La garde arrivait, tambour en tête, et ramenait l'ordre. Puis une immense musique jouait des valses et des quadrilles, à la grande joie des garçons et des filles, lorsqu'un orage éclatait tout à coup dans la campagne; la grêle ravageait les moissons, des arbres étaient déracinés par le vent, le tonnerre roulait sourdement d'abord, devenait plus menaçant et tombait, laissant entendre encore les chansons des buveurs.

Il y eut de grandes conférences entre M. Ducrocq et le machiniste, pour arriver à placer convenablement les trois orchestres isolés qui devaient concourir à l'effet de la symphonie; et il fut décidé que la salle de spectacle se-



rait organisée en salle de concert, en faisant relever le parterre à la hauteur de la scène.

Le jour de la représentation arriva enfin, au grand plaisir de M. Bineau, que cette soirée allait sacrer poëte. Depuis un mois il avait rempli le journal d'annonces de ce grand concert, et le bruit répandu à Soissons, à Saint-Quentin et dans les diverses petites villes des environs avait amené une foule considérable. Le petit Bineau, chéri de M. Ducrocq, jouait un rôle considérable dans l'entreprise : il dirigeait la fanfare du collége et avait sous ses ordres tous ses camarades de classe, munis de petites trompettes de fer-blanc, de mirlitons et de crécelles pour rendre exactement le tableau d'une fête de village.

Larmuzeaux, plus rangé et plus sage que les autres collégiens, avait été présenté par Bineau comme pouvant diriger avec prudence la grêle, le tonnerre, les éclairs, toute la partie matérielle de l'orage. Sous ses ordres, Lagache et Canivet devaient à un certain moment lancer, du haut des combles du théâtre, une grande quantité de verres et de bouteilles cassés, en imitation de la querelle des ivrognes. Un orchestre spécial avait été monté pour les élèves de l'école normale, représentant les buveurs au cabaret.

La fanfare dirigée par Bineau était placée dans le couloir des secondes galeries, afin qu'elle rendît mieux l'effet d'un détachement arrivant au loin. Aussitôt la fanfare jouée, Bineau et les musiciens du collége devaient enfiler un escalier de dégagement qui conduit aux combles du théâtre, et revenir par les coulisses prendre place au milieu du formidable orchestre d'instrumentistes et de choristes que dirigeait M. Ducrocq sur une estrade élevée.

Les loges se garnirent peu à peu; les curieux remarquèrent avec étonnement les demoiselles Carillon, qu'on ne rencontrait jamais ni dans les spectacles ni dans les bals; toutes les trois étaient habillées en blanc avec des fleurs naturelles dans les cheveux, et elles excitèrent une certaine rumeur à leur entrée dans la loge. En face d'elles, madame Marcillet la jeune offrait le modèle d'une toilette scandaleusement bourgeoise : elle avait la tête coiffée d'une façon de turban à plume, qui rappelait l'image si connue de Corinne au cap Mysène. Chacun se penchait pour mieux voir la distribution des trois orchestres, et l'on était dans l'attente du grand événement.

La première moitié du concert fut écoutée sans attention; les débris de la Société philharmonique n'inspiraient aucune curiosité, car le public avait entendu peut-être quarante fois l'ouverture qu'ils exécutaient. L'attention était tendue vers madame Marcillet, qui allait chanter la fameuse romance : *Je veux t'aimer, mais sans amour.* Elle s'était placée dans une loge, afin de fixer la curiosité en fendant la foule pour se rendre au piano; effectivement, elle produisit un effet marqué, car elle dérangea la majeure partie du public. Après diverses mines combinées avec le pianiste, elle commença. Elle était arrivée au vers : *Je veux t'aimer sans te le dire*, lorsqu'on entendit un craquement intérieur qui l'arrêta soudainement..

Il y eut un moment de panique dans le public, qui se demanda si le plancher n'était pas trop chargé; le machiniste, qui était dans la coulisse, déclara que le craquement se faisait toujours entendre quand le plancher était monté, qu'on y avait encore dansé au dernier bal masqué, et qu'il répondait de sa solidité. Madame Marcillet la jeune avait feint de se trouver mal; les dames s'empressaient autour

d'elle, lui faisaient respirer des odeurs ; l'interruption dura plus d'une demi-heure, au milieu du plus grand trouble.

A force de compliments et de flatteries, madame Marcillet consentit à recommencer sa romance ; mais à peine eut-elle chanté : *Je veux t'aimer sans te l'écrire,* que le même craquement, plus sinistre encore, se renouvela, accompagné de cris de détresse. Le pupitre des seconds violons venait de disparaître comme par enchantement avec les deux musiciens. L'alto, qui dormait, se réveilla plus effrayé que s'il eût été blessé ; les voisins des deux violons se penchèrent vers l'abîme qui les avait engloutis. Les dames poussaient des cris de désespoir et cherchaient à fuir. M. Ducrocq, dans le foyer derrière le théâtre, vit apparaître, par l'escalier du dessous, les deux violons plus pâles que la mort, qui, en revoyant la clarté des quinquets, se laissèrent tomber. Le machiniste courait suivi des pompiers, et s'écriait :

— Ils vont s'écraser dans la salle !

Les musiciens fuyaient dans les coulisses et ne posaient le pied qu'avec terreur sur un plancher incertain. Heureusement le commissaire apparut sur le théâtre avec son écharpe.

— Mesdames et messieurs, dit-il, le danger est réparé : personne n'est blessé ; une trappe s'est détachée tout d'un coup. M. l'architecte du département et M. l'architecte de la ville sont descendus sous le théâtre pour découvrir la cause du mal, et déclarent qu'un pareil accident ne se renouvellera plus. Du reste, des madriers vont être posés en contre-forts sous le plancher, et, dans une demi-heure, le concert pourra recommencer.

La première partie du concert était à peu près terminée

lors de cet accident ; le chef d'orchestre de la ville déclara qu'il s'en tenait là et qu'il abandonnait le reste de son programme ; on le voyait rôder dans les coulisses avec quelques membres de la Société philharmonique, leur parlant à voix basse.

— Tout cela était calculé, disait-il ; c'était pour nous faire manquer : je donnerais ma tête à couper que ce Ducrocq était pour quelque chose dans l'affaire. Pourquoi le mal est-il arrivé à nos seconds violons? Moi, je m'en vais : je ne veux plus assister à un second malheur.

Cet homme jaloux employa de si vils moyens contre son rival, qu'il parvint à détacher de l'orchestre la seule clarinette, le timbalier, qui avait à jouer un rôle considérable dans la symphonie, et les deux seconds violons meurtris.

Au moment de placer tout son monde, M. Ducrocq s'aperçut avec surprise de la disparition de ces musiciens ; mais, comme il n'était pas homme à perdre la tête, il se fit apporter les timbales sur son estrade, plaça la clarinette sur son pupitre, et commanda à ses tambours de battre la marche qui annonce l'arrivée du collége dans les murs de Coucy. Il était convenu que Bineau, placé dans le couloir des secondes galeries avec sa fanfare militaire, ferait un signe d'intelligence au chef d'orchestre pour lui montrer qu'il était prêt, et qu'il commencerait sa marche militaire peu après que les tambours auraient battu. M. Ducrocq levait les yeux vers les secondes galeries et n'apercevait pas Bineau ; tout aguerri qu'il était, le chef d'orchestre se troubla, car, pour un début de symphonie, l'affaire était de mauvais augure.

Le public ne comprenait pas l'intérêt de cette longue marche de tambours qui battaient depuis cinq minutes

et n'offraient à l'oreille qu'une mélodie trop uniforme. M. Ducrocq se faisait grand et cherchait à apercevoir Bineau, qui n'aparaissait pas. La sueur coulait du front du chef d'orchestre, qui entendait les murmures des auditeurs exaspérés par une marche perpétuelle de tambours. Enfin, après un quart d'heure, on vit apparaître le chapeau à cornes du petit Bineau, qui, avec une peine extrême, cherchait à trouer la masse compacte de spectateurs de la seconde galerie.

La fanfare commença dans le haut, et détruisit, par son effet singulier, un peu de la mauvaise impression du début. Aussitôt après, M. Jannois s'avança sur le bord de la scène et salua les spectateurs ; il chanta le premier couplet de la complainte du vieil aveugle. Caroline poussait sa sœur du coude, et, tout en chantant, M. Jannois envoyait un doux regard vers la loge des demoiselles Carillon.

— Il me reconnaît, dit le docteur Triballet, qui était dans la loge des marchandes de modes ; j'ai rencontré ce jeune homme chez madame Marcillet la jeune.

Caroline ne perdait pas une note de la complainte ; elle était sous le charme : il lui semblait qu'elle entendait un ange; aussi tressaillit-elle au premier bruit saccadé qui venait du fond du théâtre et qui ressemblait à des pois secs lancés contre des carreaux. M. Ducrocq avait levé la tête avec impatience vers les frises du théâtre : le bruit avait cessé.

Toute la salle applaudit M. Jannois, qui chantait d'une voix mélancolique les tristesses du sire de Coucy. Le même bruit de pois secs se fit entendre de nouveau plus fort, plus saccadé par intervalles, et enfin prit de telles proportions, qu'il couvrait la voix du chanteur. Le chef d'orchestre agitait sa clarinette en l'air et grinçait des dents ; il

avait été obligé de faire la partie du musicien absent, qui consistait à accompagner l'aveugle, et la colère du singulier tapage provenant des combles faisait que M. Ducrocq mordait l'anche de la clarinette.

— C'est la grêle, s'écria le machiniste, qu'on fait aller là-haut!

Et il s'enfuit derrière la toile du fond, espérant arrêter le scandale. On entendit des gémissements violents se mêler à la grêle : le public dressait l'oreille, cherchant à comprendre quel sens avait cette symphonie imitative. Le petit Bineau, en prenant le couloir de dégagement avec ses musiciens pour se rendre à l'orchestre, avait trouvé Larmuzeaux assis tranquillement auprès d'une grande boîte carrée suspendue, qu'il suffisait de faire aller de haut en bas pour mettre en mouvement de petites pierres qui, en frappant contre le bois, imitaient à peu près le bruit de la grêle. Mais Lagache et Canivet s'étaient pris de dispute avec Larmuzeaux, et le colletaient contre la boîte à grêle, qui, obéissant au moindre mouvement de va-et-vient, remplissait son but.

Larmuzeaux, ne pouvant pas lutter contre deux ennemis, jugea à propos de prendre la fuite dans un petit couloir étroit et noir qu'il entrevoyait; mais ce couloir n'était qu'une planche étroite servant de passage entre deux décors; et, poursuivi de près par Canivet, qui ne comprenait pas le danger de cette sortie, Larmuzeaux s'accrocha à la planche en poussant des cris de désespoir, car il sentit ses jambes flotter dans le vide.

Le public du concert fut saisi d'une émotion violente, en voyant apparaître, au-dessus de la tête des musiciens, deux jambes qui n'étaient pas détaillées sur le programme. Heureusement le machiniste accourut et essaya de sauver

Larmuzeaux en le prenant par les cheveux, ce qui, loin d'arrêter les cris du malheureux, ne faisait que les redoubler. La symphonie ne pouvait lutter avec ce drame plein d'angoisses; de la salle on entendait les cris du machiniste :

— Tenez-vous bien, n'ayez pas peur!

Mais l'infortuné Larmuzeaux poussait des cris à fendre l'âme; du bas de la salle chacun donnait des conseils. Enfin un des élèves de l'école normale, qui conduisait le chœur des ivrognes sur une estrade plus élevée, parvint à s'emparer d'une des jambes de Larmuzeaux, et l'attira sain et sauf à la vue des spectateurs effrayés. Il était blême et s'évanouit en lieu de sûreté.

La majeure partie des curieux croyait que cette ascension était prévue dans le programme, et cherchait à comprendre quel rôle le malheureux Larzumeaux avait failli convertir en accident. M. Bineau, dans un coin, se mangeait les lèvres, péniblement affecté de voir couper sa poésie par d'aussi tristes événements. Il finit par découvrir M. Tassin, qui courait dans la salle, disant que ce n'était rien, que la symphonie allait continuer. Le principal du collége et le chef de bureau se rencontrèrent auprès de M. Ducrocq, qui jurait comme une école de tambours.

— Ce sont deux polissons, dit le chef d'orchestre, que j'avais mis à la grêle et au tonnerre, qui ont fait tout le mal.

— Aussi pourquoi les charger d'une fonction aussi importante? dit M. Bineau.

— Eh! monsieur, je ne peux pas tout faire; vous auriez dû le premier vous offrir...

— Je ne demande pas mieux, dit M. Bineau.

— Oui, dit le principal, nous allons nous en occuper.

— Vous savez, monsieur Bineau, que la grêle et le tonnerre commencent au troisième couplet des buveurs?

— Bon, bon! je sais, dit le chef de bureau.

Là-dessus, le calme étant à peu près rétabli, M. Ducrocq fit signe à ses collégiens de souffler dans les instruments d'enfants; mais le public était désormais plein de défiance: les mirlitons, les trompettes de fer-blanc et les crécelles furent reçus avec des *chut* méprisants. Des valses enivrantes devaient se dessiner et ne laisser entendre que par intervalles ces mélodies de village; mais l'orchestre était découragé. Les propos de jeunes filles dansant avec leurs amoureux n'eurent aucun succès, et les puissantes voix des élèves de l'école normale achevèrent la symphonie, qui ne fut guère écoutée à la fin, car chacun se levait et se retirait en fermant avec fracas la porte des loges, pour échapper à une pareille musique.

Il ne resta dans la salle qu'une cinquantaine de collégiens qui profitèrent du désordre et qui se répandirent sur le théâtre, dans les coulisses, dans les combles, heureux de se perdre dans des petits escaliers noirs et de connaître les mystères de derrière le rideau. Le principal, M. Tassin, fut obligé de fureter dans le théâtre deux heures après le concert, tant il était difficile de retrouver les collégiens, qui ne s'étaient jamais trouvés à semblable fête.

— Comment trouves-tu M. Jannois? dit Caroline à sa sœur, qui ne disait pas un mot depuis son entrée au théâtre.

— Il est bien, dit Sophie d'une voix qui démentait ses paroles.

— Comme on l'a applaudi! disait Caroline, mais il est fâcheux qu'il ait été mêlé dans cette bagarre.

— Prends le bras de Berthe, dit Sophie à sa sœur; ce

pauvre M. Triballet a l'air d'une âme en peine derrière nous.

Elle prit familièrement le bras du docteur.

— Monsieur Triballet, dit-elle, vous qui connaissez beaucoup de monde dans la ville, je vous prierai de me rendre un service.

— Je suis tout à vous, mademoiselle, vous le savez.

— On me demande des renseignements sur ce jeune homme qui a chanté aujourd'hui au concert...

— M. Jannois?

— Lui-même.

— Cela sera facile, dit le docteur; mais quels renseignements?

— Sur sa position, sur sa vie privée.

— Il s'agit donc d'un mariage?

— Non, docteur, c'est une affaire d'argent.

— Je ne me fie guère aux apparences, dit M. Triballet; et, d'après ce que j'ai entendu dire, M. Jannois est un homme sans ordre, perdu de dettes.

— Vraiment!

— Il se croit appelé à je ne sais quelles destinées; le gaillard est fier, il ne voit pas sa cousine parce qu'elle est débitante de tabac... Il est joueur, et M. Marcillet ne l'a plus revu depuis qu'il a perdu avec lui une douzaine de cents francs.

— Ah! docteur, quel service vous me rendez là!...

— Demain ou après j'en saurai davantage.

Comme le docteur allait quitter les marchandes de modes, à l'entrée de leur rue, on entendit une voix de femme pleine de colère.

— C'est M. Bineau et sa femme, dit Berthe, qui les reconnut à la lueur du réverbère.

— Je vous l'avais bien dit, monsieur. disait madame Bineau, vous allez être la risée de la ville avec vos poésies. J'ai fait attention, pendant votre charivari, à la figure de M. le préfet dans sa loge. Croyez-vous qu'il était content? Non, il ne l'était pas plus que toutes les personnes qui sont allées là, et qui auraient mieux fait de garder leur argent. Dire que des inventions pareilles sont sorties de votre tête... à votre âge! On me le dirait que je ne le croirais pas si je ne l'avais pas vu. On fait donc payer pour entendre des mirlitons; je n'ai qu'à aller à la foire, et le dernier des paysans en jouera plus agréablement. Et voilà ce que tu fais apprendre à ton fils!... A jouer du mirliton!... Je t'en donnerai des mirlitons! dit-elle en secouant le petit Bineau, qu'elle traînait par la main. Et ces sauvages de l'école normale qui s'en viennent beugler pire qu'une étable. Dites-moi un peu qu'est-ce que ça signifie? Leurs bouteilles cassées, leurs verres, jamais on n'a vu se moquer du public comme ça. C'est une vraie dérision : tout le monde haussait les épaules. Moi, je ne savais comment me tenir : je sentais qu'on me montrait au doigt, parce qu'on sait que vous êtes l'auteur de ce massacre. Si encore vous aviez fait ça en secret : péché caché est à moitié pardonné; pas du tout, vous l'avez mis dans le journal, vous le disiez à tout le monde comme en confidence, et vous seriez monté sur le toit de notre maison pour le crier au son du tambour. Ah! les tambours! ils nous ont assez cassé les oreilles.

— C'est la faute de Louis, s'écria M. Bineau, qui aurait volontiers porté l'orage sur la tête de son fils.

— Non, ce n'est pas moi, dit le petit Bineau.

— Je ne dis pas que Louis ne soit pas pour quelque chose dans ce charivari, mais toujours est-il que vous êtes le principal auteur.

— Et toi, papa, tu as fait aller le tonnerre quand il ne le fallait pas.

— Comment! s'écria madame Bineau, c'était toi?

— Oui, dit le petit Bineau, lui et M Tassin : ils n'allaient pas en mesure.

— Il ne manquait plus que ça. Est-ce ton état maintenant?

— Il n'y avait plus personne.

— Raison de plus; pourquoi faire ton tonnerre, ta grêle, tes éclairs, ce petit collégien suspendu?

— Mais, madame, c'est justement à cause de ce malheureux...

— Il aurait pu se tuer, et cela retombait sur votre tête... Ah! qu'est-ce que M. le préfet va dire? Je suis sûre que tu n'oseras pas aller à ton bureau demain : tous tes employés doivent rire de toi. Quelle contenance tiendras-tu vis-à-vis de tes inférieurs?

— Tout cela est de la faute de M. Tassin! s'écria M. Bineau impatienté; il m'a forcé de travailler pour ses musiciens...

— Forcé, c'est bientôt dit. Tu n'es donc pas un homme? De quel droit M. Tassin te force-t-il?

— De quel droit?... je vais vous le dire. Si Louis n'avait pas jeté le crocodile par la fenêtre...

— Louis! le crocodile! s'écria madame Bineau; vous devenez fou, monsieur Bineau.

— Je dis ce que je sais.

— Ce n'est pas vrai! dit le petit Bineau.

— Ah! tu donnes un démenti à ton père; eh bien! madame, apprenez que le neveu des demoiselles Carillon avait été injustement accusé; que c'est notre fils avec un polisson de ses amis qui ont détérioré le crocodile; que

cette affaire pouvait aller loin, et que j'ai acheté le silence de M. Tassin en travaillant pour lui.

— Et tu ne me l'avais pas dit plus tôt! s'écria madame Bineau... Tu peux te préparer à recevoir le fouet en rentrant, Louis.

Le petit Bineau commençait à crier et niait de plus belle.

— Malheureux! dit le chef de bureau, on a saisi une dent dans ton pupitre. Dis-moi, d'où tenais-tu cette dent?

Le petit Bineau ne put rien trouver pour sa défense, et paya en rentrant la poésie de son père, et l'insuccès de la symphonie.

IX

La machine infernale. — Le docteur amoureux. — Souffrances du professeur.

Caroline Carillon ne fut pas sans remarquer dans la huitaine qui suivit le concert combien Sophie était devenue triste; les deux sœurs étaient embarrassées quand leurs regards se rencontraient; elles évitaient de se trouver ensemble. L'aînée des marchandes de modes n'osait communiquer ses impressions au sujet de M. Jannois; elle l'avait trouvé prétentieux, homme à la mode, sans cœur et plein d'une mélancolie travaillée; elle gémissait sur le choix malheureux de Caroline, et elle savait combien seraient inutiles ses conseils, lorsqu'un matin, ne voyant pas descendre sa sœur à l'heure accoutumée, elle monta à sa chambre.



Le lit n'était pas défait; cependant les armoires entr'ouvertes, divers objets en désordre, la clouèrent sur place; elle pressentit un malheur, et son premier regard fut pour une lettre accrochée à la bordure de la glace, et qui portait pour adresse : *A ma sœur Sophie.* La marchande de modes tressaillit et s'enfuit pour lire la lettre dans sa chambre. De combien de larmes fut mouillée cette lettre !

« Ma bonne sœur,

« Quand tu trouveras cette lettre, je serai loin d'ici. Pardonne-moi en pensant que je te quitte pour que notre affection ne s'éteigne pas. J'ai senti que tu ne comprenais pas celui que j'aime, et je l'ai suivi, car il est ma vie tout entière. Je me suis raisonnée, je me suis trouvée ingrate, mauvaise sœur, et cependant je pars. Notre ancienne vie à trois n'était plus possible, et il y avait longtemps que notre intimité était détruite. Adieu l'existence calme, adieu la tranquillité, adieu mon reste de jeunesse, je sacrifie tout à un homme que j'aime et qui ne m'aimera peut-être pas longtemps. Le doute est dans mon cœur, mais l'amour est plus fort que le doute, et je pars ce soir. Tu ne m'as pas entendue, j'ai été écouter à la porte de ta chambre, et j'aurais donné dix ans de ma vie pour t'embrasser. Mais la lampe était allumée, tu veillais peut-être, peut-être pensais-tu à moi, qui pleure d'avance du chagrin que je vais te donner. Nous partons ensemble par la voiture de minuit; il m'attend à la porte de derrière, et nous allons à Épernay, où il est nommé à un emploi dans les postes qui nous permet de vivre simplement. Quelle est cette puissance qui nous force à faire une action contre notre gré? J'ai cependant bien lutté; toute la journée j'ai fait ma malle bien lentement, en mettant un à un les objets que

j'emporte; j'espérais toujours que je ne mettrais pas le dernier, que j'allais descendre les escaliers et me jeter dans tes bras, et je n'ai pu lutter. Je pars sans qu'il m'y ait forcée; surtout ne lui fais pas de reproches : c'est moi seule qui ai tout décidé, qui l'ai poussé à demander son changement. Nous avons arrêté longtemps notre départ et nous l'avons calculé froidement quand nous étions ensemble; mais, quand j'étais seule dans mon lit, je ne voyais plus que mon ingratitude et la peine que je devais en porter. Que diras-tu à Berthe? Vaut-il mieux lui cacher ma fuite ou lui avouer crûment ma faute? J'ai pensé à t'envoyer d'Épernay des lettres d'où je chasserai le bonheur pour ne montrer que mes remords : un tel exemple sous ses yeux, venant d'une sœur, lui épargnera peut-être plus d'un chagrin par la suite. Et notre pauvre Charles-Marie, que j'aimais autant que toi, qu'il ne sache rien, qu'il croie que sa tante Caroline est en voyage pour longtemps, pour toujours... Décidément il vaut mieux partir; cela pourrait se savoir dans la ville, déjà si cruelle pour nous. Je me suis enveloppée la figure d'un voile épais; la directrice des diligences ne sait pas mon nom, elle ne me remettra pas; de ce côté, les apparences seront sauvées. Adieu, ma sœur, pardonne-moi; n'oublie pas le bon M. Delteil, non plus que M. Triballet; embrasse bien mon cher neveu, et sois certaine qu'il ne se passera pas une minute de ma vie, dans n'importe quelle position je me trouve, où je ne pense à toi dont je vais déchirer le cœur. Adieu, Sophie.

« *P. S.* Au moment de fermer cette lettre, je m'arrête, il en est temps encore; j'ai dix minutes à moi, je peux rester auprès de toi, dans cette petite chambre qui m'a connue sans désirs, lorsque je dormais tranquillement dans mon lit à rideaux blancs. Je n'ose regarder l'aiguille de la



vieille pendule, qui est tout ce qui me reste de ma mère. Ma pauvre mère! aurais-je fait ainsi de son vivant? je n'ose dire oui, car tu as été aussi bonne pour moi que ma mère: jamais nous n'avons eu de querelles entre nous; tu as toujours supporté les exigences de la vie à toi seule, et je te quitte en te faisant un trou au cœur... Il vient d'entrer par la porte des remparts; je l'entends marcher avec précaution... Il est trop tard maintenant pour reculer... Que lui dirais-je?... Adieu, Sophie. »

En lisant cette lettre pleine de doutes, Sophie crut qu'elle était à sa dernière heure; elle ne respirait plus, elle ne pouvait pas pleurer; elle lisait chaque phrase et la relisait, en proie à une douleur immense et sourde. Elle voulait partir en poste pour chercher sa sœur, et elle ne pouvait pas se lever de sa chaise : la voix lui manquait avec les larmes; elle resta plus d'une heure dans cet affaissement, dont elle ne sortit que pour se rendre dans la chambre de sa sœur. Elle considéra longtemps chaque meuble, qui lui semblait plein de souvenirs de Caroline; enfin elle songea à descendre, après avoir fermé la porte à double tour et avoir pris la clef dans sa poche.

Elle rencontra dans le corridor M. Delteil, qui s'en allait gaiement au collége, car il était tout à fait remis, et apportait dans toutes ses actions le bonheur d'un homme revenu à la vie; elle ne fit pas attention au vieux professeur, qui s'était arrêté et qui n'attendait qu'un mot pour donner cours au rayonnement de sa santé; mais M. Delteil fut si déconcerté par l'apparition de Sophie qui ne lui parlait pas, qu'il osa à peine lui ôter son chapeau, se demandant avec tristesse si sa maladie seulement n'avait pas jeté quelque intérêt sur sa personne.

Le vieux professeur avait un de ces caractères affec-

tueux qu'un rien blesse et qui se renferment en dedans, craignant l'égoïsme des hommes. Souvent, en ouvrant les yeux après un rêve pénible, M. Delteil avait aperçu la douce figure de Sophie, qui lui faisait oublier les mauvaises impressions produites par la maladie. Alors il lui semblait que son bon ange était auprès de lui, et les réalités de la vie fuyaient de leurs grandes ailes noires pour faire place à des horizons toujours bleus.

L'existence n'était plus la même depuis la convalescence de M. Delteil, qui se reprochait naïvement ses mauvais vêtements noirs, son caractère trempé de grec et son isolement dans le monde. Quoique âgé de cinquante ans, il retrouva une jeunesse qu'il n'avait pas dépensée, et il sortit de sa maladie avec la joie d'un bourgeois de Paris, heureux de mettre le dimanche un bouquet de fleurs à sa boutonnière.

M. Delteil, pendant sa convalescence, faisait de courtes promenades, entouré des pensées légères qui sautillaient devant lui. Mais sa rencontre avec l'aînée des marchandes de modes fit l'effet d'un coup de vent sur des lampions d'illuminations. Les feux follets s'envolèrent et laissèrent M. Delteil dans sa vraie position : habillé de noir à l'extérieur et à l'intérieur. Il se retrouva pédant, ne connaissant de la vie que le dictionnaire grec, vivant isolé ; et la cloche du collége qu'il entendit lui rappela de sa voix sinistre qu'il fallait recommencer une vie d'éducation pénible.

Dans la cour du collége, M. Tassin se promenait et parlait avec vivacité à un maître d'étude qu'il quitta pour venir droit au professeur.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez si mal dirigé vos élèves depuis le commencement de l'année, qu'ils sont deve-



nus insupportables; non-seulement on n'en peut rien faire, mais ils vont corrompre les autres classes. Ils se sont conduits, pendant votre absence, d'une façon telle, que la faute en doit retomber sur votre tête; les inspecteurs de l'Académie ne tarderont pas à arriver, préparez-vous donc, monsieur, à recueillir les fruits de votre enseignement. Je vous préviens d'avance que je ne suis pas d'humeur à supporter l'ignorance et la mauvaise conduite de vos élèves; je saurai montrer à MM. les inspecteurs la part que vous avez eue dans leur éducation; pour moi, j'ai des élèves dont je peux me reconnaître avec orgueil le chef.

M. Delteil, la tête basse, n'osant répondre, se dirigea vers sa classe, plus triste qu'un prisonnier qui entrevoit la porte d'un cachot. Cependant la vue de ses élèves fit plaisir à M. Delteil; quoiqu'il n'y eût jamais de sympathie entre eux et lui, le professeur était heureux de revoir les murs blancs de la classe, les bancs de bois noir, les pupitres couverts de noms et de dessins grossiers taillés profondément avec le canif.

Combien M. Delteil eût été plus heureux si ses élèves étaient venus l'embrasser, lui demander des nouvelles de sa santé, montrer enfin qu'ils se souvenaient! Les collégiens se souvenaient, mais des mauvais tours qu'ils avaient joués à leur maître; et un sourire malicieux glissa sur toutes les figures à l'entrée de M. Delteil. Le seul souvenir que le professeur recueillit fut un immense portrait d'après lui, crayonné au charbon et qui se dressait au-dessus de la chaire.

Pendant l'absence du professeur, les élèves avaient imaginé de nouvelles combinaisons très-rusées, de manière à dérouter les surveillants les plus clairvoyants : c'étaient des petits chemins couverts et en pente construits dans les pu-

pitres, qui formaient des sinuosités et sur lesquels on lançait des billes, qui roulaient d'abord sourdement, grondaient, retombaient avec un bruit aigu sur des morceaux de verre et d'ardoise et disparaissaient comme par enchantement.

Cette opération se faisait sans qu'on vît agir l'opérateur : le couvercle de son pupitre était fermé, il semblait étudier avec la plus grande attention ; tout à coup, au moyen d'une ficelle cachée dans un angle, il lâchait les billes, et le tapage commençait d'un bout de la classe à l'autre, semblant partir d'un pupitre voisin, continuant dans un autre et recommençant à un endroit opposé.

Ainsi fut salué M. Delteil une heure après son arrivée. Dans le premier moment, il ne se rendit pas compte de cette combinaison mécanique et lança divers *chut* auxquels n'obéissaient pas les billes.

Après avoir bien écouté ce singulier tapage, M. Delteil appliqua tous ses efforts à découvrir au moins un coupable, et il aperçut Bineau qui venait de remettre ses billes dans son pupitre et qui se disposait à les lâcher sur la pente inclinée ; le professeur guetta le moment en feignant une grande application à la lecture, et sortit tout à coup de sa chaire juste quand les billes, lancées contre un morceau de verre ne permettaient pas de se tromper.

A son grand étonnement, M. Delteil trouva Bineau tout disposé à lui ouvrir son pupitre ; rien ne paraissait au premier coup d'œil, et le professeur crut que son oreille l'avait trompé ; mais le roulement continuait pour ainsi dire sous sa main ; d'un geste de colère, M. Delteil donna un coup dans la muraille de livres qui garantissait cette nouvelle industrie. La chute des livres amena la découverte d'un petit couloir parfaitement établi qui conduisait à un



morceau de glace placé plus bas, pour se perdre dans un autre chemin formant un angle opposé, construit dans le système des allées de jardin anglais. Quant aux billes, il n'y en avait nulle trace; au bout de cette montagne russe était un trou pratiqué dans le pupitre, communiquant à un trou creux dans la table. Les billes s'échappaient ainsi et étaient prises par la main d'un complice, ce qui permettait de nier le crime.

Pendant que M. Delteil faisait cette fouille, y apportant l'ardeur d'un douanier à la frontière, une autre *mécanique* se faisait entendre à quelques pas de là. Le professeur, désespéré et ne trouvant pas de traces positives, remonta dans sa chaire, se demandant s'il ne devait pas quitter une classe si déréglée; cependant deux des plus mauvais élèves étaient partis: Robert et Dodin, dont le dernier avait été victime de sa gourmandise.

M. Robert avait trouvé économique d'habiller son garçon, presque des pieds à la tête, avec la soutane d'un curé, son parent, mort récemment. Dans cette soutane, un tailleur avait coupé un pantalon, un gilet, une casquette et un petit collet que M. Robert appelait pompeusement manteau. Mais les camarades de Robert avaient deviné, à l'usure de cette étoffe, déjà légère dans son origine, et plus tard changée en toile d'araignée, qu'elle provenait de la succession. Le pantalon, le gilet et la casquette furent taillés avec prodigalité, dans la crainte d'une croissance prochaine de Robert; mais le tailleur avait dissipé follement cette pauvre étoffe, n'ayant nul souci d'en garder un morceau pour lui, comme il arrive d'habitude. Aussi, quand M. Robert déclara qu'il voulait encore un manteau pour son fils, le tailleur frémit: il ne restait plus que quelques mauvais fragments usés et fatigués. Cependant, en

les cousant les uns au bout des autres, le tailleur parvint à dresser un petit collet qui arrivait au milieu du dos de Robert.

Les collégiens ont l'habitude de tomber à grands coups de poing sur les épaules de leurs camarades qui ont un habit neuf : ils prétendent par là *rabattre les coutures*. Quoique la soutane du défunt curé eût vu le jour depuis près d'un quart de siècle, les collégiens profitèrent de sa conversion en petit collet pour laisser Robert à moitié mort sous leurs coups dans la cour. Ce châtiment infligé au rapporteur ne suffit pas ; tous les jours, quand il arrivait avec son panier sous le bras, dépassant de beaucoup le fameux manteau, Robert était accueilli de cris, de huées méprisantes qui s'adressaient à ses habits autant qu'à sa personne ; on l'avait surnommé M. le curé, car les enfants ont un flair merveilleux pour deviner ces sortes de mystères dans les vêtements.

Dodin fut également victime de l'héritage du curé, qui avait laissé en mourant une collection de liqueurs dont le petit Robert ne parlait qu'en ouvrant des yeux immenses. Voulant se ménager un allié au milieu de tous ces ennemis, Robert prit Dodin par la gourmandise et l'engagea à venir goûter d'un fameux brou-de-noix dont il avait découvert la retraite dans les hauteurs d'une armoire. Dodin accepta gaiement la partie, et les jeudis, pendant que M. Robert père était sorti, Dodin grimpait à l'armoire et descendait avec précaution la bouteille de brou-de-noix ; mais un jour, étant juché de la sorte, Dodin entendit M. Robert qui rentrait ; la frayeur de son camarade le prit, il se laissa tomber du haut de l'armoire avec la bouteille et se donna une violente entorse qui le tint trois mois sur une chaise.



Le fils reçut une forte correction de son père pour avoir participé à ce crime ; mais la colère de M. Robert fut bien plus grande quand le collet disparut, noyé dans le puits du collége par les élèves, qui en voulaient à la défroque du curé. Indigné, M. Robert retira son fils du collége et l'envoya à la pension Tanton.

A part ces deux élèves, M. Delteil retrouva sa classe complète et dans les mêmes dispositions de travail. Larmuzeaux avait déposé les galons de tambour-major et se livrait alors à l'éducation d'un hibou qu'il tenait soigneusement enfermé dans son pupitre. Sa mélancolie semblait encore augmenter par ses relations continuelles avec cet oiseau, à qui il adressait des discours tendres. De vieilles viandes qu'il achetait à la cuisinière du collége, des grenouilles qu'il rapportait de ses promenades, remplissaient son pupitre d'une odeur de ménagerie ; et plus d'une fois M. Delteil écarquilla son nez en entrant dans la classe, ne comprenant pas d'où pouvaient provenir ces mauvaises senteurs. Le mystère ne lui en fut que trop cruellement révélé.

Lagache, toujours en train de jouer quelque tour à son voisin Larmuzeaux, saisit un moment favorable pour lui enlever les clefs de son pupitre. Larmuzeaux, inquiet, crut avoir perdu ses clefs dans la cour et demanda la permission de sortir ; à peine était-il dehors, que Lagache sortit le hibou du pupitre et l'envoya dans la direction de la chaire. M. Delteil, fort occupé, leva la tête en entendant un bruit particulier, et poussa un cri de terreur en voyant le hibou, qui venait se poser gravement sur ses papiers.

— Chassez cet oiseau ! s'écria-t-il d'une voix pleine de crainte.

Les élèves jouèrent la frayeur et en profitèrent pour se lever de leurs bancs, se presser, se jeter à terre et pousser

des cris. Sous le prétexte de chasser le hibou, ils se lancèrent à la tête leurs dictionnaires, leurs livres, leurs cahiers. M. Delteil répétait : « Chassez cet oiseau ! » avec la voix lamentable d'un homme qui se noie.

Quand la réflexion lui vint au milieu de ce désordre, il commanda d'ouvrir la porte de la prison, qui donnait dans la classe ; mais, personne n'obéissant, il se décida à exécuter ses propres ordres. Le hibou, pourchassé de partout, voyant un endroit obscur, entra naturellement dans la prison ; mais Lagache et Bineau, sous prétexte de craindre qu'il ne s'enfuît, poussèrent la porte de telle façon, que M. Delteil fut enfermé avec le hibou.

Larmuzeaux, qui revenait sans avoir trouvé ses clefs, et qui se doutait de quelque machination, trouva la classe tout entière se donnant la main et étouffant, dans le tapage d'une ronde frénétique, les gémissements du professeur. Il courut à son pupitre, leva le couvercle, et s'aperçut de la disparition de son oiseau.

— Où est-il, mon hibou ? demanda-t-il.

On lui montra du doigt le cachot ; en un clin d'œil il fut poussé vers la porte en subissant l'impulsion de tous les collégiens réunis, et mis en prison avec M. Delteil.

Une ardeur de démon avait gagné les élèves, qui se sentaient enflammés comme des gamins de Paris construisant une barricade ; les uns s'acculaient à la porte de la prison, craignant qu'elle ne cédât aux efforts désespérés de M. Delteil et de Larmuzeaux ; les autres s'emparaient des pupitres, traînaient les bancs et soulevaient les tables pour les caler contre la porte de la prison. Tous criaient comme des sauvages en délire, se grisant au tumulte pour éteindre un dernier sentiment de discipline.

Par l'ouverture de la porte on voyait passer tantôt le nez

du professeur, tantôt sa main, qui essayait encore de dominer l'insurrection; mais la révolte était au comble : Cucquigny était monté en chaire, et prononçait, avec mille grimaces, le fameux sermon macaronique : « Prêchi, prêcha, la queue du chat. » Pour empêcher que la vue des prisonniers ne rappelât les élèves au devoir, Canivet lançait par cette ouverture tout ce qui lui tombait sous la main : encriers, plumes, papiers et livres.

On entendit des coups secs et impératifs à la porte de la classe; aussitôt un profond silence régna. Charles-Marie, qui était resté spectateur muet de cette scène, alla ouvrir. M. Tassin entra. D'un coup d'œil il remarqua la chaire vide, les amas de bancs et de pupitres contre la porte de la prison, la pâleur des élèves baissant les yeux vers la terre. Des gémissements sourds sortaient du cachot. Sans dire un mot, le principal alla à la prison, l'ouvrit en jetant de côté les pupitres, et M. Delteil sortit, aussi défait que Larmuzeaux, qui avait reçu un encrier à la figure.

Le professeur raconta, non sans émotion, que les élèves avaient lâché méchamment un hibou dans la classe. M. Tassin dit d'une voix terrible :

— Très-bien! Si quelqu'un bouge pendant mon absence, ajouta-t-il, il aura affaire à moi!

Pendant les cinq minutes qui suivirent sa sortie, les élèves se seraient volontiers prosternés aux pieds de M. Delteil; mais le principal revint accompagné du portier Paterculus; il fit l'appel des élèves, les rangea sur une seule ligne, et dit au premier de sortir.

On entendit alors dans le couloir des cris violents, des pleurs et des supplications; puis M. Tassin reparut et désigna une nouvelle victime. Quand huit élèves eurent ainsi passé par les mains du terrible portier, qui faisait les fonc-

tions de bourreau, et distribuait le fouet aux collégiens, la vengeance du principal s'arrêta.

M. Delteil sortit de sa classe, tout ému de cette correction, qui lui avait produit plus d'effet encore que la rébellion des élèves.

— Il n'est pas nécessaire de parler à mademoiselle Sophie de ce qui est arrivé aujourd'hui, dit-il à Charles-Marie.

Telle était sa recommandation quand il lui était arrivé quelque événement pénible en classe ; et Charles-Marie n'en disait rien, semblant comprendre que le vieux professeur était honteux des humiliations qu'il supportait patiemment, mais qu'il craignait de montrer au grand jour.

Si M. Delteil n'eût pas promis à l'aînée des marchandes de modes de veiller à l'éducation de son fils, il aurait quitté depuis longtemps le collége de Laon, où il se sentait incapable de régenter ses élèves. Il raisonnait sa faiblesse d'esprit et de corps, se rendait compte des moyens à employer pour obtenir la tranquillité, et était incapable de mettre à exécution ses théories. Quand il s'était bien sermonné au dedans et que sa conscience l'avait battu, M. Delteil se sauvait dans les nuages d'un avenir lointain, où il entrevoyait, plus beau qu'un palais des *Mille et une Nuits*, son grand dictionnaire édité par les Didot, discuté dans le *Journal des savants*, et lui ouvrant peut-être les portes de l'Institut. Qu'étaient-ce, en comparaison, que des révoltes de collégiens malicieux?

En passant par le couloir qui mène au second étage, M. Delteil aperçut, par le vasistas, M. Triballet dans la boutique des marchandes de modes. Le médecin était pâle, contre son ordinaire, et semblait livré à une émotion

extraordinaire chez un gros homme. Sophie Carillon venait d'annoncer au docteur qu'elle avait l'intention de vendre sa maison de commerce pour quitter Laon et se retirer dans une autre ville.

Comme cette nouvelle avait été précédée de détours de conversation qui pronostiquaient une nouvelle fâcheuse, M. Triballet, tout en écoutant d'une façon inquiète, avait saisi une paire de ciseaux et se rognait les cheveux, suivant son habitude ; mais l'annonce du départ fut telle, qu'il se prit l'oreille avec les ciseaux et poussa un cri. Le mal n'était pas grand, heureusement. M. Triballet eut honte de son émotion et demanda à Sophie ce qui pouvait la forcer à prendre une si singulière résolution. Elle allégua d'abord le triste commerce qu'elle faisait sans arriver à autre chose qu'à manger au jour le jour ; elle resterait dix ans de plus dans sa maison, qu'elle n'économiserait pas un sou. Elle voulait assurer une position à Berthe ; son désir était de la marier.

M. Triballet hochait la tête, discutait les raisons de mademoiselle Carillon, et lui prouvait qu'elle avait tort, qu'un peu d'argent, après tout, suffirait pour relever la maison de modes, et qu'il connaissait quelqu'un qui se ferait un plaisir d'offrir un placement sans gros intérêts à des personnes qui méritaient toute considération.

— Vous êtes un homme de bon conseil, monsieur Triballet, dit Sophie Carillon ; vous vous êtes intéressé à nous plus que personne, et je m'en voudrais de vous cacher quelque chose de notre triste situation. Tenez, lisez, et vous me direz si j'ai raison de quitter Laon.

En même temps, elle lui tendit la lettre de sa sœur, qu'elle portait constamment et qu'elle relisait sans cesse. Le docteur poussa des exclamations sans nombre en dé-

chiffrant avec peine certains mots dont l'encre se perdait dans des contours ronds et effacés et qui accusaient des traces de larmes.

Quand M. Triballet eut fini de lire, il n'osa plus relever la tête, car il sentait que Sophie pleurait, et que des paroles banales de consolation font plus de mal que le silence. Il relût la dernière page de la lettre pour allonger le chemin et chercher, pendant cette fausse lecture, le moyen de raffermir le courage abattu de la marchande de modes. Il ne trouva qu'un serrement de main à lui donner; mais ses gros yeux étaient tellement remplis de compassion, que Sophie lui sut gré de n'avoir pas parlé.

Après quelques moments de silence, Sophie continua; elle dit à M. Triballet que toute la ville ne tarderait pas à connaître la fuite de sa sœur, qu'il ne lui était pas possible de se sentir entourée de la malignité publique; que déjà elle et ses sœurs en avaient été atteintes cruellement; qu'il ne lui restait plus que le parti de vendre sa maison, et qu'elle espérait que le docteur voudrait bien s'en charger, attendu qu'elle ne resterait plus qu'un mois, juste assez de temps pour vendre son fonds de boutique et mettre ordre à ses affaires.

L'émotion de M. Triballet était très-grande; il ouvrait la bouche et ne disait rien; il semblait qu'il allait faire une confidence par le ton dont il disait : « Ma chère demoiselle; » et il s'arrêtait. Tantôt il se levait comme pour secouer les paroles qui dormaient en lui, et il se rasseyait sans rien dire. Enfin, embarrassé de sa contenance, il sortit en prévenant mademoiselle Carillon qu'il reviendrait le soir; mais il le dit de telle sorte, qu'on aurait pu croire à un grand mystère.

En passant sur la place de Bourg, il aperçut le mari de



madame Marcillet la jeune, qui était, suivant son habitude, devant sa porte, une longue pipe de terre à la bouche et la soutenant avec sa main. M. Marcillet ne quittait jamais ni sa porte ni sa pipe; froid et l'air dédaigneux, il parlait à peine, et ne parlait que pour dire une méchanceté; il savait tout ce qui se passait dans la ville et hors la ville; il voyait arriver tous les étrangers, par la position de sa maison au centre de Laon; il était riche, n'avait jamais rien fait et passait son temps à fumer.

Quand il pleuvait; il se réfugiait sous la porte cochère, et, quand il faisait beau, sortait seulement de quelques pas et se tenait aussi roide que les militaires à longues pipes qu'on voit sculptés en bois colorié dans les anciens débits de tabac. Le fumeur fit un simple clin d'œil à M. Triballet, qui s'approcha de lui.

— Eh bien! dit M. Marcillet, la seconde des demoiselles Carillon est partie, il y aura demain quatre jours, avec M. Jannois, de la poste.

Le docteur frémit en voyant dans la circulation cette nouvelle que l'aînée des demoiselles Carillon prenait tant de peine à cacher.

— Peuh! dit le fumeur, il reste encore deux sans-hommes.

Et il secoua la cendre de sa pipe. M. Triballet resta cloué sur place en entendant cette variante d'un calembour qui avait déjà tant fait souffrir l'aînée des marchandes de modes. Le docteur, ayant repris courage, regarda M. Marcillet, qui avait bourré et allumé une nouvelle pipe, et qui ne semblait plus avoir un mot à dire. Le fumeur fit un nouveau clin d'œil au docteur, qui s'en alla l'esprit encore plus tourmenté qu'en lisant la lettre de Caroline Carillon.

M. Triballet, contre son habitude, erra toute la journée

par les rues, sur les promenades, épiant les figures des promeneurs désœuvrés. Comme il connaissait toutes les personnes de la ville, il s'approcha de ceux qu'il rencontrait.

— Qu'y a-t-il de nouveau? demandait-il.

Il espérait et il frémissait en même temps d'entendre parler de la fuite de mademoiselle Carillon ; car cette nouvelle devait avoir été répétée par M. Marcillet autant de fois qu'il fumait de pipes. Mais le docteur entendit parler du vent, des récoltes, de la vigne, des gelées blanches, et fut certain que M. Marcillet n'avait encore rien dit. La nouvelle et le calembour n'étaient encore tirés qu'à un exemplaire.

M. Triballet se demanda si le fumeur n'avait pas voulu lui faire une méchanceté personnelle en lui apprenant cette fuite et ce jeu de mots, car on n'ignorait pas dans Laon les habitudes de causeries amicales qu'avait prises depuis longtemps le docteur chez la marchande de modes. Cependant une nouvelle aussi importante est un événement dans la vie d'un bourgeois : ses occupations consistent à la répandre. Pouvait-on penser à l'arrêter dès le début? pouvait-on couper la racine de ce calembour qui allait porter un nouveau coup à mademoiselle Carillon? Le docteur se faisait ces réflexions sans arriver à rien de concluant.

Vers le soir, Sophie Carillon fut tout étonnée de voir entrer chez elle M. Pelletier, qui est le principal notaire de Laon, et qui lui demanda de lui parler à part. Sophie fit passer le notaire dans la salle à manger, lui avança une chaise et lui demanda ce qui lui valait l'honneur de sa visite.



— Mademoiselle, dit le notaire, je suis envoyé par M. le docteur Triballet, qui m'a chargé d'une mission fort délicate. Veuillez donc, je vous prie, me prêter votre attention, et dites-vous que ce n'est pas un notaire qui entre chez

vous, mais un ami de M. Triballet. Votre maison de commerce est à vendre, mademoiselle; le docteur vous l'achète comptant dix mille francs.

— Oh !... monsieur..., s'écria la marchande de modes, c'est un service que je ne saurais accepter; ma maison ne vaut pas cette somme... elle a été payée quatre mille francs par ma mère; et, depuis ce temps, il y a bien des réparations importantes à faire.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; la porte de Vaux sera reconstruite, la montagne aplanie quand les ressources de la ville le permettront. Alors les voitures de roulage, les diligences, monteront par Vaux, et donneront à votre rue un mouvement nouveau et une certaine activité commerciale. Le conseil municipal vient de voter les fonds nécessaires pour la construction d'un nouvel hôtel de ville; la ruelle qui est derrière votre maison sera convertie en rue plus propre et plus accessible aux passants. Votre maison est vieille, il est vrai; mais vous avez le droit d'y faire des réparations au dedans et au dehors, comme vous l'entendrez, car elle est sur l'alignement... Vous voyez bien que dix mille francs ne sont pas une somme bien exagérée, et que M. Triballet ne fait pas un mauvais marché. Mais ce n'est pas tout, dit le notaire en étudiant la figure de Sophie Carillon, qui était étonnée au possible. J'aime mieux vous dire la chose franchement, un peu brutalement même. Mon ami le docteur, ayant assez vécu avec vous pour reconnaître vos belles qualités, m'a chargé de vous demander en mariage...

— Moi ! s'écria Sophie.

— Oui, mademoiselle, M. Triballet veut vous épouser, et sera au comble du bonheur si vous daignez accepter sa main.

— C'est impossible, monsieur, dit Sophie tristement.

— Je vous en prie, mademoiselle Carillon, ne parlez pas aussi vite... vous ne savez pas combien vous serez heureuse avec un homme qui vous a aimée depuis le premier jour où il vous a vue, et qui s'est tenu si longtemps dans un silence timide, craignant d'être refusé. Il m'attend chez moi dans une agitation extrême; jamais je n'aurais cru que le docteur pouvait couver une si forte passion : c'est un jeune homme; il m'a prié avec des instances de me charger de cette mission... Ah ! si vous l'aviez entendu... Il ne vit plus; il est fou de vous, mademoiselle; il gardait son secret depuis trop longtemps pour qu'il n'éclatât pas un jour avec passion... Il est riche, sans parents; vous le connaissez : il est bon, dévoué, sans vices; ne le refusez pas, mademoiselle. A son âge, un amour repoussé conduit bien loin; il a arrangé une vie heureuse en comptant sur vous. Qu'avez-vous à dire au docteur ? Il n'est plus jeune peut-être...

— Oh ! dit Sophie, ce n'est pas cela... mais...

— Il est à vos ordres ; il vous reconnaîtra en mariage un apport de cinquante mille francs. Si vous désirez quitter la ville, il vous suivra où vous voudrez ; enfin, madame, permettez-moi de vous donner ce titre, je ne crois pas qu'à moins d'une autre inclination vous puissiez trouver un motif convenable de refus...

— Que je suis malheureuse ! s'écria Sophie ; c'est impossible; dites-le bien à M. Triballet, dites-lui combien j'aurais été fière et heureuse de m'unir à lui ; dites-lui combien je suis reconnaissante de tout ce qu'il a fait pour moi, mais que des raisons que je ne peux pas dire m'empêchent de me marier.

— Je ne sais comment retourner vers mon ami, dit le

notaire ; j'ai applaudi à ses projets, je l'ai encouragé dans ses idées de mariage ; je venais chez vous, mademoiselle, avec confiance, et il faut maintenant que j'aille d'un mot détuire les rêves du docteur... jugez de ma situation... Pourquoi me suis-je chargé de cette mission? pourquoi n'est-il pas venu?

— Oui, dit Sophie, pourquoi n'est-il pas venu?

— Écoutez, mademoiselle, par pitié pour le docteur, ne me forcez pas de lui porter ce refus brutal... Laissez-le venir quelque temps encore ; ne dites ni oui ni non, et préparez-le à l'idée de l'impossibilité de ce mariage.

— Bien certainement, dit Sophie, je ferai tout mon possible pour épargner le plus petit chagrin à M. Triballet... Vous voyez que je pleure, monsieur, je ne peux m'en empêcher... Le docteur a toujours été pour moi comme un père, et je ne peux pas lui rendre son affection.

— Vous aimez quelqu'un, mademoiselle.

— Non, monsieur, je suis libre, et cependant je ne peux pas me marier.

— Qu'est-ce que je vais dire au docteur? dit le notaire. Faut-il lui dire de venir?

— Oui, monsieur.

— Mais il va croire que j'ai réussi dans ma mission.

— Oh! monsieur, ne lui donnez pas la moindre espérance ; dites-lui que je n'ai rien voulu entendre d'un étranger.

Quand M. Triballet entra chez la marchande de modes, elle fut étonnée du changement que les diverses émotions de la journée avaient apporté sur sa physionomie ; le docteur entra presque à reculons, tant il était inquiet de la réponse de son ami le notaire. Il fut encore plus embarrassé en trouvant Sophie dans un grand fauteuil, passant

ses mains dans les boucles blondes de Charles-Marie, qui était assis à ses pieds, sur un petit tabouret. Le silence le plus profond s'établit à la place de la conversation ; M. Triballet croisait et décroisait ses jambes. Sophie elle-même était mal à son aise.

— Il apprend sa leçon, dit le docteur en montrant Charles-Marie qui lisait.

— Oui, docteur.

— Il fait bien de travailler, dit M. Triballet.

Et, comme il était peu éloigné de l'enfant, il l'embrassa.

— Est-ce que vous l'aimez un peu? demanda Sophie.

— Beaucoup, mademoiselle.

La conversation resta suspendue quelques minutes; chaque seconde qui s'écoulait augmentait l'embarras de Sophie et du docteur; aucun d'eux n'osait aborder le grave sujet qui agitait leur esprit; par un effort suprême, la marchande de modes rompit le silence, qui donnait au battant de la pendule la proportion d'un grand bruit.

— J'ai vu M. Pelletier, dit-elle; il m'a fait part de vos intentions, docteur; vous dire combien je suis reconnaissante m'est impossible... Jamais je n'oublierai vos offres délicates, monsieur Triballet; mais la situation dans laquelle je me trouve ne me permet pas d'accepter aujourd'hui une position qui eût fait mon bonheur...

— Et plus tard, dit le docteur, me permettez-vous d'espérer?

— Si l'avenir de ma pauvre Caroline était assuré, si je n'avais pas à veiller sur elle, sur l'éducation de mon neveu que j'aime...

— J'attendrai, ma chère demoiselle, j'attendrai, dit le docteur. Quel soulagement vous me donnez! Dites-moi six

mois, un an, n'importe, ce sera un an de pensées heureuses en songeant à vous.

— Je ne peux pas, docteur, vous donner de terme; vous le savez, je veux vendre ma maison, aller rejoindre Caroline, et essayer d'assurer sa vie ; ensuite je verrai.

M. Triballet poussa un soupir.

— Ce ne sont guère des promesses certaines, dit-il.

— Cher docteur, que feriez-vous d'une femme comme moi, toujours souffrante, triste, et apportant dans votre intérieur la mélancolie plutôt que le bonheur?

— Oh! mademoiselle Sophie, vous ne dites pas vos qualités; vous vous peignez désagréable parce que vous ne voulez pas de moi... Je vous connais depuis longtemps, et jamais je n'ai entendu sortir une parole amère de votre bouche; vous êtes bienveillante pour vos amis; un simple mot de vous les rend meilleurs... Je vis depuis longtemps, depuis trop longtemps peut-être, car, à mon âge, il est fou d'aimer une personne qui se soucie peu d'une vieille tête grise. Jamais je n'ai rencontré une femme aussi simple, aussi modeste et aussi bonne que vous, mademoiselle.

Alors Sophie s'aperçut qu'elle avait donné un mauvais tour à la conversation, et qu'il lui serait difficile de briser tout d'un coup les rêves du docteur; ce qu'il lui fallait, c'était de gagner du temps en laissant entrevoir à M. Triballet une espérance lointaine.

— Mais, mademoiselle, je réfléchis, et je ne me rends pas compte pourquoi mademoiselle Caroline est un obstacle à mon bonheur... vous me cachez le véritable motif... Parlez-moi franchement : faut-il que je ne vous revoie plus?

— Ah ! docteur, que vous êtes enfant! mais vous devez bien comprendre combien je suis inquiète du sort de ma

sœur; si elle avait rencontré un homme dévoué, qui l'aimât... mais qui sait si elle n'est pas déjà abandonnée? Où la poussera son désespoir? Si j'étais auprès d'elle, je la consolerais, je la ramènerais désolée, mais elle ne me quitterait pas... là-bas, dans une ville qu'elle ne connaît pas...

— Ma chère demoiselle, dit le docteur, je n'ai pas vu tout cela dans la lettre de votre sœur...

— Je le devine, dit Sophie; ma sœur aime pour la première fois, et déjà le doute cruel traverse toutes ses pensées . je n'étais pas ainsi...

— Vous! s'écria M. Triballet.

— Oui, docteur, j'ai aimé malheureusement dans ma jeunesse.

Elle lui parlait à voix basse pendant que Charles-Marie s'était échappé dans la boutique pour lire à la lueur de la lampe.

— Le voilà mon fils! s'écria-t-elle en courant prendre dans ses bras Charles-Marie, qu'elle embrassait pour cacher ses larmes.

M. Triballet était resté anéanti sur sa chaise.

— Comprenez-vous, lui dit-elle, pourquoi je ne puis accepter d'être votre compagne?

— Quel est l'homme? demanda brusquement le docteur, dont les paroles restaient dans la gorge.

— Il ne sait pas si j'existe, dit Sophie.

— Mademoiselle, dit M. Triballet, voulez-vous que je serve de père à votre fils?

Sophie prit la main du docteur, qui ne put résister à une émotion si violente et qui ferma les yeux. Berthe, qui rentrait, trouva Sophie brisée par les sensations de la soi-

rée; bientôt le docteur sortit, voulant rafraîchir à l'air pur de la montagne sa tête brûlante et empourprée.

Quelques jours après on reçut à l'adresse de M. Delteil une lettre magistrale, avec cachet de l'Université et enveloppe grise. Sophie ne fit qu'un bond de sa boutique à la chambre du professeur, afin de lui porter plus vite le précieux paquet. M. Delteil était tristement appuyé sur sa table, devant ses papiers, regardant avec amertume les épreuves du dictionnaire; il était ainsi depuis qu'il avait rencontré Sophie le lendemain du départ de sa sœur.

Le professeur attribuait à la froideur, et non à la tristesse, la manière dont la marchande de modes avait passé auprès de lui sans lui dire un mot. Les natures souffrantes deviennent sensibles à l'excès et se blessent d'une feuille de rose pliée; cependant, à la façon dont Sophie entrait, M. Delteil fut heureux comme s'il avait vu un rayon de soleil.

— Voilà une bonne nouvelle, dit Sophie en lui présentant la lettre officielle; je gage que c'est votre nomination...

— C'est bien possible, dit M. Delteil en prenant la lettre. Mademoiselle, je vous prie, restez un moment...

— Je vous empêche de lire, dit-elle; voyons, lisez...

M. Delteil mit ses lunettes, lut et s'écria :

— Destitué !

— Destitué! reprit Sophie, ce n'est pas possible.

—Lisez, mademoiselle.

Sophie parcourut la lettre du recteur, qui annonçait que l'Académie venait de mettre à la retraite, aux vacances prochaines, M. Delteil, régent de septième.

— Ç'a été mon seul moment d'ambition, mademoiselle Sophie, de demander la chaire de sixième, et l'on m'en pu-

nit bien durement. J'ai eu tort, on ne pensait pas à moi, j'étais oublié... Allons! dit-il avec une feinte gaieté, il faut prendre son parti, n'est-ce pas, mademoiselle?... Bah! on peut encore vivre très-heureux avec la petite retraite.

Mais l'accent du vieux professeur démentait les paroles, et Sophie n'en fut pas la dupe.

— Quel malheur! dit-elle, et c'est pourtant moi qui en suis la cause... comme vous devez m'en vouloir.

— Moi, mademoiselle, vous en vouloir! Ces messieurs ont eu raison, je ne suis plus bon pour l'enseignement et je ne l'ai jamais été... C'est mon dictionnaire qui a mangé ma vie.. et dire que je ne pourrai peut-être pas le terminer... mais je cause, je cause, il est deux heures, je suis en retard; on m'a destitué, c'est vrai, mais dans un mois seulement.

Il était réservé à M. Delteil de boire le calice jusqu'à la lie; depuis l'aventure du hibou, les élèves s'étaient tenus tranquilles; cependant leur imagination s'était tournée d'un autre côté. La fête de M. Tassin fut saluée par un feu d'artifice, tiré par les élèves de rhétorique, qui répandit l'amour de la poudre jusque dans les dernières classes. Les pensionnaires convertirent leur argent en petits canons, en soldats de plomb et en poudre, malgré la défense du principal.

Canivet, à force de rêver, trouva un moyen économique de remplacer les petits canons de cuivre, qui coûtaient cher et qui ne produisaient qu'une décharge médiocre. Ce fut de serrer un peu de poudre dans une première enveloppe de parchemin ficelé avec soin, puis d'entourer de papiers cette première enveloppe, de la reficeler et de recommencer jusqu'à ce qu'il eût obtenu une bombe épaisse, dans laquelle il pratiqua une lumière avec un poinçon. Au moyen

d'une assez longue mèche d'amadou, celui qui mettait le feu à cette bombe avait le temps de se retirer.

Un matin, pendant la classe, M. Delteil flaira une vague odeur d'amadou qui ne pouvait partir que de sa classe. Habitué à toutes les cuisines de ses élèves, il descendit de la chaire, fureta dans tous les pupitres. Tout à coup une énorme explosion fit trébucher la chaire; M. Delteil et ses élèves poussèrent un même cri, car le fond de la chaire venait de voler en éclat, et, en même temps, la chaire du professeur avait été lancée au milieu de la classe.

M. Tassin mit à la porte du collége Canivet, qui avait compromis la vie de M. Delteil et de ses élèves; mais, quoique ce dernier coup eût rempli de terreur le professeur, qui n'entrait en classe qu'avec défiance, là n'étaient pas ses chagrins. Sophie Carillon était partie en voyage voir sa sœur; elle revint sans la ramener, l'ayant trouvée heureuse encore; mais la maison de la marchande de modes prit un nouvel aspect. M. Triballet ne la quittait plus; et, un jour, Sophie annonça au professeur son mariage avec le docteur et son prochain départ de Laon.

M. Delteil monta à sa chambre sans dire un mot : il voyait clair pour la première fois. Il n'osait se rendre compte qu'il aimait la marchande de modes; peut-être n'en eût-il pas eu la révélation sans l'annonce de ce prochain mariage. Son cœur se serra, et il comprit qu'il avait un cœur; il fut pris de larmes, de colères, comme un jeune homme. Enfin il tomba sur son lit, anéanti, dévoré de passions nouvelles et jalouses.

Il resta deux jours sans sortir, ne dormant pas, ne mangeant pas, oubliant la nuit et le jour. Il avait fait un tas de ses papiers, de ses épreuves, et les avait mis dans un coin. Il serait mort ainsi, lorsqu'un matin il entendit la voix de

Sophie, qui, ne le voyant pas reparaître, était inquiète. Cette voix douce, qu'il avait oubliée, le rappela à la vie; il alla ouvrir, autant que le lui permettait sa faiblesse.

Sophie entra, tenant son fils par la main.

— Mon bon monsieur Delteil, lui dit-elle, nous quittons Laon dans huit jours avec mon mari. Voulez-vous rendre mon bonheur complet? Promettez-moi de m'accorder ce que je vous demanderai.

M. Delteil hésita; mais il ne pouvait rien refuser à la voix qui le rappelait à la vie.

— Voulez-vous vivre en famille avec nous et vous charger de l'éducation de Charles-Marie?

Mai à juillet 1852.

LES

TRIOS DES CHENIZELLES

SOUVENIRS D'UN MUSICIEN.

— Voici la petite basse dont je vous ai parlé, dit mon professeur de musique, M. Trude, en me présentant à M. et madame Loncle.

M. Loncle dit : « Ah ! ah ! » et madame Loncle salua sans lever les yeux.

J'entrai ainsi dans la maison des Chenizelles, qui occupait à toute heure les esprits curieux de la ville de L.... D'un coup d'œil je remarquai, dans une grande salle très-haute, un mobilier propre, mais d'une mode déjà passée. Un piano à queue était au milieu de la pièce, et rien dans le salon n'annonçait la présence habituelle d'une femme.

M. Loncle nous montra du doigt deux grands fauteuils en velours jaune : M. Trude s'étant assis, je m'assis. J'avais toujours ma basse sous le bras et les doigts accrochés

dans les cordes. Il faisait très-froid ce soir-là, et beaucoup plus froid dans les Chenizelles que par la ville.

Les Chenizelles sont un quartier situé sur les remparts, hors des portes de la ville, et le vent de la montagne y arrive avec toutes ses colères sans rencontrer rien qui l'arrête. Aussi mes doigts, passés dans les cordes de la basse, avaient-ils plus souffert que le reste de mon individu : ils étaient roides comme des bâtons et bleus comme de l'indigo.

— Il ne fait pas chaud, ce soir, dans les Chenizelles, dit M. Trude, qui avait également ressenti les atteintes du froid en portant sa boîte à violon à la main.

— Aux Chenizelles comme ailleurs, reprit M. Loncle.

Dès ces premiers mots, je compris que la maison n'était pas vouée à la gaieté, et que la conversation serait difficile à établir. Au fond, je m'en souciais médiocrement ; d'ailleurs, ma timidité habituelle était accrue par le remords d'un crime commis envers M. Loncle lui-même : un an avant cette visite, j'avais mis à néant la sonnette de M. Loncle dans les expéditions nocturnes que je faisais en sortant de l'école de dessin ; dans la journée j'avais contemplé avec crainte un vieux pied de biche tout pelé, caché dans mon musée de déprédations, qui était la racine de la défunte sonnette de M. Loncle, et il avait fallu le despotisme de mon maître de musique, M. Trude, pour me conduire dans la maison où je n'aurais dû me présenter qu'en coupable humilié.

Mais la faute en était à l'insistance de M. Loncle de ne jamais répondre passé huit heures du soir. Nous avions pour coutume de respecter les cordons de sonnette quand nous voyions la servante venir, un flambeau à la main, ouvrir la porte et saluer le brouillard ; mais la destruction

la plus complète menaçait les marteaux de porte, les anneaux, les cordons de sonnette, si personne ne répondait à nos carillons désordonnés.

Le premier jour, cependant, une voix répondit au dedans de la maison de M. Loncle à la sonnerie; mais cette voix était si pleine de courroux, elle annonçait un domestique tellement à craindre, que nous prîmes la fuite, mettant la main instinctivement au derrière de nos culottes, dans la crainte que le domestique farouche, qui était un chien, ne commençât par sauter à la partie la plus usée des pantalons.

Le chien, avec une vieille bonne, étaient les deux seuls êtres connus de la maison des Chenizelles dans la ville de L... On les voyait régulièrement les jours de marché, les mercredis et les samedis, faire les provisions et retourner, sans parler à personne, aux Chenizelles, portant, l'une un panier sous le bras, l'autre un panier dans la gueule.

Quoique madame Loncle fût de la ville, il était impossible de tirer sur elle d'autres renseignements que ceux-ci : elle était fille de madame d'Estouvelles, dont la maison, qui a une tourelle en forme de clocher, est située rue du Change. Madame d'Estouvelles, après avoir mené une vie mondaine sous la Restauration, s'enferma tout d'un coup avec sa fille, et ne la laissa voir à personne.

Deux fois par semaine elles allaient à la messe basse à la cathédrale, en passant par une rue presque abandonnée. La jeune fille avait un voile épais; le boulanger dit l'avoir vue avec des lunettes bleues; l'épicière prétendait qu'elle était jolie comme les amours : les uns la disaient bossue, les autres lui donnaient le port d'une princesse. Seul le notaire pénétrait dans la maison; mais, comme la famille

était riche, la succession belle, par suite beaucoup d'affaires de chicane, le notaire garda le secret sur les mystères de la maison.

Un jour, toute la ville apprit avec étonnement que la mère venait de mourir. Les regrets ne furent pas énormes parmi la population, mais la jeune fille fut à l'ordre du jour :

— Quel bonheur pour elle ! Elle est libre, disait-on partout, elle ne se renfermera pas comme sa mère ! L'a-t-on fait souffrir !

On la plaignait pour son passé et l'on enviait son avenir; car, à cette heure, les lunettes bleues et la bosse avaient disparu : c'était une belle jeune fille, une riche héritière, et les employés, les clercs de notaire et d'avoué, qui emplissent les bals de la mairie, durent se coucher plus d'une fois en rêvant que la riche héritière payait leur charge.

Chez le notaire arriva un étranger qui prouvait qu'il était nommé exécuteur testamentaire des volontés de madame d'Estouvelles ; il alla s'installer dans la maison de la défunte, et la ville en fut pour ses propos, car le mystère plana sur la jeune héritière comme par le passé. Le temps du deuil étant expiré, on apprit avec étonnement que mademoiselle d'Estouvelles épousait l'étranger, qui s'appelait M. Loncle.

La maison fut vendue, les biens furent vendus ; M. Loncle acheta la propriété de la rue des Chenizelles, et la jeune fille changea de prison. La ville ne la connut pas plus femme que fille, et on ne s'en occupa plus, car les cancans de province finissent par se rouiller. D'ailleurs, L... étant une ville d'employés, la curiosité se portait toujours sur les nouveaux arrivés qui remplacent des fonctionnaires publics ; madame Loncle fut oubliée.

M. Trude dit un jour à mon père :

— Il est temps que M. votre fils fasse de la musique d'ensemble ; si vous le permettez, je l'emmènerai une fois par semaine chez M. Loncle.

— M. Loncle est donc musicien ? demanda mon père.

— Non, monsieur, c'est madame Loncle qui est une remarquable pianiste.

— Très-bien ! dit mon père ; mais Charles n'est pas encore assez musicien.

— Il le deviendra, dit M. Trude, et les trios sont ce qu'il y a de plus positif pour rendre quelqu'un musicien.

C'est ainsi que je fus reçu chez M. Loncle. Je n'osai d'abord regarder sa femme, elle ne parlait pas ; mon maître de musique était brusque et froid ; il y avait dans la maison un tel silence, qu'on s'intéressait au mouvement du pendule.

— Si vous désirez, madame... dit M. Trude.

Elle salua en manière de réponse, se leva silencieusement et alluma les bougies du piano. Le maître de musique prépara un trio de Haydn qu'il avait apporté, et accorda son violon, et ma basse ensuite ; je n'apportais pas grand soin à mon instrument et les chevilles en étaient dures.

Je fus placé, à ma grande joie, à droite de madame Loncle, et mon professeur à gauche, car je craignais le rapprochement de M. Trude, qui m'enseignait la musique avec toute la dureté possible, tantôt me pinçant le bras droit jusqu'au sang pour me faire comprendre que l'on ne doit pas jouer du bras, tantôt m'écrasant les pieds pour m'empêcher de battre la mesure.

Tous les préparatifs étant faits, comme de graisser son archet de colophane, de nettoyer ses lunettes, M. Trude

battit une mesure en blanc. Jamais je n'eus une si grande émotion. Essayant pour la première fois de la musique d'ensemble, je n'entendais plus mes sons; le piano m'étourdissait; je craignais de me tromper, je craignais d'entendre la voix de mon professeur me rappelant à la mesure et à la justesse des sons. Je n'osais regarder madame Loncle, qui m'apparaissait sous un jour singulier, et il me semblait que M. Loncle ne me quittait pas des yeux et qu'il allait tout à l'heure m'accuser du crime de la sonnette.

Heureusement, la partie de basse n'était pas compliquée; M. Trude avait choisi, pour mon début, des concertos d'Haydn. où le violoncelle n'est même pas obligatoire : il sert seulement à doubler les basses du piano. L'adagio était terminé.

— Allons, Charles n'a pas trop mal été, dit M. Trude; n'est-ce pas, madame?

Je me sentis rougir, et, sans regarder madame Loncle, je compris qu'elle se tournait de mon côté en souriant.

— Désirez-vous, madame, reprendre l'adagio? dit M. Trude.

— Comment! vous allez recommencer l'enterrement! dit M. Loncle; c'est de la musique d'enterrement!

Madame Loncle s'était inclinée pour répondre qu'elle recommencerait volontiers; mais, en présence de la réponse du mari, M. Trude fut embarrassé.

— Tout à l'heure, monsieur Loncle, vous allez entendre des motifs très-gais; il y a un menuet surtout...

— Le menuet, je ne dis pas; mais c'est un enterrement que vous avez joué.

— Eh bien, monsieur, dit madame Loncle à son mari, nous allons continuer.

Jamais je n'ai entendu de voix aussi douce et aussi éplorée que celle de cette pauvre femme, dont chaque mot indiquait la résignation triste.

— Qu'est-ce que cela me fait? dit M. Loncle; si vous tenez à votre musique, je ne m'y connais pas; je dis que c'est un enterrement, parce que, diable! les chantres qui vont au cimetière ne chantent pas autre chose.

Quand, après quelques soirées, je fus un peu moins embarrassé de mon rôle de mauvais instrumentiste, je pus examiner la singulière figure de M. Trude en faisant de la musique. Il n'était pas beau, même sa figure manquait de physionomie; elle était froide, sans expression, d'une santé magnifique à regarder le sang qui courait également par tout le visage.

Pendant les leçons qu'il me donnait, M. Trude, plutôt ennuyé que séduit par ses démonstrations de coups d'archets, me semblait laid; mais, en jouant les trios à la maison des Chenizelles, la physionomie du maître de musique changeait tout à coup. Elle s'illuminait, prenait des expressions inconnues; il me parut que son œil bleu se noyait de larmes intérieures; enfin ce n'était plus le même homme.

Il aspirait la musique avec les délices d'un homme qui revient à la vie en respirant de l'éther; son caractère était tout à fait transformé. Je voyais un homme bon, doux et complaisant; il savait s'effacer et se faire humble devant un chant de piano; il adoucissait les angles de son caractère, et mettait, pour ainsi dire, des velours aux cornes de son esprit. Avec un tel musicien, je jouais beaucoup moins mal, car l'application qu'il mettait me rendait moi-même moins écervelé.

Je n'entendis jamais madame Loncle jouer seule; mais

elle apportait aussi dans nos trios un enthousiasme qui se faisait sentir jusque dans le mouvement des épaules. C'étaient des frémissements imperceptibles au vulgaire, qui passaient du piano dans les doigts et dans tout le corps.

Par moment, en comptant des pauses, je jetai un coup d'œil sur madame Loncle ; et la façon dont ses mains couraient sur le piano, je ne l'ai pas souvent remarquée chez d'autres grands instrumentistes. Ses mains ne faisaient ni fracas ni tours de force; au contraire, les doigts étaient remplis de coquetteries infinies et de suaves délicatesses en exécutant les traits les plus compliqués.

Avec le quatuor, les trios sont la musique intime par excellence. Chaque note est une confidence, et celui-là serait un être bien enveloppé de mystère qui, après quelques séances musicales, saurait cacher son caractère à ses compagnons. A dix-sept ans, je ne comprenais pas encore les aveux qui sortent du ventre d'une basse, d'une poitrine de violon et de la boîte d'un piano ; je ne faisais que deviner sans m'appesantir à rien ; et il fallut des preuves au grand jour pour me démontrer que les faits peuvent être connus, expliqués longtemps à l'avance, aux esprits attentifs.

Il est certain que madame Loncle souffrait, et que la musique seule apportait quelque trêve à ses chagrins. Elle eût joué du piano toute la nuit sans s'en apercevoir; mais, à dix heures, M. Loncle se levait de son fauteuil, et c'était un ordre inflexible.

Le bruit qu'il faisait rien qu'en remuant un peu les pieds de son siége ramenait sa femme à la réalité ; elle changeait de physionomie, le charme était rompu ; elle nous envoyait un sourire triste, qui était gros de demandes de pardons pour son mari. Et nous nous en retournions silencieusement

par les Chenizelles, M. Trude et moi, sans parler autrement que pour faire ouvrir, par le concierge de la ville, la grosse porte qui est fermée en hiver à neuf heures du soir.

Un jour, M. Loncle nous annonça que M. Montbazin viendrait entendre nos trios. Ce fut un événement dans la maison des Chenizelles que l'arrivée d'un nouveau personnage. M. Montbazin était un riche propriétaire des environs de L... ; il passait dans la ville pour un des plus grands connaisseurs en musique de la terre. Les dames âgées se rappelaient l'avoir entendu chanter dans un concert donné par M. Romagnesi ; à les entendre, le brillant Romagnesi, très-célèbre alors, avait été complétement éclipsé par M. Montbazin.

Nous avions à peine commencé le trio d'Haydn, qu'on sonna à la porte : le chien répondit du dedans avec sa grosse voix.

— Voilà M. Montbazin ! s'écria d'un air joyeux M. Loncle. Et cette Marianne qui ne va pas ouvrir ! Est-ce qu'elle va laisser M. Montbazin geler à la porte ?

Il y avait, au fond de ces paroles, une grande tendresse, car M. Loncle ne se serait nullement gêné pour nous faire souffrir du froid, et il ne manifesta jamais aucune inquiétude quand j'entrais avec ma basse couverte de neige. M. Montbazin fut introduit, et je n'oublierai de ma vie la mauvaise impression qu'il me causa. Il salua M. et madame Loncle, me regarda légèrement et toisa M. Trude des pieds à la tête.

M. Montbazin était un vieillard cruel, de ceux dont on a défini le profil en lame de couteau. Il y avait, en effet, quelque chose de coupant dans la façon dont M. Montbazin regardait les gens : sa bouche n'était que dédain, ses yeux n'étaient que mépris. Le côté remarquable de la physio-

nomie de M. Montbazin venait de ses cheveux rouges, qu'il semblait porter avec ostentation. A tout moment il les caressait de sa main, les abattait sur ses yeux, les relevait avec audace; enfin il prenait mille plaisirs à accomplir, avec cette forêt de poils rouges, des architectures singulières.

L'arrivée de M. Montbazin sembla gêner madame Loncle, qui, sous le prétexte de faire politesse à son hôte, se leva du piano, malgré qu'elle fût priée instamment par lui de continuer le trio commencé. La conversation s'engagea sur des matières bourgeoises et provinciales : aussi M. Trude prit-il congé aussitôt qu'il lui fut permis de s'en aller sans avoir l'air d'être chassé par le nouvel arrivant.

Le pauvre maître de musique paraissait très-chagrin de cette visite, il souhaita le bonsoir à la compagnie d'une voix plus mélancolique que de coutume, et je crus m'apercevoir qu'il tressaillit quand M. Montbazin annonça que dans une quinzaine il reviendrait à la ville et qu'il avait soif d'entendre nos trios.

Un jour M. Loncle dit à sa femme qu'il n'avait pas dormi la nuit, et qu'alors il avait rêvé à un beau projet : c'était que les deux époux devaient, chacun de son côté, rédiger chaque jour un journal de leurs impressions et de leurs idées. Madame Loncle se récria en disant combien une pareille chose était inutile ; elle ne quittait pas une minute son mari de la journée : elle n'avait donc pas d'aventures bien intéressantes à lui raconter. Le mari répondit que ce n'était pas des impressions de voyage qu'il désirait ; il aimait sa femme à l'impossible, et il voulait jouir de ses pensées. Quand elle ne parlait pas, elle rêvait à quelque chose : ces rêves devaient être jetés sur le papier, en forme de journal.

— Mais, monsieur, dit la jeune femme, il m'arrive souvent de ne pas penser et même de ne pas rêver; c'est quelque chose de confus et de mystérieux qui m'environne, qui n'a ni corps ni couleur.

— Alors tu l'écriras, dit M. Loncle. Du reste, j'ai établi moi-même une espèce de journal-modèle pour te guider dans les commencements. Veux-tu que je te le lise?

— Comme il vous plaira, monsieur.

M. Loncle tira un carnet de sa poche et lut : « Mardi, 8 de janvier, le professeur de musique est venu cinq minutes avant l'heure et est parti cinq minutes après l'heure. Je juge que ce jeune homme est prodigue : il a mangé dix minutes de son temps. » — « Mardi, même date, quatre heures du soir. Ma femme est triste; elle fait trop de musique. Demander au médecin si la musique ne pousse pas à la mélancolie. »

— J'ai toujours été telle, dit madame Loncle; vous avez tort, monsieur, de vous en inquiéter et de croire que la musique est pour quelque chose dans mon caractère.

— Mon amie, dit M. Loncle, je ne prétends pas avoir raison, j'inscris tout ce qui me passe par la tête, et c'est justement là pourquoi la création de ton journal est indispensable; tu répondras à mes idées, et tu les rectifieras quand elles te paraîtront fausses. Je continue. « Mercredi, 9 janvier. Dans la nuit du mardi, ma femme me croyait endormi; je me suis aperçu qu'elle pleurait. Pourquoi pleure-t-elle? Chercher les motifs de ces pleurs. »

— Vous vous êtes trompé, monsieur...

— N'en parlons plus, dit M. Loncle; je ne veux pas le savoir aujourd'hui; voilà une bonne page de journal à remplir avec l'explication de ces larmes.

— Monsieur!... dit madame Loncle.

— Je t'en prie, ne le dis pas, écris-le-moi. Si tu te dépenses en confidences, tu me diras plus tard que tu n'as rien à écrire sur ton journal ; et je désire qu'il y ait quelque chose d'intéressant tous les jours. « *Idem*, mercredi. avoir reçu une lettre qui m'appelle dans les Pyrénées pour règlement d'affaires importantes. Réfléchir longuement si je dois laisser ma femme ou l'emmener avec moi. » Voilà encore une réponse, mon amie, car tout dépend de toi.

— Je vous suivrai partout où vous l'exigerez, dit madame Loncle.

— Je le sais bien, dit M. Loncle; mais j'avais pensé un instant que c'était le bon moment pour mettre en train ton journal. Naturellement, tu aurais beaucoup de choses à me dire, éloignée de moi ; ce serait charmant.

— Alors, monsieur, vous me laisseriez seule pour avoir le plaisir de recevoir des lettres.

— Tu ne comprends pas du tout, dit le mari ; rien n'est long à établir comme les habitudes ; seulement, une fois qu'on y est pris, on l'est pour la vie. Si je reste éloigné de toi pendant deux mois, tu m'écris tous les jours les moindres événements de ta vie, tu finis par y prendre un grand charme, et toute ta vie tu écriras ton journal avec plaisir.

— Oh ! je ne le crois pas, dit madame Loncle.

— Bien mieux, tu m'en remercieras, en sentant quelle source de jouissances je t'ai procurée. Tu écris beaucoup de choses que tu ne dirais pas, même dans la conversation la plus intime... Faut-il que je parte ?

— Restez, monsieur !

— Alors, tu me promets de tenir ton journal ?

— Oui, monsieur.

— Régulièrement ?

— Quand je croirai avoir quelque chose d'important.

— Important ! dit M. Loncle ; rien n'est important dans la vie, et tout le devient quand on regarde la plus petite chose attentivement.

M. Loncle continua :

— « *Idem*, mercredi. Je suis jaloux de la musique ; il me semble que ma femme y montre plus d'enthousiasme que pour le ménage. »

Madame Loncle ne put s'empêcher de sourire.

— Ah ! tu vois que cela t'amuse, dit M. Loncle. Eh bien ! je te laisse à ton journal ; je vais faire un petit tour dans la campagne, et tu auras à répondre relativement à tes larmes et à la musique.

— Je ne me sens pas en train dans ce moment, dit madame Loncle.

— Sans doute, dit le mari, cela semble dur les premières fois ; mais, quand tu en auras écrit les premières lignes, tes impressions couleront de source.

M. Loncle sortit en se frottant les mains, heureux d'avoir apporté quelque distraction dans son ménage ; mais sa femme ne sentait pas, comme lui, le bonheur que devait lui apporter la tenue de son journal : elle n'y voyait que le côté ridicule. Cependant, après avoir promis à son mari, elle n'osait plus refuser. Elle avait ouvert le carnet neuf et blanc qui contenait, imprimés en haut de chaque page, le jour et le mois de l'année, et plus elle pensait à cette idée, plus elle s'en éloignait, lorsque la sonnette la fit tressaillir. C'était M. Trude qui venait, comme d'habitude, deux fois par semaine, l'accompagner au piano.

Le maître de musique fut tout surpris de ne pas trouver M. Loncle dans le salon. L'absence du mari semblait le gêner plus que s'il s'était trouvé en nombreuse société.

— Ah! quel service vous me rendez, monsieur ! dit madame Loncle.

Le maître de musique demanda quel service il pouvait avoir rendu.

— J'étais sous le coup de grands ennuis, dit-elle, et, pour la première fois, j'avais oublié que c'était votre jour. Nous allons jouer du Beethoven, si cela vous plaît, dit-elle.

— Madame, je suis à vos ordres.

Madame Loncle ne cherchait pas, comme le pauvre maître de musique, à étouffer ses chagrins par les mélodies domestiques de Haydn ; elle se jetait avec courage dans la lecture de Beethoven, elle allait trouver le génie souffrant. Dans l'analyse de cette grande œuvre tourmentée, elle trouvait un esprit frère. En jouant Beethoven, elle n'avait plus de mari, elle ne vivait plus sur la terre; son isolement était changé en demeures célestes pleines d'anges à la voix séraphique.

M. Loncle rentra deux heures après sa sortie, et fut tout étonné de trouver sa femme et le maître de musique ayant oublié, dans l'étude du grand compositeur, que la séance durait beaucoup plus longtemps que de coutume. En voyant entrer son mari, madame Loncle devint rouge, et ses doigts s'arrêtèrent sur les touches du piano. Le maître de musique, qui sentait qu'il causait quelque gêne dans la maison, se leva, salua gauchement et sortit avec sa boîte à violon toute désordonnée à l'intérieur, car il n'avait pas apporté les soins habituels au rangement de son instrument.

M. Loncle s'arrêta devant sa femme, laissa échapper une exclamation qui promettait un long discours, et apaisa ses transports intérieurs en se promenant à grands pas dans

le salon. Il aperçut le carnet de sa femme, qui était sur sa petite table à ouvrage, l'ouvrit, s'assura que rien n'était écrit, et dit :

— Avais-je raison, ce matin, d'être jaloux de la musique?

Madame Loncle ne répondit pas.

— Maintenant, dit-il, je ne suis plus jaloux de la musique.

— Et vous avez raison, monsieur.

— Je suis jaloux du musicien.

Madame Loncle haussa les épaules.

— Il ne fallait pas sortir, monsieur.

— Eh! madame, je ne pensais pas que le mercredi ce M. Trude vient ici; vous ne me l'aviez pas dit.

— Je l'avais oublié également.

— Oh! dit M. Loncle, il vient aussi le lundi; le samedi, il vient encore avec M. Charles; bientôt il viendra tous les jours, et peut-être deux fois par jour.

— C'est bien, monsieur, je ne ferai plus de musique à l'avenir.

En disant cela, madame Loncle se mit devant sa table et écrivit au musicien :

« Monsieur, d'après les conseils de mon médecin, je renonce pour quelques mois à la musique, qui agit trop vivement sur mes nerfs; mais j'espère que, l'hiver prochain, j'aurai le plaisir de continuer nos duos et de recevoir vos conseils. »

— Monsieur, dit-elle, veuillez envoyer à M. Trude ce qu'on lui doit pour le mois passé et celui-ci, qui est entamé, en même temps que cette lettre.

M. Loncle prit la lettre, la lut et la jeta au feu.

— Mais, mon amie, tu t'exagères mes intentions, tu ne

comprends pas la portée de mes paroles ; veux-tu faire de la musique tous les jours ? je ne demande pas mieux.

Madame Loncle ne répondait pas.

— Faut-il prier M. Trude de venir ce soir à la maison ? Tu ne dis rien ! Que veux-tu de plus ? J'ai eu tort, j'en conviens, mais tu sais combien je t'aime et combien je désire te rendre heureuse.

— Jaloux du musicien ! s'écria madame Loncle.

— Là ! c'est une folie de ma part. Comment pourrait-on être jaloux du pauvre M. Trude, un honnête garçon, je le sais bien, mais qui ne songe guère à faire la cour aux femmes ? Ah ! je te laisserais bien trois jours seule avec lui, le pauvre homme, il n'entend guère malice à l'amour ! Je m'y connais en séducteurs, dit M. Loncle, qui avait quelquefois la manie de raconter à sa femme ses prouesses de jeune homme ; il n'a pas la coquetterie voulue, le pauvre M. Trude, et je crois qu'une femme lui ferait des avances qu'il n'y comprendrait rien.

— A quoi bon me parler de cela ? dit madame Loncle ; que m'importe si mon maître de musique est un séducteur ou non ? Il vient ici pour me donner des leçons d'accompagnement, et je n'ai rien à m'inquiéter de plus.

— Allons, la paix est faite, dit M. Loncle, n'est-ce pas, madame ? Ce qui m'a fâché sur le moment, c'est que je revenais du dehors avec l'espoir de trouver au moins deux pages de ce journal que je brûle de lire.

— Eh ! monsieur, je n'ai rien à écrire aujourd'hui que votre arrivée désagréable.

— Oh ! que tu me rends heureux ! s'écria M. Loncle ; voilà une nouvelle voie ouverte. Oui, corrige-moi, indique-moi mes défauts, cette idée me plaît ; je ne me fâcherai pas des plus grandes duretés. Dévoile-moi à moi-même ;

tu me diras quand j'ai été désagréable, quand j'ai paru ennuyé, et j'essayerai de devenir meilleur. La bonne idée! avec tes conseils et tes douces réprimandes, je vais devenir un être parfait; pourquoi n'avons-nous pas songé à ce journal-là la première année de notre mariage? Peut-être aurais-je évité de te froisser bien souvent. Ma petite femme, voilà un nouvel avenir qui s'ouvre pour nous plein de bonheur. Mais surtout ne cache rien, ni mes vices, ni mes défauts; ne crains pas de les accuser avec sincérité; j'y verrai, au contraire, une preuve de ton amour. Ah! si tous les maris agissaient ainsi, il n'y aurait pas de mauvais ménages.

M. Loncle parla longtemps de la sorte, sans se douter que sa femme n'entendait pas un mot de sa conversation. Elle était arrivée devant son mari à avoir le regard attentif et l'oreille morte; elle paraissait écouter avec la plus grande attention, et n'entendait que des souvenirs musicaux : la voix bourgeoise de M. Loncle était étouffée sous les voix harmonieuses de Mozart, d'Haydn ou de Beethoven.

M. Montbazin revint à quinze jours de là, ainsi qu'il l'avait annoncé. Dès qu'on entendit son pas dans l'antichambre, il se fit un échange de regards subits entre nous trois : c'était comme une consultation muette pour savoir si le trio allait se continuer. Mais madame Loncle nous pria des yeux de rester; M. Montbazin fit, d'ailleurs, mille politesses, et jura que c'était la plus grande joie que l'on pouvait lui faire que d'exécuter quelques trios en sa présence : il s'offrit même à tourner les pages de la partie du piano, ce dont il n'était nullement besoin. Au lieu de se placer près du feu et de causer avec M. Loncle, il alla se poster derrière la chaise de M. Trüde et suivait sa

partie, armé d'une longue lorgnette de campagne qui tenait plutôt de la lunette d'approche.

Je faisais face à mon maître de musique, et jamais je ne fus aussi gêné qu'à cette soirée, ne pouvant m'habituer à la physionomie de M. Montbazin regardant de la musique avec sa longue lorgnette. Il avait la figure froide et dédaigneuse; je le craignais; mais, par la raison que je le craignais, j'avais mille fois de violentes attaques de rire intérieur qui me faisaient souffrir par la retenue. Je mordais ma lèvre inférieure avec mes dents, et je ne jouais plus, tant mon corps était crispé par le rire qui agaçait mes nerfs. De temps en temps je faisais une petite note au hasard, afin qu'on entendît un peu la basse. Je craignais surtout que M. Trude ne me crût perdu dans la lecture de ma partie, et qu'il ne fît arrêter court afin de recommencer.

La lorgnette était dirigée sur moi; et il me semblait qu'avec une pareille lunette d'approche M. Montbazin devait voir ce qui se passait au dedans de l'individu. A trois ou quatre reprises, j'essayai de tourner ma chaise afin d'échapper aux verres de la lunette; mais je ne réussissais qu'à me montrer de trois quarts ou de profil.

Quand le trio fut fini, M. Montbazin dit :

— Comme la basse fait bien!

Je serrai mon mouchoir dans les dents, pour ne pas envoyer un éclat de rire immense; je n'avais pas fait trois notes de ma partie. Du reste, je ne savais plus ce qui s'était joué, je n'avais pas entendu le trio, je n'avais vu que la lunette. Pour tout au monde j'aurais fui, mais je n'osais quitter ma chaise; le plus petit mouvement, la moindre parole, pouvaient donner le jour à mes rires enfermés.

M. Trude, ayant préparé un autre cahier de trios, les apporta à chacun, et me dit :

— Faites donc attention, monsieur Charles; vous jouez en dépit du bon sens.

Pendant le repos, M. Montbazin s'était levé, et je compris qu'il était derrière moi, inspectant la partition, sans doute avec sa terrible lunette d'approche. Je me roidis de toutes mes forces et je commencai le trio avec courage.

Les quatre premières mesures étaient remplies par un petit chant de violoncelle seul qui me gênait beaucoup, à cause de ma timidité; l'ayant regardé d'avance, je me demandais comment je pourrais m'en tirer avec l'excitation nerveuse que me causait M. Montbazin; si j'avais osé prononcer une parole, j'aurais prié madame Loncle et mon maître de musique de jouer un autre trio. Et, cependant, je me tirai avec honneur de mon petit solo.

La lunette était pourtant derrière moi; en tournant un peu l'œil de côté, je pouvais la voir braquée sur ma musique. Cette fois ce fut M. Trude qui fit que le trio marcha plus mal qu'avec des béquilles. Les traits du maître de musique étaient embarrassés; lui qui avait un coup d'archet merveilleux, il ne se souvenait plus des reprises, il allait médiocrement en mesure, et il oublia, un moment, qu'on était en majeur pour tomber dans un mineur de l'effet le plus agaçant.

Le sang empourprait la figure de M. Trude, évidemment mal à son aise, et qui comprenait les fautes immenses qu'il commettait coup sur coup. D'ordinaire jamais M. Trude ne se trompait aussi grossièrement. Que pouvait-il se passer en lui? Mon maître de musique me faisait peine à regarder, car je comprenais son émoi, qui se perlait sur son front en petites gouttes reluisantes.

M. Montbazin s'écria: « Très-bien, le violon! » de même qu'il avait applaudi à la partie de basse, et le mot paraissait

une insulte si sarcastique, que je crus que M. Trude, avec son caractère violent, allait éclater contre le perfide enthousiaste de musique.

— La musique est bien mal gravée, dit madame Loncle, qui voulait venir au secours du pauvre maître de musique.

— Je ne sais pas ce que j'ai dans les doigts ce soir, dit M. Trude.

— Il y a des fautes dans la partition, ajouta madame Loncle, qui espérait, par ces consolations, apaiser l'amour-propre froissé de son maître de musique.

M. Loncle était dans son fauteuil, sans rien dire, ne voyant aucune différence entre un trio bien ou mal joué.

— Si cela vous fait autant de plaisir, mon cher monsieur Montbazin, dit-il, il faut venir nous rendre visite toutes les semaines.

Autant aurait valu nous prier de ne plus revenir, car la présence de l'amateur était ce qui nous paralysait. A quoi pouvait-on attribuer la déplorable exécution de M. Trude, si ce n'est à la présence de M. Montbazin! Le maître de musique apportait en musique une exactitude certaine que lui avait donnée un travail assidu : il n'appartenait pas à l'école brillante ; seulement, son jeu froid, mais sérieux, indiquait de longues études positives. Pour moi, je me rendais bien compte pourquoi j'avais aussi mal accompagné ; mais M. Trude n'avait pas les mêmes raisons ; il ne riait jamais, et je partis ce soir-là sans comprendre les motifs qui avaient paralysé le violon de mon maître de musique.

J'oubliai bien vite ce petit incident, d'autant plus que les séances musicales furent supprimées pendant un cer-

tain temps. M. Trude vivait avec sa mère ; et ce n'était qu'avec force privations et économie que tous deux menaient une existence médiocre. La ville de L... n'est guère portée à la musique ; les quelques personnes qui veulent que leurs enfants possèdent des arts d'agrément se trouvent déjà très-prodigues de donner dix francs par mois à un professeur de musique. M. Trude n'avait généralement que huit élèves au mois, et il réalisait avec difficulté douze cents francs par an, en joignant à ses leçons quelques petites sommes payées par les comédiens qui viennent deux mois par an faire leur tournée.

M. Trude aurait pu facilement gagner davantage ; mais la timidité, qui s'était tournée en dureté apparente, le faisait craindre des jeunes demoiselles qui apprennent le piano pour jouer immédiatement des petits airs dont les parents tiennent à être complimentés. Il manquait à M. Trude la connaissance de la vie ; il prenait au sérieux ses fonctions de professeur, et se croyait obligé de faire de bons élèves. Il ne se rendait pas compte qu'au sortir de l'institution les trois quarts des jeunes demoiselles allaient abandonner et le piano, et le dessin, et l'anglais ; à supposer qu'elles continuassent, les parents ne désiraient pas autre chose qu'une sonate, un morceau brillant, une valse, un quadrille, sortes de travaux qui servent de maintien pendant la première entrevue du futur.

Depuis huit ans, M. Trude vivait ainsi dans la ville, ne trouvant même pas le calme à la maison ; car sa mère, qui était infirme, devint d'une humeur irascible, et fit porter à son fils la moitié de sa croix sans en être soulagée. La mère mourut peu de jours après la soirée où M. Montbazin nous avait tant mis à la torture ; et le pauvre musicien se renferma un mois sans sortir, ne voulant voir per-

sonne, sacrifiant ses intérêts les plus chers en risquant de se voir abandonné par ses élèves.

Pendant son absence, M. Loncle chagrina beaucoup sa femme, qui, ne trouvant de bonheur que dans la musique, souffrait en silence. Elle n'avait pas consenti à écrire une ligne du fameux journal dont son mari caressait follement le rêve. C'étaient entre les deux époux des querelles sans fin dans lesquelles madame Loncle ne jouait qu'un faible rôle : elle laissait la parole toute à son mari.

— Nous ne nous accorderons jamais, lui dit-il un jour ; il y a un étranger entre nous deux qui nous sépare : c'est la musique... J'ai envie d'apprendre la musique.

— A votre âge? dit madame Loncle.

— Pourquoi pas? Ou plutôt enseigne-moi la théorie, que je puisse prendre part à tes joies et à tes jouissances.

— Cela ne s'enseigne pas, dit madame Loncle.

— Cependant, je veux te faire une confidence, dit le mari ; je te vois très-réservée avec M. Trude quand il vient ici ; lui de même, à peine si vous vous parlez : pourtant j'étais jaloux. Il me semble que son violon te parlait et que tu lui répondais. Je me suis couché plus d'une fois en me disant : « Que diable le violon a-t-il dit ce soir à ma femme? » Tu ferais de la musique seule, avec la basse, que je ne m'en inquiéterais pas. C'est un instrument grognon, un vieillard qui a toujours l'air de gronder; mais le violon est plus galant.

— Il faut, monsieur, que vous ayez bien peu de chose à faire pour vous mettre de pareilles idées en tête.

— Dame, dit M. Loncle, je ne me connais pas en musique; seulement, je vous regarde tous les trois quelquefois; à de certains moments, vous avez des figures singulières; je me creuse et je me dis qu'il y a là dedans quel-

que chose qui m'échappe. C'est cela que tu aurais dû m'expliquer dans ton journal; mais il paraît que ce sont des secrets qui ne se disent pas.

— Je n'ai pas un secret pour vous, monsieur, vous le savez bien. Je ne sors pas, je ne vois personne, ma vie est trop monotone, je vous l'ai dit. Quand je croirai avoir quelque chose à vous écrire, je le ferai, c'est mon devoir.

Dès lors M. Loncle fut certain que sa femme lui cachait des pensées secrètes et qu'elle craignait de les confier au papier. Dans la vie solitaire, l'esprit se bute à une idée et n'en démord plus. M. Loncle devint chagrin et taciturne; ses joues se teintèrent de plaques jaunes; il perdit le brillant de son regard. Enfin, un jour, il se coucha malade pour tout de bon.

Le docteur Grégoire fut mandé à la maison des Chenizelles; ne comprenant pas d'abord la maladie, il traita M. Loncle avec force sangsues, le mit à la diète, et le réduisit, en peu de temps, à une grande faiblesse. Madame Loncle se montrait pleine de dévouement; elle ne quittait pas d'une minute le chevet du malade, et voyait le mal avec autant de clairvoyance que le médecin Grégoire, sans y trouver de cause ni de remède.

Un soir M. Loncle dit à sa femme :

— Je me sens très-mal, je n'irai pas longtemps; je n'ai plus qu'une prière à t'adresser, ma chère femme. Peux-tu me promettre d'exécuter mes dernières intentions?

— Je le jure, dit madame Loncle en fondant en larmes; mais, monsieur, vous vous frappez l'esprit, et vous n'êtes pas réellement aussi mal que vous le croyez...

— Oh! je ne sens plus mon corps, dit le malade.

— C'est de la faiblesse, dit-elle en arrangeant les oreillers.

— Avez-vous intention de vous remarier, ma chère femme?

— Jamais, dit-elle.

— Écoutez, vous êtes jeune, jolie, aimable, il ne faut répondre de rien. Jure-moi de ne pas épouser M. Trude.

Dans un moment moins solennel, madame Loncle eût souri.

— Oh! monsieur, que dites-vous là? M. Trude... mon maître de musique... il y a deux mois que je ne l'ai vu, et peut-être ne le reverrai-je jamais!

— Tu ne veux pas jurer? dit le malade d'une voix suppliante.

— Je le jure.

— Ah! cela me fait bien; répète-le encore.

— Je jure de ne pas épouser M. Trude.

— J'ai encore une autre grâce à te demander.

— Parlez, monsieur, ne craignez rien; toutes vos volontés seront exécutées.

— Jure aussi que tu ne te remarieras que deux ans au moins après ma mort.

— Je vous ai promis de ne me marier jamais.

— Jamais est bien long, dit M. Loncle.

— Je jure de ne me remarier que deux ans après la mort de mon mari, si j'avais la douleur de le perdre.

— J'ai encore une faveur immense à attendre de toi; mais sur celle-là je n'y compte pas, et cependant, ma chère femme, je mourrais content si je l'obtenais.

— Vos moindres désirs seront exécutés à la lettre, monsieur.

— Le lendemain de ma mort, tu ne manqueras pas d'écrire deux fois par jour le journal de tes moindres actions, ce journal qui m'eût rendu si heureux de mon vi-

vant, qui est cause de la maladie qui me mine depuis quinze jours, et qui va m'emporter.

— Comment, monsieur, dit-elle, c'est le journal qui a causé votre maladie ?

— Oui, ma chère femme, je voulais te le cacher; mais au lit de mort on peut tout dire. Je m'en vais dans l'autre monde par ton manque de confiance.

— Est-il possible ? dit madame Loncle ; c'est moi qui vous tue... je ne me le pardonnerai jamais.

— Tu es toute pardonnée, dit le mari, pourvu que tu accomplisses ton serment et que tu tiennes régulièrement un registre de tes actions. Je ne sais pas ce qui va arriver de mon âme ; mais il me semble qu'elle sera heureuse de voltiger autour de toi et de lire en secret tes plus chères impressions.

Madame Loncle sortit précipitamment de la chambre de son mari, courut à la cuisine et dit à sa vieille bonne de faire prévenir immédiatement le docteur Grégoire de passer à la maison. Le docteur Grégoire, membre du conseil municipal de la ville de L..., était connu pour un des meilleurs joueurs de piquet de l'endroit; il passait son temps à étudier le tempérament de Judith et de Lancelot, du roi de cœur ou de la dame de trèfle : c'étaient ses études médicales favorites. Il arriva aux Chenizelles, fort contrarié d'avoir été dérangé dans une partie importante, et perdit la tête complétement quand madame Loncle lui eut expliqué la maladie de son mari.

— M. Loncle est fou, dit-il ; et alors j'ai eu raison de lui tirer du sang et de l'affaiblir par tous les moyens possibles... Vous dites qu'il est malade à cause d'un journal... qu'est-ce que ça ?... Il n'en est pas question dans le gros dictionnaire de l'Académie de médecine.

— Enfin, monsieur Grégoire, que faut-il faire?

— Rien, madame, rien.

— Voulez-vous lui parler? demanda madame Loncle.

Le médecin, qui avait laissé sa partie de piquet interrompue, dit que sa présence était inutile auprès du malade, et qu'il serait plus prudent de consulter le docteur attaché à la maison d'aliénés du département. Làdessus, le médecin Grégoire sortit, laissant madame Loncle plus embarrassée que jamais. Elle donna quelques ordres à sa vieille bonne et vint auprès du malade, qui paraissait assoupi.

Madame Loncle alors s'assit auprès de la petite table, et ses yeux tombèrent justement sur le fameux journal de son mari, dont il ne lui donnait plus communication depuis longtemps. Elle l'ouvrit machinalement, le parcourut et reconnut des passages qui trahissaient l'idée fixe de M. Loncle. C'étaient des plaintes, des regrets écrits en style vulgaire, qui, malgré tout, trahissaient un chagrin profond. Quelque temps avant sa maladie, son mari avait écrit : « Qu'est-ce que la vie sans confiance? Une île déserte, un rocher aride. Ma femme a changé ma maison en rocher, et j'y suis seul et abandonné... » Il y avait comme une influence *obermanesque* répandue dans le livre : on eût juré, en ouvrant le carnet, qu'il avait été écrit par un bourgeois nourri de la littérature de la fin de la Restauration. Et cependant M. Loncle ne lisait jamais; son esprit n'avait pu être frappé par des types faux et maladifs qui corrompent les natures faibles; mais il y a dans l'air des courants invisibles qui font que ces théories tombent dans l'esprit d'un homme, de même que le vent sème sur un mur la graine d'une plante étrangère.



En lisant ces étranges confidences, madame Loncle fut

saisie d'étonnement et de pitié. Elle s'accusa elle-même d'avoir developpé la maladie étrange qui affectait son mari. Si M. Loncle ne l'eût pas épousée, certainement il n'eût pas succombé à ce mal moral qui, à cette heure, le tenait courbé sous son étreinte. M. Loncle aurait épousé une jeune fille simple qui l'aurait rendu heureux. Quel bonheur lui avait donné sa femme? Aucun. Elle l'avait épousé suivant les dernières intentions de sa mère à son lit de mort; mais, dès le lendemain elle s'était renfermée en elle-même, et avait prononcé, à peine mariée, une espèce de séparation d'âme.

Tout en pensant de la sorte et en fermant les yeux comme pour mieux se regarder en dedans, madame Loncle se jugeait maintenant plus coupable qu'elle ne l'était réellement. Si elle avait appelé ses témoins à décharge, ils s'en serait présenté mille. Pourquoi M. Loncle l'avait-il brusquement séparée de la société? Ne devait-il pas procurer à la jeune femme les plaisirs qui lui avaient manqué dans sa jeunesse? Quelle manie le poussait à l'enfermer dans une rue isolée hors de la ville? Le verbe aimer est le verbe le plus délicat; il est bon de ne le conjuguer qu'avec précaution, car il est fragile et se casse pour un rien. M. Loncle l'avait cassé dès le premier jour, il ne le savait pas, et il se servait des morceaux fêlés, croyant l'avoir en entier.

M. Loncle n'était pas un méchant homme, loin de là. Il avait le tort de trop aimer sa femme et de croire que chaque minute doit entendre un : Je vous aime. Il effeuillait la feuille de marguerite toute la journée, et cette innocence, permise aux enfants dans les champs, aux jeunes amoureux qui courent les bois, le rendait ridicule. Ce gros homme de quarante-cinq ans, qui aurait voulu qu'une

femme de vingt-deux ans lui répétât qu'elle l'aimait *beaucoup*, et même *passionnément*, finit par se faire aimer *pas du tout*.

Sans y penser, madame Loncle prit la plume et écrivit, à la suite du journal de son mari, une espèce de confession de ses fautes. Elle était tout entière à ce travail, mouillant le papier de ses larmes, lorsque la main maigre de son mari vint se placer sur le petit registre.

— Ah! ma chère femme, que tu es bonne! s'écria le malade, qui venait de sortir de son assoupissement; tu veux donc adoucir mes derniers moments? Ce n'était donc pas un rêve? Maintenant je puis mourir tranquille; je vois que tu obéiras à tes serments. Laisse-moi lire ces caractères tracés par une main chérie.

Dès le lendemain, M. Loncle éprouva un mieux sensible dans son état : il revint à la vie aussi vite qu'il s'en était éloigné. Tous les matins il lisait avec délices les quelques pages que sa femme avait tracées avant de se coucher. Bientôt il entra en convalescence. Le premier mot qu'il dit en sortant de son lit pour faire un petit tour dans son jardin fut de demander M. Trude.

— Il est bien changé, dit madame Loncle.

— Comment le sais-tu? demanda M. Loncle.

— Pendant votre maladie, il est venu me rendre visite, et je l'ai à peine reconnu.

— Tu ne m'as pas marqué cette visite sur ton journal! dit M. Loncle.

— Elle n'avait rien d'intéressant.

— Cependant, dit M. Loncle, qui revenait à son idée fixe, écris-moi sa visite d'une façon bien détaillée.

Madame Loncle s'était promis de satisfaire à l'avenir aux

plus grandes exigences de son mari ; elle écrivit sur son journal, à la date du 15 mars :

« Oublié, au 28 février, la visite de mon maître de musique, que je n'ai pas vu depuis deux mois, date de la mort de sa mère. Le chagrin l'a beaucoup changé ; ses grosses couleurs sont envolées. M. Trude est pâle, et cette pâleur donne quelque distinction à sa physionomie ; il souffre et il souffrira encore longtemps. Il m'a dit : « Je « n'avais que ma mère, elle est morte ! je n'ai jamais aimé « qu'elle, car je n'ai pas connu mon père : ma vie est triste « à la mort ! » Je lui ai raconté la maladie de mon mari ; il a pris part à mes chagrins : je sens qu'il les comprend. M. Trude veut s'en aller de la ville ; je lui ai dit que, si M. Loncle n'était pas dangereusement malade, je chercherais à le retenir, parce qu'il trouverait une famille à la maison ; mais, si un malheur m'accablait, si M. Loncle mourait, je ne peux pas demander de consolations à un étranger. Je lui ai dit que je me retirerais dans une maison religieuse, et il m'a approuvée. Ses affaires arrangées, il pense partir dans trois mois. Son chagrin a allégé le mien ; il a supporté avec courage la mort de sa mère, et je me laisse aller à l'abattement tandis que mon mari vit encore. « Espérez, » m'a dit M. Trude en me quittant. »

Après la lecture de cette page, M. Loncle s'écria :

— C'est très-bien ; ce M. Trude me revient davantage maintenant ; il faut l'inviter à dîner pour demain.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas encore en état de supporter un grand dîner.

— C'est égal, je vous regarderai ; je ne mangerai qu'un petit morceau : tu feras prévenir aussi M. Charles. Après le dîner, vous me ferez un peu de musique, n'est-ce pas ?

— Comme il vous plaira, monsieur, dit madame Lon-

cle ; désormais, je veux vous être agréable et prévenir vos moindres désirs.

— Quel trésor j'ai trouvé en toi ! s'écriait M. Loncle. Maintenant je bénis ma maladie ; ce que c'est pourtant que la vie ! Nous ne nous comprenions pas en pleine santé, et il a fallu que je fusse à demi-mort pour que tu m'aimes un peu. Espérons que nous nous entendrons toute la vie.

Le repas eut lieu quinze jours après, pour fêter le rétablissement de la santé de M. Loncle. M. Montbazin se fit remarquer, non par sa présence, mais par un énorme nougat établi d'après les coupes du Panthéon, sur le dôme duquel se tenait un audacieux petit génie en pâte sèche coloriée, qui portait une banderole contenant en gros caractère : « Offert par l'amitié. » L'auteur de ce monument était mademoiselle Montbazin, demoiselle de trente-deux ans, qui jetait dans l'art de la pâtisserie les troubles dont était rempli son cœur, voué au célibat.

Le dîner se passa gaiement, à l'exception de M. Trude, le professeur de musique, dont la mélancolie n'était pas éteinte. Les Montbazin ramenaient la conversation, le plus qu'ils pouvaient, vers ce qu'ils appelaient le *nougasse*, et madame Loncle se mettait l'esprit à la torture pour trouver des formes nouvelles de compliments. M. Loncle dit qu'il était fâcheux de détruire une aussi belle pièce d'architecture, car sa femme tenait déjà le couteau destiné à saper les bases du monument.

— Si le nougat se conservait, disait M. Loncle, c'est un assez beau travail pour être gardé précieusement.

— Mademoiselle Montbazin, dit le père, à la demande de plusieurs personnes qui considéraient comme un meurtre de détruire son œuvre, est arrivée à un secret qui permet de garder les *nougasses*. On met le *nougasse* sur un guéri-

don, sur un secrétaire, sous globe, et réellement cela orne un appartement. Plusieurs personnes de la ville en ont fait des ornements, et cela leur attire des compliments de tous les étrangers, car il n'y a que mademoiselle Montbazin pour composer de ces sculptures.

— A Paris, dit M. Loncle, cela s'achèterait fort cher.

— La maison de la rue des Lombards, dit mademoiselle Montbazin, qui me fournit les petits génies en pâte, car ceci, je ne m'en occupe pas, ce n'est plus le *nougasse*, voulait échanger avec moi des génies et des petits ornements contre mon secret de *nougasse;* mais j'ai refusé, vous pensez.... Mon père rougirait de voir sa fille vendre des pâtisseries.

— Vous ne tenez pas beaucoup au génie? demanda M. Montbazin à madame Loncle.

— Oh! non, monsieur; s'il avait été fabriqué par mademoiselle Montbazin...

— Alors, madame, dit M. Montbazin, je vous demanderai la permission de l'emporter; nous en manquons pour le moment à la maison, et mademoiselle Montbazin aura, je crois, à établir bientôt un *nougasse*. Sans doute ces petites sculptures ne sont rien, mais elles ajoutent quelque chose au monument.

La conversation dura pendant tout le dîner sur le *nougasse*, dont la nouvelle prononciation m'étonnait, mais dont je me rendis compte par l'emphase extraordinaire que certaines personnes apportent à quelques mets qu'elles désirent faire valoir. M. Loncle, certainement, se repentait d'avoir invité les Montbazin, car il eut plusieurs fois l'intention de faire l'éloge de sa femme, mais la question du *nougasse* ne laissait place à aucune autre conversation. Après le dîner, on se promena dans le jardin; je regardai

M. Montbazin, et je ne lui trouvai pas la singulière physionomie qui m'avait tellement gênée à la première entrevue.

Vers le soir, j'allai chercher ma basse, qui était restée dans une maison de la rue Saint-Jullien, où je faisais des quatuors depuis que M. Trude ne me donnait plus de leçons. Le quartier des Chenizelles est excessivement rapide à la descente; je revenais en courant, suivant mon habitude, chez M. Loncle, lorsque je reçus une secousse violente dans le côté gauche de mon corps, et en même temps j'entendis le bruit singulier que font des cordes d'instrument qui se détendent brusquement. Ma basse me paraissait plus légère de moitié : je frémis d'un grand malheur dont je n'osais pas constater l'étendue.

— Maladroit ! criait une voix rude. Vous ne pouvez donc pas laisser le chemin libre aux brouettes !

Cela se passait sous la voûte de la porte des Chenizelles, où le jour ne pénètre pas, même en plein midi. L'homme qui tient la clef de la porte vint se mettre de la partie.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Est-ce que je sais ? dis-je ; on veut me prendre ma basse.

Je sentais des mouvements violents qui attiraient de temps en temps l'instrument. L'homme que j'avais rencontré jurait de toutes ses forces.

— Vous feriez mieux d'apporter de la clarté, disait-il au concierge de ville.

Quand la lanterne nous permit de nous reconnaître, je vis avec terreur que la roue de la brouette était entrée dans le ventre de la basse, qu'elle avait percé la table du fond, et que l'homme cherchait inutilement à dégager sa brouette, prise dans ma basse comme un hameçon dans la gueule d'un poisson.

Il y avait un peu de ma faute dans cet accident, car je courais tellement fort, sur un terrain en pente, que je n'avais pu éviter la rencontre de la brouette dans un lieu obscur; mais l'ouvrier jurait les cinq cents diables, comme si ma basse avait pu apporter quelque dommage à la roue de son épaisse brouette. Je parvins cependant à dégager l'instrument, qui avait autant souffert qu'un martyr condamné au supplice de la roue.

Je ramassai les quelques morceaux qui étaient par terre, je fis des ligatures du paquet de cordes qui pendaient désespérées, et je m'en allai tristement par les Chenizelles, ne sachant comment faire pour me tirer de mon malheur. J'étais honteux de la figure que j'allais faire en entrant chez M. Loncle, en portant dans mes bras un tel cadavre d'instrument. Je craignais surtout la moquerie de M. Montbazin, qui m'avait complimenté le jour où j'avais si mal joué. Je me le figurais un être méchant, heureux du mal arrivé à son prochain; et j'arrivai à en conclure que la présence de M. Montbazin aux Chenizelles n'était pas étrangère à l'accident.

Le mieux était de ne pas retourner chez M. Loncle; mais que penserait-on de ma disparition? cela n'était pas honnête après y avoir dîné. D'un autre côté, je me fendais la tête à chercher des raisons pour adoucir mon père quand il faudrait lui dévoiler l'étendue de mon malheur.

— Eh bien, Charles, que faites-vous là?

En reconnaissant la voix de M. Trude, qui me frappait doucement sur l'épaule, je tressaillis.

— Il y a deux heures qu'on vous attend pour commencer.

Le maître de musique était allé à ma recherche, crai-

gnant qu'il ne me fût arrivé quelque accident ; madame Loncle l'avait prié de s'en inquiéter. La lune vint à sortir de derrière un nuage.

— Tenez ! dis-je à M. Trude en montrant l'estomac crevé de ma basse.

— Que vous est-il donc arrivé ? demanda-t-il.

Je lui racontai l'événement dans tous ses détails. Il ne me fit pas de reproches, et dit simplement qu'un luthier de Cambrai, qu'il connaissait, devait arriver dans la ville sous peu ; comme j'étais sans soins, il serait facile de trouver une nouvelle basse de peu de valeur.

— A présent, dit-il, vous allez laisser votre basse à la cuisine, et nous pouvons nous passer de vous aujourd'hui : nous avons des duos de piano et de violon.

J'entrai dans le salon de M. Loncle, la mine assez triste pour que M. Trude fût obligé de raconter mon malheur. Mademoiselle Montbazin en rit aux éclats pendant toute la soirée. Quand elle ne riait pas, elle parlait de la brouette avec enthousiasme, et paraissait désespérée de ne pas avoir été présente au drame. Rien ne met de plus mauvaise humeur qu'un malheur dont on se moque : je fus pris d'une colère violente contre la vieille fille, et, en ce moment, je regrettai qu'elle n'habitât pas la ville pour lui faire ressentir ma vengeance.

Quand le duo fut près de commencer, M. Montbazin tira de sa poche sa fameuse lunette : c'était, autant qu'il m'en souvient, un duo de Weber. Madame Loncle joua la première partie en femme qui comprend vivement les beautés de cette musique si pleine d'émotions ; pendant ce temps, M. Montbazin divisait les différentes parties de sa lunette pour en chasser les grains de poussière qui pénètrent sous les verres. La toilette de la lunette était terminée

quand commença l'*andante* qui a pour titre les *Soupirs du berger*.

Weber a su donner à ce titre usé la passion et l'amour; ceux qui ont entendu les *Soupirs du berger* ne peuvent plus se moquer d'un titre un peu fané. Mais ce jour-là madame Loncle semblait agitée désagréablement par ses nerfs : son jeu était brutal plutôt que tendre ; elle tomba dans les excès des pianistes dont le métier est de vouloir montrer la force de leurs doigts, et de ne chercher le succès qu'en cassant des cordes.

M. Trude la regardait d'un air encore plus mélancolique que de coutume; enfin, ce qui me confirma dans l'idée qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire chez madame Loncle, c'est qu'elle ne put tourner les pages qu'en s'arrêtant, elle dont la main, d'ordinaire si alerte, n'aurait pas souffert qu'un officieux se tînt auprès d'elle pour lui rendre ce service. Son petit pied piétinait sur la pédale et battait la mesure avec rage.

— C'est charmant! s'écria M. Montbazin, charmant, en vérité. Je vous en fais mon compliment, madame Loncle.

M. Loncle lui-même parut comprendre la gêne de sa femme, et se plaignit d'un peu de fatigue. Aussitôt la musique cessa, au grand contentement de M. Trude, qui jurait de ne plus faire ni trios ni duos en présence de la famille Montbazin.

M. Loncle se montra tout à fait gracieux pour mon maître de musique : il l'invita à venir plus souvent faire des trios. Il commençait, disait-il, à comprendre les jouissances secrètes de la musique. M. Trude, qui avait renoncé à ses projets de départ, accepta, et les trios recommencèrent comme par le passé.

Une douce intimité avait fait place à la réserve des premiers jours ; après avoir fait de la musique pendant un an, nous nous connaissions plus que si nous avions vécu ensemble depuis dix ans. Mozart et Haydn n'eussent pas trop gémi de leur interprétation à la maison des Chenizelles. Sans les apparitions, heureusement assez rares, de M. Montbazin, le bonheur eût été complet.

A l'une de ces soirées, M. Loncle annonça qu'il allait nous quitter pour un voyage de deux mois. Cela me serra presque le cœur, tant j'étais habitué à regarder nos soirées musicales comme éternelles. Le même effet se produisit aussi chez M. Trude, car le sang s'empourpra sur sa figure, signe chez lui d'une violente émotion. Ni l'un ni l'autre nous ne répondions à la nouvelle du départ de M. Loncle.

— Cela, dit-il, ne vous empêchera pas de faire de la musique. Ma femme reste, et vous me ferez plaisir, messieurs, de venir comme d'habitude.

M. Trude s'inclina.

— Ce n'est pas encore tout à fait décidé, dit madame Loncle.

— Bah! dit le mari, je veux que l'on fasse ma malle dès demain.

M. Loncle raconta alors l'objet de son voyage. Il allait vendre des biens qui lui revenaient d'un héritage : sa présence était absolument nécessaire sur les lieux.

— Ma femme voulait venir avec moi ; mais quel agrément aurait-elle d'entendre toute la journée des gens de loi? je crains un procès de la part de mes cohéritiers. Je vais me trouver dans un pays où je n'aurai que des relations d'intérêt avec des parents qni semblent se liguer contre moi. Ne vaut-il pas mieux qu'elle reste tranquillement

ici? Elle aime la musique, eh bien! j'ai compté sur vous, messieurs, pour la désennuyer.

Le maître de musique, dont la langue n'était pas aussi alerte que l'archet, murmura quelques paroles embarrassées, et ce fut notre dernière rencontre avec M. Loncle. Sa femme s'était opposée fortement à son départ.

— Vous avez, monsieur, lui disait-elle, assez de fortune sans vous inquiéter de ces procès.

Mais M. Loncle, sans être avare, n'entendait pas de cette oreille.

— A votre âge, disait madame Loncle, un voyage aussi long est fatigant.

— Cela me distraira. Et puis, il ne sera pas dit que je crains mes parents, qui, parce qu'ils demeurent dans le pays, veulent se liguer contre l'absent. Il faut faire reconnaître mes droits.

— Est-il bien convenable, disait madame Loncle, de me laisser seule dans la ville?

— Tu auras la société de ces messieurs.

— C'est justement là ce qui est à craindre; la ville est si méchante dans ses propos! on trouvera extraordinaire que M. Trude vienne aussi souvent.

— Je me soucie bien des propos de la ville! d'ailleurs, M. Trude n'est pas un homme, c'est un musicien.

— Vous en étiez jaloux dans le temps.

— Avant que tu n'aies consenti à ce journal, que je vais emporter en voyage, lire et relire. Mais, je t'en prie, écris-moi tous les deux jours tes moindres impressions. Si tu t'ennuyais par trop, je reviendrais tout de suite.

Pendant trois semaines, les lettres de madame Loncle furent insignifiantes; elle lui racontait les nouvelles de la ville que je lui rapportais, elle lui disait l'emploi de ses

journées monotones, à part la musique. M. Loncle se plaignait de la froideur et du manque d'intérêt de la correspondance, lorsqu'il reçut la lettre suivante :

« Vous devriez revenir au plus vite, monsieur. Il y a quelque chose qui me présage un grand malheur, je ne sais lequel. J'ai envie de pleurer dans la journée; bien souvent je regarde par la fenêtre la riche vallée qui s'étend au bas de la campagne; cette vue devrait me donner des idées riantes, et cependant je suis triste, mais triste à mourir. Quelquefois je reste ainsi assise sur ma chaise deux heures sans penser à quoi que ce soit. Il me semble que mon âme est partie et qu'elle voyage; mais le moindre bruit la rappelle et elle rentre immédiatement.

« Depuis que vous êtes parti, M. Trude est plus réservé, et vous savez s'il se tenait, vous présent. Je ne sais, mais il doit avoir un fond de chagrin que rien ne saurait adoucir; il n'ose même pas me regarder. Aussitôt que je lève les yeux sur lui, il les baisse comme s'il enfermait un secret derrière ses paupières. Ah! monsieur, que la vie est amère ! Vous me dites que votre procès traîne en longueur; laissez là votre procès et revenez. Avant-hier, M. Trude est entré plus mélancolique que de coutume. J'ai peur qu'il ne manque d'argent; sa position est peut-être embarrassée, que sais-je? Il m'a souhaité le bonjour, a demandé de vos nouvelles et n'a plus rien dit. Je cherchais comment je pourrais tirer adroitement son secret, et j'ai demandé à M. Charles quelle opinion on avait de M. Trude dans la ville. Sa réputation est excellente; on ne lui connaît ni dettes ni maîtresses; mais il passe pour un homme en dedans. Cela, je le savais. Cependant j'ai réussi à le faire causer : sa tristesse vient de la mort de sa mère ; il ne manque pas un jour d'aller au cimetière, et

je m'explique maintenant qu'il arrive souvent les yeux un peu rougis. Il devrait peut-être prendre quelque distraction et ne pas se laisser aller à la douleur, car il pourrait tomber malade. Je lui ai dit là-dessus tout ce que j'ai pu trouver de plus affectueux. Il a paru surpris et m'a demandé comment je pouvais avoir quelque amitié pour lui, qu'il m'en remerciait, mais qu'il ne se trouvait pas digne des consolations que je lui offrais. C'est un homme singulier que la société a fait beaucoup souffrir; il me l'a dit du moins, et je l'ai trouvé moins sauvage quand il s'animait en me racontant ses souffrances quotidiennes, lorsqu'il étudiait au Conservatoire.

« J'aurais voulu, monsieur, que vous l'entendissiez; il raconte beaucoup mieux qu'on ne saurait le supposer, et son sourire paraît d'autant plus doux qu'il illumine rarement sa physionomie froide. La timidité l'a empêché de faire son chemin; il a douté plus de lui que de son talent en se trouvant entouré de musiciens qui remplacent le sentiment par l'orgueil, et qui en imposent au monde par des manières superbes. Décidez-vous à revenir bientôt, monsieur; demain, je reprendrai cette lettre.

« Vous recevrez cette lettre un peu tard, monsieur, par un petit accident qui m'est arrivé. Après avoir fait de la musique, j'ai prié M. Trude de m'accompagner au jardin; je suis curieuse, que voulez-vous? Je voulais connaître la vie tout entière de notre musicien. Je me suis demandé si un homme aussi froid avait aimé. Peut-être est-ce un amour trompé qui rend sa figure si indifférente; peut-être est-ce un masque pour mieux cacher ses impressions. Je cherchais à amener la conversation sur ce sujet, lorsqu'en passant près d'un lilas j'ai voulu me hausser pour prendre la première branche de lilas de la saison;

tout à coup j ai eu froid au cœur, j'ai poussé un cri, je m'étais foulé le pied, et je serais tombée si M. Trude ne m'avait soutenue. Impossible de marcher; M. Trude a été obligé de me rapporter au salon dans ses bras, et c'est moi qui l'en ai prié, car il hésitait fort à me rendre ce service. La douleur passée, j'ai ri de la figure de mon chevalier, qui était très-pâle et qui aurait pu passer pour le malade. J'en ai été quitte pour deux jours de repos au lit; mais jamais vous n'avez vu un homme aussi embarrassé que mon maître de musique; il a été pris pendant une heure d'un léger tremblement nerveux, comme si la foudre était tombée à ses pieds. Le lendemain il est venu savoir de mes nouvelles, et je l'ai prié de rester à me faire la lecture. Il lit bien. C'est singulier comme certains hommes semblent prendre plaisir à se rendre désagréables par l'enveloppe. Mais tous les jours je casse un peu de la coquille qui recouvre M. Trude, et je découvre mille qualités, qu'il enfouit comme un avare son trésor. »

M. Loncle répondit à sa femme qu'il la trouvait maligne à l'excès, mais qu'elle voyait le musicien à travers un singulier mirage; qu'il était enchanté de ses lettres, et qu'il la priait, malgré la correspondance, de ne pas discontinuer son journal, afin de trouver, en arrivant, un rendu compte exact de ses pensées.

« Vous allez me trouver bien folle, écrivait madame Loncle dans une autre lettre à son mari. Ce que j'ai à vous dire est léger et sérieux tout à la fois. Faut-il le dire? Une autre femme ne le ferait pas; mais je vous ai juré de ne rien vous cacher, et je remplirai ma promesse. D'après de secrets pressentiments qui ne trompent jamais les femmes, je m'étais doutée depuis longtemps qu'une passion tenait M. Trude; j'en ai la preuve aujourd'hui. Croiriez-vous que

dans le premier moment j'ai été contrariée? Maintenant que je suis habituée à la figure froide de M. Trude, je ne peux plus le voir autrement. Il aime en secret depuis un an, m'a-t-il dit, une personne qui ne le saura jamais. « Vous vous trompez, lui ai-je dit, elle le sait. » Le pauvre garçon s'est troublé et n'a pas entendu ce que je lui disais. « Une femme se réveille un matin, son caractère a « changé tout à coup ; la veille elle était triste, fatiguée de « la vie ; la voilà qui se pare comme pour une fête, elle « entrevoit une nouvelle vie. Et pourtant elle ne sait rien, « personne ne lui a parlé, aucun homme ne l'a regardée ; « mais elle sait que quelqu'un pense à elle dans ce mo- « ment, que quelqu'un l'aime ; ce sont les songes qui lui « ont apporté cette nouvelle sur leurs ailes dorées. Elle « tire ses rideaux en sortant du lit le matin, et le soleil « s'est précipité dans la chambre avec une joie qui semble « dire : « Quelqu'un vous aime ! » « L'air est plus pur que « de coutume, le ciel plus beau, les arbres plus verts. Tout « dans la nature complote pour dire le grand secret. Ainsi, « monsieur Trude, votre secret est bien mal gardé, et la « femme que vous aimez le sait, soyez-en certain. »

« Je ne faisais pas attention, monsieur, que le printemps était venu, et que le printemps m'avait amené quelque gaieté ; j'étais habillée d'une robe de fantaisie à petits bouquets roses. M. Trude a beaucoup regardé ma toilette, et m'a dit : « Vous me pardonnez donc, madame? » Ç'a été un coup de foudre : je jouais avec le feu sans y songer. M. Trude m'aime ; c'est moi qu'il aime ! Revenez vite, monsieur, car il n'est pas convenable que je me trouve plus longtemps seule avec M. Trude ; non pas que son amour soit une de ces folies de jeune homme qui s'imagine trouver dans une femme mariée une conquête beaucoup plus



séduisante que celle d'une jeune fille; l'amour de M. Trude est de l'amitié pure : il n'a pas dit un mot d'allusion qui rappelât votre souvenir : je crois qu'il eût tout avoué en votre présence. Cependant j'aimerais mieux, monsieur, vous savoir ici. Je comprends l'affection de M. Trude : il a perdu sa mère, et le pauvre garçon se trouve plus seul que jamais. Je lui ai donné la main, et je lui ai dit simplement : « Comptez sur mon amitié éternelle. » Maintenant nous sommes tout à fait à l'aise; vous trouverez M. Trude bien changé; c'est un autre homme, et il se montre dans sa vraie nature, bon, simple et prévenant. Adieu, monsieur, faites un bon voyage, car je vous attends sous peu de jours. »

La lettre de M. Loncle était au moins singulière ; il se moquait beaucoup de sa femme, beaucoup du musicien, et trouvait le *roman* assez bien imaginé. Il ne se doutait pas, disait-il, que sa femme eût autant de talent pour imaginer un petit drame; mais il avait tout de suite compris le motif de sa dernière lettre : c'était pour le forcer à revenir immédiatement ; mais ses affaires de succession s'embrouillaient tous les jours dans les mains des avoués, et il ne savait pas à quelle époque il pouvait fixer son retour. Il engageait cependant sa femme à continuer sa correspondance, qui l'intéressait beaucoup.

Madame Loncle se trouva dans une singulière situation; elle voulait partir pour rejoindre son mari, et elle lui écrivit une lettre en ce sens; le mari s'y opposa formellement et continua à persifler sa femme. « Est-ce que tu m'en aurais écrit un mot, disait-il, si cela était arrivé ? » Il y avait un tel entêtement, que madame Loncle resta; seulement, elle eut le projet de ne plus recevoir M. Trude.

A une soirée, où j'étais présent, elle pria M. Trude de



ne pas venir de huit jours, prétextant qu'elle allait passer une huitaine à la campagne, chez les Montbazin. M. Trude pâlit et ne dit pas un mot de la soirée ; mais, pendant que je rangeais ma basse, je me retournai plus vite qu'on ne le supposait, et je vis M. Trude qui baisait la main de madame Loncle et qui semblait pleurer.

— Si je ne partais pas, par hasard, dit madame Loncle, je vous ferais prévenir, messieurs.

Au sortir de la porte des Chenizelles, au moment où je quittai mon maître de musique, qui demeurait à l'extrémité de la ville, je m'aperçus avec étonnement qu'il revenait sur ses pas et qu'il se faisait ouvrir de nouveau la porte de la ville. Que pouvait-il aller faire dans cette rue déserte, où demeuraient seulement des jardiniers et M. Loncle? La curiosité me prit, et je voulus tout savoir.

Il y a une porte de ville qui donne sur la promenade Saint-Jean : cette porte n'a pas de portier, mais nous avions besoin, dans nos farces nocturnes, d'échapper brusquement aux poursuites. Cette porte, en bois et à jour, nous servait de lieu de retraite; quoique assez élevée, il était facile de l'escalader, malgré les lances innocentes qui semblaient la protéger. Je grimpai par-dessus la porte, et, en moins de cinq minutes, j'enfilai la rue des Chenizelles; en suivant les vignes, je pus me cacher et arriver jusqu'à la maison de M. Loncle.

M. Trude était devant la porte de M. Loncle, regardant la fenêtre éclairée du premier étage; mais il lui était impossible de voir la personne qui était dans cet appartement, car la rue très-étroite des Chenizelles ne permettait pas de s'éloigner de plus de cinq pas. C'était la chambre de madame Loncle, qui sans doute écrivait longuement à son mari. Au bout de deux heures, je m'aperçus, au froid



qui me prenait, que je n'étais pas amoureux : le spectacle des contemplations de M. Trude n'offrait rien de particulier. Je m'en allai, laissant l'amoureux regarder les étoiles.

Quoique le maître de musique allât tous les jours à la maison des Chenizelles, il ne manquait pas, chaque matin, de faire porter une lettre à madame Loncle, ou bien il la lui donnait en la quittant. Madame Loncle, ne sachant comment persuader son mari de revenir, lui envoya une lettre de M. Trude.

« Voici, lui écrivait-elle, un nouveau rôle de ce que vous appelez le roman ; vous remarquerez que le rôle est écrit de la main de M. Trude, qui m'adore et qui fera quelque folie si vous ne revenez pas. Direz-vous encore que j'invente, monsieur? Vous connaissez l'écriture de M. Trude, et vous savez qu'il n'est pas homme à se prêter à une pareille comédie. Revenez, monsieur, il en est encore temps; le feu est à la maison, je suis suspendue par les mains à mon balcon, j'attends que l'on me porte secours, mais les forces peuvent me manquer. Une réponse immédiate, et je pars pour la campagne jusqu'à ce que vous reveniez. Je vous l'avoue, j'aime M. Trude ; je me demande si c'est d'amour ou d'amitié : mais je ne crois pas à l'amitié entre un jeune homme et une jeune femme. Jamais je n'ai attendu avec impatience l'heure à laquelle vous deviez rentrer, jamais votre coup de sonnette n'a retenti dans mon cœur, jamais je ne suis devenue confuse quand vous entriez dans le salon, jamais la parole ne m'a manqué en vous voyant. Heureusement M. Trude est également gêné; il s'assied loin de moi lorsqu'il entre, demande de mes nouvelles, et, si je réponds à ses lettres, c'est pour éviter de parler : car j'ai peur de l'entendre, et j'ai fait avec lui la convention qu'il ne me parlerait plus



de son amour. Il n'a pas manqué à sa parole, mais il m'a écrit, et, le voyant si malheureux, je n'ai pas voulu lui refuser cette consolation. Il ne se doute pas que je vous écris tout : ce serait comme un aveu de ma faiblesse, et je crains surtout qu'il ne la devine. Si nous faisons de la musique maintenant, je m'aperçois que chaque note du violon contient une plainte, un soupir, un désir. Revenez, monsieur, prenez la poste pour arriver plus vite ; je vous attends avec impatience. »

Au lieu d'aller seule à la campagne, madame Loncle avait écrit à M. Montbazin de la venir chercher. Nous étions engagés pour faire des trios une dernière fois lorsque M. Montbazin arriva. Il causa quelque temps à la fenêtre avec madame Loncle, qui lui donnait une raison quelconque pour aller attendre à la campagne le retour de son mari. Le temps était beau, la fenêtre ouverte, M. Montbazin était accoudé sur la croisée ; dans un coin du salon, M. Trude était tout entier à ses douleurs et à ses joies.

Après avoir saisi une partie de son secret, je ne m'inquiétai plus du reste. Je pris plus d'attention à la fameuse lunette qui, grâce à la position courbée de M. Montbazin, sortait à moitié de sa poche de derrière. Je m'approchai doucement et la touchai du bout des doigts ; la lunette était plus disposée à sortir de la poche que d'y rentrer. Par un petit mouvement sec et précis, je pris la lunette et je m'éclipsai vivement. Ce crime m'avait rendu pâle ; quoique exécuté avec prudence, je pouvais ne pas réussir. Je fourrai la lunette dans ma poche de pantalon, et je m'assis ; mais je m'aperçus qu'elle se dessinait par trop sur la toile de coutil.

M. Montbazin venait de se relever de la fenêtre ; alors j'eus peur de la suite de mon crime. Le vieil amateur allait



fouiller dans sa poche, s'apercevrait de la disparition de sa lunette ; mon émoi me trahirait ; que penserait-on de moi si j'étais trouvé nanti de la fameuse lunette? Mon intention n'était pas de me l'approprier; je ne pensais qu'à la détruire. Je cherchai des yeux une cachette dans le salon ; mais il n'y avait que le piano ouvert. Glisser la lunette sous la table d'harmonie, elle serait bientôt retrouvée ; elle n'aurait pas été se placer là de son propre mouvement. Je serais bien vite reconnu coupable. Je ne songeais plus qu'à m'en débarrasser; sans doute il était facile de sortir de l'appartement, mais, en cas de perquisition, on s'apercevrait de mon absence subite. M. Montbazin quitta tout à coup la fenêtre, et vint s'asseoir sur un fauteuil pour causer avec madame Loncle.

Tout le monde était occupé, M. Trude remettait une corde à son violon ; je m'avançai près de la fenêtre et je lançai vivement la lunette dans les vignes. Il était temps : madame Loncle s'approchait du piano et feuilletait dans un paquet de musique pour choisir un trio.

— Nous ne jouerons guère qu'une heure, messieurs, dit-elle, car je pars ce soir pour la campagne de M. Montbazin.

Je frémis de mon audace lorsque je vis M. Montbazin plier le bras droit et faire le geste d'un homme qui va fouiller dans sa poche. Il prit un air sombre en ne trouvant pas dans la première poche sa lunette ; mais il crut l'avoir fourrée par distraction dans l'autre poche, et chargea son bras gauche d'aller à sa recherche. Quand il se fut assuré que la fameuse lunette ne s'y trouvait pas, il se leva, roide comme un ressort, et se fouilla partout avec les marques de la plus grande inquiétude.

— Vous n'avez pas vu la lunette? dit-il à madame Loncle.

— Non, dit celle-ci étonnée.

— Je l'avais tout à l'heure encore.

Il se promenait avec effarement par la chambre et regardait sur tous les meubles.

— C'est singulier, dit-il, je l'ai sentie me ballotter sur les jambes. Que peut-elle être devenue ?

Il me regarda, peut-être par hasard, plutôt pour m'interroger que pour m'accuser. J'eus le courage de lui demander si la lunette était celle dont il se servait habituellement.

— Oui, dit-il, il n'est pas possible qu'elle soit égarée.

— Je ne l'ai pas vue, dis-je effrontément. Vous êtes bien certain, monsieur, de l'avoir prise en partant ?

— Certainement ; je regardais encore tout à l'heure un point de vue sur la promenade.

— Je m'en vais la faire chercher par la domestique, dit madame Loncle.

La vieille bonne fureta dans tout le salon, regarda attentivement par la cour, par l'antichambre, et déclara que certainement la lunette n'avait pas été perdue dans la maison.

— Vous l'aurez oubliée chez vous, dis-je à M. Montbazin.

Il me regarda fixement d'un air méfiant ; mais j'étais froid, comme il convient au criminel audacieux.

— C'est une singulière chose, dis-je à M. Montbazin sans me soustraire à son regard, que l'habitude des lunettes. Je suis excessivement myope, et je ne vois pas à dix pas. Dernièrement je sortais dans la ville, et je regarde l'heure au cadran de l'hôtel de ville : il était onze heures cinq minutes. De là je m'en vais sur les promenades, et il y avait dans la campagne une fumée qui m'inquiétait. Je

veux chercher mes lunettes comme vous, je ne les trouve pas ; je me fouille, rien; j'étais bien persuadé de les avoir perdues, puisqu'un quart d'heure avant je m'en étais servi pour regarder l'heure. Le soir, en rentrant chez moi, la première chose que j'aperçois sur ma cheminée, ce sont mes lunettes. Je ne les avais donc pas pour regarder l'heure à l'hôtel de ville, et j'avais vu l'heure distinctement ; cependant, avec ma vue, je ne peux pas distinguer même l'horloge. J'étais victime d'une hallucination. Bien certainement vous êtes dans le même cas ; vous croyez vous être servi de votre lunette sur la promenade ; c'est une erreur, vous la retrouverez chez vous.

Ce beau plaidoyer irrita tellement M. Montbazin, qu'il se répandit en plaintes et en colères violentes. J'avais produit un effet contraire à ce que j'attendais de mon sang-froid. M. Montbazin était certain d'être entré dans le salon avec sa lunette, il en eût mis sa tête au feu ; il s'exaspérait contre les étrangers au milieu desquels on ne peut pas vivre en sûreté, et il regardait M. Trude, qui, assis tristement dans un coin, n'avait pas entendu un mot de la discussion. Madame Loncle, indignée de ce qu'on pût soupçonner M. Trude de la disparition de la lunette, répondit fièrement à M. Montbazin que ceux qu'il appelait étrangers étaient des amis pour elle.

— Des amis ! s'écria M. Montbazin. Je ne sais pas, du reste, ce qui se passe ici.

Le vieil amateur semblait avoir découvert la passion de M. Trude pour madame Loncle ; car, après des paroles pleines de réticences, il sortit en disant qu'il ne remettrait le pied dans la maison que si on lui rendait sa lunette.

J'eus un moment l'idée d'avouer mon crime après son départ, mais je me retins.



— Vous ne partirez pas ce soir, disait M. Trude à madame Loncle.

— C'est un bonheur que d'avoir eu cette scène, disait-elle ; voyez à quels tourments ce maniaque m'eût exposée chez lui.

La réponse de M. Loncle à la lettre de sa femme ne se fit pas attendre.

« Voilà donc, madame, pourquoi vous hâtiez mon départ, tout en ayant l'air de me retenir, pour satisfaire votre passion avec un misérable musicien. Encore je ne vous en voudrais pas si vous vous accusiez franchement, mais toute votre correspondance est calculée froidement, sans doute en société avec ce musicien, pour me préparer petit à petit à la fatale nouvelle. Je ne crois pas à ces sortes d'amitiés si pures, et, dès le principe, j'avais deviné où vous mèneraient toutes vos musiques. Quel sournois que ce M. Trude, et comme il a été habile! Non pas que je lui en veuille, c'est sur vous que retombe tout mon mépris. Se déshonorer avec un homme à qui chaque mois je paye ses cachets! Si encore il était beau, bien tourné, instruit, je comprendrais votre trahison; mais c'est un homme en dessous, sans éducation; et vous vous donnez à un tel homme! Je vous pardonnerais peut-être si votre amant était jeune, brave et séducteur; une femme se laisse facilement entraîner, prendre aux apparences; elle fait une faute, elle s'en repent, elle l'avoue à son mari, et un homme bien élevé pardonne. Mais vous joignez le mensonge à la perfidie; vous attrapez une espèce de fausse entorse, fausse en tout point, pour vous jeter dans les bras de ce vil musicien. Est-ce croyable?

« Je me suis dit, en lisant cette première lettre : « Ma « femme veut me faire un petit roman pour me rendre ja-

« loux et me ramener à la maison. » C'était un roman, en effet, mais dont le premier chapitre était destiné à me dorer la pilule. Vous avez chassé de chez moi mon ami Montbazin, dont la vigilance vous inquiétait sans doute, et vous voulez me faire croire à une histoire de lunette qui n'a pas le sens commun. Comprenez-vous maintenant pourquoi je désirais tant que vous teniez votre journal? Il est difficile de cacher ses pensées. Vous n'auriez pas avoué votre passion, qu'elle se trahirait dans le mot le plus insignifiant. Sachez donc maintenant que ma maladie a été jouée en partie, et que, si je me suis soumis à la saignée et aux sangsues, c'était pour obtenir un affaiblissement momentané, et obtenir de vous ce que vous aviez raison de refuser depuis si longtemps. Si vous aviez fait un aveu complet, peut-être vous eussé-je pardonné. Aujourd'hui je vous regarde comme la dernière des femmes. »

Le soir, M. Trude arriva plus gai que de coutume : son amie ne partait pas, mais il la trouva dans les larmes. Madame Loncle ne dit pas un mot, et tendit la lettre au musicien, qui la lut attentivement, ne se rendant pas compte comment M. Loncle pouvait être informé de tous ces détails.

Le soir venait; un vent tiède arrivait par la fenêtre. M. Trude prit les mains de son amie, et elle lui raconta, dans les plus grands détails, tout ce qui lui était arrivé depuis le commencement de sa vie, sa réclusion de jeune fille, sa réclusion de jeune femme; comment son mari ne l'avait jamais comprise, et la situation dans laquelle elle allait se trouver. Ces deux âmes, blessées par la souffrance, se comprenaient.

Le lendemain, il arriva une nouvelle lettre de M. Loncle.

« Pardonne-moi, disait-il; j'ai été dur hier, je m'en repens. Je suis dans une disposition d'esprit maladive. Il

me prend des envies de me suicider tant que je n'aurai pas reçu un aveu complet de ta faute. Qu'importe après tout! Tu as cru aimer ce musicien, et tu ne l'aimais pas. Combien de femmes marchent la tête haute dans le monde, qui ont trompé leurs maris avec la volonté de les tromper! Toi, ma chère femme, tu ne savais rien de la vie; j'ai eu tort de te laisser vivre isolée; le premier homme que tu as rencontré devait te perdre.

« A partir d'aujourd'hui, nous changerons notre vie : nous quitterons la ville; nous irons habiter Paris l'hiver, nous voyagerons en été. N'est-ce pas, que ces plans te conviennent? Vois si je t'aime encore! Mais je ne vivrai pas si tu ne me fais l'aveu le plus complet de tout ce qui s'est passé entre toi et M. Trude. C'est de ma faute; je n'aurais pas dû te quitter. Hélas! c'est une leçon chèrement payée et dont je me repens un peu tard. Tu me dirais aujourd'hui que tout s'est passé amicalement entre toi et M. Trude, que je ne le croirais pas; je ne reviendrais pas, et je te laisserais courbée sous le remords, aux bras de ton séducteur. Avoue donc ta faute, ton pardon est tout prêt. Comment, plus tard, pourrais-tu paraître devant Dieu chargée d'un tel péché; et qui mieux que moi a le droit de te faire grâce? Songe, ma bien chère, que c'est le seul moyen de te rendre la conscience légère pour tout le reste de ta vie. Nous pleurerons un peu ensemble, et tout sera dit. »

M. Loncle arriva trois jours après sa lettre. Il n'avait pas attendu la réponse.

Son premier mot fut : « Eh bien! madame? » comme s'il eût attendu une révélation.

Mais madame Loncle ne répondit pas, et laissa son mari se promener par la chambre, regardant tour à tour

les meubles de l'appartement, et semblant attendre d'eux un témoignage de la faute de sa femme. M. Loncle cessa tout à coup ses promenades pour se camper en face de celle qu'il regardait comme infidèle. Il la regarda attentivement dans les yeux ; mais les grands yeux noirs de madame Loncle ne révélaient rien. La bouche, dédaigneuse, montrait tout au plus une femme indignée de se voir traitée en accusée.

— C'est à se casser la tête contre les murailles, dit M. Loncle. Voyons, madame, parlez-moi ; vous ne me dites rien.

Ces sortes de silence profond que sait garder la femme dans les circonstances difficiles irriteraient un agneau.

— Vous voyez bien que vous êtes coupable, dit le mari. et vous craignez sans doute que le son de votre voix ne vous trahisse... Ah ! si je tenais le misérable! dit-il en renversant une chaise... Vous ne m'avez pas seulement demandé des nouvelles de mon voyage? dit-il en se radoucissant subitement. Rien, pas un mot, pas une parole... On ne peut pas vivre ainsi ! non, on ne peut pas vivre ainsi !

M. Loncle s'arrêta quand il eut parlé longtemps, passant des reproches aux accusations, des violences aux paroles caressantes. Il était arrivé l'esprit en désordre, la tête perdue, comptant sur les inspirations que lui donnerait son entrée, et le malheureux mari sentait ses paroles se briser contre la froideur raisonnée de sa femme. Chaque phrase qui sortait de sa bouche ne portait pas, mais lui revenait comme par ricochet et le blessait.

M. Loncle comprit qu'il avait eu tort de n'avoir pas bâti un système oratoire ; il pensa qu'il ferait mieux de s'enfermer dans un moyen d'accusation violent ou de s'abriter dans un tendre pardon ; en chemin, il avait calculé que

sa femme se jetterait dans ses bras, en avouant sa faute; alors, il était indigné, grinçait des dents, et rugissait de telle sorte, que son compagnon de voiture s'était demandé à quel échappé des Petites-Maisons il avait affaire. Mais l'événement avait déjoué tous les discours préparés. Que faire, que dire contre une telle froideur?

M. Loncle, battu, sortit honteux, humilié, comme une troupe qui est montée à l'assaut, comptant sur une faible défense, et qui se retire déjà à moitié vaincue par la vue de nombreuses batteries que les assiégés viennent de découvrir.

— Voilà donc ce maudit lilas qui a causé tout mon malheur! s'écria M. Loncle, qui essayait de rafraîchir ses esprits à l'air pur du jardin. Il secoua violemment le lilas, et passa sa colère contre l'innocent arbre, en essayant de le déraciner. Puis, honteux de son action, M. Loncle haussa les épaules, regarda si par hasard sa femme ne l'avait pas suivi, et piétina la terre qu'il avait remuée en tentant d'arracher le lilas. Maintenant il voulait la vie du lilas autant que tout à l'heure il avait désiré sa mort.

Le malheur était que M. Loncle manquât de parti pris, tantôt s'arrêtant à une idée, tantôt à une autre. Cependant le souvenir de M. Trude lui revint à l'esprit, et il se demanda quelle conduite il allait tenir vis-à-vis du séducteur. Sans doute celui-ci, n'étant pas prévenu, reparaîtrait dans la journée ou dans la soirée. Fallait-il l'expulser honteusement, ou le provoquer, ou lui demander réparation, ou le recevoir comme de coutume?

La danse de ces différentes idées remua tellement l'esprit de M. Loncle, que son corps s'en ressentit. Il fit peut-être six cents fois le tour de son jardin sans se rendre compte qu'il marchait. Il obéissait à des secrètes tempêtes

intérieures qui lui mettaient en mouvement ses bras et qui les faisaient mouvoir en sens pantomimiques extravagants.

Un moment il tua évidemment M. Trude en duel, car il se fendit et s'allongea, la figure pleine d'une satisfaction cruelle, et il poussa un cri tel que celui d'un geindre qui laisse retomber sa pelote de pâte. Ce duel, exécuté en imagination avec toute la bravoure possible, ne contenta point l'esprit timide de M. Loncle.

— Malheureux! s'écriait-il, vous ôsez reparaître dans ma maison après ce qui s'est passé!... fuyez, et ne vous présentez jamais devant mes yeux!

Alors M. Loncle entendait la sonnette de la rue; il allait lui-même ouvrir la porte, et il congédiait ainsi le maître de musique. Puis les traits du mari quittaient leur état de crispation et reprenaient les lignes tranquilles que la société exige; sa bouche était souriante, ses yeux caressants : il se frottait les mains.

— Mon cher monsieur Trude, que je suis heureux de vous revoir! votre santé a été bonne?... veuillez entrer, ma femme vous attend. Je vais donc entendre un peu de musique, dont je suis privé depuis si longtemps!

En ce moment la vieille bonne apportait au chien sa pâtée habituelle.

— Marguerite, dit M. Loncle, écoutez ici.

La vieille domestique vint près de son maître; il lui demanda si rien d'extraordinaire n'était arrivé à la maison pendant son absence : il fit parler la vieille bonne sur sa maîtresse, sans cependant lui montrer les soupçons qui déchiraient son âme. Avait-on fait beaucoup de musique? Voyait-on toujours M. Charles et M. Trude? Venaient-ils ensemble? La domestique répondit à toutes ces questions

sans se douter de leur importance; mais elle n'apporta aucune lumière à M. Loncle.

A l'heure du dîner, M. Loncle fut humilié de se représenter devant sa femme sans avoir pris un parti, et il la fit prévenir par la domestique qu'il avait à sortir : son véritable but était de se promener dans les Chenizelles en attendant l'arrivée de M. Trude. Décidé à avoir une conférence avec le musicien avant que celui-ci fût prévenu de son arrivée, il espérait qu'il parviendrait, dans le premier moment de trouble, à connaître la fatale vérité. Mais les heures d'attente sont plus longues aux jaloux qu'aux amoureux. Après avoir attendu vainement une demi-heure dans la rue, M. Loncle se décida à rentrer.

— Comment! dit-il à sa femme, vous vous mettez à table sans moi !

Mais madame Loncle montra à son mari un couvert vide qui attendait. Le mari devint furieux en voyant que sa femme avait presque deviné son retour, et il se mit à table ennuyé, ne trouvant rien de bon, criant après la vieille domestique, malgré tout mangeant, quoique avec colère. Le dîner était à peine terminé, lorsqu'on entendit la cloche de la porte. M. Loncle se leva précipitamment, le sang à la figure, avec la mine d'un homme effaré qu'un grand coup vient de frapper. La vieille bonne, qui desservait la table, alla vers la porte du salon.

— Marguerite ! cria M. Loncle d'une voix étranglée.

— Qu'est-ce qu'il y a, monsieur?

— Restez là..., là, dit-il, je vais ouvrir moi-même.

Il fit quelques pas et s'arrêta brusquement.

— Non, dit-il, allez-y... Attendez... A n'importe qui, vous direz que madame ne peut recevoir aujourd'hui.

La vieille bonne, étonnée, regarda M. Loncle, puis sa

femme, qui ne levait pas les yeux, de peur que son mari n'interprétât son regard comme un signe d'intelligence avec la domestique.

— Allez vite, dit M. Loncle, qu'un second coup de sonnette venait de faire tressaillir, madame n'y est pour personne.

La vieille bonne revint bientôt, et dit que M. Trude s'était présenté et avait annoncé qu'il reviendrait le lendemain.

— Demain! s'écria M. Loncle, demain, nous verrons!

Dans les cinq minutes qui suivirent le dernier coup de sonnette, M. Loncle se leva dix fois de sa chaise avec l'intention de rejoindre le maître de musique; sa femme, comprenant tous ces secrets mouvements, le regardait avec pitié. Des orages s'amoncelaient sans cesse sur le front de M. Loncle, qui se disait qu'une pareille existence était intolérable, et qui cependant se sentait faible devant la résistance de sa femme. La nuit venait lentement; la position était critique pour M. Loncle, qui sentait qu'il serait moins ridicule de tuer sa femme que de se trouver ainsi seul avec elle sans pouvoir lui tirer une parole douce ou cruelle.

Quand la nuit fut venue tout à fait, M. Loncle alla vers sa femme assise, qui regardait les derniers feux du village s'éteindre peu à peu dans la vallée. Il lui prit les mains à la manière des aveugles, et les froissa doucement et longtemps, comme pour les étudier et en tirer une conversation que la bouche refusait. Madame Loncle abandonna ses mains à son mari, mais elles étaient mornes et inertes.

Ce n'étaient pas ces mains fines, effilées, délicates, caressantes, qui parlent une langue mystérieuse et pleine de volupté à celui qui sait comprendre de tels discours;

ce n'étaient pas ces chairs plus douces que le velours, plus souples que l'acier, qui sont une si énervante promenade aux lèvres ; c'étaient des doigts atones et sans vie, qui se laissaient prendre et qui n'opposaient ni défense, ni résistance.

— Ma femme ! s'écria M. Loncle, pardonne-moi... je ne peux pas vivre ainsi ! J'ai tort, je le vois, pardonne-moi !

La situation était devenue tellement insupportable à madame Loncle, qu'elle dit à son mari :

— Monsieur, relevez-vous.

— Tu me pardonnes, alors ?

— Vos injurieux soupçons peuvent-ils m'atteindre ? dit-elle. Et cependant, après la lettre insensée que vous m'avez écrite, j'étais bien décidée à me séparer de vous.

— Oublions la lettre, dit M. Loncle, oublions tout ! Tiens, je n'y pense déjà plus... Mais c'est parce que je t'aime, que je t'ai écrit une pareille lettre... je t'aime trop !

— Alors, monsieur, modérez votre amour, car vous me faites sentir vos transports d'une manière bien blessante.

— Combien tu m'as fait souffrir, dit M. Loncle, depuis que je suis arrivé ici ! j'ai compris l'enfer en une après-midi !

— Et moi, monsieur, croyez-vous que je sois heureuse, depuis votre départ ?

— Vraiment ! s'écria M. Loncle au comble de la joie, tu me regrettais un peu ?

— Ne vous ai-je pas prié instamment de revenir ?

— Oui, tu as raison, ma chère femme... mais tout est oublié, et nous allons retrouver notre vie heureuse du passé.

S'il y avait eu de la lumière dans le salon, M. Loncle

aurait remarqué que les yeux de sa femme se levaient tristement vers le ciel.

— Ce pauvre M. Trude que j'ai renvoyé ! demain je lui en ferai mes excuses.

— Comment! dit madame Loncle, vous pensez à le recevoir?

— Sans doute ; il a été un peu amoureux de toi, ce n'est pas de sa faute, à ce garçon ; je ne lui en veux pas, moi. Eh ! qui est-ce qui ne se serait pas pris à ta beauté, à ta poésie...

— Allons, monsieur, vous faites des phrases, dit madame Loncle, vous tombez d'un extrême dans l'autre ; plus j'ai pensé à ce que vous appelez l'amour de M. Trude, plus je vois maintenant autour de lui le vide affreux que lui a causé la mort de sa mère. M. Trude s'est trompé, il ne m'aimait pas : il m'a apporté une vive affection qui avait besoin de prendre racine quelque part ; et, sans la mort de sa mère, il ne m'eût jamais regardée que comme une musicienne. Un moment j'ai consenti à tromper sa douleur, mais je me suis aperçue que le rôle d'amie devenait trop dangereux, et je vous ai rappelé.,

— Que tu es bonne! s'écria M. Loncle.

La journée du lendemain se passa bleue et sans nuages pour le mari, qui se croyait à l'âge de vingt ans, fiancé à une jeune fille aimée ; mais l'arrivée de M. Trude teinta de gris cette douce atmosphère. Le musicien tressaillit en apercevant M. Loncle ; et le mari, qui avait préparé un masque pour cette entrevue, fut également embarrassé. Des politesses et des compliments de circonstance furent échangés, qui cachaient bien des troubles.

J'étais présent à cette entrevue diplomatique ; sans me douter combien était tendue la situation, je devinai qu'un

même courant d'idées remuait les personnes présentes. M. Loncle me questionna, madame Loncle me demanda force nouvelles de la ville : il me parut que j'étais un terrain neutre où les adversaires se reposaient de temps en temps. Seul, M. Trude laissait aller cette inoffensive conversation et paraissait honteux de son rôle. Madame Loncle proposa de faire de la musique, et il y eut un petit mouvement de va-et-vient dans le salon qui sembla ôter un grand poids à l'esprit du musicien.

Je ne sais si le hasard avait déterminé M. Trude à choisir le trio qui commença la séance, mais l'adagio de Beethoven était plein de larmes, et, quand le chant était dit par le violon, M. Trude en tirait des sons mélancoliques tels que je n'en ai jamais entendu.

Sans quitter des yeux la partition, il était de toute évidence que madame Loncle regardait le violoniste, et son mari s'agitait dans son fauteuil, il croisait ses jambes, les décroisait, secouait son pied comme un homme souffrant. Le fait est que madame Loncle, assise à son piano, tournait le dos à son mari, et qu'il était inquiet de connaître si elle pouvait communiquer du regard avec M. Trude.

— Pardon, madame, dit celui-ci en s'arrêtant tout à coup, je crois qu'il y a une ou deux mesures passées sur ma partie.

Et il s'approcha de madame Loncle pour comparer la partie de violon avec la partition. Aussitôt le mari se leva brusquement pour surveiller ce simple rapprochement. La soirée se passa simple en apparence, mais la figure de M. Loncle avait varié ; il nous salua d'un air triste et résigné, comme un homme qui subit dans son salon des êtres qu'il déteste.

Quoique rien dans la conduite de M. Trude, à cette soi-

rée, n'eût pu augmenter les soupçons du mari, sa jalousie augmenta. Il se promenait toute la journée seul dans son jardin, pesant une à une les paroles de sa femme, les analysant, les faisant fondre, et ne trouvant qu'un doute perpétuel au fond du creuset. En même temps il relisait les lettres que sa femme lui avait écrites, et la question qui le tourmentait était : « Suis-je revenu à temps? » Un jour il demanda à sa femme si elle avait conservé les lettres du musicien.

— Vous êtes encore tourmenté? lui dit-elle.

— Non, je t'assure.

— Cela se voit à la moindre de vos actions.

— Je suis curieux seulement de connaître le style de M. Trude.

— Je vous ai envoyé une de ses lettres.

— C'est l'ensemble que je voudrais lire.

— Vous y tenez beaucoup? demanda madame Loncle.

— Pas du tout... cependant...

— Les voici, monsieur, dit madame Loncle en ouvrant un petit coffret plein de lettres.

La figure du mari rayonna ; sa main s'élança sur le coffret comme celle d'un voleur.

— Si je n'avais craint de renouveler vos soupçons, il y a longtemps, monsieur, que je vous aurais donné ces lettres.

— Des soupçons ! mon amie; m'en crois-tu capable? Je te laisse, dit-il, un moment seule... Tu permets?

— Sans doute, dit madame Loncle.

Le mari ne fit qu'un saut du rez-de-chaussée au premier étage, où il avait un cabinet, et son premier mouvement fut d'étaler toutes les lettres sur son bureau et d'entre-regarder l'enveloppe, comme hésitant à les lire.

Puis il ouvrit les premières, et ayant lu : « Madame, » il passa à d'autres ; mais son front se plissa quand il vit en tête : « Mon amie. » Il arriva ainsi à la dernière moitié, qui avait pour suscription : « A Juliette. »

— Misérable ! s'écria M. Loncle.

Et sa colère ne connut plus de bornes en lisant : « Ma chère Juliette. » Il se leva, ouvrit la fenêtre pour respirer, car il se sentait étouffer dans le cabinet. Alors il lut la lettre suivante :

« Ma chère Juliette, quelle soirée nous avons passée hier soir ! C'est trop de bonheur, et je me demande quelle est la peine, quels sont les chagrins qui m'attendent pour me faire payer ces moments heureux. Je n'ai jamais senti la vie comme hier soir en vous quittant ; il me semblait que j'appelais à moi toutes les forces de la nature pour ne pas succomber. Si j'étais rentré ainsi dans la ville, on m'aurait regardé sans doute comme un fou ; mais la nuit venait ; j'ai descendu les Chenizelles et j'ai gagné la promenade Saint-Jean ; je me suis jeté sur le gazon, et, pendant une heure, je ne saurais dire quelles pensées roulaient de mon cœur à ma tête. Pensez quel trésor vous m'avez donné, à moi qui n'ai jamais connu l'amour; je suis pauvre, je n'ai jamais connu que l'amour de ma mère. Elle, j'osais l'aimer en toute sûreté, car j'étais certain qu'elle ne me repousserait pas; mais vous, jeune et si belle, n'était-ce pas une audace sans pareille que de songer seulement à vous baiser la main? Eh bien ! j'ai peur de mon bonheur, j'en tremble maintenant ; on dirait que j'ai trouvé un portefeuille plein de billets de banque, et je n'en dors plus, je crains qu'on ne me l'enlève. J'ai dit mon secret à la lune, aux étoiles, au soir, à l'air frais de la nuit, à la vieille cathédrale, car on ne saurait garder pour soi un tel

bonheur. Je me suis senti un peu soulagé; malgré tout, je sens combien je vais souffrir pendant les longues heures qui nous sépareront jusqu'à demain. Vous pouvez changer d'ici à demain ; une heure suffit, une minute, que sais-je? Toutes les fois que je sonne à votre porte, mon cœur bat à rompre ma poitrine; je ne sais si je vous retrouverai la même. Je vous vois, et si vous ne me regardiez de votre regard caressant la première, je crois que je serais glacial et sans parole. Que voulez-vous? la misère rend inquiet et amène le doute. Je me demande pourquoi vous m'avez aimé ; je ne suis pas digne de votre amour; je le comprends, et j'ai peur que vous ne vous lassiez bien vite de ma tendresse. Cependant, après la soirée d'hier, j'ai confiance, je me sens aimé comme j'aime, et je ne vois pas de fin.

« Il est temps qu'on appelle dans la ville un autre professeur de musique, car je donne des leçons bien à l'aventure. Je n'entends plus mes élèves ; ils jouent comme il leur plaît, et, s'ils ne se levaient pas les premiers, dans leur ennui d'apprendre la musique, j'oublierais que je donne une leçon, et que l'heure est passée depuis longtemps. De l'endroit où j'étais, la nuit, je voyais votre maison, ou plutôt je la devinais dans l'obscurité; c'est ainsi que j'ai entendu sonner deux heures à la cathédrale. Quel bonheur si vous avez entendu ces deux heures sonner ! Je n'ose y croire. A ce soir, n'est-ce pas, Juliette? ma chère Juliette ! »

Après avoir lu cette lettre, M. Loncle descendit les escaliers plus vite encore qu'il ne les avait montés, et entra dans le salon en faisant claquer la porte.



— Comment, madame! dit-il, vous osez me montrer une pareille lettre, et vous ne craignez pas ma colère? Ne croyez pas que je suis indigné de la confession du musi

cien, non ; mais c'est votre audace qui me confond. Il faut que vous me preniez pour un homme singulièrement épais pour croire que je vais rester tranquille après de tels aveux... Vraiment, je vous admire ; vous êtes calme comme si je vous parlais d'une autre... L'avez-vous donc oubliée, cette lettre? ne vous souvenez-vous plus que chaque mot vous jette la pierre? Allons, répondez ! On ne se moque pas ainsi d'un mari...

En parlant ainsi, M. Loncle frappa la petite table à ouvrage d'un violent coup de poing.

— Je comprends, dit M. Loncle, qu'on trompe son mari, cela arrive tous les jours, mais on ne le lui fait pas voir aussi clairement ; surtout on ne se pose pas, comme vous le faites, en déesse de l'amitié. Ah ! c'était une amitié que vous offriez à ce M. Trude, à ce joueur de violon... Quelle singulière amitié ! Voilà la première que je vois se traduire ainsi. Vous avez eu peur de son amitié, je le crois bien ; moi aussi j'ai peur de cette amitié dangereuse, et j'ai raison d'avoir peur. Je n'ai pas lu les autres lettres, je n'ai pas choisi ; si vous voulez, je les brûlerai à l'instant pour ne garder que celle-ci ; mais j'ai bien vu les progrès rapides que faisait dans votre cœur le joueur de violon. Aujourd'hui madame, demain mon amie, après-demain ma chère amie, enfin le petit nom. Cet homme-là vous a tutoyée, cela se sent. Être tutoyée par un joueur de violon ! Oh !... s'il ne l'a pas fait dans sa lettre, c'est que le papier commande encore une espèce de pudeur. Mais cette fois ne croyez plus que je reviendrai ; j'ai été bien lâche le jour de mon arrivée ; il me restait encore quelques doutes ; en vous voyant le front si pur, il me semblait que vous ne pouviez cacher aucune faute derrière ; mais votre figure ne change pas. Je vous ai observée quand le joueur de

violon est venu : aucune émotion ne paraît dans vos traits; il s'en va, rien ne se voit sur votre figure. Quel masque vous avez su prendre !

— Monsieur, dit madame Loncle en se levant pâle, je vous ai laissé m'insulter sans vous répondre ; je ne vous dirai qu'un mot : je n'ai manqué à aucun de mes devoirs de femme mariée, et, puisque la vie ne peut continuer entre nous deux telle que vous la faites aujourd'hui, permettez-moi de me retirer dans ma chambre, d'y vivre seule et de n'en plus sortir.

Madame Loncle quitta le salon sans que son mari pût trouver une réponse à des paroles aussi nettes. A vrai dire, M. Loncle n'était pas mécontent de voir se terminer ainsi une pareille scène ; il avait résolu de ne pas faiblir, et il n'y avait d'issue dans cette querelle qu'au cas où la femme aurait demandé son pardon. La conduite ferme de madame Loncle était pour l'instant un dénoûment satisfaisant ; le mari se dit que le lendemain la recluse sortirait elle-même de sa chambre et viendrait demander grâce ; mais il n'en fut pas ainsi. Par un billet concis, madame Loncle priait son mari de lui faire apporter ses repas par la domestique, et déclarait qu'elle ne mangerait pas si M. Loncle voulait entrer en même temps que la bonne. Deux jours se passèrent de la sorte, longs comme un siècle pour le mari, qui allait du salon au jardin, du jardin au cabinet, ne sachant comment passer son temps, ni endormir ses soupçons. La nuit, il se levait et écoutait à la porte de sa femme pour essayer de surprendre quelques pleurs, quelques rêves, quelques confidences jetées au milieu du silence.

Le troisième jour de cette séparation à l'amiable, M. Trude, qui ignorait ce qui se passait à la maison des

Chenizelles, vint l'esprit tourmenté, et tremblant à l'idée de retrouver désormais un mari entre lui et la femme qu'il aimait. Il était facile de lire sur la figure du musicien les nuits sans sommeil, les crises et les violentes souffrances de l'amour. Quoique d'une autre nature, les tourments de M. Loncle pouvaient se deviner. L'entrevue fut singulière entre les deux hommes, qui se sentaient blessés l'un par l'autre.

— Mon cher monsieur Trude, dit M. Loncle, vous plairait-il de faire un tour de jardin avec moi, en attendant que vous puissiez voir ma femme?

M. Trude accepta d'un air surpris.

— Je vous attendais avec impatience, dit le mari; j'ai un petit service à vous demander.

Le professeur de musique regarda M. Loncle en face pour essayer de saisir d'avance le sens de la conversation qui allait suivre.

— J'ai le malheur, dit M. Loncle, d'être un peu en froid avec ma femme; elle s'est retirée dans sa chambre : elle vit seule, elle mange à peine; je ne sais ce qu'elle a, mais je crains qu'elle ne se laisse abattre par la solitude et qu'elle ne tombe malade; j'ai donc pensé à vous pour lui faire entendre raison.

— Vraiment! s'écria M. Trude, à moi!... Vous avez pensé à moi!

Le pauvre maître de musique ne savait s'il rêvait en entendant cette confidence, et la lune eût pris en plein midi la place du soleil, qu'il n'eût pas été plus étonné. Il se demandait si M. Loncle n'avait pas connaissance de son amour et ne lui tendait pas un piége en ce moment; il était aussi troublé qu'un galopin surpris, par un paysan, en train de voler des pommes.

— Madame Loncle n'est pas souffrante? demanda-t-il avec anxiété.

— Je ne le crois pas, dit le mari, mais elle le deviendra, et moi aussi, car je ne vis pas depuis trois jours. Croiriez-vous que si je voulais entrer dans sa chambre, je crains qu'elle ne se porte à quelque extrémité?

— Mais enfin, dit M. Trude, il s'est donc passé entre vous quelque chose de bien grave ?

— Non, dit M. Loncle; vous savez comme sont les femmes, un rien suffit pour les exaspérer : elles sont entêtées, et, quand une fois elles ont quelque folie dans la tête, le diable lui-même ne saurait l'arracher.

— Alors, dit M. Trude, je vous serai d'une maigre utilité.

— Pardonnez-moi ; ma femme a de l'amitié pour vous; elle sait combien vous lui êtes dévoué, elle vous écoutera.

— J'y vais, dit le musicien.

— Attendez un peu, mon cher monsieur Trude, j'ai encore un autre service à vous demander : promettez-moi de ne pas dire à ma femme que c'est moi qui vous ai invité à faire cette démarche.

— Je vous le promets, monsieur.

— Comme ma femme refuserait, sans doute, de vous ouvrir si elle me savait dans la maison, je m'en vais faire en sorte qu'elle m'entende sortir. J'emmènerai le chien promener; quand il sort, il fait beaucoup de cris; madame Loncle sera certaine que je suis parti. Alors il est présumable qu'elle vous recevra. Mon cher monsieur Trude, engagez-la à plier un peu son caractère; qu'elle reprenne sa manière de vivre habituelle, car je n'existe plus; dites-lui combien vous m'avez trouvé changé, les traits altérés... N'est-ce pas, mon cher monsieur Trude? dit-il en prenant la main du musicien.

— Vous pouvez compter sur moi, dit M. Trude.

Quand le musicien eut dit son nom à la porte de la chambre de madame Loncle, il entra sans difficulté.

— C'est vous, dit-elle, vous la cause de tous mes malheurs, vous qui venez me voir; partez, monsieur, partez, je vous en prie.

Le musicien s'était jeté aux pieds de madame Loncle.

— Laissez-moi, monsieur, disait-elle, laissez-moi. Pourquoi venir me troubler?

Le premier moment de l'exaltation passé, le musicien dit qu'il avait été envoyé par M. Loncle; et la malheureuse femme se demanda quelle pouvait être l'idée de son mari. Elle raconta tout ce qui s'était passé dans les plus grands détails. Alors M. Trude manqua à sa promesse, et dit la singulière mission dont il était chargé.

— Retourner auprès de mon mari!... Jamais, dit madame Loncle; j'aime mieux la solitude absolue. Vous voyez quel caractère il a : plein de violences aujourd'hui, et demain plein de faiblesse. Ses soupçons ne s'endorment que pour se réveiller plus terribles un moment après. La paix ne rentrera dans mon ménage que du jour où j'aurai avoué une faute dont je suis innocente. Ah! monsieur, pourquoi vous ai-je rencontré!

M. Trude se releva, car il était toujours aux genoux de madame Loncle, et il abandonna ses mains, qu'il mouillait de ses larmes.

— Mon parti est pris, madame, dit-il froidement.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle avec inquiétude, quel parti!

— Vous me faites trembler!

Comme le musicien ne répondait pas :

— Je vous en prie, dit-elle, ne vous laissez pas emporter. Dites-moi, je veux le savoir.

Elle lui prit la main :

— Que je suis donc malheureuse de vous avoir aimé!

— Vous m'avez donc aimé?... Vrai? s'écria M. Trude d'une voix telle que la langue est impuissante à rendre un tel accent.

Deux heures se passèrent dans l'oubli des choses de la terre, lorsque la sonnette retentit brusquement.

— Mon mari rentre! s'écria madame Loncle, partez... qu'il ne vous voie pas.

— Adieu, amie, dit le musicien. Quand nous reverrons-nous?

— Dieu le sait, dit-elle.

Au bas de l'escalier, le musicien rencontra M. Loncle, qui semblait attendre avec la plus grande impatience.

— Eh bien? dit le mari.

Mais le musicien fit un geste inexplicable du bras, passa rapidement devant M. Loncle sans dire un mot, et s'enfuit plutôt qu'il ne sortit de la maison des Chenizelles.

— Ma femme l'aura rendu fou, se dit M. Loncle.

Et il monta à la chambre de sa femme, frappa, pria, supplia pour être reçu ; mais tous ses efforts restèrent sans résultat.

Le soir seulement, la bonne apporta à M. Loncle une lettre de sa femme.

« Vous avez voulu, monsieur, lui écrivait-elle, l'aveu de ma faute pour recouvrer la tranquillité. Aujourd'hui seulement je peux vous le faire complet. Vous seul êtes cause de tout ce qui est arrivé. Je me sentais assez forte pour résister, mais vous l'avez voulu ; je ne vous demande qu'un service : c'est de me laisser maintenant me retirer dans une maison religieuse et y pleurer en paix ma faute. »

L'année 1834 comptera longtemps dans la vie des habi-

tants de la petite ville de L.... Tout le pays put lire, dans la gazette du chef-lieu, la correspondance intime du mari, de la femme et du musicien, et connaître ainsi les mystères de la maison des Chenizelles. Dans sa douleur, M. Loncle, ayant en main les fatales preuves, courut la ville; et, à chaque personne qu'il rencontrait, il rendait compte de son malheur. C'est ainsi qu'il alla raconter ses douleurs à M. le procureur du roi, qui trouva l'affaire piquante, et qui fit merveille dans un plaidoyer sur l'adultère dont on parle encore; et c'est ainsi que je fus initié comme témoin, au début de la vie, à l'étrange problème du mariage.

Mars 1852.

LES RAGOTINS.

I

Propos de bourgeois.

On se dit bientôt dans tout Château-Thierry que les comédiens allaient venir donner des représentations. Sur la grande place, les gros personnages du pays discutaient, car c'était là un événement extraordinaire.

— Voyons, disait l'un, est-ce bien certain ?

— Sans aucun doute; M. Meynandier l'a lu dans l'*Argus*.

— Ah ! si M. Meynandier l'a lu dans l'*Argus*...

— L'*Argus* est un journal bien informé, à ce que prétendent ces messieurs Marteau.

— Connaît-on le tableau de la troupe ?

— Si c'était celle du premier arrondissement, on la dit composée de sujets fort capables.

— Tenez, voici M. Ponceau qui sort de la mairie et qui pourra nous en apprendre plus que personne.

M. Ponceau était le secrétaire de la mairie de Château-Thierry, une fonction importante des petites villes. Quoique âgé de quarante ans, il s'habillait en amoureux du théâtre de Madame : habit noir pincé, pantalon de nankin, chapeau gris, escarpins découverts et conserves en vermeil. Il avait à la main une *badine*.

M. Ponceau, pénétré de ses importantes fonctions, prétendait qu'il menait la mairie; il avait des allures de sous-préfet et passait dans la ville pour un homme *qui aime qu'on le regarde.* Aussi, voyant sur la place un groupe qui semblait l'attendre avec impatience, il ralentit le pas pour attirer la curiosité de ses concitoyens.

— Bonjour, monsieur Ponceau; comment va-t-on chez vous?

— Mes compliments à monsieur Ponceau.

— Je vous la présente, monsieur Ponceau.

Ces salutations et d'autres peuvent donner une idée du respect qu'on avait pour le secrétaire de la mairie, qui répondit tout simplement en badinant avec sa badine :

— Merci bien, messieurs, je vais comme le temps.

Après ces cérémonies, la question à l'ordre du jour fut entamé.

— Messieurs, dit le secrétaire de la mairie, je ne devrais peut-être pas livrer les secrets de l'administration, mais votre discrétion m'est connue; je puis donc dire aux hommes honorables qui m'entourent que la troupe dramatique, actuellement à Soissons, est celle du second arrondissement théâtral; le directeur qui tient le privilége se nomme Saint-Victor.

L'assemblée ne put contenir un *Ah!* de curiosité presque satisfaite.

— Pardon de mon indiscrétion, monsieur Ponceau, dit

un des curieux, pourriez-vous nous donner la composition de la troupe?

— Volontiers, messieurs; je crois avoir sur moi la lettre d'avis qu'adresse M. Saint-Victor à l'administration.

— Eh! voici M. Marteau qui vient de ce côté!

— Est-ce M. Marteau-Grénat? dit le secrétaire de la mairie en clignant de l'œil.

— Non, monsieur Ponceau, c'est Marteau-Isidore.

— Tant mieux! Pour rien au monde je n'eusse voulu souffler le moindre mot ayant rapport à l'administration devant M. Marteau-Grénat.

— Oui, il est trop bavard, mais on peut se fier à Marteau-Isidore.

Il arrive souvent, dans les petites villes, que des parents portant le même nom exercent un commerce quelconque; d'où l'usage de doubler leurs noms, soit d'un sobriquet, soit d'un nom de baptême, soit du nom de la femme. C'est ce qui fait que les frères Marteau, ayant tenu, l'un le commerce de draperies, l'autre le commerce de quincaillerie, étaient désignés : l'aîné sous le nom de Marteau-Grénat (il avait épousé une demoiselle Grénat) ; le second, sous le nom de Marteau-Isidore, en raison de son prénom baptismal. Quand les deux frères se furent retirés du commerce, leurs concitoyens continuèrent à les appeler comme par le passé; cependant, s'il était question des frères Marteau collectivement, on disait *ces messieurs* Marteau.

M. Ponceau, qui craignait M. Marteau-Grénat, homme important, membre du conseil municipal, était loin de se douter que le frère qui arrivait était bien plus à craindre encore.

Marteau-Isidore savait tout ce qui se passait dans Château-Thierry. Il eût pu dire ce qu'on avait mangé le jour même

a la table du sous-préfet, le nombre des rendez-voùs donnés pour le soir au Bois-Jolyet, les affaires les plus secrètes de Me Honoré, un avoué fin comme trois procureurs; enfin le bourgeois savait tout, mais il ne disait rien, et personne ne se douta des terribles confidences qu'on enterra avec ce gros homme dans son cercueil.

Marteau-Isidore avait plus d'un point de ressemblance avec les avares; il se récréait de ses montagnes de nouvelles, de secrets, de mystères; il les pesait, il les remuait dans sa cervelle : il en jouissait à lui tout seul, comme l'autre de son or.

Quand le nouvel arrivé eut salué ses connaissances, M. Ponceau lut le tableau de la troupe.

— Nous avons d'abord M. Auguste, jeune premier rôle en tous genres; secundo...

— Monsieur Ponceau, dit le commissaire de police, qui amenait dans le groupe son chapeau à cornes et son écharpe tricolore, on vous attend à la mairie.

— Eh! qu'on attende! répondit sèchement le petit secrétaire. Qu'est-ce encore?

— C'est M. le sous-préfet.

Sans répondre, M. Ponceau se mit à marcher à grands pas, laissant les curieux fort empêchés de connaître les détails promis.

II

Arrivée des ragotins.

A Château-Thierry, la moindre voiture qui s'arrête est un événement : une voiture apporte toujours deux ou trois

figures nouvelles, et la province est excessivement friande de nouvelles figures !

Aussi, vers une heure de l'après midi se forma-t-il un certain noyau de braves gens devant l'hôtel du *Soleil d'Or*, où descend l'entreprise Menesson. L'entreprise Menesson est une façon d'omnibus ruiné qui dessert la route de Soissons à Château-Thierry ; cette patache contient six personnes à l'intérieur, et deux sur la banquette. D'ordinaire elle n'amène guère que trois personnes ; mais, ce jour-là, la voiture était pleine, et la bâche regorgeait tellement de paquets, de caisses, de malles, que chacun se dit avec un air de joie non dissimulé :

— Voilà les comédiens !

On courut bien vite au débarquement.

Menesson, le conducteur, descendit de son siége ; après lui, un très-maigre jeune homme, qui était serré convulsivement dans une redingote râpée. Les plaisants de la foule se dirent :

— En voilà un qui observe les quatre-temps, le jeûne, les vigiles, *tout le diable et son train*.

La seconde *banquette*, un gros homme à sourcils grisonnants, ne pouvait être que le musicien, car il tenait à la main un emblème irrécusable de sa profession, une boîte à violon.

Menesson ouvrit sa voiture, d'où sortirent successivement :

Une dame d'un âge respectable, porteur d'un cabas et d'un chien de petite dimension ; présumablement la duègne.

Un personnage dont la figure avait été horriblement tracassée par la petite vérole.

Une jeune femme dont l'état de grossesse commençait à



être visible, et qui pria son camarade Saint-Prix de l'aider à descendre.

Puis Saint-Victor, le directeur ; on n'en pouvait douter à ses façons souveraines, à sa redingote polonaise et au ton qu'il prit à l'endroit de Menesson.

— Allons donc! Victorine, viens donc, dit-il.

Victorine descendit; c'était une jeune fille de dix-huit ans, pâle, les traits fatigués, qui paraissait l'humble servante du directeur de la troupe.

— Verdelet, passe-moi ma capote, dit-elle.

Verdelet, le nez et les cheveux rouges, qui jouait les *seconds comiques*, apporta la capote.

La troupe, au complet, attendit sous la remise que Menesson eût déballé les malles, dont on lui recommanda bien la préservation; après quoi, la bande râpée entra dans une des salles du Soleil d'Or.

— *Ma fique*, dit une grosse femme dans le groupe, ce n'est pas qu'ils ont l'air trop *gadrus*, vos comédiens.

— Il faut les voir aux lumières, dit un ami des arts.

— Ah! je crains bien, ajouta une commère, que mes chambres à vingt francs ne seront point encore *étrennées*.

— Avez-vous vu la petite brune? dit Marteau-Isidore à un bourgeois.

— Oui, elle est fort bien. Comment donc son mari l'appelle-t-il?

— Victorine.

— C'est ça même ; elle doit bien jouer, celle-là ?

— Je vous le dirai après-demain, dit Marteau-Isidore.

— Eh! malin, quand vous l'aurez vue, ça ne sera pas difficile.

Les commentaires s'allongèrent ainsi tout le jour, dans les rues, à la promenade, à la couture et ailleurs.

III

La répétition.

Les comédiens étaient assis, après leur dîner, devant un grand bâtiment de maussade apparence, qui est le théâtre.

— Louis, dit Saint-Victor au chef d'orchestre, as-tu vu nos musiciens ?

— J'ai couru toute l'après-midi... c'est le tonnerre pour les avoir ! Celui-là ne sait pas s'il pourra, celui-ci est fatigué, la contre-basse est malade, le percepteur, qui joue du violon, craint de se compromettre en venant à l'orchestre.

— Enfin, sur qui comptes-tu ?

— Voilà : une clarinette, payé ; un violon, payé ; une flûte, payé ; un cornet, payé.

— Ça ne peut pas marcher ainsi, dit Saint-Victor au comble de l'indignation. Je me soucie bien de ta musique, à ce compte-là... Mais tu vois bien que tes musiciens mangeront la recette ! As-tu besoin de clarinettes, de flûtes, de cornets, des tapageurs qui couvrent les voix ? On n'entend pas les couplets. Ah ! s'ils ne coûtaient rien, je te dirais : Amène-moi des trompettes, des trombones, une grosse caisse, la musique fait toujours plaisir. Mais il faut songer aussi un peu à nous. Qu'est-ce que vous diriez, si je payais la musique sans vous garder un sou ?

— Nous avons aussi des amateurs, dit Louis.

— A la bonne heure ! j'aime les amateurs.

— C'est que je crains qu'ils ne soient pas forts musiciens.

— Bah! bah! ce sont les meilleurs!... Ils ont beaucoup de zèle! Combien comptons-nous d'amateurs?

— M. Théodore, un jeune homme de bonne famille, qui joue le violoncelle pas mal, m'a-t-on dit, mais qui n'a jamais fait de musique d'ensemble.

— En voilà un bon! Il ira, il ira!

— Un petit collégien, pour le cor.

— Très-bien! j'aime beaucoup le cor!

— Un vieil amateur, à l'alto.

— Bon! ça va! Un alto, un cor, un violoncelle.

— Et puis le fils du garçon de théâtre, qui joue les timbales; c'est un garçon très-adroit qui a construit lui-même son instrument.

— Ah! bravo! un timbalier, voilà ce qu'il nous fallait. Tu vois bien, Louis, que tu n'étais pas raisonnable avec tes gagistes. A quoi bon tes clarinettes et tes flûtes? il y aura des timbales! Mais, dans certains pays, je le mettrais sur les affiches, et je ferais des recettes forcées avec ces cinq mots en grandes capitales : IL Y AURA DES TIMBALES! Tiens, je m'humanise, tu garderas les musiciens payés.

— Ça ne peut pas faire de mal, dit le chef d'orchestre.

— Mais nous ne les payerons pas.

— Ils ne viendront pas.

— Ah! tu ne sais rien de rien, dit Saint-Victor; on s'arrange avec eux, on les entortille. Ne peux-tu pas leur dire : « Nous sommes tous artistes... La ville n'est pas bonne pour les recettes... Entre confrères on ne se dévore pas; si la recette marche, alors, nous verrons... »

— Tu as raison, dit Louis; je verrai à les *coller*... Ah! voilà notre violoncelle.

Théodore était un jeune homme blond, d'allures timi-

des, quoique distinguées. Il portait son violoncelle sous le bras, les doigts passés entre les cordes et le chevalet. Il rougit beaucoup en traversant le groupe des acteurs.

— Exact à l'appel, monsieur Théodore, dit Louis; vous êtes le premier arrivé.

Théodore salua sans répondre. L'*alto*, un des amateurs les plus dévoués de la société philharmonique, ne se fit pas attendre. Le timbalier et le petit cor vinrent ensuite. Les musiciens gagés n'arrivaient pas.

— Croient-ils donc qu'on les paye, dit Saint-Victor, pour ne pas venir aux répétitions ?

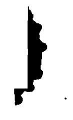
— Je les ai vus entrer au café de la Comédie, répondit le chef d'orchestre ; ils boivent déjà leur cachet. Je vais leur parler.

— N'oublie pas, dit Saint-Victor, de les prévenir; tu sais...

Louis trouva les musiciens attablés ; il les prit à part en leur faisant entendre que la caisse était maigrement garnie pour le moment, mais qu'on les dédommagerait plus tard. Clarinette, flûte et violon, gens naïfs et timorés, n'osèrent refuser leur concours.

La salle de spectacle, éclairée par six chandelles servant à l'orchestre et au souffleur, était encore plus triste à l'intérieur qu'à l'extérieur. Toute la troupe, montée sur les planches, paraissait plus maigre et plus râpée que jamais, à la lueur incertaine de ces chandelles.

— Voyons d'abord les *ensembles*, dit Louis, grimpé sur son haut tabouret de chef d'orchestre. Allons, le chœur ! Valmont, Célicourt, tout le monde ! Il est bien entendu que les personnages qui ne seront pas en scène à la représentation chanteront dans la coulisse. Madame Félix ! Où est madame Félix ?



— Voilà, mon petit, dit en accourant madame Félix, qui était la duègne.

— Je lis quelques paroles avant la ritournelle, dit Saint-Victor ; « C'est bien, mes amis, c'est bien, modérez vos transports ; voici pour boire à ma santé. » Vous criez alors : « Vive monseigneur ! » Eh bien ! personne ne crie... Fais attention, Célicourt, c'est toi qui mène la *figuration*.

— Vive monseigneur ! cria le chœur.

Le chef d'orchestre entonna la ritournelle sur le violon.

— Diable ! dit-il, un solo de hautbois ! Et nous n'avons pas de hautbois ! Si la clarinette voulait essayer le solo, cela irait aussi bien ; comme il s'agit d'une fête villageoise...

La clarinette regarda la partition et essaya vaguement de la déchiffrer ; mais le résultat ne répondit pas aux espérances.

— Voyons la flûte, alors, dit Louis ; c'est encore un instrument champêtre... Ça va, ça va ! Très bien, la flûte! L'ensemble, messieurs ! Les chanteurs, commencez : « Gloire à monseigneur ! » N'ayez pas peur de faire du bruit !... Bon ! Le petit cor, soufflez ferme !

— Une simple observation, dit Saint-Victor après le chœur : je n'entends pas les timbales.

— Les timbales n'ont rien à voir là dedans, dit Louis.

— C'est dommage ! Il me semble que les timbales feraient fort bon effet : rien qu'un roulement.

— Si tu y tiens, monsieur fera un roulement... Maintenant, messieurs les amateurs, je vous recommande la plus grande attention. Nous allons repéter le grand air de Victorine : c'est un morceau à effet, un morceau d'opéra.

— Un morceau de roi, dit le comique.

— Mon chéri, dit Saint-Victor à Verdelet, nous n'avons pas le temps de faire des calembours.

— Victorine, dit Louis, soigne bien la mesure. A nous, messieurs. Je bats une mesure d'avance... Surtout, très-piano.

L'orchestre commença. C'étaient des couplets arrangés sur un motif de la *Cenerentola*. Victorine, qui remplissait les fonctions de prima-dona, au besoin, chantait cet air d'une façon assez agréable. Tout d'un coup elle s'arrêta.

— Je n'entends pas la basse, dit-elle.

— Ni moi, dit le chef d'orchestre.

Théodore, qui jouait pour la première fois en public, avait jugé prudent de passer sous silence un chant de violoncelle.

— Est-ce que vous ne voyez pas le solo, monsieur Théodore ? dit Louis.

— Je vois bien, répondit le jeune amateur à voix basse, mais...

— Si monsieur voit, dit Victorine, pourquoi ne joue-t-il pas ?

— Allons, messieurs, recommençons.

On reprit le grand air. Au passage de violoncelle, Théodore perdit courage et crut qu'il allait se trouver mal.

— Je ne peux pas chanter ainsi ! s'écria Victorine.

— Cependant rien n'est plus simple, dit le chef d'orchestre en se tournant vers le jeune homme. Écoutez le passage.

Il exécuta la *rentrée* sur le violon.

Théodore était anéanti, les bras pendants et la tête courbée sur son violoncelle. Le rouge lui montait aux joues et son front était humide de sueur.

— C'est que le jeune homme est un peu timide, dit le

vieil amateur qui était à l'alto. S'il n'avait pas peur, il jouerait dans la perfection. Du courage! Théodore.

— Je ne pourrai jamais! dit Théodore.

— Dire qu'il a joué samedi chez moi des quatuors d'Haydn à première vue, reprit l'alto.

Mais ces compliments ne servaient qu'à troubler de plus en plus le jeune musicien.

— Non, dit-il, je ne pourrai pas.

— Que vient-il faire ici alors? dit Victorine à demi-voix.

Théodore avait entendu; sans répondre à cette grossièreté, il se leva, renversa un pupitre dans son trouble, et sortit de l'orchestre.

— Ah! Victorine, dit le directeur, on ne se conduit pas ainsi avec des amateurs.

— Oui, j'ai eu tort, dit-elle : je cours après lui.

Victorine descendit en toute hâte du théâtre, et trouva dans le corridor Théodore qui s'en allait, blessé d'avoir été humilié devant tant de monde. Elle lui prit les mains.

— Ah! monsieur, dit-elle, vous ne partez pas?

— Laissez-moi, madame.

— Voyez-vous, je suis une bonne fille au fond. Je m'emporte, mais je ne suis pas méchante, monsieur, croyez-le. M'en voulez-vous beaucoup?

Théodore était tout ému. Qu'on pense! Une actrice qui demande pardon, qui serre les mains d'un jeune homme de dix-huit ans.

— Vous ne m'en voulez pas, n'est-il pas vrai? Tenez, réconcilions-nous.

Sans plus attendre, elle sauta au cou de Théodore, et elle sentit deux larmes sur les joues du jeune homme.

— Ah! je vous aime mieux comme cela que fâché. Demain, venez à mon hôtel, apportez votre basse; nous ré-

péterons ensemble le morceau, et tout ira pour le mieux.

Elle lui serra les mains en le quittant. Théodore revint à son pupitre le cœur battant. La musique qu'on étudia jusqu'à la fin de la répétition, et qui était plus que boiteuse, lui sembla mille fois préférable aux symphonies les plus mélodieuses. Qu'est-ce que Beethoven à côté du moindre cotillon qui chante : Je t'aime !

IV

M. Ponceau se fait voir sous un jour littéraire.

Personne n'entre aux répétitions, à moins qu'une haute position sociale ne lui ouvre les portes du théâtre à deux battants. En sa qualité de secrétaire de la mairie, M. Ponceau jouissait de ce privilége. Il avait amené avec lui Marteau-Isidore, son ami. Tous deux, assis sur une banquette du parterre noyé dans l'ombre, avaient suivi les petits malheurs de Théodore.

Quand Victorine était descendue dans le couloir faire ses excuses au jeune homme, Marteau-Isidore s'était levé sournoisement de sa place, et avait écouté le dialogue qui amena la réconciliation.

M. Ponceau était plus qu'un autre intéressé à connaître l'intérieur des coulisses et les petits secrets de théâtre dont les provinciaux se font des montagnes de scandales. M. Ponceau passait, dans les meilleurs salons de la ville, pour un homme très-spirituel. Aussi l'imprimeur qui publie chaque semaine un petit journal non politique destiné aux insertions judiciaires, ventes, saisies, licitations et autres



produits de la chicane, était-il venu jadis supplier M. Ponceau d'accepter la rédaction littéraire de son journal.

Jamais amour-propre littéraire ne fut aussi vivement émoustillé que celui du secrétaire de la mairie à cette offre. Jusqu'alors il n'avait produit que des vers de circonstance, des couplets, des poésies de clocher; mais d'être imprimé, M. Ponceau n'avait osé y songer. Il remercia d'abord avec une modestie feinte le propriétaire-gérant du *Foyer, feuille d'annonces, commerciale, agricole et littéraire*. L'imprimeur pria tant et tant, que M. Ponceau consentit, à son corps défendant, dit-il, à donner ses soins à un journal.

Il y avait déjà deux ans que les notaires, les huissiers, qui reçoivent gratuitement le journal à cause de leurs annonces, lisaient chaque semaine des poésies légères, signées : *Théobald le Rimeur, de Château-Thierry*. Le pseudonyme n'est qu'une façon humblement ambitieuse de crier tout haut son vrai nom.

La ville apprit le même jour que Théobald le Rimeur n'était autre que M. Ponceau. On remarqua d'ailleurs que le soir de l'apparition du *Foyer*, le secrétaire de la mairie s'était promené, porteur d'un habit neuf et d'un sourire mystérieux, un sourire d'auteur.

Cette poésie fut diversement commentée à la soirée du juge de paix. La majorité blâmait, la minorité louait en disant d'un air de conviction :

— Tout le monde n'en ferait pas autant.

Ou bien :

— Je voudrais vous y voir, monsieur.

Ou bien :

— Les beaux vers sont extrêmement rares. Citez-moi beaucoup de bons poëtes aujourd'hui.

A quoi les détracteurs répondaient :

— Ce n'est pas à l'âge de M. Ponceau qu'il faut se mettre à écrire. Il n'est plus de la première jeunesse.

— Et puis, disait un démocrate, M. Ponceau doit songer aux intérêts de la ville avant tout. Que diable ! nous ne payons pas des impôts, des octrois exorbitants, des portes et fenêtres, *toute la boutique*, pour que M. le secrétaire de la mairie passe son temps à faire des vers.

Ainsi de suite et avec de nombreuses variantes dans chaque famille.

M. Ponceau n'avoua pas hautement ses poésies, mais il confiait son secret à toutes ses connaissances en recommandant le plus profond mystère.

— Je ne le dis qu'à vous seul, disait-il.

Un jour vint, par hasard, une troupe de comédiens prétendus parisiens, sous la direction de M. Hector, se disant sociétaire de la Comédie-Française, et M. Ponceau eut l'ingénieuse idée de troquer sa plume d'aigle de poëte contre la plume d'oie du critique. Il rendit compte des représentations sous le pseudonyme de *Diogène*. — Dans beaucoup de sous-préfectures, il y a un critique-amateur qui signe Diogène.

Les articles furent généralement trouvés *bien écrits*, le plus grand éloge employé par la province. Une autre troupe vint plus tard ; nouveaux articles critiques, qui, cette fois, valurent à l'écrivain une récompense, du moins le dit-on encore à Château-Thierry. M. Ponceau passa pour avoir des *intrigues* avec toutes les actrices.

Le *monde* n'en fit que meilleur accueil au galant secrétaire ; le vrai est que M. Ponceau fréquentait les coulisses et donnait de temps en temps aux actrices un conseil doublé d'une tape sur la joue ; mais il en resta aussi ver-

tueux que par le passé. Le déluré de la vie théâtrale l'effrayait, et il n'eût jamais osé faire la cour à une comédienne.

Cependant il s'intéressait aux moindres détails de la vie des comédiens, et il était infiniment glorieux de sa position de critique. Les directeurs lui touchaient la main quand il passait au contrôle; les acteurs le saluaient jusqu'à terre quand ils le rencontraient par les rues.

Le soir de l'arrivée de la troupe Saint-Victor, M. Ponceau se coucha très-heureux, en rêvant à ses articles prochains sur les débuts.

V

Un ménage d'artistes dramatiques.

A dix heures du matin, Théodore entrait à l'auberge du Soleil d'Or, sa basse sous le bras, en demandant mademoiselle Victorine. On lui indiqua le n° 18. Il frappa.

— Entrez, répondit-on.

Théodore ouvrit la porte.

— Ah! pardon, dit-il en restant sur le seuil.

Victorine était encore au lit.

— Tiens, c'est vous, monsieur! Quelle heure est-il donc? dit-elle en étendant les bras.

Le jeune homme parut très-étonné de l'aspect de la chambre. C'était comme une maison au pillage. Cinq malles fermées étaient groupées dans un angle; au milieu de la pièce deux malles ouvertes semblaient avoir été fouillées par une bande de voleurs. Des brochures de théâtre, vieilles, neuves, déchirées, raccommodées, gisaient sur une

table, sur la cheminée; un chapeau de soie montait à l'assaut d'un chapeau de velours. Sur la table de nuit, se voyait une pipe et du tabac, près d'une boîte ouverte, où des poignards, des colliers, des bracelets, des couronnes, des décorations, montraient au jour leur clinquant noirci. Enfin une macédoine d'objets d'un accouplement peu naturel expliquait assez l'étonnement de Théodore, élevé dans la bourgeoisie par une mère soigneuse.

— Prenez une chaise, dit Victorine. Ah! reprit-elle en riant, vous êtes un peu surpris de tout ce remue-ménage, nous n'avons pas encore eu le temps de ranger... Otez ce qu'il y a sur cette chaise, mettez-le n'importe où.

Théodore avisa une chaise, veuve par hasard de vêtements.

— Asseyez-vous près du lit. Nous causerons un moment. Vous êtes bien aimable d'être venu... c'est la meilleure preuve que vous m'avez pardonné.

— Oh! mademoiselle, dit Théodore.

— Il y a bien longtemps qu'on ne m'a appelée mademoiselle.

— Vous êtes mariée?

Victorine soupira. La porte s'ouvrit.

— Je te dérange, ma belle, dit Verdelet en entrant. Ah! c'est la petite basse, reprit-il en reconnaissant Théodore. Comment vas-tu, Victorine?

— Et toi?

— Pas richement. Où est passé Saint-Victor?

— Il est sorti.

— J'aurais pourtant besoin de le voir, n'ayant pas le bonheur d'être en relation avec les banquiers de ce pays. Figure-toi, Victorine, que la troupe précédente nous a *brûlés*. Crédit est mort dans les auberges. On me demande une semaine d'avance. Bien obligé...

— Saint-Victor n'a pas d'argent, dit Victorine.

— Il compte sur la recette de demain, alors. Et si on ne fait rien? En voilà un qui jouerait avec succès le *Directeur dans l'embarras*, et sans avoir besoin d'étudier son rôle... Ah! je ris, parce que c'est mon emploi; mais, au fond, le pauvre Verdelet est triste comme la lune.

Théodore écoutait avec étonnement ces mystères de bohême dramatique.

— Autre chose, ma petite, dit Verdelet. Il doit te rester encore quelques bribes d'un certain velours vert splendide dont je me fis jadis un habit de marquis. Le beau velours! Je me rappellerai toujours le succès que j'obtins dans cet habit.

— N'est-ce pas, dit Victorine, le velours sur lequel tu collas des petites paillettes de papier argenté?

— Celui-là même... Ah! qu'il était beau! Peut-être même trop beau pour un habit de second comique... Enfin, t'en reste-t-il encore? J'ai besoin d'une casquette de chasse dans un vaudeville à poudre; je ferais avec ce velours une bien belle casquette.

— Il m'en reste très-peu, et il est fort éraillé... Cherche dans cette malle.

— Bah! on ne verra pas, le soir... Comment! il est magnifique! Oh! que je te remercie! Au lieu de dîner, je vais bâtir ma casquette. Adieu.

Verdelet, le comique, partit très-heureux d'être entré en possession du velours.

— Il est bien gai, dit Théodore, pour un homme qui ne dînera sans doute pas.

— Nous sommes tous ainsi au théâtre. Nous vivons Dieu sait comme. A Soissons, Saint-Victor, qui n'a pu payer ses acteurs, a répondu pour cinq cents francs de dettes.

— Oh ! s'écria Théodore, moi qui vous croyais si heureux...

— Heureux, nous? Hélas ! vous ne vous doutez guère de l'horrible métier que nous faisons là. Je passe pour être jolie et pour ne pas manquer de talent, eh bien ! il y a deux ans, je n'ai jamais pu me faire engager sur le plus modeste théâtre parisien qu'à des conditions déshonorantes. Dans ce temps-là, je croyais que la jeunesse, la beauté, l'intelligence et l'étude suffisaient pour être reçue dans un théâtre. Ma mère le croyait aussi, la pauvre femme ! Elle travaillait tout le jour pour nous deux ; jamais elle n'aurait consenti à me voir coudre. J'achetais tous les drames de l'Ambigu, de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté, et j'apprenais par cœur les rôles d'héroïnes. Quand ma pauvre mère revenait le soir, je lui déclamais les passages à effet. Elle pleurait, elle était heureuse. « Tu deviendras une grande actrice, disait-elle, tu gagneras beaucoup d'argent. Moi, j'irai dans un petit coin noir, où on ne me verra pas, t'écouter et entendre ce qu'on dit de toi. Quand on t'applaudira, c'est sûr qu'on t'applaudira, j'en serai aux larmes. Ah ! Seigneur, il me semble que je me voie, est-il possible que je sois la mère de la princesse qui joue là en ce moment? » Les dimanches, à force d'économies, nous allions au théâtre voir les drames en vogue. Ma brave mère ne perdait pas un mot de la pièce, et moi non plus, je vous assure. Par exemple, dans les entr'actes, les commentaires allaient leur train. « Cette mademoiselle Clarisse a bien du talent, disait-elle, mais toi, ma fille, tu en auras bien davantage. Tu es plus jeune, plus belle. » Elle poussait ainsi l'enthousiasme à ses dernières limites. Au bout d'un an, je lui avais récité tous les drames et mélodrames connus. « Écoute, me dit ma mère, je fais le

ménage d'un jeune homme qui veut jouer aussi la comédie. Ça ne me suffit plus de t'entendre toute seule; je voudrais connaître les réponses. Peut-être que cela te montera, et que tu diras mieux, si c'est possible. » Vous comprenez, Théodore, que c'était là mon plus grand désir. Le jeune homme vint. Il était joli garçon, bien mis; il avait de petites moustaches noires, du linge fin, des *gnoleries* qui séduisent les jeunes filles. « Récite donc *Angèle* à monsieur, dit ma mère. — Quel immense talent vous possédez! s'écria-t-il. Jamais je n'ai vu au théâtre autant de passion, autant de vraies larmes. Ah! mademoiselle, si les directeurs se doutaient de la perle dramatique qui s'étiole dans cette mansarde, ils feraient queue à votre porte. » Je le crus tout bonnement, d'autant plus que son langage de roman me plaisait à la folie, et je lui demandai comment il fallait faire pour être engagée. « Rien n'est plus facile, mademoiselle, nous devons donner prochainement une représentation entre amis, au théâtre Chantereine. Tous les journalistes, tous les directeurs de Paris, y seront... à cause de moi. Voulez-vous débuter ce jour-là, je vous jure qu'un engagement vous attend?... »

Midi sonna à la pendule.

— Je bavarde, dit Victorine; dans trois quarts d'heure, je suis forcée d'aller à la répétition. J'ai encore à m'habiller et à chanter avec vous cet air... Ça ira-t-il, aujourd'hui?

— J'ai beaucoup étudié le petit solo, dit Théodore.

— Voyons, prenez votre musique, mettez-la sur une chaise... Je chanterai dans le lit.

Cette fois, Théodore accompagna admirablement. Le violoncelle se marie d'une façon mélancolique avec la voix de femme. Victorine, sans s'en douter, mettait dans son

chant plus d'âme que de coutume. Théodore, penché sur son instrument, oubliait la chambre d'hôtel garni, il oubliait l'actrice, il oubliait Saint-Victor, ses fibres se noyaient dans l'harmonie. Il parut sortir d'un rêve quand le morceau fut terminé. Victorine ne pensait plus à son léger costume.

— Eh bien! dit-elle en s'enveloppant pudiquement dans les draps, je n'étais plus à moi.

— Ah! comme vous avez bien chanté! s'écria Théodore.

— Vraiment! fit-elle en souriant. Mais je vous remercie bien plus; jamais aucun musicien ne m'a accompagné comme vous. Il m'a semblé que votre violoncelle pleurait.

Après un moment de réflexion :

— Que c'est désagréable de vous quitter! dit-elle.

— Oh! oui.

— Nous nous reverrons.

— Vous ne m'avez pas raconté, dit Théodore, la fin de vos débuts au théâtre.

— Venez demain, mon ami, avec votre basse, pour ne pas exciter...

Elle s'arrêta en hésitant. Théodore écoutait.

— Pour ne pas exciter?... demanda-t-il.

— Oh! rien. Allons, à la même heure demain.

VI

Mystères de province.

Le même jour, Théodore se promenait, seul, le long des bords de la Marne. D'habitude il était mélancolique et

rêveur; mais il paraissait agité, soit qu'il marchât d'une façon inquiète et tourmentée, tantôt à grands pas, tantôt s'arrêtant avec brusquerie à regarder couler la rivière, tranquille et verte.

Il avait dépassé, pour être plus solitaire, l'endroit où les bourgeois de la ville se promènent habituellement; aussi fut-il étonné et médiocrement content de rencontrer, étendu sur le gazon, derrière une haie, Marteau-Isidore, qui semblait très-heureux de regarder les nuages.

— Eh bien! jeune homme, dit le bourgeois, avez-vous été plus heureux aujourd'hui *sur* votre instrument?

Quoique Théodore n'eût jamais eu la moindre relation avec Marteau-Isidore, cette question ne le surprit pas, les personnes âgées ayant, en province, des droits aussi sacrés que ceux des vieillards à Sparte; mais la nature de la question l'inquiéta. On savait donc dans la ville, pensa-t-il, qu'il avait été le matin chez l'actrice.

— J'étais à la répétition d'hier, continua Marteau, et j'ai tout entendu par hasard.

Théodore ne répondait pas.

— Vous avez tort d'être timide, jeune homme, car vous passez pour bien pincer du gros violon.

— De la basse, vous voulez dire.

— Bah! je m'entends. Écoutez-donc, je ne suis pas musicien, moi... Dans ma jeunesse, je jouais de la flûte, mais en amateur tout à fait. On apprend beaucoup mieux la musique aux enfants à l'heure qu'il est. Comme je vous disais, je passais ce matin près du Soleil d'Or, et je vous ai vu entrer, votre gros violon sous le bras.

— Avec ma basse, dit Théodore en souriant.

— Vous y êtes resté deux heures approchant.

— Non, monsieur ; j'ai répété très-vivement mon morceau, une demi-heure tout au plus.

— Permettez, ma montre est très-juste. A dix heures cinq vous entriez, à midi quarante vous sortiez.

— Mais, monsieur ! dit Théodore en trouant la terre avec sa botte.

— Voyez, je vous fais bonne mesure encore. Du reste, ça se conçoit, vous êtes jeune, la petite Victorine n'est pas déplaisante. Eh ! eh ! il faut que jeunesse se passe.

Théodore sentait la colère lui monter à ces questions et à ces commentaires indiscrets.

— On avait eu le soin de renvoyer le mari. Ah ! jeune homme, jeune homme, je suis un vieux routier, moi qui vous parle, dit Marteau-Isidore en faisant rouler ses gros yeux inquisiteurs.

— De quel mari parlez-vous, monsieur ? dit Théodore, qui se sentait de violentes envies d'envoyer le questionneur prendre un bain dans la Marne.

— N'ai-je pas aussi rencontré Saint-Victor, le directeur, vous savez bien... C'est lui le mari, ou à peu près, de votre flamme.

— Ma flamme ! s'écria Théodore au comble de la colère.

— Mais oui ; il vous faut donc des points sur les *i*, ne vous a-t-elle pas embrasé en vous embrassant ? eh ! eh ! fit en ricanant le terrible bourgeois, fort heureux de son jeu de mots.

En entendant cette plaisanterie, Théodore devint pâle. Sa figure se contracta ; il s'arrêta, les poings crispés, devant son interlocuteur.

— Monsieur ! s'écria-t-il, je vous demanderais raison de vos goguenarderies si vous en valiez la peine. Mais tout

le pays vous méprise. Vous savez bien que vous avez ruiné les petits commerçants de la ville. Vous savez bien que vous vous êtes enrichi en volant vos pratiques. Est-ce qu'on devrait parler à un homme de votre espèce? Je suis bon de me mettre en colère pour vous qui prêtez à la petite semaine, vous, un infâme usurier!

A son tour, Marteau-Isidore pâlit de rage. Il voulut répondre, mais la voix lui manquait.

Théodore partit après avoir jeté un dernier regard de mépris au bourgeois, qui ne reprit son sang-froid qu'en voyant le jeune homme disparaître.

— Tu me le payeras, toi! dit-il sourdement.

Puis le bourgeois reprit aussitôt son masque calme; et comme un bruit de pas et de voix se fit entendre non loin, Marteau s'étendit sur le gazon, derrière la haie, à la place où l'avait trouvé Théodore.

VII

Mise en scène d'une comédie.

Les arrivants étaient le secrétaire de la mairie et Saint-Victor. Tous deux causaient avec chaleur.

— Le plus profond secret sur cette affaire, disait M. Ponceau.

— A qui le dites-vous? répondait Saint-Victor, toute la comédie est là; cependant j'en reviens à ce que je vous disais tout à l'heure, la vue du pays est nécessaire.

— Monsieur Saint-Victor, il y a dans les magasins un décor représentant une ville, un décor très-propre encore. Il peut lutter avec le petit salon orange.

— Ça ne fait pas notre compte. Si les habitants ne reconnaissent pas la petite place où l'on vend de la viande...

— La Placette, comme nous l'appelons?

— Précisément, la Placette, j'ai besoin d'une Placette. Il faut qu'on y voie les maisons avec les enseignes et les noms sur les enseignes. Tout le succès viendra du décor de la Placette... Je ne dis pas cela pour mettre en doute vos instincts dramatiques, au contraire; mais vos charmants petits couplets, car je sais que vous n'en faites que de charmants, y gagneront... l'intrigue aussi. Au fait, avez-vous une intrigue?

— C'est assez intrigué, dit complaisamment M. Ponceau. Je vous ai dit le commencement de l'ouvrage, vous allez voir. Nous en étions au jeune homme... Le mari ignore que c'est l'amant de sa femme; elle le fait passer pour son cousin... N'est-ce pas un peu risqué?

— C'est selon, dit Saint-Victor.

— Ne vous gênez pas, dites vraiment le fond de votre pensée?

— Non, non, l'intrigue peut marcher ainsi. C'est fort gai, l'amant qui passe pour le cousin. Divers auteurs dramatiques ont déjà employé ce moyen avec succès.

— On peut se rencontrer, dit M. Ponceau. Alors le dénoûment se déroule naturellement, le mari ne sait rien.

— Bravo! et tout le monde applaudit... surtout si nous avons le décor de la Placette.

— Pensez-vous que cent francs suffiraient? dit M. Ponceau.

— Non, il vaudrait mieux ne rien avoir.

— Là... en faisant des économies.

— Je mets tout au plus juste prix, dit Saint-Victor. Mon décorateur est un garçon d'un immense talent; je l'ai en-

levé à l'Opéra. Ce jeune homme voulait jouer à toute force la comédie; il peindra pour presque rien le décor, c'est plutôt un service qu'il me rendra.

— Une idée! s'écria M. Ponceau, je ferai un couplet final pour le maire.

— Très-bien! monsieur Ponceau, vous êtes un homme vraiment ingénieux. Pourquoi n'avez-vous pas travaillé pour la capitale. Qui est-ce qui dit que tous les gens d'esprit sont à Paris? Je voudrais qu'il vous entende, celui-là. Le couplet au maire ira parfaitement... avec le décor. Vous me le ferez chanter dans mon rôle, et, d'un geste adroit, je montre sa maison sur le décor, car elle y sera, la maison du maire.

— Un moment, le maire ne demeure pas à la Placette.

— N'importe, nous mettrons sa maison en coulisse, du *côté cour*.

— Je n'ai pas encore dit que je consentais à faire les frais du décor.

— Vous plaisantez, c'est entendu. Qu'est-ce que cent cinquante francs pour un homme aussi haut placé que vous?

— Soit, dit M. Ponceau, dont tous les scrupules étaient levés. Je viendrais cependant m'entendre avec votre décorateur.

— Vous êtes dans votre droit. Je pense aussi à une chose... nous mettrons les maisons des gens les mieux posés de la ville, je dirai à mon décorateur d'y peindre la vôtre. A propos, serais-je bien indiscret en vous demandant la petite somme d'avance?

M. Ponceau fit la grimace.

— Les couleurs sont d'un prix exorbitant, dit Saint-Victor; je suis certain d'y mettre encore de ma poche.

— Eh bien ! envoyez demain de bon matin chez moi, la somme sera prête.

— Ah ! monsieur Ponceau, vous me comblez. Oserais-je vous prier de dîner chez moi, à l'hôtel ?

— Monsieur Saint-Victor, je suis flatté, vraiment.

— Nous parlerons de votre comédie. Je ne vous donnerai pas d'esprit, vous en avez à revendre ; mais j'ai passé ma vie dans le théâtre, il y a les entrées, les sorties, qui sont terribles pour quelqu'un qui n'en a pas l'habitude... Ainsi vous daignez partager mon modeste dîner ?

— Ah ! monsieur, vous êtes trop bon.

— Entre nous, je vous dirai qu'on n'est pas bien, à mon hôtel, une véritable gargote où je dépense un argent fou. Nous y dînerons mal, très-mal même.

— Il y a quelque chose de plus simple, dit M. Ponceau, entraîné dans un abîme de dépenses, venez dîner chez moi.

— Ah ! monsieur Ponceau !

— Mon dîner est prêt. Quand il y en a pour un, vous savez le proverbe, et puis je préviendrai à ma pension.

— Vous êtes mille fois trop gracieux... Comment ! je vous invite à dîner, et c'est vous maintenant qui...

— C'est sans façon, mon cher monsieur Saint-Victor.

— Vous me permettrez au moins de vous offrir le café.

— Merci, je n'en prends jamais.

— Alors je ne dîne pas avec vous...

Poussé à bout, M. Ponceau accepta.

VIII

D'une lettre anonyme qui changea les plans de comédie.

M. Ponceau demeurait alors rue de la Maîtrise, chez d'honnêtes rentiers qui tiraient profit d'un premier étage inoccupé en le louant à une *personne de confiance*.

Ces rentiers étaient glorieux d'être en rapport avec un personnage de l'importance de M. Ponceau. Aussi étaient-ils aux petits soins près de lui. On allait ouvrir pour monsieur le secrétaire de la mairie ; on recevait ses lettres. La maîtresse de la maison n'était jamais plus heureuse que les rares jours où elle pouvait pénétrer dans l'appartement de son locataire. Enfin M. Ponceau était respecté, vénéré, adoré, dorloté ; pour résumer d'un mot son heureuse position de célibataire, « l'enfant chéri de la maison. »

Comme il introduisait la clef dans sa porte, suivi de son convive :

— Monsieur Ponceau ! monsieur Ponceau ! cria-t-on à l'étage au-dessous. J'ai une lettre très-pressée pour vous.

Au même instant une grosse dame monta en soufflant les vingt-cinq marches qui séparent le premier étage du rez-de-chaussée.

— Monsieur Ponceau, c'est un petit paysan qui m'a dit de vous dire de la lire tout de suite, tout de suite.

— Je ne connais pas cette écriture, dit le secrétaire de la mairie en tournant et retournant la lettre, qui sentait le mystère.

Il ouvrit sa porte.

— Dieu ! que c'est dur, par ces temps-ci, de monter un

étage, dit la grosse dame, espérant être invitée par son locataire à entrer chez lui.

M. Ponceau, peu sensible à ces insinuations, salua sa propriétaire après l'avoir remerciée, et referma sa porte.

— Vous permettez ? dit-il à Saint-Victor en décachetant la lettre.

— Comment donc, mon cher ami ! vous êtes chez vous.

A peine M. Ponceau eut-il lu quelques lignes, qu'il pâlit et sembla terrifié. Cependant il continua, non sans manifester la plus vive surprise. Puis il relut cette étrange lettre :

« Monsieur, je vous défends de donner à M. Saint-Victor les cent cinquante francs que vous lui avez promis pour les frais de décor de votre comédie. Cela n'empêchera pas la représentation ; au contraire, il faut qu'elle ait lieu.

« Mais, si vous vous avisiez de contrevenir à mes ordres, dans huit jours la place de secrétaire de la mairie de Château-Thierry serait vacante, en *raison de votre démission*. Je vous sais assez d'esprit pour ne pas chercher à connaître l'auteur de cette lettre, qui se dit votre ami. »

M. Ponceau tomba sur une chaise.

— Qu'avez-vous, mon cher ? dit Saint-Victor, auriez-vous appris la mort d'une personne chère ?

— Non, dit M. Ponceau, c'est une affaire secrète d'administration.

Et il ferma soigneusement la lettre anonyme.

Le repas se ressentit de cette aventure. M. Ponceau était troublé et il fit assez froidement les honneurs du dîner à son invité.

IX

Le directeur dans l'embarras.

Les débuts de la troupe eurent lieu sans grand succès. Saint-Victor fit vingt-six francs net, les frais payés. C'est du moins ce que constata, dans un article théâtre, le *Foyer de Château-Thierry.* Toujours caché sous son terrible pseudonyme de *Diogène*, M. Ponceau déplorait le peu d'enthousiasme que les habitants de la ville manifestaient pour l'art dramatique :

« L'honorable directeur, écrivait-il, ne recule devant aucuns frais pour plaire au public. Il choisit son répertoire avec beaucoup de tact. Nous avons remarqué mademoiselle Victorine, qui ne peut manquer, un jour ou l'autre, d'obtenir de grands succès sur les principaux théâtres de la capitale. Elle a une voix agréable, juste, perlée, et chante avec beaucoup de méthode. Célicourt a parfaitement rendu le rôle du jeune premier; Verdelet a été très-plaisant dans un rôle sacrifié. Madame Saint-Prix ne nous en voudra pas de notre crime de lèse-galanterie. Nous aurions dû la mettre en première ligne; mais notre plume est seule coupable. *Lapsus calami!*

« Les honneurs de la soirée ont été pour Saint-Victor, qui a mis dans son rôle autant d'entrain, de verve et de brio, que Philippe, des Nouveautés. On a crié *bis* au couplet final, et c'était justice. Espérons que les prochaines représentations seront plus profitables à notre spirituel directeur-acteur. »

— Peuh! le méchant article! dit Saint-Victor à Victorine.

Saint-Victor ne se faisait pas faute de critiquer M. Ponceau, depuis que celui-ci avait refusé de faire les frais de son vaudeville.

Verdelet et Célicourt entrèrent.

— Nous venons, dit le comique, au nom de toute la troupe, qui crève de faim.

— Mes pauvres *vieux*, dit Saint-Victor, je comprends ça.

— Pourquoi rester ici? Il n'y a rien à *refrire*. A Soissons, dit Verdelet, je me rattrapais sur l'armée. Mène-nous dans une ville de troupiers, je ne te demanderai plus d'appointements, moi, je suis sûr de trouver à dîner. Il n'y a pas après les sergents-majors et les maréchaux de logis. Voilà des gens qui comprennent le comédien et qui l'emmènent dîner.

— Attendez quelques jours, mes enfants.

— A Abbeville, dit Célicourt, je *serai à mon plan*, au moins.

— J'ai remarqué, dit Verdelet, que les Abbevilloises ont un grand faible pour les jeunes premiers.

— Patience, nous irons, dit Saint-Victor. Mais il faut obéir à mon itinéraire. Vous voulez donc qu'on m'enlève mon privilége?

— Il est beau, ton privilége... Tu ne pourrais pas nous donner vingt francs à compte à chacun.

— Vingt francs par tête! s'écria le directeur, ça fait deux cents francs. J'avais machiné une petite affaire qui a fait four, malheureusement. Savez-vous combien il m'est resté l'autre jour, après avoir payé les pompiers, le garçon de théâtre, le luminaire, les figurants, les habilleuses?

— Nous savons bien que tu ne nages pas dans l'or, dit Verdelet. Mais j'ai un moyen.

— Dis vite.

— Il y a dans cette ville un nommé Marteau-Isidore, honnête usurier de son état, qui te prêterait volontiers.

— N'est-ce pas ce gros homme, avec le front dégarni, qui me lorgnait tant des premières? dit Victorine.

— Lui-même, des yeux de bœuf.

— J'y cours, dit Saint-Victor.

X

Un loup-cervier.

La maison de Marteau-Isidore est au bout de la ville. On la reconnaît facilement à des barreaux de fer ventrus qui garnissent les fenêtres. Ces barreaux, jadis fort en usage en province, disparaissent tous les jours. Seules, les personnes âgées qui tiennent aux traditions de leurs ancêtres s'en servent, ou les gens d'affaires, qui se précautionnent ainsi contre les voleurs.

Une domestique âgée vint ouvrir à Saint-Victor et l'introduisit dans le cabinet du bourgeois. Rien n'indiquait l'homme d'affaires. On ne voyait pas de papiers, pas de registres, et pas de cartons verts gros de dossiers.

Marteau-Isidore entra peu après d'un air souriant:

— Monsieur Saint-Victor, donnez-vous la peine de vous asseoir.

Le directeur fit les questions sanitaires d'usage et toussa légèrement avant d'entrer en matière.

Il est à remarquer que la toux joue un grand rôle dans les affaires. C'est toujours le demandeur qui tousse. Aussi un usurier parisien très-célèbre, le père Guillaume, qui avait observé chez un grand nombre de *sujets* ce symptôme, abordait-il la question en répondant : « Monsieur a besoin d'argent? »

Marteau-Isidore, que son instinct avait amené aux mêmes observations, usait d'un procédé moins franc. Il attendait froidement les premiers mots d'*argent* du demandeur.

— Vous n'avez pas eu grand monde dimanche, dit-il.

— C'est ce qui m'inquiète le plus, monsieur.

— Votre troupe marche avec beaucoup d'ensemble, cependant. Mademoiselle Victorine est ravissante.

— Oui, elle va bien, mais elle me coûte gros.

— Ah! vraiment. Est-ce que vous êtes dans l'intention de faire un long séjour ici?

— Oui et non. Oui, si la recette va...

— Je comprends; la recette, c'est tout pour vous... Ah! que vous m'avez donc fait rire l'autre soir!

— Si je ne fais pas mes frais, je serai forcé de m'en aller ailleurs.

— Ce serait fâcheux.

— Monsieur Marteau, je vois que vous êtes ami des arts... je venais pour... une petite affaire.

— Voyons, monsieur, je suis tout à votre service.

— J'ai absolument besoin de deux cents francs à emprunter.

— Diable! dit Marteau, vous trouverez ça difficilement à Château-Thierry. La ville n'est pas riche! Attendez un peu, que je cherche à qui vous pourriez vous adresser : M. Merlot ne fait plus d'affaires. Berrinet est à Paris. Le

petit Parfait a renoncé à la banque... Ah! l'argent est dur à trouver aujourd'hui. Auriez-vous des garanties?

— Je donnerai volontiers des hypothèques, dit Saint-Victor.

— Il fallait le dire tout de suite. Des hypothèques, c'est très-bon. On emprunte quand on veut avec des hypothèques; quelles seraient ces hypothèques?

— Des hypothèques sur mes représentations.

Marteau-Isidore fit un clapement de langue d'un augure fâcheux.

— Ceci est autre chose, dit-il. J'entendais des hypothèques sur des biens tels que bois, terres, prés, maisons, etc. Mais des recettes ne sont pas des garanties assez sérieuses. En affaires, voyez-vous, mon cher monsieur, il faut des choses palpables. Supposons que vous ne fassiez que vos frais, que devient l'hypothèque? On ne peut pas saisir, pardon si je parle de saisir, mais il faut penser à tout; comme je vous le disais, on ne peut pas saisir les appointements de vos acteurs, que la loi regarde comme employés, lesquels employés seraient traités de créanciers privilégiés.

— Oh! j'entends faire largement plus que mes frais. Nous montons dans ce moment une pièce à grand spectacle.

— Mademoiselle Victorine joue-t-elle?

— Bien certainement, c'est mon meilleur premier rôle.

— Elle est fort bien, mademoiselle Victorine! Elle est toute jeune, à ce qu'il m'a paru?

— Vingt et un ans.

— Y a-t-il longtemps qu'elle fait partie de votre troupe?

— Depuis la dernière saison.

— Elle doit être très-spirituelle, car elle est fort piquante en scène?

— De l'esprit comme un démon, répondit Saint-Victor, qui commençait à s'inquiéter de si nombreuses questions à l'endroit de sa pensionnaire... Ainsi, monsieur Marteau, vous pensez qu'il est impossible de négocier le petit emprunt dont je vous parlais?

— J'y songe... D'ici à demain, je pourrai avoir vu quelqu'un. Venez donc sans façon à ma maison de campagne, c'est tout près... Amenez avec vous vos actrices; nous causerons de votre affaire... Dites à mademoiselle Victorine que je l'invite spécialement.

— Monsieur Marteau, je n'y manquerai pas.

XI

Amoroso.

Pendant que le directeur épuisait son éloquence auprès du bourgeois pour *égratigner* sa bourse, ainsi qu'il le dit plus tard, Victorine, voyant de sa fenêtre Théodore dans la rue, l'appela :

— Vous ne montiez donc pas, mon ami? dit-elle.

— Je n'osais...

— Pourquoi n'osiez-vous pas?

— Ah! si vous saviez ce qui s'est passé hier soir?

Et Théodore raconta la querelle qu'il avait eue sur les bords de la Marne avec Marteau-Isidore. Victorine fut indignée, quoiqu'elle ne comprît pas tout d'abord les motifs de cette querelle, Théodore hésitant à rapporter les paroles

exactes du bourgeois ; mais l'actrice se douta de l'embarras du jeune homme.

— Vous ne me dites pas tout, Théodore.

Théodore ne répondit pas. Cependant, après un long silence :

— Il vous a entendue, dit-il, dans les couloirs du théâtre.

— Eh bien ! n'était-ce pas tout naturel que je vous fisse des excuses?

— Mais il vous a vue m'embrasser...

— Où est le mal?

— Il sait que j'ai passé deux heures chez vous...

— Je devine. Il vous aura dit des *bêtises*...

— Des bêtises, non ; il prétend que...

— Que?... reprit Victorine émue.

— Que je vous aime ! s'écria Théodore.

— Avait-il raison? dit-elle en fixant sur le jeune homme des regards humides.

— Oh !... oui... soupira Théodore.

— Et si je vous aimais aussi !

Théodore tomba à ses pieds et saisit ses mains.

— Mon Dieu ! j'ai peut-être tort ; vous ne m'aimerez pas longtemps, moi qui suis une fille perdue, une actrice, une comédienne, une femme qui vis avec un homme tel que Saint-Victor.

Théodore penchait sa tête sur la poitrine de l'actrice et l'inondait de ses larmes.

— Oh ! mon ami, c'est que j'ai été bien malheureuse pour en arriver là... Je vous ai raconté, Théodore, le commencement de mes instincts dramatiques. La fin est courte, mais triste. Le jeune homme qui voulait me faire débuter au théâtre Chantereine devint mon amant. Au bout de six mois, il m'abandonna lâchement. Mes débuts

n'avaient été applaudis que par ma mère... Je ne lui en veux pas, quoiqu'elle m'ait mis en tête toutes ces idées de théâtre... Au lieu de trouver à la salle Chantereine des directeurs, des journalistes à la piste d'un talent nouveau, je ne trouvai que des ouvriers bijoutiers et des jeunes gens sans position, qui, rejetés de toutes les classes de la société, cherchent un asile dans le théâtre. Ma pauvre mère mourut; jusque-là j'avais vécu de son travail. Il me fallut chercher à remplir ce que j'appelais ma vocation. J'avais entendu dire qu'à Pâques tous les directeurs de la province venaient renouveler leurs troupes. J'allai me faire inscrire dans un bureau d'agence dramatique. C'est ainsi que je fus mise en rapport avec M. Saint-Victor. Vous savez le reste... M'aimerez-vous, maintenant?

— Je t'aimerai toujours, dit Théodore en la serrant contre son sein.

— Je quitterai la troupe, je veux rester avec toi, toujours avec toi... Je travaillerai, je n'aimerai plus jamais que toi, mon Théodore... Oh! dit-elle tout d'un coup, j'entends des pas dans l'escalier, peut-être Saint-Victor, va-t'en vite! Non, tu n'as pas le temps, dis que tu viens pour répéter.

— Je n'ai pas mon violoncelle, répondit Théodore tout ému.

— C'est égal... demain...

Saint-Victor entra joyeux, il regarda Théodore, et, le saluant de la tête :

— De l'argent, dit-il, de l'argent... Demain, de l'argent. Nini, nous sommes sauvés. Viens, que je t'embrasse.

Comme Victorine ne répondait pas à ces élans de joie :

— C'est ce petit qui te gêne, lui dit-il à l'oreille, je vais le congédier. Monsieur désirait me parler?

— Je venais chercher, monsieur, une partition que le chef d'orchestre prétend que vous avez.

— Mon ami, le chef d'orchestre ne sait pas ce qu'il dit. Il n'y a pas une note de musique chez moi.

Théodore partit après avoir échangé un regard avec Victorine. Saint-Victor raconta comment il était à peu près certain que Marteau lui prêterait de l'argent, après le dîner auquel Victorine était invitée expressément. L'actrice refusa net.

— Comment, Nini! tu refuses une partie de campagne!

— Mais il n'y a rien de surprenant.

— Au contraire, ma petite, jusqu'alors tu as accepté avec plaisir ces sortes d'invitations.

— Ça ne me plaît pas aujourd'hui.

— Diable! dit Saint-Victor, moi qui ai promis en ton nom!

— Vous remercierez beaucoup ce monsieur.

— Allons! ma chère, tu es dans tes moments d'humeur noire, tu viendras. D'ailleurs, tu as jusqu'à demain pour réfléchir.

— Demain je répondrai comme à cette heure.

— C'est bon, c'est bon; je cours chez l'imprimeur revoir mon affiche.

Au pied de l'escalier, Saint-Victor rencontra son chef d'orchestre.

— Pourquoi donc envoies-tu chercher de la musique chez moi?

— Quelle musique? Je n'ai envoyé personne chez toi.

— Bah! tout à l'heure la basse est venue de ta part.

— Quelle basse?

— Le petit jeune homme avec qui Victorine a eu des mots à la répétition.

— Je ne sais pas, dit le chef d'orchestre, ce que tu veux dire.

— Ce jeune homme prétend que tu l'as envoyé chercher une partition chez moi.

— Elle est bonne, la *balançoire!* répondit le chef d'orchestre en éclatant de rire.

— Une balançoire! dit d'un air sombre Saint-Victor.

XII

Perfidies de Marteau-Isidore.

Le lendemain toute la bande des comédiens se mit en route pour le château de Marteau-Isidore. Saint-Victor contrastait par son humeur avec ses pensionnaires, mis en gaieté par l'espérance d'un bon dîner.

Le directeur avait espéré décider Victorine à l'accompagner, mais toutes ses remontrances furent inutiles.

— Je t'y forcerai bien, dit-il avec violence.

— Monsieur, répondit l'actrice, ce n'est pas dans mon engagement.

Lassé de tant de résistance, Saint-Victor partit, ayant l'espérance de revenir de la campagne un peu plus riche que devant.

A trois quarts de lieue de Château-Thierry, les comédiens aperçurent un bâtiment en mauvais état, que le père de Marteau-Isidore avait acheté, au dire des gens du pays, pour un *morceau de pain*, lors de la Révolution. Le propriétaire de ce *château* était assis devant la grille avec son ami, M. Ponceau. Il accourut au-devant des artistes dramatiques.

— Eh bien! dit-il au directeur, vous n'amenez pas mademoiselle Victorine?

— Elle est indisposée, et elle m'a chargé de vous faire agréer ses excuses.

Le bourgeois fit une grimace qui pouvait se traduire ainsi : « Ce n'était pas la peine de venir! » Puis il reprit d'un ton de reproche :

— Vous avez amené tous ces messieurs?

— Ne l'aviez-vous pas entendu ainsi? dit Saint-Victor.

— Si fait, répondit Marteau, dont l'intonation démentait les paroles.

— Ils sont très-gais à table, souffla le directeur à l'oreille du bourgeois.

— Je m'en doute bien!

— Tous joyeux convives; il y en a un qui fait le calembour dans la perfection.

Ce programme de divertissements ne parvint pas à dérider le front chauve du bourgeois, qui répondit :

— Je suis vraiment fâché! une affaire importante me force de partir immédiatement.

— Oh ! s'écria la bande, craignant pour le dîner.

— Ça ne fait rien, M. Ponceau fera les honneurs de chez moi; n'est-ce pas, monsieur Ponceau? dit-il en lui donnant un coup de coude significatif.

M. Ponceau ne comprenait rien à ce départ subit.

— Oui, il le faut absolument : c'est pour votre affaire, dit Marteau; je dois voir quelqu'un.

— Il ne faudrait pas vous déranger pour si peu; est-ce que demain il ne serait plus temps? dit Saint-Victor.

— Non, non; c'est plus important que vous ne le croyez.

— Alors l'affaire marche donc?

— Je vous rendrai réponse ce soir.

— Où? demanda Saint-Victor.

— Ici ; je reviendrai vous prendre.

Marteau-Isidore prit M. Ponceau à part, lui donna ses instructions sans le mettre plus avant dans la confidence de son départ, et monta en voiture.

Pendant que les comédiens ouvraient à deux battants les portes de leur appétit, et qu'ils mettaient au pillage la cave du bourgeois, celui-ci descendait de voiture à la porte de Château-Thierry ; il traversa les derrières de la ville, et se rendit mystérieusement à l'auberge du Soleil-d'Or.

Victorine était seule. En entendant frapper à sa porte, elle alla ouvrir. Son étonnement fut grand quand elle reconnut le bourgeois.

— Mademoiselle, dit-il, je désire vous entretenir d'une affaire intéressante pour vous et pour moi.

— Asseyez-vous, monsieur.

— M. Saint-Victor se trouve dans une situation embarrassée, d'après ce qu'il m'a dit ; vous pourriez l'en tirer facilement.

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Je suis riche! dit le bourgeois.

— Ah! répondit froidement l'actrice.

— Je ne tiens pas beaucoup à prêter de l'argent à M. Saint-Victor...

— Monsieur, tous ces détails m'inquiètent fort peu.

— Mais je serais trop heureux de vous offrir...

— N'achevez pas, monsieur! Faut-il que je sois assez bas placée pour vous donner le droit de m'offenser?...

— Eh bien! est-ce que nous nous fâchons pour si peu? demanda Marteau-Isidore.

— Monsieur, sortez à l'instant!

— Ah ! la belle, vous êtes farouche ! Sans doute le jeune Théodore vous aura fait la leçon ?

Victorine tourna le dos au bourgeois, qui continua sans trop se déconcerter :

— Vous persistez dans votre refus ?... Voyons, Victorine, le sort de la troupe est dans vos mains.

— Monsieur, je vous ai prié de sortir.

— Alors, adieu, ma toute belle, et ne vous en prenez qu'à vous de ce qui arrivera.

Marteau-Isidore ouvrit la porte ; mais ce n'était qu'une fausse sortie. Après quelques minutes d'attente :

— Avez-vous bien réfléchi ? dit-il en passant sa tête par la porte entre-bâillée.

Pour toute réponse, Victorine courut d'un bond à la porte, et la ferma violemment sur le dos du provincial séducteur ; puis elle tira le verrou, craignant que le bourgeois n'eût des velléités de remonter.

Après deux heures d'absence, Marteau-Isidore était de retour à sa maison de campagne. Les invités avaient mis à profit son absence, ainsi qu'il était facile de s'en apercevoir à leur état d'expansion. La duègne s'était débarrassée du châle boiteux qui couvrait des épaules aussi jaunes et ridées qu'un parchemin sur des charbons : elle faisait force agaceries à son affreux petit chien, qui se promenait dans les assiettes.

Célicourt, le jeune premier maigre, était arrivé à un état de torpeur qui distingue le boa pendant sa digestion. L'infortuné comédien croyait, en mangeant beaucoup, changer sa phthisie en embonpoint.

L'actrice dans une position embarrassante servait de preuve aux opinions des matrones : elle avait eu des *envies* de tous les plats.

Le nez de Verdelet ressemblait par le ton à une robe de cardinal. Verdelet était franchement comique; lui seul avait la parole : il poussait l'audace jusqu'à critiquer le pantalon nankin de M. Ponceau le critique.

— Mon ami, dit-il à Marteau-Isidore, qui surprit les comédiens dans cet état de béatitude extrême, je voudrais pouvoir vous citer des vers de tragédie analogues à la circonstance de votre retour; mais je n'ai jamais rempli que des rôles de gardes, personnages muets, comme vous savez... C'est égal, vous pouvez vous vanter d'avoir une cave crânement garnie, ce qu'on appelle des vins *capitaux*.

Saint-Victor, qui avait conservé plus de sang-froid, cherchait en vain à connaître, dans les lignes roides et froides de la figure de son hôte, les résultats de sa négociation.

— J'ai à vous parler, mon cher directeur.

— Comment donc! à la minute! répondit Saint-Victor, qui sentait déjà l'argent crever ses poches.

— Si ces messieurs et ces dames désirent faire un tour de jardin? demanda Marteau.

La troupe se leva bruyamment de table à cette invitation.

— Mon cher, dit Marteau-Isidore, je suis désespéré; je n'ai rien pu obtenir.

Saint-Victor fut atterré.

— La personne qui pourrait tout dans cette affaire n'a pas voulu conclure au dernier moment.

— Il n'y a donc plus d'espoir? demanda le directeur.

— Je ne crois pas... C'est, du reste, une personne que vous connaissez bien.

— Que je connais bien! répéta Saint-Victor. Je ne con-

nais personne à Château-Thierry.... Serait-elle de Soissons?

— Dame! je ne peux pas vous dire : elle demande le secret.

— Quel secret? dit Saint-Victor inquiété.

— Vous l'apprendrez peut-être plus tôt que vous ne le pensez.

— Quelle comédie jouons-nous là, monsieur Marteau?

— Écoutez, je suis franc avec mes amis. Effectivement on joue la comédie avec vous depuis quelques jours, mais pas à votre bénéfice.

— Monsieur Marteau, expliquez-vous.

— Eh bien! prenez garde au jeune...

Le bourgeois s'arrêta pour produire tout son effet.

— Au jeune?... reprit Saint-Victor sur les épines.

— A un jeune musicien de votre connaissance. Je ne vous en dis pas davantage.

Après ces confidences, le bourgeois s'empara du bras de M. Ponceau, indiquant par là qu'il désirait cesser la conversation. Saint-Victor s'arrêta un moment comme écrasé sous cette avalanche de malheurs. Sans doute le courage lui revint tout d'un coup, car, profitant d'un moment où la société tournait une allée, il rebroussa brusquement chemin et s'enfuit à toutes jambes.

— Ah! on joue la comédie avec moi! pensait-il en arpentant à grands pas la route qui mène à Château-Thierry; je comprends tout maintenant!

Plus le malheureux directeur réfléchissait aux insidieuses paroles de Marteau, plus vite il allait. La jalousie est l'éperon du cœur. Saint-Victor trouva à la porte de l'hôtel le garçon de théâtre qui semblait attendre.

— Est-il venu quelqu'un chez moi pendant mon absence?

— Non, monsieur.

Saint-Victor respira à pleins poumons.

— Tu es bien sûr? Tu es toujours resté dans l'auberge?

— Cependant, monsieur, il est venu M. Marteau-Isidore.

— Hein? Marteau-Isidore?... s'écria Saint-Victor. C'est bon! Va-t'en au théâtre.

Avant que de monter à sa chambre, le directeur réfléchit quelques instants. La conduite mystérieuse, la visite, les dernières paroles du bourgeois, se mêlaient dans son esprit. Saint-Victor, malgré son répertoire d'intrigues, perdait la tête. Bien certain d'apprendre la vérité en interrogeant Victorine, il hésitait.

— Bah! se dit-il, du courage!

Et il monta résolûment l'escalier. Victorine travaillait.

— J'en sais de belles! dit-il en se posant en premier rôle de mélodrame; tu me prends donc pour un niais, pour un aveugle, pour un père-dindon?

— Qu'avez-vous, monsieur, à rouler ainsi les yeux?

— Réponds-moi tout de suite! lui dit-il en lui serrant les mains.

— Ah! vous me faites mal!

— N'importe! Qu'est venu faire ici le jeune homme qui joue du violoncelle? Il est déjà venu deux fois. Réponds!

— Lâchez-moi les mains, ou je ne réponds pas!

Saint-Victor obéit en jurant.

— J'avais prié M. Théodore de venir répéter chez moi son solo ; vous vous rappelez que je l'avais offensé à la répétition, et, selon vos ordres, je lui fis des excuses.

— Pourquoi me demandait-il de la musique de la part

du chef d'orchestre, quand le chef d'orchestre m'a affirmé ne pas lui avoir parlé?

— C'est tout simple : je veux chanter un grand air avec accompagnement de violoncelle; je croyais avoir la musique dans mes malles, ce jeune homme a été assez aimable pour venir la chercher.

— Ce n'est pas très-clair, dit Saint-Victor en faisant la moue; mais nous verrons plus tard. Est-il venu quelqu'un cette après-midi?

— Un bourgeois de la ville qu'on appelle M. Marteau, je crois.

— Ah! s'écria Saint-Victor, tu l'avoues donc, celui-là?

— J'avoue la vérité.

— Ainsi, c'était convenu d'avance... C'est pour cette raison que tu ne voulais pas venir à sa maison de campagne... L'invitation était une ruse... Vous me preniez pour dupe!... Ah! mais, je ne suis point un Bartholo, et j'ai pris des précautions qui ne seront point inutiles! Je n'ai point usé ma vie sur les planches pour rien!

— Puisque je ne vous cache...

— Et tu crois que je me laisserai ainsi bafouer par ce rentier imbécile, qui refuse même de me prêter une somme minime?

— C'est moi qui n'ai pas voulu, dit Victorine.

— Comment! toi?

— Oui, sans doute; M. Marteau ne m'a-t-il pas offert de vous tirer d'embarras en me livrant à lui? Ne suis-je pas assez déshonorée par cet infâme métier d'actrice, par les liens qui m'enchaînent à vous, sans être obligée encore de payer vos dettes avec mon corps? Vous jouez la colère, et c'est vous qui l'envoyez, convenez-en... Mais il ne reviendra plus, votre envoyé, je l'ai mis à la porte!

— Comment ! s'écria Saint-Victor, il est venu te faire des propositions?... Ah ! en effet, je me rappelle ce qu'il me disait tout à l'heure dans son jardin... Il est bien audacieux ! C'est lui qui m'a dit de me défier du violoncelle.

— C'était pour mieux vous tromper.

— Attends, dit Saint-Victor ; pour mieux te prouver que j'ignorais sa démarche, je vais lui écrire une lettre à cheval.

Saint-Victor écrivit :

« Monsieur,

« Victorine m'a tout dit. Furieux d'être repoussé, vous avez voulu me donner le change et me faire soupçonner la vertu de ma pensionnaire.

« Vous m'offririez à cette heure les deux cents francs, que je les refuserais. Il faut que vous soyez natif de Château-Thierry, pour croire qu'on achète une actrice avec une somme aussi misérable.

« Je vous remercie, malgré tout, au nom de mes camarades, du dîner que vous nous avez offert.

« Croyez, monsieur, au sincère respect de votre tout dévoué

« SAINT-VICTOR. »

XIII

Première représentation d'un chef-d'œuvre de clocher.

Les affaires du pauvre directeur prenaient de plus en plus une tournure fâcheuse. Trois représentations avaient manqué ; la caisse était aussi sonore qu'une cloche. Saint-

Victor essaya inutilement des emprunts auprès de quelques provinciaux ; mais ceux-ci n'ont qu'une maigre confiance dans les arts.

Les hôteliers, impayés, harcelaient nuit et jour les comédiens, qui, pour s'en débarrasser, les envoyaient à leur directeur. Moins on a d'argent, plus on en entend parler. Saint-Victor, malgré ses ruses de Ragotin, ses ressources dignes de Quinola, et ses tours supérieurs à ceux de maître Gonin, commençait à perdre la tête.

Désespéré, il alla trouver M. Ponceau, avec qui il était en froid, et lui proposa de monter sa pièce sans frais. A cette offre inespérée, M. Ponceau dressa les oreilles. Les promesses de la lettre anonyme se réalisaient : il accepta. Un matin, les habitants de Château-Thierry lirent sur tous les coins de mur cette affiche :

PAR PERMISSION DE M. LE MAIRE

La troupe départementale, sous la direction de M. Saint-Victor,
donnera, *pour la clôture,*
une représentation extraordinaire composée de

UN DÉJEUNER A CHATEAU-THIERRY

comédie-vaudeville en un acte

PAR UN AMATEUR DE CETTE VILLE

avec un décor entièrement neuf

« L'administration, jalouse de conquérir les suffrages du public, n'a reculé devant aucuns frais. Le spirituel auteur de cet ouvrage ayant jugé à propos de ne pas livrer son nom à ses concitoyens, M. Saint-Victor ose espérer que le public de Château-Thierry accueillera cette production avec autant de plaisir que les ouvrages dramatiques de la capitale. »

Cette affiche obtint un grand succès de curiosité. Le soir, au café, il ne fut bruit que de l'*amateur de la ville*

qui avait le courage d'affronter les périls du théâtre.

Victorine, après ce qui s'était passé, écrivit un billet à Théodore; elle le priait de ne plus revenir chez elle, à cause des soupçons de Saint-Victor. Elle terminait ainsi :

« Aimez-moi, mon cher Théodore, aimez-moi comme je vous aime. Pour vous je quitterai le théâtre, qui cependant m'a rendu quelquefois si heureuse! Je renoncerai pour vous à mon avenir dramatique. O mon Théodore! ne manque pas à la répétition! Là du moins je peux te regarder, te voir, ne voir que toi en toute confiance. Quand je joue, il me faut envoyer des sourires, des regards à mon maître, le public : dis-moi que tu es jaloux du public.

« Adieu, je te baise mille fois. Réponds une longue lettre par le garçon de théâtre, le seul à qui j'ose me confier. »

Cette lettre, un quart d'heure après, était entre les mains du rusé directeur, qui, se défiant de tout le monde, avait établi une surveillance active autour de sa maîtresse.

Il la lut attentivement, la recacheta avec soin.

— Va la porter à son adresse, dit-il au garçon de théâtre, et attends la réponse, que tu me remettras.

Le messager revint une heure après avec une lettre :

« Victorine, disait Théodore, je suis heureux plus que tu ne saurais l'imaginer... J'ai pleuré en lisant ta lettre; j'ai pleuré de joie, car tu m'aimes, je le vois. Dis, veux-tu que nous partions ensemble bien loin? ma mère me donnera de l'argent.

« Non, je ne suis pas jaloux du public, de ces quatre cents têtes qui te dévorent des yeux, qui couvent de leurs regards tes jambes et tes bras nus. Non, je ne suis pas jaloux du public, quoique tu sois obligée de lui sourire en montrant tes belles dents blanches. Le public, vois-tu,

c'est quatre cents idiots, quatre cents bourgeois qui te convoitisent ensemble. Une telle majorité ne me rendra jamais inquiet.

« Mais celui-là qui me fait lever la nuit en crispant les poings, celui-là que je voudrais tuer, parce qu'il t'a possédée, parce qu'il te possède encore, tu sais son nom... Il me fait souvent pleurer de rage !

« Pourquoi faut-il que tu restes plus longtemps avec lui ? Sans cet homme, nous pourrions nous voir, nous parler. Un mot de toi, et je brise la barrière.

« Puisque tu m'aimes, Victorine, je veux t'entendre, je veux te causer d'amour. Le jour de cette grande représentation, essaye de me donner un rendez-vous. Il devra être très-occupé, très-affairé ; tu m'enverras un mot à l'orchestre.

« Adieu, mon âme ! Je vais être bien malheureux jusque-là. Je t'aime ! »

— Bon ! dit Saint-Victor, voilà un petit jeune homme bien féroce pour son âge ; nous le mettrons à la raison.

La lettre fut portée à Victorine, qui la lut avec autant d'avidité qu'un homme dans le désert boit un verre d'eau. Elle ne se doutait guère que cette correspondance passait par six mains.

Enfin le jour de la première représentation advint. L'arrêt du Parlement qui exila les jésuites sous Louis XV, les ordonnances de Juillet, troublèrent moins les esprits à Paris que cette représentation à Château-Thierry.

Dans la journée, on envoya louer trois loges.

Trois loges louées à l'avance ! Événement miraculeux s'il en fut jamais !

Saint-Victor oublia ses chagrins domestiques, et fit répandre dans la ville que *tout* était loué. Aussi, vers quatre

heures du soir, une queue, cet appendice vivant exclusivement réservé à Paris, une queue se forma-t-elle aux portes du théâtre, quoique le prix des places eût été augmenté. Les *premières* coûtaient un franc vingt centimes, les *secondes*, un franc. Rien n'avait arrêté la curiosité des habitants de Château-Thierry.

D'ordinaire, les pompiers de service entrent d'avance. Les personnes les mieux posées de la ville firent des bassesses auprès d'eux pour leur faire accepter leur mouchoir. Chaque pompier était porteur d'une cinquantaine de mouchoirs, à seule fin de *marquer* des places.

A la porte, les conversations étaient aussi tumultueuses et orageuses qu'aux premières représentations d'un drame ronflant sur le boulevard du Temple.

Six heures sonnèrent : c'était l'heure d'ouverture marquée sur les affiches. Les portes s'ouvrirent : un troupeau de béliers à qui l'on tenterait de barrer le passage serait moins terrible que cette foule de provinciaux curieux.

Saint-Victor était au contrôle, gracieux et souriant. Près de lui se tenait le commissaire de police, essayant en vain de ramener l'ordre dans cette foule agitée. Les faubourgs avaient envoyé de nombreux représentants pour cette solennité. A tout moment les flots d'individus grossissaient et menaçaient d'envahir les quatre planches qui servaient à garer le directeur des irruptions du public. Le commissaire de police, dont les fonctions habituelles et placides sont de sévir contre les laitières qui tentent l'introduction en province des laits chimiques de Paris, se croyait en pleine émeute. Un moment, ses croyances firent place à une terrible réalité. Un paysan, qui avait été condamné sur son réquisitoire à la justice de paix, profita du tumulte et du gros de la foule pour donner un croc-en-jambe au

malheureux fonctionnaire public, qui ne se retira que tout meurtri et contusionné.

La salle de spectacle n'offrait pas à l'intérieur un coup d'œil moins piquant. En province, l'ouvreuse de loges est sinon inconnue, du moins rare. Tous se précipitaient, tête baissée, dans les loges, les hommes les premiers. Les dames se plaignaient hautement du peu de galanterie de *ces messieurs*. Mais la galanterie est si rare chez les masses!

Les propriétaires de mouchoirs, ceux qui avaient corrompu les pompiers, ne retrouvaient plus leurs marques. On se disputait tout haut; divers duels furent proposés. Verdelet, en spectateur prudent, regardait cette confusion par les *yeux* du rideau. Il résuma ainsi cette foule :

— Château-Thierry a bu, dit-il.

Les amateurs et les musiciens, qui jouissent de leurs entrées, eurent toutes les peines du monde à se faire rendre leurs tabourets.

Quand la majorité eut pris place, Saint-Victor céda sa place de contrôleur à un homme de confiance , car il lui fallait s'habiller pour la première pièce.

— Il reste, lui dit-il, trois loges réservées, j'ai dit qu'elles étaient louées. Effectivement, j'attends le sous-préfet, le juge de paix, le directeur des contributions, à qui j'ai porté moi-même des billets en gants blancs. Les gants blancs parlent d'eux-mêmes... Ces messieurs doivent payer leurs places triples. Si, par hasard, ils ne venaient pas, vous vendriez les places doubles à n'importe qui.

Saint-Victor prit le couloir qui mène au théâtre.

— Ah! dit-il en revenant, commencez à compter l'argent et envoyez-moi à chaque dix minutes un petit bonhomme avec le total de la recette.

Sur le théâtre régnait aussi la plus grande agitation. Les

trois machinistes, triplant leur importance, couraient de ci et de là, dans les combles et dans les caves, et semblaient une armée de machinistes à une première représentation de féeries.

M. Ponceau n'avait pu garder son incognito dans les coulisses. Il était tour à tour en sueur et glacé, pâle et rouge.

— Comment! dit-il au directeur, vous n'êtes pas habillé pour ma comédie?

— Mon cher, vous perdez la tête. Vous ne passez qu'en second. Vous savez bien qu'il y a un petit vaudeville pour lever de rideau.

— Ah ! c'est vrai... comptez-vous sur un succès?

— Vous le verrez bien.

— J'ai peur maintenant! s'écriait M. Ponceau, dont l'orgueil littéraire avait disparu.

Dans un coin de l'orchestre, Théodore, son violoncelle entre les jambes, jetait les yeux sur le trou du rideau par lequel une petite main blanche passait. Il avait reconnu la main. Tout d'un coup elle disparut, M. Ponceau était venu trouver Victorine.

— Comment trouvez-vous votre rôle?

— Je vous l'ai déjà dit, fit-elle impatientée.

— Bien écrit, n'est-ce pas... Vous le savez, hein?... Croyez-vous que ça marchera?

— Dame! dit Victorine, on ne sait jamais.

— Place au théâtre! cria le régisseur.

Tout le monde s'enfuit. On frappa les trois coups. Les acteurs jouèrent un vaudeville de M. Scribe. Pendant cette représentation, le sous-préfet prit possession d'une des loges réservées. Saint-Victor ne put réprimer un sourire, quoiqu'il fût en scène, dans un rôle triste. En rentrant



dans la coulisse, il trouva le petit bonhomme envoyé par le contrôleur.

— Monsieur, quatre cent trente francs, dit le petit.

— Bon! bon! ça va! s'écria Saint-Victor en se frottant les mains.

Après la première pièce, M. Ponceau apparut plus pâle qu'un condamné qui marche au supplice. Son succès allait se décider. Il aborda Verdelet.

— Mon ami, savez-vous votre rôle?

— Pas beaucoup, dit le comique, se plaisant à rembrunir encore les horizons dramatiques du novice auteur.

— Diable! il faudra prévenir le souffleur... Croyez-vous que ça marchera?

— Eh! eh! dit Verdelet en faisant la moue.

L'infortuné secrétaire de la mairie retourna vers Saint-Victor, qui collationnait les *accessoires* avec le garçon de théâtre. M. Ponceau offrait de nombreux points d'analogie avec les débutants littéraires, qui, en voyant leur premier article imprimé, s'effrayent d'une virgule oubliée.

— Avez-vous préparé la lettre? demanda-t-il à Saint-Victor.

— Oui, la voilà.

— Je ne vois pas le pâté! s'écria M. Ponceau.

— Ah! vous nous ferez mourir! nous n'en sommes pas au pâté.

— Comment allons-nous faire, dit encore M. Ponceau, Verdelet ne sait pas bien son rôle.

— Allez trouver le souffleur, dit Saint-Victor, qui ne savait comment se débarrasser du secrétaire de la mairie.

M. Ponceau s'élança sur les traces du souffleur.

— Et la robe de chambre? dit Saint-Victor au garçon d'accessoires.

— J'en ai été emprunter une à M. Matra. Il ne voulait pas trop, il a bien recommandé qu'on n'y fasse pas de taches.

— Bah! où sont les flambeaux?

— Personne de la ville n'avait ce qu'il fallait... Je les ai trouvés chez un fripier qu'on a fait entrer pour la peine.

— Diable de Ponceau, il me ruine avec ses accessoires. Voyons, j'appelle sur la liste... Des pincettes... Les voilà, mettez-les au second plan de la coulisse, côté jardin, afin que je les aie sous ma main à la quatrième scène... Une pile d'àssiettes à casser, voici; faites attention à les recevoir adroitement quand je les jetterai par la fenêtre... Fichtre! il ne s'agit pas ici de casser pour cinq francs de terre de pipe.

M. Ponceau était parvenu à trouver le souffleur. Le souffleur était l'actrice enceinte, qui n'avait pas de rôle dans la pièce.

— Ah! je vous trouve, *souffleur*, dit M. Ponceau confondant les sexes dans son agitation... Verdelet ne sait pas un mot de son rôle.

— Que si, il a répété ce matin sans manuscrit; c'est lui qui a le plus de mémoire...

— Tant mieux!... Je vous recommande bien mon ouvrage, souffleur... Faites bien attention... Je serais perdu si les acteurs manquent leurs rôles... Croyez-vous que la pièce marchera?

— Peut-être... Il faudra l'enlever... Il n'y a pas assez d'intérêt, les scènes languissent. A votre place, je ferais des coupures.

— Oh! qu'est-ce que vous me proposez? s'écria M. Ponceau en s'éloignant furieux de ces idées de mutilation.

Le petit bonhomme remontait en ce moment près de Saint-Victor.

— Quatre cent cinquante-trois francs, dit-il. Il n'y a plus qu'une loge vide.

— Bravo! mon garçon. Aussitôt qu'on aura pris cette loge, rapporte-moi la caisse dans ma loge, je veux avoir tout mon argent à la fois. Vite, sauve-toi.

Le régisseur frappa les trois coups.

On entendit un grand cri dans les frises :

— Attendez! attendez!

L'orchestre jouait, en guise d'ouverture, un pont-neuf très-connu.

— Qu'est-ce qu'il y a? dit Saint-Victor.

— La robe de chambre!... cria la voix. Fichue bête de garçon de théâtre... Je descends.

Quelques minutes après, Verdelet apparut tout effaré, en caleçon et du rouge sur une joue.

— Il y a qu'on m'apporte une robe de chambre jaune.

— Eh bien! dit M. Ponceau, tant mieux, le mari trompé, c'est la couleur, ça fera même très-bien...

— Vous ne savez ce que vous dites! s'écria Verdelet, on me donne une robe de chambre unie, entendez-vous? une robe—de—cham—bre u—nie.

— Tu as raison, dit Saint-Victor, il faut des ramages.

Le chef d'orchestre, ayant terminé son ouverture, avait frappé, ainsi qu'il est de coutume, de son archet sur la boite du souffleur pour prévenir le machiniste qu'il lève la toile. La toile restant dans son immobilité, le public commença à s'impatienter. Le parterre faisait entendre sa marche de pieds dont le rhythme est partout le même :

— Plan plan, plan plan plan; plan plan, plan plan plan...

— Comment faire? disait sur le théâtre M. Ponceau.

— Il faut absolument des ramages... répondait Saint-Victor. Il en est beaucoup question dans la pièce... Je chante...

Le public sifflait en continuant la marche des pieds.

— Je chante un couplet sur cette robe de chambre... La pointe est sur le ramage, c'est le plus joli couplet de la pièce.

— Supprimons le couplet, dit Verdelet.

M. Ponceau faillit s'évanouir.

— On ne peut pas, toute une scène roule sur cette robe de chambre à ramage, dit-il.

— As-tu de l'encre? dit Verdelet à Saint-Victor.

— Oui, il y en a sur la table.

Le comique s'empara de l'encrier, plongea son doigt dedans, et, en peu de temps, dessina des ornements noirs sur l'étoffe jaune.

— Arrêtez, dit le garçon de théâtre quand ces embellissements furent presque terminés, c'est la robe de chambre à M. Matra.

— Après? dit froidement Verdelet en continuant la besogne.

— Il a tant recommandé de ne pas faire des taches!

— C'est pas des taches, ça... des agréments noirs.

Le public était au comble de la colère. Aux cris des animaux, qui font passer le temps agréablement, avaient succédé des menaces de projectiles.

— Au rideau!... cria Saint-Victor. Verdelet, en scène avec ton balai.

Le rideau se leva lentement, et la colère du public tomba aussitôt. Jamais un drame de M. Victor Hugo n'éveilla autant de curiosité.

Pendant que Verdelet disait son monologue, le petit messager courut à Saint-Victor, qui, debout dans la coulisse, se préparait à faire son entrée.

— Monsieur, on veut vous parler tout de suite à la porte...

— Je ne peux pas, c'est impossible.

— Il le faut, monsieur, il y a des huissiers...

— A ce mot d'huissier, Saint-Victor tressaillit. Le contrôleur arrivait en même temps par le petit escalier enfumé du théâtre :

— Saint-Victor, on saisit la recette.

— Ah! grands dieux! s'écria le malheureux directeur en descendant l'escalier.

Verdelet terminait un couplet. Ne voyant pas venir Saint-Victor, il regarda dans la coulisse. Le directeur n'y était pas.

— *C'est bien, c'est bien*, souffla le souffleur, *apportez ma malle dans cette chambre.*

Ces paroles devaient être dites à la *cantonnade*, c'est-à-dire au dehors. Personne ne répéta les paroles.

Le souffleur ressouffla. Rien.

Verdelet, visiblement embarrassé, se frottait les mains en scène, et, ne comprenant rien à ce manque d'entrée, essayait d'improviser : *Eh! eh! j'entends mon maître qui crie.*

Le public, qui n'entendait aucun maître crier, commença de murmurer. Verdelet alla vers la coulisse et se trouva nez à nez avec M. Ponceau, qui fondait d'inquiétude.

— Où est-il? lui dit-il très-bas.

— Je n'en sais rien... Il tue ma pièce.

Un vigoureux sifflet, parti de la bouche d'un spectateur mécontent, confirma les craintes de M. Ponceau.

— Pschttt ! silence ! à la porte ! fit la foule en majorité.

Le public, féroce comme un tigre, n'aime pas à dévorer une pièce dès la première scène. Il préfère couver des yeux sa victime, la voir haleter, râler, et il ne donne le coup de dent définitif qu'après s'être repu des angoisses du condamné.

— Parlez à la cantonnade, dit Verdelet à M. Ponceau, Saint-Victor ne peut pas être loin.

— *C'est bien, c'est bien*, dit M. Ponceau dans la coulisse, *apportez ma malle dans cette chambre.*

La foule, qui crut reconnaître une voix du pays, dressa les oreilles. Les acteurs, les habilleuses, les pompiers, tous les employés du théâtre, qui écoutaient dans les coulisses furent tellement intrigués, que, d'un commun accord, ils avancèrent la tête sur la scène.

— Coulisses ! coulisses ! crièrent cinquante voix des secondes.

— Silence ! à la porte, à la porte ! Pschttt !

— Où en est-on ? dit Saint-Victor à M. Ponceau en apparaissant tout effaré, le rouge enlevé, la perruque contorsionnée.

— Mon Dieu ! vous voilà, dit M. Ponceau, on en est à la cantonnade.

Saint-Victor répéta pour la troisième fois les paroles que les spectateurs avaient déjà entendues de la bouche du souffleur ou de M. Ponceau. Saint-Victor entra en scène. Il jouait un rôle de mari trompé sous le nom de *Derval*.

— *Ah ! vous voilà, mon maître*, dit Verdelet-Champagne, *la voiture ne vous a pas trop fatigué ?* Remettez donc votre perruque droite, lui dit-il tout bas.

— *Qu'a-t-on fait pendant mon absence ?* Les voleurs d'usuriers !

— *Mais j'ai bu, j'ai mangé, j'ai dormi comme à l'ordinaire.*

L'orchestre entama une ritournelle. Pendant ce temps-là, les deux acteurs en scène causaient à voix basse.

— D'où viens-tu donc, Saint-Victor?

— Tiens, vois-tu l'huissier qui est là, qui attend? Ah! je ne peux plus y tenir, tâche de finir la scène tout seul.

Là-dessus, Saint-Victor sortit, laissant le comique très-embarrassé de chanter un couplet qui n'était pas dans son rôle.

— Au nom de qui la saisie est-elle faite? demanda Saint-Victor à l'huissier.

— Monsieur, ce sont vos billets impayés à Soissons, qui ont été passés à l'ordre de M. Marteau-Isidore, lequel m'a chargé d'exécuter la saisie.

— Je veux voir cet homme de suite, ou je ne joue pas, je fais du scandale si on ne me rend pas la recette.

— Je suis désolé, monsieur, d'accomplir mon ministère jusqu'au bout, mais je ne puis aller contre les ordres du poursuivant.

— Quelqu'un aperçoit-il M. Marteau dans la salle? demanda Saint-Victor au premier venu dans la coulisse.

— Oui, il est à l'orchestre.

— Qu'on l'aille chercher à la minute, bon gré, mal gré.

Marteau avait calculé la vengeance comme les gens de province calculent tout. Il n'y a rien au monde que les sauvages, les paysans et les gens de province, a dit M. de Balzac, pour étudier à fond leurs affaires dans tous les sens; aussi, quand ils arrivent de la pensée au fait, trouvez-vous les choses complètes. Marteau-Isidore avait des relations d'argent avec les banquiers de Soissons. Les

créanciers soissonnais de Saint-Victor avaient obtenu un jugement contre lui et avaient fait demander des renseignements au bourgeois, qui, quoique n'étant pas banquier de nom, se livrait à ces opérations. Ces renseignements arrivaient à point à Marteau, qui ne fit aucun bruit et qui paya sourdement les Soissonnais pour entrer en possession des créances. Jusqu'alors les recettes n'avaient eu aucun résultat pécuniaire pour que Marteau s'inquiétât de faire saisir; mais il avait deviné que la représentation extraordinaire porterait ses fruits, et il avait chargé son huissier de mettre arrêt sur la caisse.

Il s'empressa de se rendre à l'invitation de Saint-Victor, qui attendait impatient en frappant convulsivement le plancher de son pied.

— Que vous faut-il, monsieur, dit Saint-Victor, pour arranger l'affaire?

— Je vous l'ai dit à la campagne, répondit froidement le bourgeois.

Et du doigt il montra Victorine, en scène en ce moment.

— C'est impossible...

— Il n'y a pourtant que ce moyen... Je déchire aussitôt les titres.

— Elle ne consentira jamais...

— Ceci me regarde.

— Laissez-moi réfléchir jusqu'à la fin de la pièce.

— A votre aise, monsieur.

— Je vous attendrai dans ma loge.

La pièce allait à bâtons rompus. L'incident du commencement avait mis le désordre partout, dans la salle et sur la scène. Les murmures devenaient de plus en plus violents, le public s'apercevant que le titre : *Un déjeuner à*

Château-Thierry, pouvait s'appliquer à toutes les villes de France.

M. Ponceau était disparu dans les coulisses.

Quand vint le fameux couplet final :

Si Diogène eût pu voir
Le maire qui nous gouverne;
Sans peine on doit concevoir
Qu'il eût éteint sa lanterne.

Ce couplet à allusions ne put désarmer le public, qui siffla avec autant d'ardeur qu'un régiment de fifres. On remarquait, parmi les plus acharnés siffleurs, M. Matra, qui avait reconnu sa robe de chambre enjolivée par Verdelet.

— Ma chère Victorine, dit Saint-Victor quand la toile fut baissée, il faut que je parte cette nuit pour Soissons ; nos affaires vont mal... On a obtenu un jugement contre moi : je serai de retour demain. Adieu !

Il s'en alla à sa loge. Aussitôt Victorine écrivit ce billet à Théodore :

« Viens ce soir, mon Théodore, une heure après le spectacle. Il est parti pour Soissons. Je t'attends avec impatience. »

— Monsieur, dit le garçon de théâtre en cognant à la loge où Saint-Victor causait avec Marteau-Isidore, voilà encore un billet de madame.

— Bien ! tu peux le porter à son adresse.

Le directeur remonta à sa loge.

— Tenez, dit-il au bourgeois, voici la clef de ma chambre ; j'ai annoncé mon départ à Victorine... Vous entrerez après le spectacle.

Marteau-Isidore croisa les deux mains, et fit l'échange des billets contre la clef.

— Mais, dit Saint-Victor en déchirant les billets, je doute que Victorine...

Le bourgeois hocha la tête avec fatuité.

— Il faut que vous héritiez de tous mes sentiments... Vous connaissez le jeune violoncelle?

— Ah! Théodore? dit le bourgeois.

— Il a un rendez-vous ce soir. C'est un terrible rival.

— Nous arrangerons cela. Y a-t-il une croisée qui donne sur la rue?

— Est-ce que vous avez l'intention de le jeter par la fenêtre?

— Pas le moins du monde.

— Il y a une croisée, dit Saint-Victor.

— C'est bien! Donnez-moi un garçon de théâtre.

Le directeur appela le garçon de service et lui enjoignit d'obéir aux ordres de M. Marteau, qui s'en alla tranquillement en se faisant suivre.

En relevant le décor du fond, on retrouva M. Ponceau blotti derrière. L'insuccès du *Déjeuner à Château-Thierry* avait déteint sur toute sa personne; il était plus pâle qu'un moribond.

— Est-ce qu'on siffle encore? dit-il.

La ville était calme. Marteau donnait à la porte de l'hôtel ses instructions au garçon de théâtre.

— Tiens, voilà cent sous... Tu resteras à la porte de la chambre de M. Saint-Victor... Une jeune dame doit venir: laisse-la passer sans rien dire... Ensuite un jeune homme: sous aucun prétexte il ne doit entrer... Il insistera; tu es fort: ne le bats pas, descends-le au bas de l'escalier, et invite-le poliment à regarder la fenêtre.

Le bourgeois entra dans la chambre, alluma les bougies, et s'abandonna aux douces angoisses de l'attente, en riant à la lune. Une heure se passa : Victorine ne vint pas... Il se fit du bruit dans l'escalier. Marteau se tint à la fenêtre et vit la longue silhouette du violoncelle.

Théodore marchait à grands pas, très-étonné du conseil que lui avait donné le garçon de théâtre de regarder à la fenêtre : il ne s'expliquait plus le billet si positif de Victorine.

— Un homme! s'écria-t-il en apercevant Marteau à la fenêtre.

— Votre serviteur! répondit d'une voix railleuse le bourgeois. Bonsoir, monsieur Théodore!

Le pauvre garçon s'affaissa sur lui. Après quelques minutes, il se releva et s'enfuit à toutes jambes.

A une réunion prochaine de la Société philharmonique, un vieil alto dit :

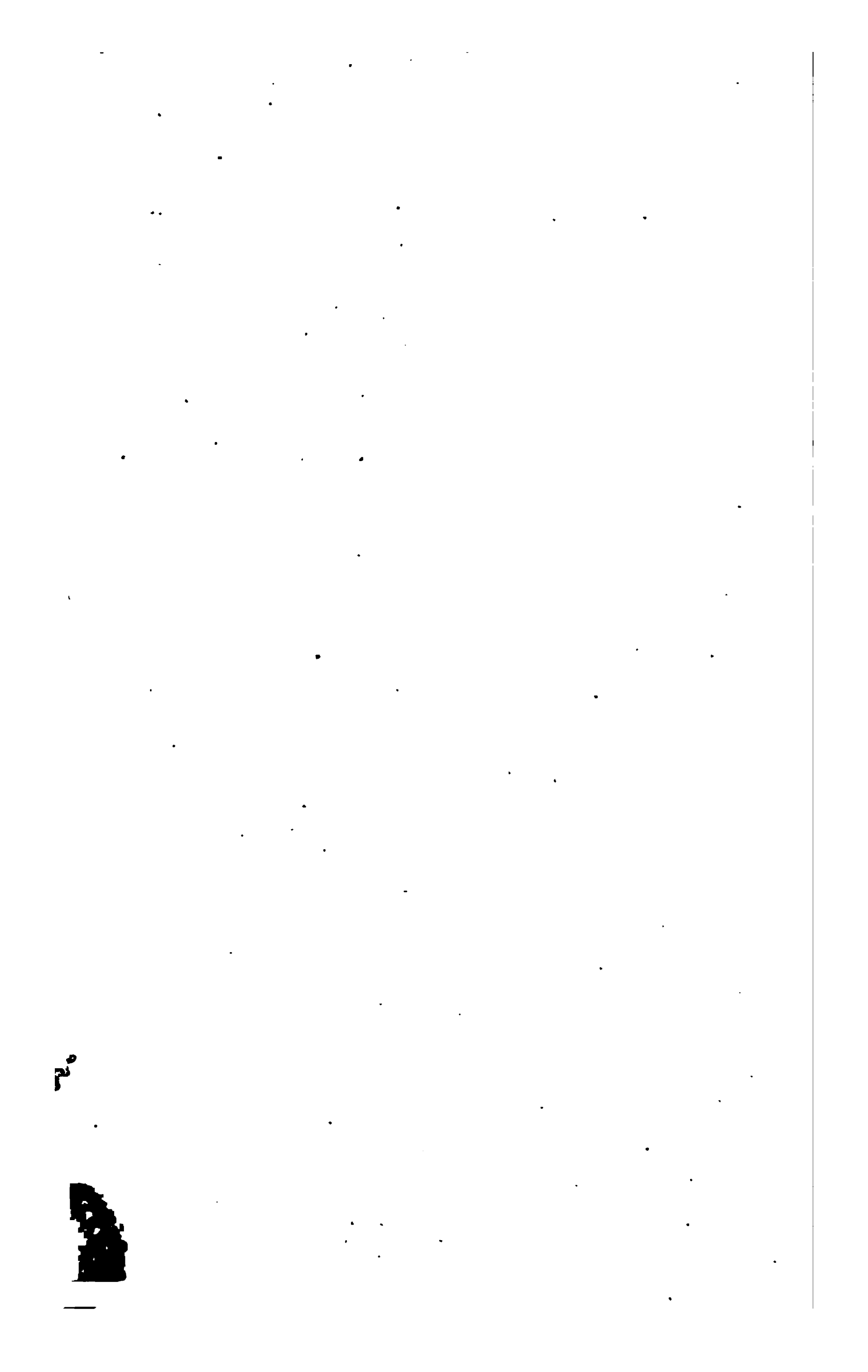
— Pauvre Théodore! sa mère est très-inquiète... On ne sait pas encore ce qu'il est devenu... Comment jouerons-nous maintenant nos quatuors de Haydn?

— Ah! les actrices! les actrices! fit le bonhomme Marteau, qui assistait à cette répétition.

— Et nos gages? dit une clarinette. Filou de Saint-Victor, qui s'est sauvé avec la recette!

Une larme pendit aux cils de Marteau-Isidore.

FIN



Edit ony 2l



